

0011

# La Revue 15c Populaire

MAGAZINE MENSUEL  
ILLUSTRE

Vol. 16, No 6

Jun 1923



NOTRE ROMAN : LA MEPRISE DE COLETTE

Par EVELINE LE MAIRE



# GRATIS

## EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

### ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le secret du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une vraie femme. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. Les bourures ne remplacent pas un buste. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une vraie femme, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

### VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

**TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**

Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 hrs p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 320 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353



# PAVOISONS

POUR NOS FETES RELIGIEUSES  
ET NATIONALES

*Drapeaux, Banderolles, Lanternes, Bannières,  
Ecussons, Oriflammes, Guirlandes et Câbles  
en Papier, de fantaisie, de toutes  
sortes et couleurs.*

Nous avons le plus bel assortiment de drapeaux  
représentant les pays suivants: France, Angle-  
terre, Etats-Unis et Canada; et religieux: Sacré-  
Coeur et Papal.

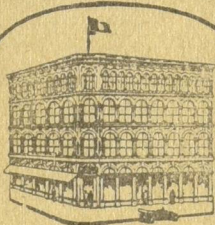
Toutes ces décorations sont employées pour  
Maisons, Salles, Magasins; Réceptions, Pro-  
cessions, Parades; Communautés, Edifices Pu-  
blics; Régates, Tombola, Euchre, Etc., Etc.

*Catalogue illustré envoyé  
gratuitement sur demande.*

**GRANGER FRÈRES**

Libraires. Papetiers. Impoideurs  
43 Notre-Dame, Ouest, Montréal

La plus  
importante  
Librairie et



Papeterie  
Française  
du Canada.

EDMOND-J. MAILHOTTE



## BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

### TRAITEMENT DENISE ROY EN 30 JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la *santé* comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET: \$1.00

(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

MME DENISE ROY, DEPT. 5, BOITE POSTALE 2740, MONTREAL



## NE SOUFFREZ PLUS!

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

### LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes* etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 320 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUE.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 25





**ABONNEMENT**

Canada et  
Etats-Unis:  
Un An . . \$1.50  
Six Mois . . 75c

Montréal et ban-  
lieue exceptés

PARAIT TOUS  
LES MOIS

# La Revue Populaire

Vol. 16, No 6

Montréal, juin 1923

La REVUE PO-  
PULAIRE est ex-  
pédiée par la pos-  
te entre le 1er et  
le 5 de chaque  
mois.

POIRIER,  
BESSETTE  
& CIE,  
Edits.-Props.,  
131, rue Cadieux,  
Montréal.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garan-  
tissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

## POURQUOI ETRE MILLIONNAIRE ?

Autrefois le monsieur qui possédait un million passait pour un homme riche.

Dans un salon il causait autant de sensation qu'une guêpe dans un groupe de jeunes filles.

Aujourd'hui le pauvre homme qui possède un unique million doit se faire écraser par un tramway ou condamner par un tribunal pour que les quotidiens daignent mentionner son nom.

Il y a tant de gens maintenant qui possèdent un million que le trafic sur les grandes artères en est paralysé et que messieurs les agents les apostrophent comme de simples mortels.

Le possesseur d'un million est dans une bien triste situation. Il est trop riche pour prendre part aux amusements des pauvres gens et il est trop pauvre pour frayer avec les riches.

De nos jours, si on veut être considéré comme un homme à l'aise, il faut avoir au moins un million de revenu annuel.

Avec ce revenu on peut au moins se payer quelques petites douceurs et manger autre chose que des mains à la melasse, des fèves au lard et des guertons.

Un millionnaire n'est populaire que si son million est accompagné de trente ou quarante autres petits millions.

Le seul moyen pour le possesseur d'un unique million de se faire remarquer et d'attirer l'attention des braves gens est de donner son million pour les bonnes oeuvres.

Je me permettrai même de lui citer, entre autres bonnes oeuvres, une qu'il pourrait accomplir et qui ferait beaucoup de bien à quelqu'un: pourquoi ne me donnerait-il pas son million au complet.

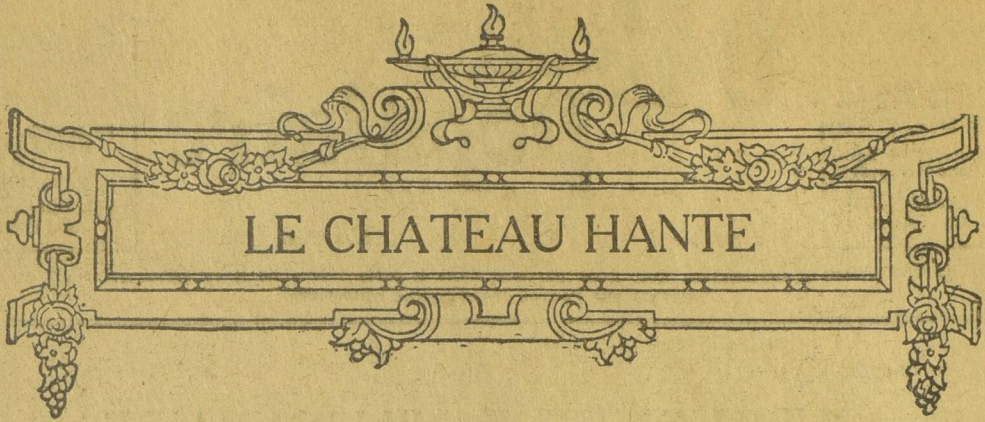
Je me connais assez pour pouvoir lui certifier qu'il n'essuiera pas de refus, et que je lui aurai de la reconnaissance pour quelque temps; je ne suis pas ingrat.

Comme ça mon millionnaire aura fait parler de lui,—ce qu'il veut—et, moi, je saurai employer mon million à être heureux et à me la couler douce,—ce que je souhaite de tout mon coeur.

Allons, messieurs les millionnaires, j'attends votre visite. Ne vous bousculez pas à la porte.

Paul COUTLEE.





## LE CHATEAU HANTE

**Il y a en Angleterre autant de châteaux hantés que le veut la population rurale.— Les fermiers du Royaume-Uni en voient partout, comme au moyen âge.— Un monstre, moitié-homme et moitié-grenouille, que les comtes de Strathmore seuls peuvent voir et qui habite l'une des caves de leur château, donne à cette famille une extraordinaire réputation.**

Il existe encore en Angleterre des châteaux hantés, en moins grand nombre sans doute qu'au moyen âge, mais aussi redoutés. La population rurale d'Angleterre, composée de fermiers aux gages des lords depuis des siècles, n'est guère ouverte aux choses modernes. Ils sont très conservateurs, ces gens, et croient à un tas de balivernes dont nos bons cultivateurs se moquent. D'ailleurs, en toutes choses, les paysans européens sont infiniment plus arriérés que notre habitant canadien ou que le farmer américain; cela, nous ne craignons de le dire sans crainte aucune d'être contredit par les plus fanatiques.

Nous avons déjà parlé dans la "Revue Populaire" des châteaux de Westinghouse, de Bloomfield, de Cartouse, et de plusieurs autres. Cette fois, il

sera question de l'antique demeure seigneuriale des comtes de Strathmore, dont la dernière descendante, Lady Elizabeth Bowes-Lyon doit épouser prochainement le duc de York, fils cadet du roi d'Angleterre.

Le château de Glamis, patrimoine de la famille Strathmore dont la fiancée du duc de York est la dernière descendante, est légué de père en fils depuis des siècles et avec lui le secret du mystère qui en fait pour tous les environs un objet d'horreur. La vue du château hanté qui cache dans une voûte un monstre que les Strathmore seuls ont vu fait dresser à tous les fermiers écossais les cheveux sur la tête. Mais, pour dire le vrai, les petites gens ne sont pas seuls à refuser de s'approcher de cette demeure. Dans tout le Royaume-Uni on la connaît pour sa terrible réputation et quand, pendant la guerre, la famille voulut louer ce château, aucun visiteur ne se présenta; quand aussi, la famille l'offrit au gouvernement pour s'en servir comme hôpital, le gouvernement dut décliner l'offre, car les blessés n'auraient pu y tenir et il eût été impossible de trouver des infirmières pour les soigner.

L'existence de ce monstre remonterait à plusieurs siècles. Nous en con-





Le comte de Stratmore, quand survinrent ses invités pour lui porter secours, fermait la porte de la cave sur le monstre avec lequel il avait livré un terrible combat.



naissons peu de choses, l'aîné des Strathmore étant seul à connaître ce secret et à avoir vu l'homme-grenouille. Le secret se transmet, comme nous l'avons dit, de père en fils. D'après ce que l'écrivain anglais fameux, Walter Scott, a entendu raconter dans son temps, il y a bien soixante-quinze ans de cela, la chambre secrète la plus importante du château avait été aménagée pour loger un monstre issu d'un ancêtre de cette famille, en punition d'un crime affreux. Le monstre mourut dans des circonstances extraordinaires.

Le soir de la mort de l'homme-grenouille, dit la légende, toutes les grenouilles des alentours se rassemblèrent autour du château et firent un tapage infernal. Elles coassèrent toute la nuit, jusqu'à ce que le monstre auquel elles portaient beaucoup de sympathie eût expiré. Le lendemain de sa mort, comme le phénix qui renaît de ses cendres, un autre monstre occupait la chambre secrète, venue pour remplacer le premier. Et des monstres en tout semblables se sont succédé dans le même caveau jusqu'à nos jours.

Ces monstres poussent la nuit des gémissements épouvantables qui s'entendent dans tout le château et dont les échos sinistres parviennent même au village voisin.

L'an dernier, paraît-il, alors que le comte de Strathmore recevait chez lui une centaine de convives qui n'avaient accepté son invitation qu'à cause de la haute réputation qu'ont sa cave et sa cuisine dans tous le pays, aux petites heures le vin et l'alcool manquèrent.

Aucun sommelier ne voulant descendre dans la cave qui se trouve non loin de la pièce où est enfermé le monstre, le comte résolut d'y descen-

dre lui-même, d'autant plus que dans son ivresse il voulait à tout prix revoir un instant son monstre prisonnier. Son absence se prolongea à tel point que les invités partirent à sa recherche. Quand ils arrivèrent à la cave, le comte en fermait la porte sur une main velue comme celle d'un grand singe et qui essayait encore de le saisir. Tous ses vêtements étaient déchirés et il portait à la figure des marques de violence. On le pressa de questions, mais il ne voulut jamais dire par qui il avait été attaqué. Il garda son secret, comme ont fait tous les Strathmore avant tout. Le silence des membres de cette famille sur ce mystère permet au public de supposer tout ce qui lui plaît et rend les Strathmore intéressants... Les monstres de cette sorte n'existent que dans l'imagination des hommes; c'est la moralité de cette histoire dont il ne faudra pas vous effrayer.

—o—

#### EINSTEIN OFFUSQUE LA PUDEUR JAPONAISE

Le professeur Einste'n est allé dernièrement au Japon faire des conférences sur la théorie de la relativité.

Un éditeur de Tok'io eut l'idée de traduire en japonais les principaux passages des conférences, et les commandes pour le livre arrivaient nombreuses; les femmes et les jeunes filles se montraient les plus enthousiastes.

Mais, lorsque l'édition parut, beaucoup de clientes bondirent, outrées, chez l'éditeur, le sommant de leur rembourser le prix du livre.

Voici ce qui s'était passé.

La langue japonaise ne possède pas de mot pour désigner "la relativité", et ainsi fut formé un mot nouveau.

Ce mot fut mal interprété, car, en japonais, il désigne des relations trop peu relatives.

Et, depuis, les Japonaises baissent pudiquement les yeux lorsque devant elles on parle de la "théorie de la relativité".





### Une bonne manière de se comporter avec les voleurs

Notre but en cet article n'est pas de faire l'apologie des voleurs de tout acabit, mais bien plutôt de vous indiquer une manière excellente de vous en défaire. Croyez-le, croyez-le pas, comme dit la chanson, les voleurs se laissent prendre par les sentiments ! L'histoire que nous allons raconter est absolument authentique et s'est passée dans un magnifique chalet à quelques milles de Montréal, l'an dernier. Il ne serait pas bon que les voleurs lisent cet article, car ils pourraient en tirer leur profit, mais espérons qu'il ne se trouve pas un seul voleur présent, passé ou futur parmi nous.

M. Alexis Lalonde, manufacturier, avait rapporté ce soir-là de son bureau une somme de \$10,000 qu'il avait touchée trop tard pour la déposer à la banque. Il ne le dit pas à sa femme pour ne pas l'effrayer et cacha le tout dans une petite boîte de fer-blanc sous le poêle. Jamais, pensait-il, les voleurs les plus rusés ne songeraient à aller chercher dix mille piastres à un endroit pareil.

La famille de M. Lalonde se composait de quatre personnes, sa femme et trois enfants. Faudrait-il dire ici

quelques mots du chef de cette respectable famille? C'était un homme intègre dans la force du mot, un gentilhomme financier comme en mit François de Curel au théâtre. Il était pour sa femme et ses enfants d'un dévouement sans bornes et pour ses ouvriers un véritable père. Ses affaires marchaient d'autant mieux qu'il avait su intéresser ses employés dans ses diverses entreprises et les obliger à prendre à coeur, comme lui-même, le succès de ses affaires.

En plus de ses rares qualités de coeur, il possédait un jugement sûr et une intelligence distinguée. Il était parti de bas pour monter haut ; c'était un fils de ses oeuvres et les voyages, l'habitude de commander et d'envisager froidement toute chose l'avait doué d'un courage à toute épreuve.

Or donc, le soir de ce jour, alors que les petites faisaient leurs devoirs dans la salle à manger et que le mari et l'épouse se racontaient sous la lampe du boudoir, dans de confortables fauteuils, les incidents de la journée, on frappa à la porte.

Mme Lalonde alla ouvrir et ne put réprimer un mouvement d'hésitation et de crainte avant de faire pénétrer dans sa maison les deux visiteurs. L'un et l'autre en effet n'avaient sur la mine rien de rassurant.



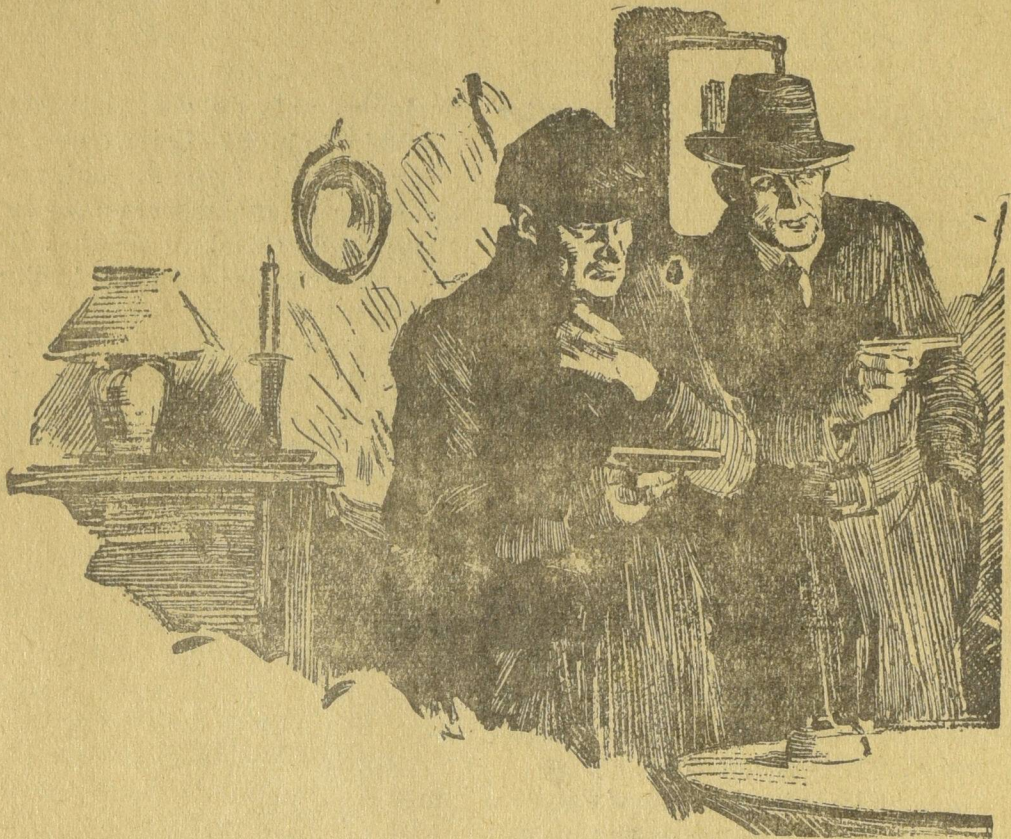
—Fais passer ces messieurs au salon, dit le mari, courtois.

Il pleuvait au dehors. Les deux visiteurs pénétrèrent dans la grande pièce éclairée que la maîtresse de logis leur indiqua de la main.

M. Lalonde les y suivit et les pria de prendre un siège. Mais, en un clin d'oeil, le plus grand des deux, un in-

té du bureau, ou nous allons vous mettre assez de plomb dans la tête à vous et à votre famille pour en faire une bouillie.

A ces mots, la mère et les enfants, plus morts que vifs, s'étaient élancés dans le salon. Les deux voleurs ne bronchèrent pas.



— Haut les mains, tout le monde, et vous, Lalonde, amenez vos dix mille piastres!

dividu de forte taille, le col de l'habit ramené autour du cou, les vêtements tout dégouttants de pluie, le regard mauvais, sortit un browning de sa poche et le braqua sur l'homme qui venait de les recevoir si aimablement:

—Nous ne sommes pas ici pour nous faire des politesses, dit-il d'une voix rauque. Lalonde, amenez vos dix mille piastres que vous avez rappor-

—Haut les mains, tout le monde, et plus vite que ça! Nous vous donnons dix minutes, Lalonde, pour vous décider, réfléchissez cet argent et nous décamons. Sinon, gare à vous et à votre famille.

Le manufacturier regarda tout autour de lui et craignit pour les siens. Il lui appartenait de sauver d'abord leur vie et ensuite l'argent qui devait



servir à leur rendre cette vie aisée et agréable. Il reprit vite son sang-froid et regardant ses deux interlocuteurs bien en face :

— Mes amis, je vous avoue en toute franchise que je n'ai pas chez moi la somme que vous réclamez. Si vous ne me croyez pas, je vous laisse fouiller dans toute la maison. Voici mes clefs,

ments. Pensez-vous que nous allons nous mettre à chercher vos dix mille piastres dans tous les coins ? Pas si fous que vous pensez ! Vous les avez bien cachées, on le sait, et c'est votre cachette qu'on veut connaître. Allons, pas un mot de plus et lâchez vos dix mille...



Lalonde, en entendant ces paroles menaçantes, prit un air ennuyé :

— Je vois, mes amis, dit-il, que vous y tenez à ces dix mille piastres. Une dernière fois pour toutes, je ne les ai pas. Maintenant, si vous n'ajoutez pas foi à ma parole, nous voilà, moi, ma femme et mes trois enfants. Tuez-nous. Et en quoi en serez-vous plus avancés si vous nous tuez ? Vous aurez beau fouiller, vous ne trouverez pas un sou ici et dans une semaine la police mettra la main sur

mettez-vous à l'oeuvre. Si vous trouvez cette somme, emportez-la, sinon, ne tuez pas inutilement un brave père de famille, sa femme et ses enfants.

— Vous parlez beaucoup, Lalonde. On connaît ces trucs-là. Faut pas essayer de nous prendre par les senti-



vous pour vous conduire vous savez où... Belle perspective! Non, écoutez-moi et suivez mes conseils, ça vaudra mieux. Vous ne m'avez pas l'air de deux mauvais garçons.

—Essaye pas de nous en faire accroire, grogna le plus jeune qui avait l'air d'être le plus méchant des deux.

—Je vous répète que vous pourriez faire autre chose dans la vie que de vous en prendre à l'argent de votre prochain. De l'argent, si vous vouliez, vous en gagneriez honorablement. Voulez-vous accepter ma proposition; elle est honnête et vous permettra de revenir dans le droit sentier? Acceptez une position dans ma manufacture, je vous promets de faire de vous des hommes...

—Rotten, dit le plus jeune.

—Ferme-la donc, dit l'autre, pourquoi est-ce qu'on ne ferait pas ça? On peut toujours essayer.

—Ouah! Ça paye pas d'être honnête.

—Comment, ça ne paye pas! Mes amis, si vous me le permettez, je vais prier ma femme et mes enfants de se retirer et nous allons discuter cette question ensemble autour d'une bonne vieille bouteille de gin, la boisson de l'hospitalité.

Cette invitation eut l'heur de leur plaire, car ils rentrèrent leur revolver et prirent place autour de la grande table du boudoir, où leur hôte les fit passer. M. Lalonde versa trois grands verres et leur tendit chacun un cigare. Et là, ils discutèrent tous trois comme des amis. Mais, le plus jeune influençant l'ainé, s'ils consentirent à vider quatre verres de gin chacun, ils ne voulurent pas entendre parler de travail honnête.

Vers minuit, le plus grand, le colosse, l'alcool aidant, remercia cha-

leureusement M. Lalonde, se leva et entraîna son compagnon vers la porte de sortie:

—Vous êtes un brave homme, Lalonde, et nous savons maintenant que vous n'avez pas d'argent ici. D'autres seraient heureux de profiter de vos offres, mais nous préférons continuer notre métier. Prévenez la police, si vous voulez.

—La police ne saura rien de la visite que vous m'avez rendue, leur répondit-il, mais ne revenez pas avant d'avoir changé d'esprit. Je vous souhaite bonne chance. Je vous souhaite surtout de vous convertir.

Là-dessus, les trois hommes échangèrent de généreuses poignées de mains et les deux voleurs s'enfoncèrent dans la nuit.

M. Lalonde n'entendit plus jamais parler d'eux, mais il ne risqua plus jamais de rapporter de grosses sommes d'argent à la maison. Il eut aussi la précaution de mettre un revolver dans chacune des pièces de sa maison, pour le cas où il recevrait d'autres visites de ce genre.

— o —

### UNE CONFUSION

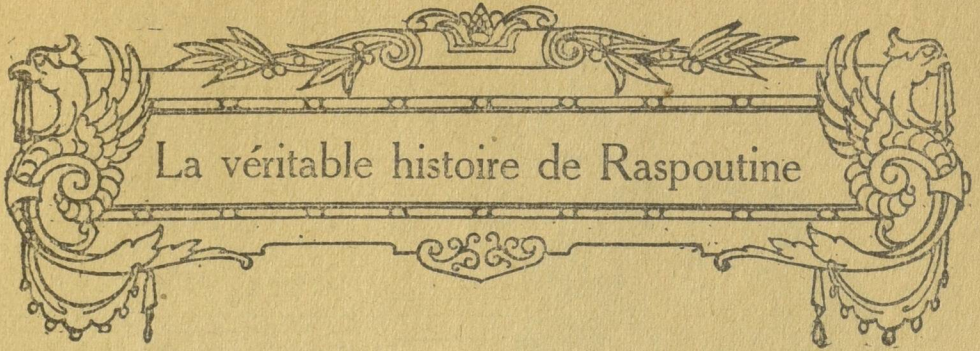
La presse scandinave vient de procurer à M. Marcel Prévost l'occasion de lire sa propre nécrologie. Une erreur de transmission télégraphique a fait que la mort de Marcel Proust est devenue, en Suède, celle de l'auteur des "Demi-Vierges".

Ce n'est pas la première fois que pareille confusion se produit. Récemment, notre distingué confrère Henri Cain put lire dans les gazettes parisiennes l'annonce de son décès. Pendant la guerre, en Russie, tous les journaux enregistrèrent la mort de M. Claude Farrère.

Enfin, rappelons pour mémoire le démenti envoyé par Mark Twain aux feuilles américaines qui avaient annoncé que le célèbre humoriste venait de mourir:

"Le bruit de ma mort est fort exagéré".





## La véritable histoire de Raspoutine

**Grâce à des documents absolument nouveaux et incontestables, nous avons pu reconstituer l'histoire de Raspoutine, ce faux moine qui entraîna dans leur ruine le tsar et la tsarine de Russie.— Les crimes de ce monstre.— Les ruses qu'il déploya pour garder la confiance de la famille impériale.— Comment il fut assassiné.**

Iliodor, surnommé le "moine fou" de Russie, vient de publier ses mémoires dans lesquels il ne fait pas seulement le récit de sa vie mais aussi la biographie du fameux Raspoutine, de funeste mémoire, le faux-moine qui jeta le désordre dans tout l'empire de la Russie et doit être considéré comme l'une des causes de la révolution qui coûta la vie au tsar et à la tsarine et bouleversa ce pays de fond en comble. Iliodor se fit traiter de fou par toute la Russie pour avoir eu l'audace de prévenir le tsar, son maître, des dangers qu'il courait et des malheurs qui le menaçaient, lui et sa famille, par la faute de Raspoutine. A ce moment, c'était pure folie que de dénoncer les intrigues de Raspoutine, tellement était grande son influence sur le tsar et la tsarine. Iliodor, se rendant compte que la révolution grondait et que l'attitude de Raspoutine à la cour

la provoquait, décida de le faire disparaître. Il essaya deux fois de le tuer, pour sauver son pays, mais sans succès. Quand Raspoutine tomba enfin sous les coups de ses meurtriers, il était trop tard; la révolution était aux portes de la capitale.

Et Iliodor prétend aujourd'hui que s'il avait réussi à se débarrasser plus tôt de Raspoutine et à accomplir au moment opportun les réformes nécessaires, l'avènement du bolchévisme n'eût pas été possible, et le tsar règnerait encore sur la Russie.

Que fut Raspoutine? Comment ce paysan ignorant, venu des profondeurs de la Sibérie, cette créature grossière qui ne savait ni lire ni écrire, parvint-il à devenir plus puissant que le tsar lui-même? Comment une femme d'une intelligence très haute, d'un jugement averti, la tsarine, suivit-elle aveuglément les enseignements de ce paysan, en qui elle croyait comme en un prophète?

Raspoutine était un monstre et une espèce de sorcier qui par ses magies trompa le cour. Qui le croirait si on disait qu'il exhumaît la nuit des cimetières des cadavres encore chauds pour leur sortir le coeur dont il fabriquaît un elixir de vie? Iliodor connaît son homme; il a été le confident de Raspoutine. Il crut en lui d'abord,





*Les agents de Raspoutine enlèvent le fils unique du tsar, sous les yeux de la tsarine et de deux officiers russes.*

mais quand il s'aperçut qu'il avait affaire au diable fait homme, il tenta de le tuer et dirigea la main des vengeurs qui le firent disparaître, mais trop tard pour que sa mort rachetât les torts qu'il avait faits à la sainte Russie.

La tsarine et Raspoutine se connurent d'une étrange façon. La tsarine

s'était rendue de bonne heure à la Cathédrale de Kazon implorer Dieu de lui donner un fils. Là, priait Raspoutine. Elle parla à haute voix à un garde qui l'accompagnait. En l'entendant, Raspoutine la pria sur un ton sévère de se taire, lui reprochant de troubler le silence du lieu ainsi que ses prières. Le regard qu'il lui lança resta dans la



mémoire de l'impératrice. De retour à son palais, elle mit toute la police de Saint-Pétersbourg sur pied pour retrouver cet homme étrange dont le regard l'avait fasciné et dont la piété farouche lui en imposait.

Les agents de la secrète retrouvèrent l'obscur et mystérieux pèlerin et le conduisirent devant la reine.

— Saint homme, lui dit-elle, pouvez-vous me dire si j'aurai un fils ?

— Oui, lui répondit Raspoutine, si vous suivez mes enseignements, vous aurez un fils.

Le tsar et la tsarine le prièrent alors de venir habiter dans le palais. Ils lui donneraient un appartement et des serviteurs en grand nombre. Mais Raspoutine ne voulut pas accepter tout de suite. Il refusa longtemps puis, finalement, leur déclara qu'il consentirait à partager leur château à condition qu'ils suivent tous deux en toutes choses ses instructions. Les royaux époux acceptèrent ces conditions et Raspoutine devint le maître de la Russie. Par bonheur, un fils naquit à la reine.

L'enfant étant né, il n'y avait plus de raisons pour que Raspoutine restât au palais impérial. Il le savait bien. C'est pourquoi il donna à entendre au tsar et à la tsarine que la santé corporelle et le bonheur futur de l'héritier du trône dépendaient seulement de l'éducation que lui, Raspoutine, lui donnerait.

Il se servit désormais de cet enfant pour maintenir son pouvoir. Quand les choses allaient à son gré, il veillait sur la santé du petit prince; quand des influences étrangères, quand les grands de la Russie essayaient de détourner l'attention que lui portaient les chefs de l'Etat, il usait de tous les moyens qu'il connaissait pour le faire

tomber malade et donner ainsi à tous l'illusion que sans lui, l'héritier présomptif disparaîtrait, emporté par quelque soudaine maladie.

Le moine Iliodor assure même que Raspoutine tenta deux fois d'enlever la vie au jeune tsarevitch. Une fois, il plaça des épingles empoisonnées dans le matelas de son lit. Une autre fois, il fut enlevé dans les jardins du palais du Tsar-skoe-Seloe. Il fut porté disparu pendant plusieurs jours et toute la Russie porta son deuil. C'est Raspoutine lui-même qui le retrouva après que la tsarine lui eût conféré les plus hauts titres de l'Empire. Inutile de dire que le jeune Alexis avait été enlevé par des soldats à la solde de Raspoutine et qu'il lui fut très facile de le retrouver là même où il l'avait enfermé.

Il en avait agi ainsi pour augmenter son pouvoir et faire croire aux grands de la cour qu'il était capable d'accomplir des miracles.

A ce moment, l'admiration que la tsarine portait à son favori commençait à faiblir et un évêque du nom de Hermogène semblait le remplacer dans ses faveurs. Il fit disparaître l'enfant et s'enfuit dans une petite ville. Comme, malgré toutes les recherches, Alexis restait introuvable, l'impératrice donna ordre qu'on ramenât Raspoutine.

Quand il fit son entrée dans les appartements de la tsarine, celle-ci se précipita à ses pieds et le supplia, en lui demandant pardon, de lui rendre son fils.

Deux jours plus tard, Alexis, alors âgé de deux ans, était rendu aux siens et Raspoutine avait fait tomber en disgrâce toutes les personnes qui, pour sauver la Russie, cherchaient à le faire éloigner de la cour impériale.



Toute la conduite de Raspoutine à la cour était inspirée par cette question qu'il se posait constamment: "Que ferai-je pour me garder les faveurs de mes maîtres et augmenter mon influence en même temps que ma puissance?"

C'est surtout par sa piété qu'il cherchait à en imposer à la tsarine qui le considérait comme un saint. D'ailleurs, Raspoutine connaissait bien les gens à qui il avait affaire. Il s'était vite rendu compte que l'impératrice Alexandra était une femme nerveuse, hystérique même, et excessivement superstitieuse. "C'est un saint, répondait la tsarine à tous ceux qui osaient élever la voix devant elle contre Grégoire Raspoutine; il est même au-dessus de tous les saints de l'Eglise grecque orthodoxe. Jamais il ne demande quoi que ce soit pour lui. Il ne me pousse qu'à la prière et aux aumônes. Nous avons enfin trouvé le saint paysan qui doit sauver la Russie."

Nous avons parlé tout à l'heure du grand désir qu'avaient le tsar et la tsarine de posséder un fils à qui confier à leur mort le trône impérial. Mais nous n'avons pas dit tous les moyens, pour ainsi dire enfantins, que leur conseilla le faux moine pour voir leur voeu exaucé.

C'est ainsi qu'il leur fit faire un pèlerinage à la châsse de Séraphim, un grand fidèle de l'Eglise grecque orthodoxe, et prier devant le cercueil ouvert de ce patron de la Russie.

Le pèlerinage fut organisé. De St-Pétersbourg à Sarof, où se trouve la petite chapelle érigée en mémoire de Séraphim, mort il y a soixante-quinze ans environ, il y a bien mille milles. Le voyage se ferait en chemin de fer

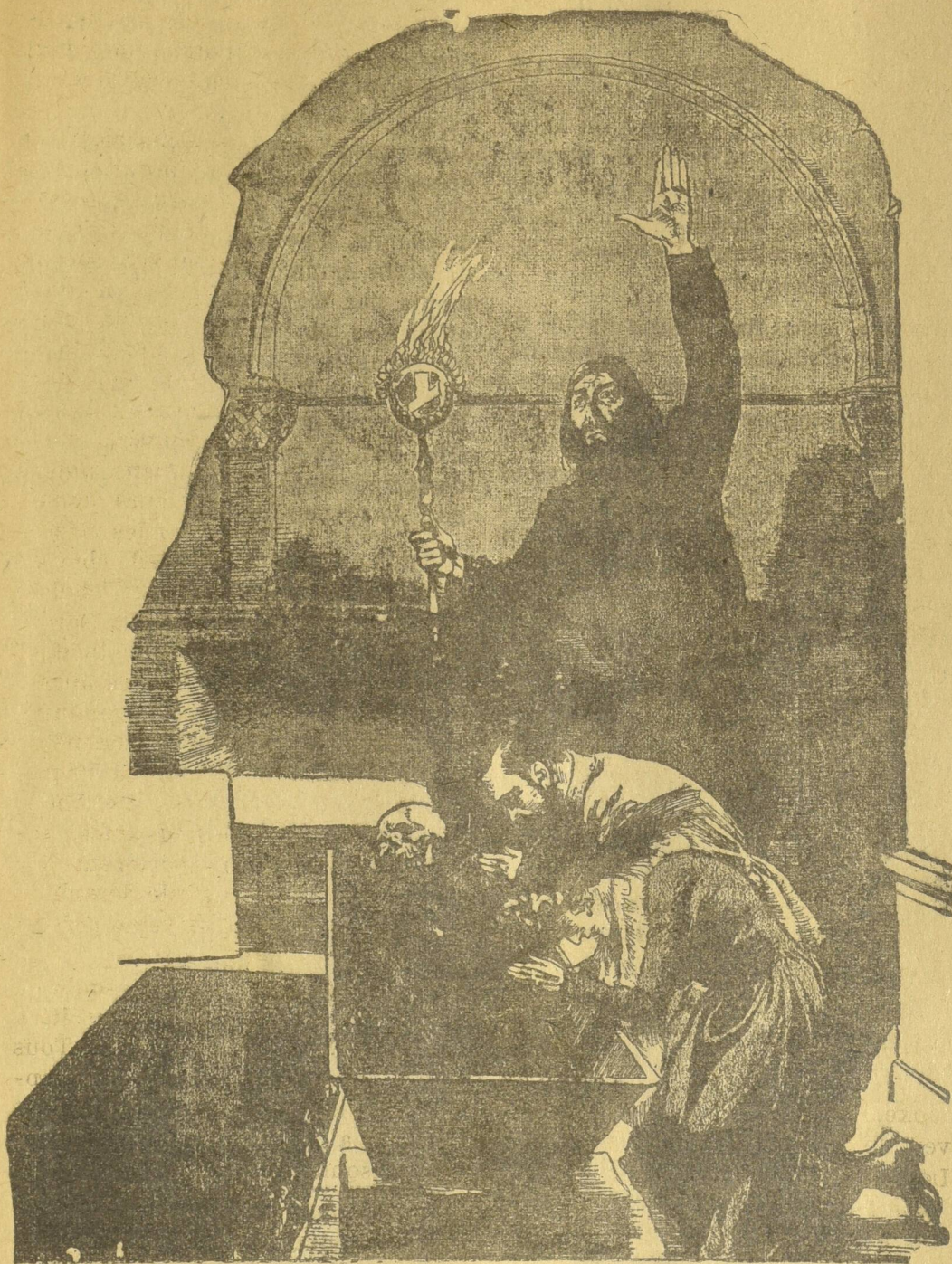
et les vingt-cinq derniers milles à pied.

Toute la noblesse, une partie de l'armée et des représentants de toutes les classes de la société devaient y prendre part.

L'organisation de ce pèlerinage fut suivie par toute la Russie qui se mit en prière pour que le voeu de la tsarine fût exaucé. Au jour dit, 100,000 personnes s'acheminèrent vers la chapelle de Séraphim. Comme il était convenu, les derniers vingt-cinq milles devaient être couverts à pied, toute la famille impériale en tête de la procession. Les paysans avaient balayé les routes que les pieds souverains devaient fouler et tous les chiens avaient été muselés pour que leurs aboiements ne vinssent troubler les prières de la tsarine. Podenonostseff, chef du saint synode, du district de Tobolsk, vint au-devant du tsar et de la tsarine à quelques cents pieds de la cathédrale. Derrière lui se tenaient les ministres du culte orthodoxe. Il conduisit les royaux époux dans la cabane même qu'avait abritée Séraphim. Là, ils passèrent la nuit en prières. Le lendemain, le tsar et les grands-ducs, ses frères et ses oncles, portèrent sur leurs épaules le cercueil de Séraphim. Le peuple fut tout bouleversé par cet acte d'humilité de ses princes.

La procession s'avança jusqu'à la chapelle dans laquelle se trouvait la châsse reliquaire de Séraphim. Tous les assistants se retirèrent à l'exception de la tsarine, du tsar et de Raspoutine. La porte fut refermée et les trois personnages, dont deux étaient roulés par le plus sinistre farceur du siècle, ouvrirent le cercueil. Alexandre et Nicolas tombèrent à genoux et supplièrent Séraphim de leur donner un fils.





*Le pèlerinage au tombeau de Séraphin, l'un des grands hommes et patrons de la Russie.  
Le tsar, et la tsarine tinrent parfaitement le rôle grotesque  
que Raspoutine leur fit jouer.*



Raspoutine, derrière eux, en simple costume de paysan, se tenait debout une torche à la main.

Certains maintenant que grâce à l'intervention de Séraphim et de Grégoire Raspoutine ils auraient un héritier à mettre sur le trône de Russie, les deux époux reprirent le chemin de St-Pétersbourg. Quant à Raspoutine il fut comblé de cadeaux. Le hasard voulut qu'un fils naquit...

Petit à petit, Raspoutine devint si arrogant, si malhonnête, si débauché, si dangereux pour la nation tout entière que tous les hommes et toutes les femmes du pays le haïssaient. Mais peu osaient s'en prendre ouvertement à lui. Le grand-duc Nicolas pourtant, grand guerrier, sincère patriote, oncle du tsar, n'eut pas peur de montrer ce qu'il pensait de Raspoutine. Et l'occasion s'en présenta quelque temps après la déclaration de la guerre. Le grand-duc Nicolas, chef de toutes les armées russes, le tsar, personnage faible et sans volonté, et Raspoutine tenaient une espèce de conseil de guerre. A la suite d'une longue discussion, Nicolas crut bon de régler la question par ces termes: "Eh bien quoi, dit-il, Grégoire lui-même trouve que nous devons signer immédiatement une paix séparée avec l'Allemagne."

A ces mots, Nicolas s'avança vers Raspoutine et le frappa de son gant à travers la figure: "Prenez ceci, lui cria-t-il, pour votre paix séparée avec l'Allemagne!"

Des complots se formaient de toutes parts pour faire disparaître ce monstre. Cependant Raspoutine était bien gardé et entretenait une police secrète des plus adroites qui lui dénonçaient tous ceux qui parlaient contre lui.

C'est l'amour insensé que Raspoutine porta tout à coup à une femme qui fut cause indirecte de sa mort. Pendant un dîner, il s'approcha de la princesse Youssouppoff qui se tenait auprès de son mari, le célèbre prince Youssouppoff, qui faisait partie à cette époque de l'état-major du grand-duc Nicolas. Avec le plus grand sans-gêne du monde, il posa sa main sur l'épaule de cette dame et lui fit des compliments par trop familiers. Le prince offensé se jeta sur lui, mais les invités les séparèrent avant que ce dernier pût frapper Raspoutine de sa dague. Mais le prince et la princesse jurèrent à la suite de cet incident de se venger de Raspoutine. Un complot se forma dont le prince fut l'âme.

Tous les grands de la cour impériale en firent partie. Il fut décidé qu'on inviterait Raspoutine à une grande soirée chez le prince Dmitri, et qu'on lui ferait boire du vin empoisonné. Au réveillon, Raspoutine, en vrai paysan qu'il était, se gava, mais le poison ne semblait faire aucun effet sur sa robuste constitution. Il faut dire ici que Raspoutine était un colosse d'une résistance physique vraiment extraordinaire.

La soirée allait être perdue, Raspoutine, malgré tous les poisons qu'il avait absorbés, se refusait à rendre l'âme. Le prince Youssouppoff annonça alors à ses amis que là où le poison échouait le plomb ferait le travail.

Il descendit dans la salle à manger et engagea avec Raspoutine une conversation des plus amicales. A un certain moment, on parla peinture et le prince invita son hôte à venir admirer un magnifique tableau religieux qu'il avait dans sa galerie, parmi une multitude d'autres aussi célèbres.



Raspoutine que le vin avait échauffé perdit sa prudence et suivit le prince dans la galerie de tableaux qui se trouvait dans une des ailes le plus reculées du château. Raspoutine s'arrêta devant le tableau et le contempla longuement. Pendant ce temps, le prince, se tenant derrière lui, mettait la main à son revolver :

“Un portrait religieux — pour un homme religieux comme vous. Dites-moi, regardez-le bien, mieux que ça et si vous l'aimez...”

Mais le prince ne parla pas davantage. Il leva la main, posa son revolver dans le dos du faux moine et fit feu. Il lui déchargea six balles dans le corps. Mais Raspoutine eut la force de se jeter sur lui et d'essayer de le renverser sur le plancher. Une lutte terrible s'engagea, mais à la fin, perdant son sang à torrents, Raspoutine s'écroula par terre. Youssouloff s'élança vers la pièce où se tenaient ses amis :

“Réjouissez-vous, leur cria-t-il de loin, la bête est morte! La Russie est sauvée! Raspoutine est mort, je l'ai tué. Honneur à moi et à ma maison!” Femmes et hommes de pousser des cris de triomphe et de le féliciter. Puis, tous se rendirent à la galerie.

En ouvrant la porte, une femme jeta ces mots, toute pâle de terreur: “Il n'est pas mort, il n'est pas mort; regardez ses pieds et ses mains qui s'agitent. Vous ne pouvez le tuer, c'est impossible, personne ne peut tuer cet homme!”

Puis, elle tomba sans connaissance. Raspoutine se souleva de terre et de nouveau se jeta sur le prince qui avait tenté de le tuer. Une nouvelle lutte s'engagea entre eux deux que le prince Dmitri arrêta en assommant Raspoutine de la crosse de son revolver.

“Notre travail n'est pas terminé”, dit-il, simplement.

Il fallait en finir et d'abord le sortir du château. Plusieurs le jetèrent dans un grand manteau et le portèrent à l'automobile qui attendait à la porte. Ils s'élançèrent à toute vitesse avec leur fardeau. Ils longèrent la Neva. La glace avait été rompue de bonne heure dans la soirée à un certain endroit pour y jeter le cadavre. Le chauffeur monta la garde et quatre princes descendirent le corps sur la berge. Raspoutine ouvrit encore les yeux. Il referma sa main puissante sur la capote du prince Dmitri et en arracha un morceau. On lui donna de nouveaux coups sur la tête. Puis ils balancèrent le corps et le jetèrent dans l'ouverture pratiquée dans la glace.

Voici le vrai récit, le seul authentique, de la mort de Raspoutine.

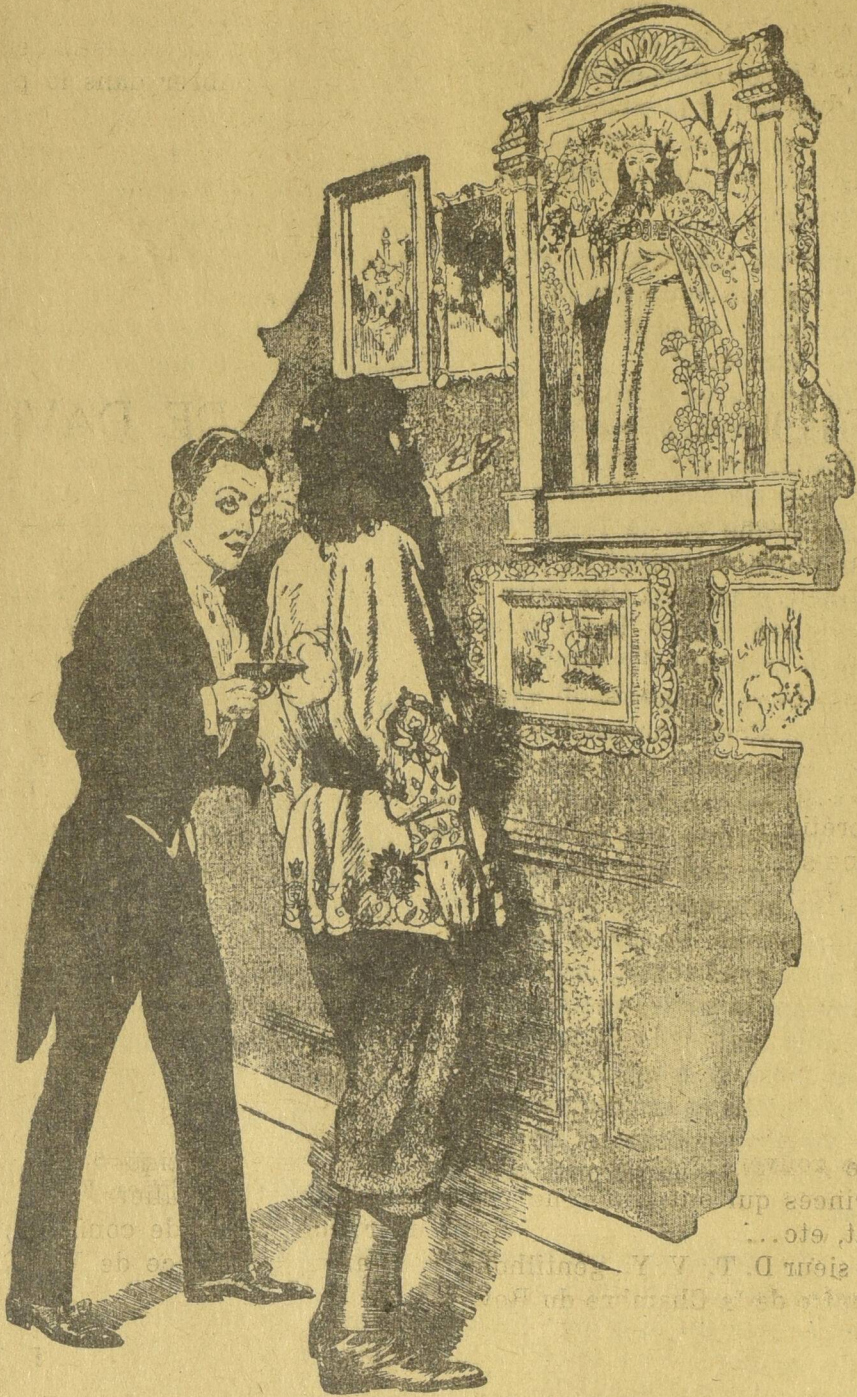
Pendant ce temps-là, l'impératrice, en son palais, s'inquiétait de Raspoutine, ne pouvant comprendre qu'il se fit attendre si longtemps. Le deuxième jour, elle dit à ses gens : “Trouvez Grégoire, trouvez mon prophète!”

Dans l'après-midi, une des bottes de voiture de Raspoutine fut rapportée à la tsarine. Elle avait été trouvée sur la berge.

“Ils ont tué mon prophète! Ils ont assassiné le saint homme qui donna un héritier à la Russie, s'écria-t-elle en éclatant en sanglots. Quel jour néfaste pour mon pays!”

L'impératrice se retira dans ses appartements et donna ordre qu'on la laissât à sa douleur. Le tsar quitta en hâte le front où il était allé faire la revue de ses armées. Quelques jours plus tard, on retrouva le cadavre de Raspoutine. Les témoins du meurtre prétendirent que même alors qu'on l'avait jeté dans la rivière, il avait es-





La mort de Raspoutine.

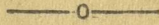


sayé de se sauver. Ce monstre avait résisté aux poisons, aux balles et aux coups. Les conspirateurs ne furent pas punis. Ils étaient, si l'on peut dire, trop près du trône. La tsarine se contenta de rendre à son prophète mort les plus grands honneurs.

Elle l'ensevelit dans un cercueil d'argent dans les jardins mêmes de Tsarskoe Selo et chaque jour, avec

ses filles, elle allait prier et déposer des fleurs sur sa tombe.

Enfin, Raspoutine avait disparu, mais trop tard. La dynastie des Romanoff allait sombrer dans la plus sanglante des révolutions. Que fut cette révolution ? comment furent assassinés le tsar, la tsarine et toute sa famille, c'est ce que nous raconterons dans le prochain numéro de la "Revue Populaire".



## VICTOR HUGO, PLAGIAIRE DE DAVITY

Parmi tous les dons de Victor Hugo, l'habileté n'était pas le moindre. Mais il excellait à le dissimuler. M. Jean Giraud, dans la "Revue d'Histoire littéraire", en apporte une démonstration bien amusante: il a découvert une "source inconnue" des fameuses "Lettres sur le Rhin": un gros in-4°, que Victor Hugo a utilisé sans discrétion et sans scrupule... Et l'auteur ne s'est pas plaint. C'est qu'il est mort depuis le dix-septième siècle! Il s'appelait Pierre Davity, géographe et polygraphe de Tournon; et voici son livre:

"Les Etats, Empires et Principauté du Monde" représentés par la description des pays, moeurs des habitants, richesses des provinces, les forces, le gouvernement, la religion et les princes qui ont gouverné chacun Etat, etc...

Par le sieur D. T. V. Y., gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy.

A Paris, chez Pierre Chevalier, 1619.

Or, V. Hugo voulait terminer sa série de "lettres" par un morceau de philosophie historique:

...Le poète-voyageur, académicien d'hier, pair de demain, tire de ses considérations historiques un manifeste d'homme d'Etat sur les questions les plus actuelles alors et les plus graves. Crayonnant son tableau de l'Europe dans la première moitié du dix-septième siècle, Hugo ne prétend-il pas découvrir les voies de la Providence, les préparations divines? Il prophétise, après avoir évoqué le passé. Il accumule les citations et allègue, tour à tour, Mazarin, Mme Pilon, la précieuse, l'ambassadeur Philippe, Pernisten, Sully, Montluc, Pierre Mathieu, le maréchal de Ferré, le pape Sixte-Quint... J'en passe, et des meilleurs! Et de graves critiques s'y sont laissées prendre.

Ces graves critiques, ils s'appelaient Vinet, Cuvillier-Fleury, Lermier; tous, tous, de confiance, ils admiraient la science de Victor Hugo. Que de lectures tant de citations ne supposaient-elles pas! Or, elles n'en supposaient qu'une seule: Davity, encore et toujours Davity!...

Evoquons Victor Hugo: sa table de travail. Ouverts sous ses yeux le volu-



me de Davity et un atlas, peut-être deux. Le souci de conserver la couleur archaïque du texte qu'il transcrit, ou remanie, ne lui fera pas oublier qu'il écrit pour être lu et pour être suivi. Aussi modernise-t-il certains noms, aussi corrige-t-il ceux qui sont par trop estropiés; aussi restaure-t-il ceux que le dix-septième siècle avait défigurés. Il veut être clair et pittoresque à la fois. Il insère tel détail attirant qu'il a cueilli ailleurs; il glisse tel souvenir qui lui revient de ses démonstrations antérieures...

Bref, il travaille comme si Davity, son secrétaire Davity, avait reçu du ciel, deux cents ans plus tôt, mission de lui préparer une première rédaction de son oeuvre; il établit, lui, la rédaction définitive; sur cette cire molle, il grave son cachet—la belle empreinte de quelques images qui ne sont qu'à lui. Et pourtant...

Et pourtant Davity n'est nommé nulle part dans le "Rhin"... En revanche, s'il ne le nomme pas, il en nomme bien d'autres, et avec aplomb. Gaminerie mystificatrice! Citations joyeuses ou officieuses? Faisons un peu de casuistique littéraire! Citer faussement à plaisir attribuer les mots d'un inconnu à des personnages historiques et bien connus, ce pourrait être de bonne guerre dans un roman, oeuvre d'imagination. Mais dans un chapitre d'histoire à visées politiques, éblouir le lecteur par des prodiges d'érudition est, en fin de compte, se moquer de lui: "n'est-ce point supercherie, et supercherie qualifiée"?

M. Jean Giraud est bien sévère. Virgile ne disait-il pas déjà: "Je tire des perles du fumier d'Ennius?..." Délibérément, Victor Hugo n'était l'homme que de quelques livres...

## LES LECTURES DE M. LLOYD GEORGE

Depuis qu'il n'est plus ministre, M. Lloyd George peut satisfaire son goût de la lecture. Et il lit des romans.

Il les a toujours aimés — ce qui, pour ses biographes, pourra expliquer sans doute certains côtés de sa singulière nature. On connaît ses préférences: il les a spontanément avouées. Dès son enfance il aimait à dévorer Walter Scott et Dickens.

Deux romans ont, de son aveu, exercé une profonde influence sur la formation de son esprit: "Sartor Resartus", le roman touffu et original de Carlyle, et "Les Misérables", pour lesquelles il ressent, paraît-il, une admiration sincère... M. Lloyd George déclare que le tableau que Victor Hugo a tracé des miséreux et des déshérités l'a toujours ému et l'a guidé vers plusieurs de ses conceptions politiques ou morales...

Faussement réaliste, ce Gallois serait-il plus romantique qu'on ne l'a cru?

—o—

## LA PRECAUTION INUTILE

La suppression des visites des candidats à l'Immortalité, qui vient d'être votée par l'Académie des Beaux-Arts, fait grand bruit à Paris.

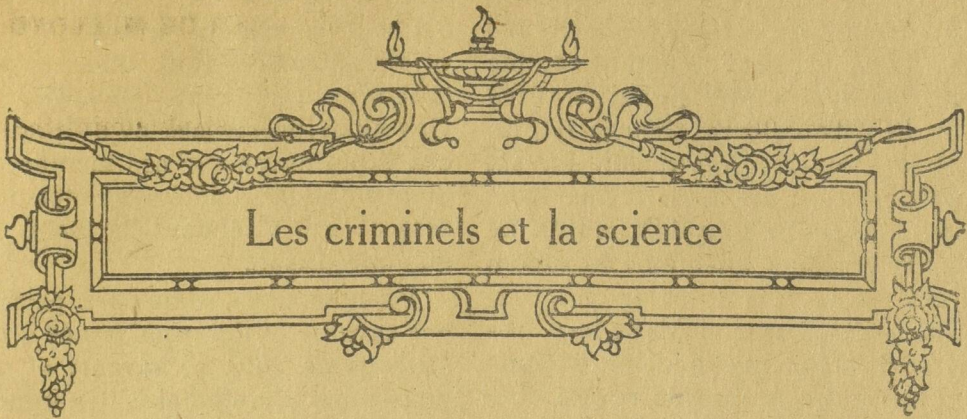
Et pourtant cette réforme n'est pas nouvelle.

Ce fut l'Académie Française, qui la première, l'adopta, dans sa séance du 2 mars 1752.

"On a agité dans cette séance, écrivait Mirabaud, alors secrétaire perpétuel, s'il était à propos de laisser subsister l'usage établi pour ceux qui prétendent aux places vacantes dans l'Académie de faire des visites à tous les académiciens, et il a été décidé unanimement qu'ils ne seraient obligés à l'avenir d'en faire aucune."

Précaution inutile. Les visites subsisteront. Malgré la réforme, on les fera à l'Académie des Beaux-Arts comme on le fait à l'Académie française plus que jamais.





## Les criminels et la science

**Pourquoi ne pas mettre les criminels, condamnés à la peine de mort, au service de la science, obligée de n'expérimenter que sur des animaux.—Le condamné pourrait opter entre le bourreau et le chirurgien.—Petite étude sur les divers moyens d'exécution capitale.— Les suppliciés récalcitrants.**

Un groupe de savants français vient de lancer un vaste mouvement qui a pour but de faire reconnaître légalement le privilège pour un condamné à mort de s'offrir à la science pour servir à des expériences susceptibles de profiter à l'humanité tout entière et ainsi courir la chance d'échapper à son sort. Ce serait une sorte de contrat bilatéral passé entre le savant et le condamné qui au lieu de trouver une mort certaine sur la chaise électrique, la guillotine ou l'échafaud risque de se relever vivant de la table d'opération.

Ces savants évoquent à l'appui de leur théorie de nombreuses raisons. Ils déclarent professer qu'indépendamment des idées qu'on peut avoir sur l'application de la peine capitale en punition d'un crime contre un individu ou contre la société, il est impossible d'admettre qu'un tel châti-

ment serve en quelque sorte la science. Tandis que si le condamné, à son gré, volontairement, passait des mains du bourreau à ceux du chirurgien, l'humanité en retirerait un grand bien. Tous les progrès de l'homme dans la science sont le résultat d'expériences. Dans les affaires, dans le monde des professions, dans les sciences spéculatives et appliquées, dans l'industrie, tous les progrès réalisés viennent à la suite d'expérimentations souvent répétées.

En ce moment, dans les présentes conditions, le chirurgien, le médecin, le dentiste et l'analyste des effets des drogues et anesthésiques ne peuvent qu'expérimenter sur des chiens, des chats, des lapins, des cobayes et des singes. Des résultats autrement plus importants seraient obtenus, si le sujet était un être humain, prétendent toujours ces savants.

L'idée de mettre à l'épreuve sur des condamnés à mort des théories de chirurgie ou de médecine n'est pas nouvelle. Le roi Louis XVI fut le premier qui suggéra que les expériences aéronautiques fussent conduites par des criminels, condamnés à la peine capitale. On en faisait les pilotes d'un ballon et si, après leur ascension, ils parvenaient à redescendre sans mal



sur terre ils étaient graciés. Quand le grand Jenner, un célèbre médecin anglais, découvrit la vaccination comme prophylactique contre la petite vérole, le roi d'Angleterre, George III, lui ordonna d'essayer son vaccin sur six condamnés, qui attendaient leur exécution dans les prisons de Londres. Le médecin pratiqua lui-même le vaccin sur ces six criminels et le roi, en voyant qu'ils s'en trouvaient tous très bien se fit lui-même vacciner, et commanda à toute la famille royale d'en faire autant. Quant aux condamnés, on les remit en liberté.

Pasteur lui-même, à ce qu'on raconte, se plaignit souvent de ne pouvoir expérimenter sur des êtres humains et demanda à ses amis influents de lui obtenir de l'Etat des condamnés à mort pour servir à ses expériences sur le sérum de l'hydrophobie.

Sont-ce les criminels qui se plaindraient de cela ? Ils auraient tort, croyons-nous, bien qu'en ce moment, il nous est quelque peu difficile de nous mettre dans la peau de l'un d'eux ! En effet, ils ont tout à y gagner. La guillotine, l'échafaud, la chaise d'électrocution ne rendent pas facilement les victimes qu'on leur confie. La table d'opération, toute redoutable qu'elle paraisse, n'est pas pour cela sans merci. Un condamné a beaucoup plus de chance de revenir d'une opération que d'une exécution. Et s'il en revient, l'humanité en bénéficie et c'est le salut pour lui.

C'est dans un champ très vaste de recherches scientifiques que pourrait s'exercer l'oeil et le bistouri des chirurgiens sur des sujets humains, pour le plus grand bien de la pauvre humanité souffrante.

De fait, combien de savants ont sacrifié leur propre vie pour l'avance-

ment de la science ! pourquoi ? parce qu'ils ne pouvaient trouver d'autres sujets qu'eux-mêmes. Il serait pourtant plus intelligent d'épargner des vies aussi précieuses et de pratiquer ces expériences sur ces membres indignes que la société a rejetés de son sein et qui attendent la mort dans quelque prison.

Puisque nous sommes à parler et des savants et des condamnés à mort, laissons de côté les savants et occupons-nous simplement des condamnés. Nous avons précisément sous la main un article des plus richement documentés de Jean Lecoq qui publie chaque semaine dans le "Petit Journal" de Paris des chroniques fort intéressantes sur les mêmes sujets que nous traitons de temps à autre dans la "Revue Populaire". Il s'agit des suppliciés récalcitrants, de ces condamnés que nos instruments de mort modernes ne réussissent pas, comme il le faudrait, à envoyer "du premier coup" dans l'éternité. Ceci nous amène à nous demander encore une fois lequel des moyens d'exécution est le plus rapide, de la guillotine, de la pendaison et de l'électrocution. Nous tenons toujours à notre idée première sur la rapidité de l'exécution par la guillotine. Comme on le verra, par exemple, la pendaison, si elle n'est pas toujours aussi rapides, a, du moins, ce mérite de ne pas faire souffrir son homme. Des expériences ont été faites qui le prouvent. Mais des expériences de ce genre ne peuvent être faites sur une guillotine. Un homme peut être pendu deux fois, il ne peut être décapité deux fois à moins d'avoir autant de têtes que l'hydre à sept têtes de la mythologie.

A Littlerock, dans l'Arkansas, un condamné à mort, nommé Bullen,

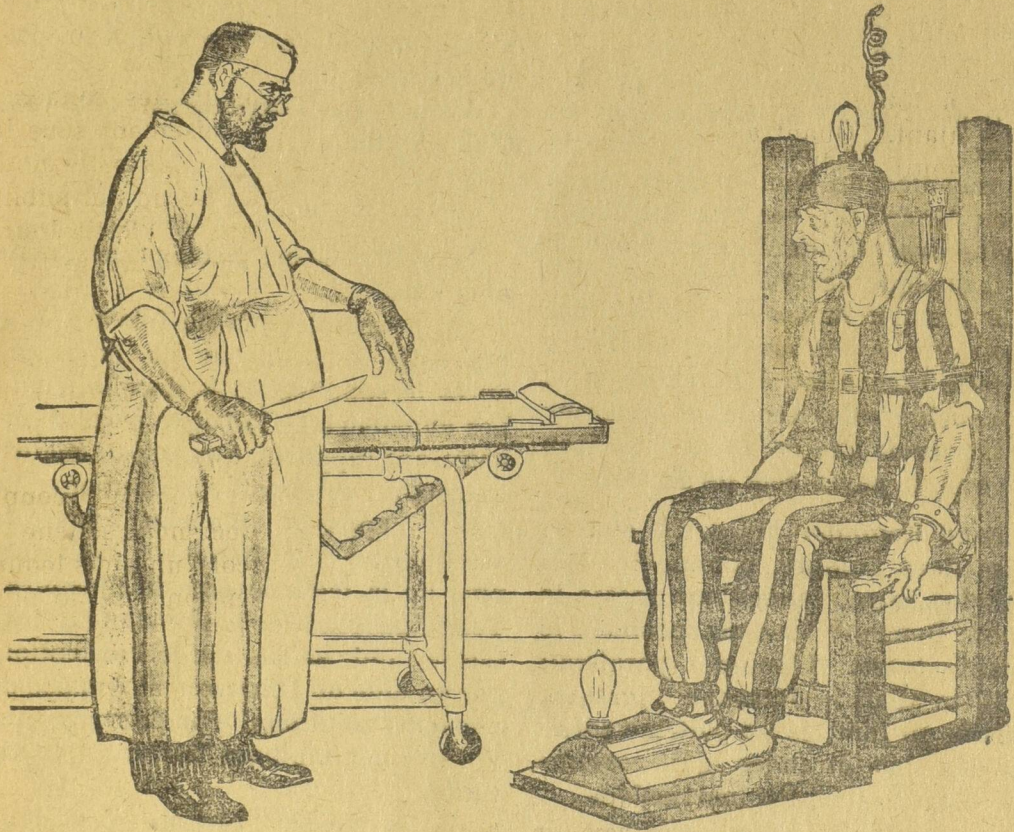


fut, ces jours derniers, confortablement assis dans le fauteuil électrique, coiffé du casque et proprement ligoté. Après quoi, on fit passer le courant. Le patient, sans un cri, tourna de l'oeil.

—Il est mort, dirent les médecins.

Eh! bien, non!... Bullen n'était pas mort. Comme on emportait le cercueil dans lequel on l'avait mis, le pseudo-

crifié pas aux traditions généreuses qui régnaient jadis dans la plupart des pays d'Europe. Il y a trois ou quatre cents ans, le condamné qui survivait au dernier supplice était sûr de n'être pas ramené une seconde fois au gibet. On le grâciait, attendu que sa survie était considérée comme miraculeuse, et qu'il eût été impie, de la part de la



*Pour le plus grand bien de l'humanité, le condamné à mort pourrait choisir entre l'échafaud, la chaise électrique, la guillotine ou la table d'opération.*

cadavre fit soudain sauter le couvercle d'un vigoureux coup de pied et s'assit sur son séant.

Ce que voyant, les autorités le firent ramener à la chambre de supplice. L'expérience fut recommencée et réussit parfaitement cette fois.

Il est bien fâcheux pour le nommé Bullen que la jeune Amérique ne sa-

justice humaine, de se montrer plus impitoyable que ne l'était Dieu lui-même pour le condamné... Malheureusement pour le nommé Bullen, les gens d'aujourd'hui, qui croient dur comme fer à la science, ne croient plus du tout aux miracles.

Et la science, pourtant, ne laisse pas de leur jouer de mauvais tours.



Autrefois, aux Etats-Unis, on pendait les condamnés. Mais, par esprit humanitaire, on décida, il y a un peu plus de trente-deux ans, de les électrocuter. Une bonne pendaison demandait pour le moins sept à huit minutes; l'électrocution devait être instantanée... Quel progrès!...

La première expérience eut lieu le 6 août 1890 dans la prison d'Auburn. Le patient, un nommé Kemmler, s'y prêta avec une bonne humeur parfaite. "Il paraissait très éveillé, tout au spectacle qui se déroulait autour de lui", racontait un témoin. Sans doute, en bon Américain, pas ennemi d'une certaine excentricité, Kemmler éprouvait-il quelque fierté à la pensée d'être le premier assassin expédié par l'électricité. Avoir son nom attaché à une telle innovation était chose d'un prix considérable. Kemmler, apparemment, pensait que ce n'était pas trop cher que de payer cela de sa vie.

Quand Kemmler fut assis sur sa chaise dans l'ombre, comme le Caïn de Victor Hugo, l'exécuteur pressa le bouton. Pendant dix-sept secondes, le contact passa. L'homme paraissait mort. On allait le détacher; lorsque, soudain, du fond de son poitrine sortirent des sons étranges qui ressemblaient à des plaintes inarticulées..

Les assistants étaient atterrés... Que faire?... On décida de "remettre ça". Mais, cette fois, on en remit trop; si bien que le patient, non content d'être électrocuté, fut bel et bien carbonisé.

Ce fâcheux début valut, comme bien vous pensez, une assez mauvaise presse à l'électrocution. Depuis lors, il est vrai, le procédé a été amélioré, et les "ratés" sont plus rares.

Il y a encore en Amérique—et ailleurs—des hommes de science, des

médecins persuadés qu'on ne peut jamais être assuré de produire la mort par un choc électrique d'une intensité déterminée, tout dépendant de la force de résistance de l'individu. Le docteur Franklin Pope, adversaire résolu de l'électrocution, affirmait que tout électrocuté qui n'avait pas été carbonisé, comme le fut Kemmler, pouvait être ramené à la vie. Aucun organe n'étant atteint, la résurrection lui paraissait certaine.

Avouez que l'expérience eût valu d'être tentée.

\* \* \*

La guillotine est moins propre, mais plus sûre.

Et, pourtant, que de fois n'a-t-on pas agité le problème de la survie après le supplice de la décollation?... Les annalistes de l'époque révolutionnaire ont rapporté, à ce sujet, maints exemples qui, malheureusement, ne furent appuyés d'aucun contrôle scientifique, et tiennent beaucoup plus de la légende que de l'histoire. Telle l'anecdote de la tête de Charlotte Corday qui, saisie, après l'exécution, par un aide du bourreau, et frappée de plusieurs soufflets, s'empourpra sous l'injure comme l'eut fait une tête vivante.

Il y a encore l'histoire des deux têtes fraîchement coupées qu'on avait exposées en plein soleil. Leurs yeux étaient fermés. Un médecin, le docteur Séguret, s'avisait de soulever les paupières; celles-ci se refermèrent brusquement et les visages eurent une contraction douloureuse. Une de ces têtes avait la bouche ouverte; la langue pendait. Le docteur la toucha de la pointe de son scalpel; la langue se retira et tous les traits du visage reflèrent une sensation de souffrance.



Ce qui est certain, c'est que les plus éminents physiologistes, les savants qui ont appliqué, à ces sortes d'études le plus sévère contrôle scientifique, se refusent non seulement à croire à la souffrance chez les décapités, mais encore à admettre des possibilités de survie. Le docteur Gley, professeur à la Faculté de Médecine, entre les mains de qui passèrent, pendant des années, tous les suppliciés qui n'avaient pas pris de dispositions contraires, déclare nettement :

"Il n'y a pas de survie après la décapitation; il y a des mouvements physiologiques, des contractions."

Il n'y a pas de vie, il n'y a pas de souffrance sans pensée: et, Pascal l'a dit : "On ne peut pas penser sans tête."

Le procédé anglais est-il préférable? C'est douteux. La mort est moins immédiate par la pendaison que par le couperet. On a eu souvent des exemples de suppliciés qui, après une heure de suspension par le cou, étaient rappelés à la vie.

Au temps où l'on pendait encore en France, on cite le cas d'un criminel condamné "à être pendu le temps qu'il faut à un homme pour faire dix pas". Le jugement fut exécuté ponctuellement, et, quand on décrocha le condamné, on s'aperçut qu'il vivait encore. On lui prodigua des soins et il revint à la vie.

En pareil cas, le condamné, plus heureux que l'électrocuté de l'Arkansas, était toujours grâcié.

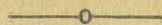
Il en était de même chaque fois que la corde cassait. Et c'était tout avantage pour les poids lourds.

Le principal argument en faveur de la pendaison est celui qui présente ce supplice comme moins douloureux que la mort par la guillotine. Cet ar-

gument est appuyé par les observations d'un certain nombre de pendus qu'on décrocha à temps, et qui rendirent compte des sensations qu'ils avaient éprouvées la corde au cou. La plupart des condamnés ou des désespérés qui échappèrent ainsi à la mort se sont accordés à dire que le supplice de la pendaison n'occasionne pas de souffrances.

Bacon raconte l'histoire d'un gentilhomme anglais qui voulut en avoir le coeur net et se pendit pour vérifier le fait. On arriva à temps pour couper la corde et l'expérimentateur fut ramené à la vie.

Il conta que, dès l'instant où la corde avait commencé à lui serrer le col, il avait d'abord eu la sensation d'être entouré d'une lumière éblouissante. Puis, tout à coup, l'obscurité complète. Mais, pendant tout le temps qu'il était resté suspendu, il n'avait ressenti aucune douleur.

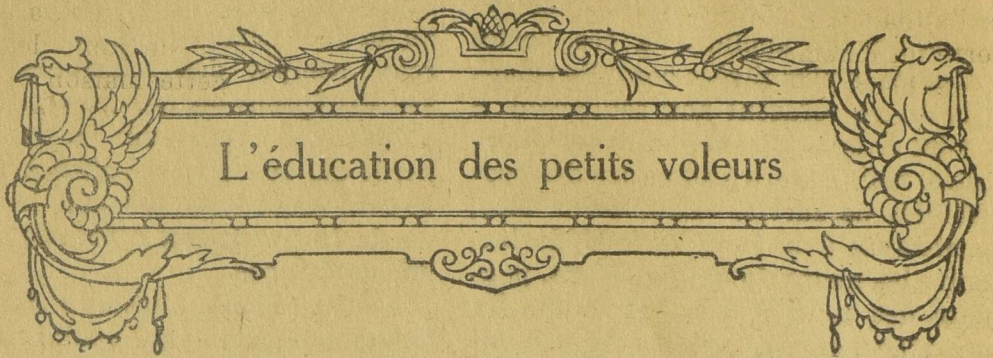


## L'ART DE SE COUPER LES ONGLES

D'après une superstition très répandue en Angleterre, dans toutes les classes de la société, il ne faut pas se couper les ongles tous les jours, ou n'importe quel jour, car il en est, paraît-il, de fastes et de néfastes pour cette petite opération de toilette.

Se les couper le lundi? c'est présage de nouvelle. Le mardi; cadeau d'une... paire de souliers. Le mercredi; santé. Le jeudi; argent. Le vendredi; malheur. Le samedi; voyage. Quant au dimanche, comme il doit être réservé au repos et à la prière, défense absolue, sous peine de pires calamités, de se rogner les ongles ce jour-là.





**Comment les escrocs professionnels forment des élèves qu'ils choisissent tout jeunes, de six à quinze ans, au métier de voleur.—Le récit tout palpitant d'intérêt d'un petit garçon qui fut recueilli par un malandrin et devint escroc, à force de coups de bâton et de tourments de toutes sortes.**

Un fameux brigand qui se rendit célèbre comme éducateur de petits voleurs à la tire, le dénommé Fagin, a à Montréal, c'est certain, de nombreux disciples. Ce Fagin avait toute une école, composée d'une vingtaine d'élèves, à qui il apprenait à coup de pied et de trique, à voler les passants. Lui se contentait de retirer la plus grosse part de leurs larcins. Plusieurs se faisaient pincer par la police, mais pas un n'osait dénoncer leur maître de peur d'être plus tard tué par lui. Ce n'est que lorsqu'un des plus vieux élèves de ce professeur fut condamné à trois ans de réforme qu'il raconta l'histoire de Fagin. Ce dernier fut emprisonné pour la vie, mais d'autres prirent sa place dans la société. Il y a des Fagin à Montréal comme dans toutes les autres grandes villes d'Amérique. Ecoutez, pour vous en convaincre, la triste histoire que narra l'an dernier à la police un garçonnet de

quinze ans, pris en flagrant délit de vol :

"Filoggi, c'est le nom de l'homme qui m'a gâté, habitait dans une petite rue misérable le dernier étage d'une maison dont personne ne connaissait les habitants. Sur le toit de cette maison, il élevait des pigeons. Tous les petits garçons du quartier les connaissaient ses pigeons, et voulaient les voir de près, leur donner à manger, s'amuser avec. File—c'est ainsi que nous l'appelions—le savait bien que nous aimions ses oiseaux et c'est pour cela d'ailleurs qu'il les gardait.

Un jour qu'avec d'autres camarades, il m'avait invité à les aller voir, il me dit à brûle-pourpoint: "Dis donc mon petit garçon, aimerais-tu ça venir aux vues avec moi un de ces jours?" — Naturellement, j'acceptai avec empressement cette invitation que je n'aurais jamais pu me payer. Il me dit alors de me trouver à la porte des vues, le lendemain, à midi.

—A midi, je ne peux pas, lui répondi-je, j'ai mon école.

Ce n'est pas une raison! me dit-il. Et il me fit comprendre qu'il n'y avait pas beaucoup de mal à manquer la classe, d'autant plus que j'avais dû souvent faire le renard pour une raison bien moins importante que celle-là. Il se moqua tellement de moi que



j'acceptai enfin et que le lendemain je l'attendais depuis une heure à la porte du cinéma quand il se présenta à une heure. Il y avait cette après-midi-la une vue de Tom Mix, une belle vue aussi! Et mon grand ami File me bourra de pistaches, de cornets de crème glacée et de chocolat. Jamais mon père ne m'avait autant gâté. D'ailleurs, mon pauvre père, il n'avait jamais d'argent. Quand vint le temps de partir, il m'invita encore pour le lendemain, pour toute la journée. Je trouvais cela tellement agréable de sortir avec lui que j'acceptai encore avec moins de résistance que la première fois. Je n'allai donc pas à l'école. Je fis cela pendant toute une semaine. Pendant toute une semaine, on ne me vit pas une seule fois à l'école. Mon père n'en savait rien, car, mon père, quand il rentrait du travail, tard le soir, il ne s'occupait de rien du tout dans la maison.

Pendant tout ce temps-là, File insistait pour que je quitte ma famille qui ne s'occupait jamais de moi et que j'aille demeurer avec lui. D'un côté, cela me tentait, mais de l'autre, j'hésitais beaucoup, car j'étais à peu près sûr que File était un voleur et moi je n'étais pas du tout un voleur et je ne voulais pas le devenir non plus pour rien au monde.

Je ne voulais pas aller chez lui, mais par peur de mon père qui avait appris que je n'allais plus à l'école et qui était très mauvais en colère, je ne retournai plus à la maison. J'achetai des journaux et me mis à les vendre au coin des rues. Avec un petit camarade qui se trouvait dans les mêmes conditions que moi, je logeais dans un réservoir, sur le toit d'une maison abandonnée. Ce réservoir était naturellement vide et nous nous trouvions

très bien dedans en le recouvrant de quelques planches. Je passai deux mois ainsi. Mais, un jour, des gens vinrent habiter cette maison et nous ne pouvions plus nous rendre sur le toit. Pendant trois nuits, je couchai à la belle étoile, étendu sur le banc d'un parc. Je n'avais plus d'argent. Mes journaux se vendaient mal. Je m'aperçus alors que File, le voleur, me suivait. Il ne m'avait pas quitté des yeux une seule minute, d'ailleurs. Je me rendis compte que s'il ne m'avait pas ainsi perdu de vue, c'est qu'il m'en voulait pour quelque chose.

Un matin, il m'attrapa au passage: "Eh bien, espèce de p'tit fou, qu'est-ce que tu attends pour venir habiter avec moi? Tu vois bien que tu te meurs de faim à ce métier!"

Cette fois, comme j'étais très misérable, je le suivis. Rendus là, à la maison de l'escroc, une maison sale et dégoûtante, il me fit un repas chaud. C'était un fameux cuisinier. "On ne va pas s'embêter ici, me dit-il, pendant que je prends mon repas. Il y a quatre autres petits garçons avec moi. Peut-être que tu les connais?"

Je les vis plus tard, mais je ne les connaissais pas. Ils venaient d'un autre quartier. C'étaient presque des enfants: Pierre avait alors huit ans, Charles dix, Paul et Louis, douze. Je m'aperçus vite pourquoi File gardait ainsi des petits garçons de mon âge dans sa maison. C'est que à cet âge, les enfants peuvent plus facilement que les grandes personnes se faufiler dans la foule et fouiller dans les poches. J'étais tombé dans une école de voleurs... Les premiers jours, ce fut la bone vie, la vie rêvée! Il y avait dans la grande pièce où nous nous tenions le plus souvent des paquets de cartes sur les tables, un accordéon, un pho-





— "Si dans cinq minutes, tu ne consens pas à devenir un voleur et à bien apprendre ton métier, je te tue comme un chien!" vociféra l'homme, en brandissant son long couteau et en se mordant le doigt jusqu'au sang.



nographe, sur les murs des armes bi-barres et plusieurs paires de gants de boxe. Nous avons aussi un bon gros chien, Jim, qui n'était pas très mauvais et qui ne fit aucun mal à la police quand il y eut plus tard une descente dans la maison. Mais j'aimais ce chien, parce qu'il était faible comme moi. Il y avait quatre lits dans l'une des chambres à coucher et deux dans celle du maître. Ces chambres-là étaient chaudes et les lits étaient moelleux. Tous les garçons étaient bien habillés: File me donna un complet tout neuf. Je passais mes journées à jouer aux cartes et à prendre des leçons de boxe. Filé se vantait d'être un champion poids-lourd et de pouvoir battre n'importe quelle police de la ville.

Mais deux semaines après mon arrivée, il me dit un soir que nous étions tous à souper: "Eh, le navot, combien que tu gagnais avec tes journaux?" — "Environ un dollar par jour", lui répondis-je. — "Un dollar par jour, reprit-il, qu'est-ce que tu dirais si je t'en faisais faire un à la minute?"

Je compris qu'il voulait me faire voler. Je ne protestai pas. Je me trouvais si bien dans cette maison que je ne voulais plus en sortir, sachant très bien ce qui m'arriverait si je la quittais.

Autant j'avais cru cet homme bon, autant il était barbare et sanguinaire. Quand il me força à prendre ma première leçon, il me bourra de coups de poing dans la figure et de coups de pied dans le dos.

— Suppose, me dit-il, que je sois un vulgaire passant qui se repose un instant sur un banc du Parc Lafontaine. Il sort un journal de sa poche et se met à lire. Tu t'approches, faisant semblant de chercher une balle sous ce

banc et tu lui enlèves sa montre et son porte-monnaie. Montre-moi un peu comment tu t'y prendrais!

Je m'approchai et je fouillai dans ses poches, mais si maladroitement que j'aurais été pris en flagrant délit par le plus distrait des promeneurs. Il me donna plusieurs coups de poing sur le nez et pendant que je saignais abondamment, il me fit enseigner la bonne manière de procéder par le plus jeune de mes petits camarades qui était déjà très avancé dans l'art de "faire les poches". Il me battit tant que je n'arrivai pas à me tirer assez bien d'affaire. Tous les soirs, il me donnait cette leçon et me rouait de coups, cela va sans dire. Après m'avoir fait pratiquer sur les poches extérieures, il m'apprit comment voler dans les poches intérieures de gilets et de vestons. Ce fut plus difficile. Je pratiquais jusqu'à ce que mes doigts devinssent dures comme la pierre. Si je le faisais mal, il me battait; si je réussissais, il me donnait toujours un peu d'argent.

Puis, comme je montrais quelque talent, il m'envoya avec mes camarades assister à leurs exploits, les voir travailler de mes yeux. La plupart du temps, ils opéraient à trois, dans les tramways surtout, sans parler des parcs et des foules. Celui qui prenait l'argent le passait à un autre, lequel se sauvait en douce. Les deux autres restaient sur place. Si le volé s'en apercevait, il jetait les hauts cris et s'en prenait à celui des trois qui était resté tout près de lui. Il se laissait fouiller, n'ayant rien dans ses poches et le tour était joué! Quand ils ne parvenaient pas à voler avec leurs doigts, ils se servaient de petites bagues munis de fines lames de rasoir, pour ainsi dire, qui coupaient les poches.



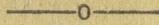
Il nous promettait beaucoup d'argent, mais ne nous en donnait guère. Nous étions bien logés, bien nourris et bien habillés, c'est tout. Pendant les huit mois que je passai avec lui, je ne reçus que \$19, bien que j'aie dû voler pour lui en argent et en toutes sortes de choses bien près de \$10,000.

File, le patron, comme je l'ai dit, ne se tenait jamais avec nous, ne courant ainsi aucun risque d'être pincé par la police. Mais il se tenait en auto et nous suivait la valeur d'un bloc. Quand notre coup avait réussi, nous allions lui remettre l'argent. Nous ne gardions jamais rien sur nous et pour nous. Il nous battait souvent et nous battait terriblement. Si nous avions refusé de voler, il nous aurait tués sur place. Un soir, l'un de nous, Charles, si je me souviens, refusa de marcher.

Il lui donna un coup de poing sur le nez si fort qu'il en resta malade plusieurs jours:

—Tas de chiens, nous dit-il. Vous êtes tous des chiens! Je suis bon pour vous, mais vous m'appartenez. Et si vous essayez de vous sauver ou de me déclarer, je ne vous donne pas deux heures à vivre!

En disant cela, il faisait jouer son couteau dans l'air et se mettait le doigt dans la bouche et le mordait jusqu'au sang. Nous savions tous que quand un Italien fait ce signe, cela veut dire que "si vous me trahissez je vais vous découper en morceaux comme un boucher découpe sa viande". C'est pourquoi que quand la maison fut visitée par la police, aucun de nous n'osa trahir le patron et qu'il fut libéré."



## L'art populaire en Tchécoslovaquie

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de la consolidation économique de la République tchécoslovaque qui, malgré toutes les difficultés, a pu améliorer son change et dont la prospérité a permis de garantir l'emprunt autrichien aux mêmes conditions que les grandes puissances. Le cours de la couronne tchécoslovaque a atteint presque le niveau de la lire italienne et l'essor de l'industrie, ainsi que le développement du grand port de Bratislava qui assure aux usines tchécoslovaques des débouchés en Orient justifient les meilleurs espoirs pour l'avenir du pays.

Ce qu'on connaît beaucoup moins, c'est l'ancienne tradition artistique du pays. L'art populaire qui, par suite de

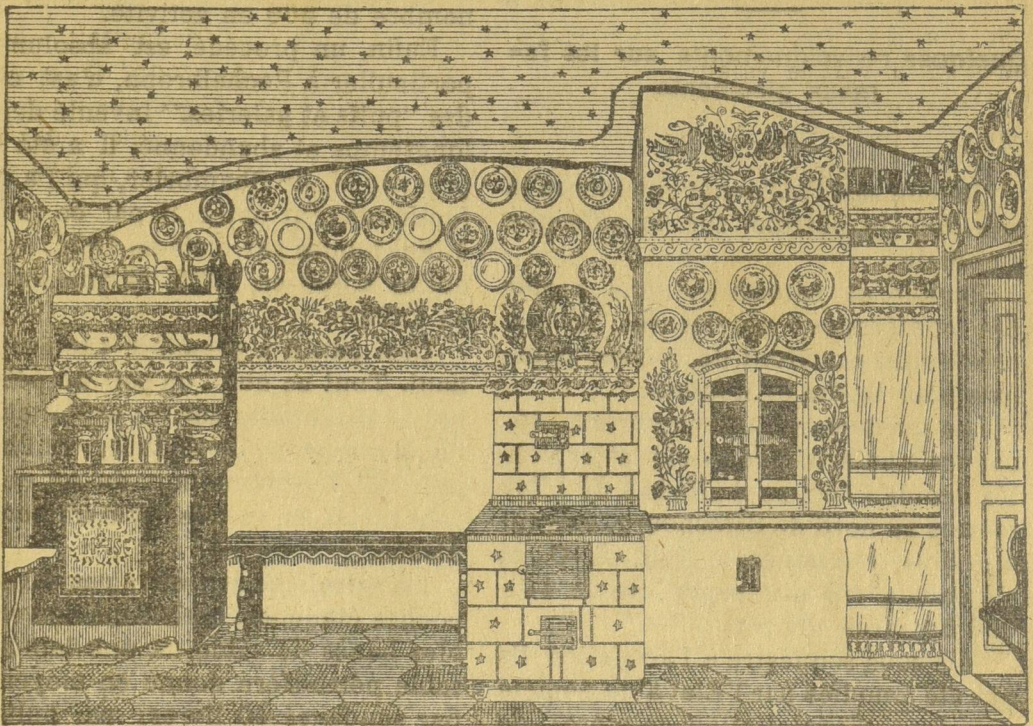
l'industrialisation de l'Europe, a presque complètement disparu dans la plupart des pays, s'est conservé d'une manière remarquable dans la République tchécoslovaque. Tandis que dans la partie occidentale de la jeune République, c'est-à-dire en Bohême, les costumes nationaux sont assez rares, on les rencontre à chaque pas au centre du pays et dans la partie orientale, appelée Slovaquie. Les produits de cet art populaire slovaque sont d'autant plus intéressants que le peuple slovaque, frère cadet du peuple tchèque, représente une race extrêmement douée qui, malgré l'oppression hongrois avant sa libération, a su conserver parfaitement intact son sens



artistique et créer dans des conditions les plus défavorables des oeuvres d'art à la fois naïves et superbes, lesquelles méritent d'être présentées au public étranger.

L'art populaire slovaque a, avant tout, un caractère décoratif. Les paysans, dans leurs moments de loisir, s'occupent à orner leurs habitations. Il n'y a pas jusqu'au plus pau-

affectionne le bariolé, il ne lui arrive jamais d'employer un mélange de couleurs qui ne soit pas harmonieux et la finesse admirable avec laquelle les femmes de paysans ignorants choisissent leur effet de couleurs, parfait au point de vue technique, témoigne d'une tradition artistique des plus anciennes que l'oppression étrangère séculaire n'a pas réussi à détruire.



CUISINE SLOVAQUE

vre paysan qui ne peigne et ne décore non seulement son habitation, mais encore les objets d'un usage journalier, tels que les assiettes, les écuelles, les linges et les vêtements. Mais ce sont surtout les femmes qui exécutent les travaux d'art décoratif et elles y déploient un talent artistique tout particulier. Ce qui frappe surtout, c'est le sens du coloris hautement développé chez le Slovaque. Bien qu'il

Les motifs décoratifs sont aussi fort curieux. Ils rappellent aussi bien les motifs latins classiques que ceux orientaux byzantins, sans jamais toutefois manquer au caractère original d'un art absolument individuel. Le fait que ces artistes sont en général des paysans primitifs n'ayant reçu aucune culture artistique spéciale et n'exécutant leurs oeuvres d'art que dans leurs moments de loisir à côté



des travaux des champs, permet d'espérer que les Slovaques, maintenant enfin libérés, développeront librement leur sens artistique et donneront à l'humanité des peintres de valeur.

— o —

## LE PETROLE D'ALSACE

### Quelques renseignements sur les fameux gisements

Chacun sait l'influence qu'exerce la question du pétrole sur la politique mondiale.

Rapallo et Lausanne, sans parler des conférences antérieures, à peu près oubliées, virent de grands combats pour Bakou et Mossoul.

Les gisements de Pechelbronn, découverts au seizième siècle, et exploités depuis 1745, sont situés à 30 kilomètres au nord de Strasbourg, suivant une direction générale N.-E.-S.-O., et s'étendant sur une superficie de 44,000 hectares environ.

Mis sous séquestre à l'armistice, ils ont été amodiés par l'Etat à la Société anonyme d'exploitation minières de Pechelbronn, au capital déclaré de 45 millions.

Les gisements pétrolifères d'Alsace peuvent être divisés en deux catégories: les uns, placés à une faible profondeur, renferment des huiles lourdes sous pression minime; les autres, atteignant des profondeurs parfois considérables et variant en moyenne entre 150 et 600 verges contiennent une huile moins dense sous pression haute.

On procède d'abord à des sondages. Si la pression est suffisante, la nappe

bitumineuse s'échappe en source jaillissante de débit variable (la plus importante, découverte en 1919, donnait 60 tonnes par 24 heures).

Si, au contraire, la pression est insuffisante, il faut établir tout un système de pompage électrique dont le débit moyen peut être évalué à 250 litres par jours. Reliés par les pipe-lines aux raffineries, ces pompes sont au nombre de 500 en activité.

Enfin, un procédé est absolument particulier à Pechelbronn, c'est celui des "puits et galeries." Inventé depuis longtemps et abandonné, il a été repris par M. de Chambrier, qui l'a perfectionné. On obtenait par ce moyen 1,000 tonnes par mois en 1921, on en obtint 2,600 en 1922 et que sera-ce en 1923 !

Ceci paraît à première vue surprenant. Tout ce que l'on sait du pétrole provient d'études sur les exploitations du Mexique et de Galicie, où l'huile jaillit d'elle-même hors du sol qui la recélait. Il en va très différemment en Alsace.

Le pétrole ne se trouve pas dans des poches étanches, mais dans de véritables bancs de sable, et une tonne de sable pétrolifère donne en moyenne: par sondages 40 livres; par puits et galeries, 100 livres.

Il y a actuellement à Pechelbronn deux sièges d'exploitation par puits et galeries. Un troisième doit être créé cete année.

— o —

Le devoir sans sacrifice n'est pas un devoir; ce n'est tout au plus qu'une vulgaire satisfaction.

— o —

Certaines femmes se soucient médiocrement d'être aimées; il leur suffit d'être préférées.



## UN ROMAN COMPLET

## LA MEPRISE DE COLETTE

Par EVELINE LE MAIRE

## I

La plage de Charmeville est une des stations les plus jolies et les plus ignorées de la côte normande: on y trouve du sable fin et brillant comme de l'or, où se roule, en chantant, une eau verte et limpide; de petites criques, aux noms délicieux, cachées par des bijoux de falaises, qui recèlent des cailloux arrondis, polis, nuancés, dont la recherche est un des plaisirs les plus cotés de l'endroit; on y trouve des sources aux vertus miraculeuses, des rochers, des caps, des golfes, le tout en miniature, et, pendant la saison, à moins qu'il ne pleuve à torrents, on y trouve un essaim de jeunes filles, pour la plupart gaies, charmantes et fort jolies.

A l'heure du bain, elles sont toutes sur la "grande plage", au bas de l'église; après le bain, il faut les chercher... partout: à la Crique-aux-Fées, à l'anse de la Bonne-Mère, au Rocher-de-l'Espérance, où elles s'en vont par groupes, au gré de leurs sympathies, rire et bavarder tout à l'aise, heureuses de cette liberté qui leur est largement octroyée dans ce petit trou familial, et qu'elles ne retrouveront pas ailleurs.

Aussi, toutes, raffolent-elles de Charmeville...

—C'est ici que l'on peut vraiment apprécier le prix de la vie! déclara sentencieusement la petite Elizabeth Lebinal, un après-midi de juillet.

Un éclat de rire lui répondit.

—D'abord, savez-vous ce que c'est que la vie? demanda Suzanne d'Anouël, une jolte brune aux yeux pétillants de malice.

—Je le sais aussi bien que vous, répliqua Elizabeth, vexée. Ce n'est pas parce que vous avez deux ou trois ans de plus que moi!...

—Très bien! alors dites-nous ce qu'est la vie et quel est son prix, que vous savez si bien apprécier ici, dans la Crique-aux-Fées.

La jeune fille s'appuya contre l'arête d'une falaise, se recueillit un moment et dit:

—La vie est une lutte entre notre nature, nos besoins, et la nature, les besoins de tout le reste du genre humain. Son prix est grand, car elle est bonne.

Elle répéta en souriant:

—Très bonne!

De fait, le soleil était doux, l'eau claire et parfumée d'une odeur âcre et saine de goémons et de marée; les vagues en se brisant faisaient un bruit joyeux; tout était bon, et frais, et joli ce jour-là.

—La vie est bonne, vous avez raison, dit Colette de Chantelau, joile blonde aux yeux bleus; mais je n'aime pas beaucoup la définition que vous en donnez: une lutte contre le genre humain! Avez-vous déjà tant d'expérience! Contre qui avez-vous lutté? Il faut nous dire cela.

—Certainement, je lutte, et sans cesse. Ou plutôt, c'est ma nature paresseuse qui lutte, car ma raison ne le fait pas. Tous les jours, cette pauvre nature doit se débattre contre mes professeurs, mes parents, tous ceux qui veulent me faire agir, dans la louable intention de me rendre une personne accomplie!... Cependant, chère Colette, si ma définition vous semble mauvaise, je suis toute prête à entendre la vôtre.

—Oh! moi, c'est tout différent. D'abord, je ne lutte jamais; j'ai le genre de vie qui me plaît, et ma définition peut tenir en quatre mots: art, musique...

—C'est vrai, l'année dernière vous étiez musicomane.

—Mélomane serait plus aimable!

—Mélomane si vous voulez. Cela dure encore?

—Plus que jamais.

—Et... avez-vous converti votre amie Gabrielle?

—Pas le moins du monde.



Toute la bande joyeuse partit d'un frais éclat de rire au souvenir des lattes homériques, que s'étaient livrées les deux amies, l'été précédent.

Gabrielle Dumont et Colette de Chantelau, en dépit de leur amitié inébranlable, avaient sur certains sujets les idées les plus opposées; l'une faisant ses délices des choses d'art et de poésie, l'autre appuyant toutes ses maximes de vie sur la prose la plus vulgaire.

—Les arts ne servent à rien, disait Gabrielle, dédaigneuse. Tout, en ce monde, repose sur la science et la prose, ma chère, cette prose vulgaire que vous méprisez. Voulez-vous des preuves?

—Peuh! répliquait Colette, si vous prenez la peine de réfléchir seulement cinq minutes, vous verriez que tout ceci est faux. Sans l'art et la poésie, nous ne pourrions pas vivre, ma petite Gaby. Vous pas plus que les autres.

—Par exemple!

—Hé! oui, vous seriez bientôt morte d'horreur et de dégoût.

Aucune des deux adversaires n'avait pu convaincre l'autre. Colette conserva sa jolie cervelle romanesque pleine d'idéal, de musique et de gaieté, avec son grain de folie, comme disait Gabrielle, tandis que celle-ci s'enfonça davantage encore dans sa raison solide, sa logique et son bon sens, avec une vague odeur de pot-au-feu, comme le prétendait, en riant, Colette de Chantelau.

—Alors, vous ne l'avez pas convertie? reprit Suzanne d'Ancueil.

—Vous en jugerez au mois d'août, quand Gabrielle sera là. En attendant, je continue ma définition interrompue: art, musique, poésie, amour.

A ce dernier mot, les jeunes filles dressèrent l'oreille.

—Vous dites?

—Oh! la cachottière!

—Quoi? qu'est-ce que j'ai caché? Je vous donne une définition; je ne dis pas que j'aie moi-même assez vécu pour avoir goûté à tous les éléments dont se compose la vie! Mais... j'ai l'avenir devant moi.

—Il est vrai que la vie sans l'amour, ce n'est pas la vie, dit une grande blonde sentimentale en jetant un regard languoureux sur l'émeraude qui brillait à l'annulaire de sa main gauche.

Mlle Rouet était fiancée, sa parole faisait autorité dans le petit groupe.

—J'espère bien qu'un jour viendra où mon cœur sera compris, aimé par un autre cœur qu'il aimera et comprendra, continua Colette pensive. Avez-vous jamais rêvé, mesdemoiselles, au mot "fiançailles"? Ne trouvez-vous pas qu'il est joli, joli? Chez moi, il évoque une foule d'images très

riantes ou poétiques. Il fait surgir devant mes yeux un salon brillamment éclairé où, vêtue d'un rose vaporeux, je serais fêtée par des amis venus tout exprès; je vois des gerbes de fleurs blanches, des cadeaux merveilleux, une table richement parée.

—Mon Dieu! ce sont les banales fiançailles des jeunes filles de votre monde, Colette, rien de plus.

—Vous croyez? Aussi vois-je plus volontiers autre chose encore: un beau clair de lune, dans notre parc de Bellefontaine... J'y serais seule avec un beau jeune homme, qui m'aimerait depuis longtemps et qui me ferait son avenu, parmi les roses et les géraniums odorants... et moi, je consentirais, tout émue, à devenir sa femme.

—Comme vous êtes romanesque! fit Mlle Rouet, apitoyée. Dans la vie, les choses se passent beaucoup plus simplement, croyez-en mon expérience. Et pourtant, Fred m'aime bien!

—Moi, déclara la petite Elisabeth, j'ai une façon toute spéciale de comprendre l'amour...

Elle se tint soudain et rougit. Quelques promeneurs traversaient la Crique-aux-Fées, et un sourire amusé au coin de la lèvre d'une fort jolie femme en toilette voyante faisait craindre qu'ils n'eussent entendu quelque chose de cette causerie confidentielle.

—Ce sont les acteurs d'hier soir, fit Elisabeth, quand les étrangers eurent disparu derrière la falaise.

On avait donné, la veille, une représentation de "Miss Hélyett" dans le grand salon de l'Hôtel Moderne qui servait de casino à Charnaville. Ces demoiselles, enchantées de la pièce et des artistes, avaient bavardé toute la matinée sur ce sujet. Colette s'était montrée tout particulièrement enthousiaste: le romanesque de la situation, le caractère honnête et décidé de l'héroïne, tout lui plaisait. Et, ravie d'avoir l'occasion d'en parler encore, elle reprit ce thème favori.

—Je crois que cette opérette vous a tourné la tête, Colette, dit gravement la sérieuse Madeleine. Je préviendrai votre tante pour que, dorénavant, elle ne vous conduise plus au théâtre.

—Ma chère amie, vous perdrez votre peine. Ma tante fait tout ce que j'en veux; de plus, elle sait bien qu'au fond je ne suis pas si folle que j'en ai l'air. Et puis, il vaut mieux mordre à belles dents dans les distractions qu'on nous offre que de les accepter en rechignant; c'est plus franc et plus sain. Je ne parle pas pour vous, qui êtes la raison même et qui préférez sincèrement un livre d'études à tous les plaisirs mondains, mais pour ceux et celles qui n'ont pas le courage d'avouer qu'ils s'amuse, et prennent des airs blasés et dégoûtés



chaque fois qu'on parle devant eux de la plus innocente distraction. Ainsi... Bon! Voilà encore du monde! C'est dommage, j'étais en train de faire un si joli discours! On n'est pas du tout tranquille, ici.

Un vieux monsieur et une vieille dame avançaient lentement. Ils s'assirent, avec mille soins, sur le sable chaud, et le monsieur, couvrant une large ombrelle verte, la tint suspendue, avec de jolis petits gestes, au dessus de la tête de sa compagne.

—Philémon et Baucis, grommela Elisabeth.

Presque aussitôt, apparut au tournant de la falaise un jeune homme élégant, mince, aux yeux et aux cheveux noirs comme du jais, que Suzanne reconnut immédiatement.

—Colette, siffla-t-elle entre ses dents, voilà votre amoureux.

En passant auprès des jeunes filles, il rougit un peu et salua. Elles regardèrent en silence sa silhouette robuste et jeune s'éloigner sur la plage; quand il fut assez loin pour ne pas entendre, Colette furieuse et contente à la fois,—sentiment bizarre qu'elle ne s'expliquait pas,—Colette se tourna vers Mlle d'Anceuil.

—Suzanne, vous êtes folle! dit-elle à mi-voix.

La jeune fille interpellée fit un geste d'épouvante et s'écria:

—Vous savez qu'il est écrit: "Si vous dites à votre frère "Tu es un fou", vous irez au feu éternel."

—Je me rétracte; mais une autre fois, par pitié, ne criez pas si fort des choses stupides comme vous l'avez fait tout à l'heure.

Elle parlait toujours à mi-voix, à cause de Philémon et Baucis.

—Il n'a pas entendu, soyez tranquille! répliqua Suzanne; et puis, quand même!... puisque c'est vrai.

—Comment pouvez-vous dire cela?

—Ne vous en défendez donc pas, ma chérie, tout le monde le sait, vous la première. Tous nos compliments, du reste.

—Tous nos compliments, il est très chic, s'écria impétueusement Elisabeth, en regardant la silhouette, devenue toute petite, du personnage en question.

—Chut! fit Colette, indiquant Baucis qui avait dressé l'oreille.

—Pauvre M. de Brécourt! il était navré, hier, de ne pas avoir sa valse quotidienne avec vous; c'est pour cela qu'il rôde par ici. Je suis sûre qu'il ne raffole pas de miss Hélyett, lui.

—Vous dites des bêtises, fit Colette, embarrassée,

je m'en vais! C'est l'heure d'étudier mon piano.

...Tous les soirs, à l'Hôtel Moderne, on faisait un tour de valse de neuf heures à dix. Charmeville étant entre toutes une plage de famille, le patron de l'hôtel, M. Ludovic se dirigeait régulièrement, au dernier coup de dix heures, vers les grosses lampes qui éclairaient le salon, en disant à chaque fois:

—Il est temps d'aller se coucher.

Mais des têtes blondes et brunes l'entouraient aussitôt, et des voix suppliantes demandaient:

—Monsieur Ludovic, encore une petite polka, pour finir!

Le brave homme se faisait un peu tirer l'oreille et cédaît ensuite:

—Allons! mais c'est la dernière.

Cette petite comédie se renouvelait tous les soirs.

Il régnait, dans ces réunions, la plus franche cordialité. Les personnes étrangères à l'hôtel, habitant les villas du pays, pouvaient y venir quand elles avaient été présentées. C'est ainsi que Colette de Chantelau, amenée presque chaque jour par son oncle ou sa tante, M. et Mme de Chantelau, était devenue un des boute-en-train de la société qu'on y trouvait.

Etienne de Brécourt, pensionnaire à l'Hôtel Moderne, avait bien vite remarqué cette jolie fille de vingt ans, riieuse, fraîche, ensoleillée; aussi ne manquait-il jamais de l'inviter au moins une ou deux fois par soirée; un jour même il avait été jusqu'à trois fois, ce qui fut aussitôt remarqué par toute la société.

L'élément masculin était en minorité à Charmeville; les danseurs, très rares, par conséquent fort appréciés; quand ils étaient, en outre, distingués comme Etienne de Brécourt, leurs attentions avaient un grand prix aux yeux de celles qui pouvaient y prétendre. Colette se sentait donc très flattée de l'hommage dont elle était l'objet, mais n'en laissait rien voir, et lui ne s'en doutait pas.

Aussi, pendant que ces demoiselles parlaient de lui, à la Crique-aux-Fées, M. de Brécourt parcourait la grève à grands pas en se disant:

—Décidément, elle me plaît beaucoup. Pas très riche, mais des espérances, une excellente famille; j'ai bien envie de faire ma demande... Mais... si elle allait ne pas vouloir de moi! Comment donc faire pour arranger cela?

## II

5/heure du bain.

La mer miroite sous un beau soleil étincelant; la plage semble parsemée d'une poussière de dia-



mant et de topaze; les rochers scintillent, et, dans l'eau verte, les enfants poussent des cris de joie en tendant aux vagues molles, frangées d'écume, leurs petites mains potelées.

Tout le long de la falaise, les cabines peintes en vert s'alignent, uniformes. Moyennant une faible redevance, elles appartiennent au premier occupant, et c'est l'heure où l'on en voit sortir les jeunes filles, emmitouffées dans de longs peignoirs épais.

Colette de Chantelau arriva l'une des premières sur la plage. Elle remit sa sortie de bain à sa femme de chambre, Lisa, et entra dans l'eau à petits pas. Elle savait un peu qu'elle était charmante dans son joli costume de laine blanche, brodé au col de grosses ancrs entrelacées de cordages, les pieds chaussés de sandales en toile bise qui lui donnaient, disait-elle, un petit air biblique tout à fait touchant. Et peut-être parce qu'elle se savait gentille ainsi, ou peut-être sans raison aucune, elle s'attardait, marchait lentement sur le sable, traînant un peu ses sandales pour voir l'eau couir autour de ses pieds et monter doucement, apportant avec elle une fraîcheur délicieuse qui donnait à la jeune fille un petit frisson de plaisir.

Puis elle entra résolument dans l'eau et se mit à nager.

Au bout d'un quart d'heure, elle revint sur la plage; Lisa jeta le peignoir sur ses épaules, et elle prit, sans se hâter, le chemin de sa cabine.

C'est alors que survint un petit accident fâcheux: un caillou s'introduisit dans une des jolies sandales et se plaça si malheureusement sous le pied de Colette que celle-ci poussa un cri de douleur. Elle essaya de dénouer son espadrille pour en chasser l'intrus; mais le cordon mouillé ne se laissa pas faire. L'impatience aidant, la fatalité, — que sais-je? — il lui fut impossible de rien changer à cette triste situation... Et Lisa qui avait disparu!

Heureusement, la cabine n'était pas loin. Moitié sautillant, moitié souffrant le martyr, Colette se dépêcha vers ce port de salut.

Enfin, elle arriva! Avec un soupir de satisfaction, elle rejeta son peignoir trop chaud, prit dans sa trousse une paire de ciseaux mignons, coupa les cordons aux noeuds embrouillés qui retenaient l'instrument de torture, et plongea avec délices ses pauvres pieds meurtris dans le petit baquet rempli d'eau tiède, mis là, comme chaque jour, par les soins prévoyants de Lisa. Ce fut un moment d'inexprimable jouissance. Puis, relevant au-dessus du genou son pantalon de laine blanche, elle commençait à lotionner ses jambes avec une

éponge pleine d'eau douce, quand la porte de sa cabine s'ouvrit brusquement.

Une tête d'homme s'avança; jeune ou vieille, belle ou laide, cela, Colette n'aurait pu le dire, tant son émoi était intense. Ses yeux dilatés voyaient trouble. Tremblant de tous ses membres, elle lâcha son éponge dans le baquet avec un clapotis.

Elle avait trouvé très naturel, cinq minutes plus tôt, d'être vue en costume de bain ruisselant d'eau, le cou et les bras nus, avant que Lisa l'eût enveloppée dans son peignoir. Alors, toute une société élégante se pressait sur la plage... Elle ne s'en trouvait point gênée. Mais, dans la solitude de sa cabine, avec ses cheveux collés à ses joues, et cette éponge dans la main, cette situation lui sembla monstrueuse. De plus, elle prenait un bain de pieds et se rappelait de quel mystère on entourait cet acte de propreté, quand elle était au couvent. Dans la grande salle froide où les élèves se réunissaient pour cela, elles organisaient toutes, sur leurs genoux, des draperies plus ou moins fantaisistes, comme si c'eût été une chose très vilaine que de laisser voir ses mollets à sa voisine; et si l'une des draperies se dérangeait un peu, c'était, à n'en plus finir, de petits cris effarouchés.

Le trouble de la pauvre Colette peut donc se comprendre au moment critique dont il est parlé.

Elle se crut déshonorée... La tête perdue, elle s'écria :

— Mon Dieu! quelle horreur!...

— Ah! pardon, mademoiselle, je suis désolé...

Et la porte de la cabine se referma; le tout n'avait pas duré deux secondes.

Colette, laissée à la solitude, regardait l'éponge s'enfoncer peu à peu dans l'eau du bain de pieds, tandis que les idées se faisaient plus nettes dans sa tête.

Le son de sa voix, mieux encore que la vision rapide du visage, l'avait éclairée sur la personnalité de l'intrus...

— M. de Brécourt!... Eh bien, c'est du propre! Me voilà déshonoré, maintenant, conclut-elle en se tordant les mains. Comment une telle catastrophe a-t-elle pu se produire?...

Interrompant ses réflexions douloureuses, elle sauta hors du bain de pieds et courut pousser le verrou qui devait garder la porte de sa cabine... Il n'y avait point de raison pour que pareille aventure ne se renouvelât pas. Maudit caillou! c'était lui qui, torturant la pauvre Colette, lui avait fait oublier la plus élémentaire des précautions... C'était lui la cause de tout.



Le temps passait, et la malheureuse jeune fille restait immobile dans son costume mouillé, sans songer qu'un rhume ne changerait rien à sa triste situation. La voix de ses amies, au dehors, lui rendit enfin la conscience des choses actuelles.

Pour rattraper le temps perdu, elle fit sa toilette à la hâte et, toute confuse, le coeur battant bien fort, elle sortit de sa cabine.

D'abord, elle ne vit rien que du soleil; puis elle distingua, dans cette lumière trop vive, le paysage familier, les rochers et la vieille église pittoresque, qui lui semblèrent étranges ce jour-là.

Elle vit le vieux baigneur qui retournait à sa cabane en portant un filet; elle vit la grosse Mme Dupin dans sa robe trop rouge; elle vit l'ombrelle verte de Philémon, le noeud écossais du chapeau d'Elisabeth, tout cela dans un brouillard d'or.

En s'approchant, elle reconnut toutes ses amies, qui riaient et causaient avec M. Leblond, un admirable vieillard toujours jeune. Non loin de leur groupe, elle reconnut la haute taille de M. de Brécourt... Son coeur battit plus fort, et elle se cacha derrière Mlle Rouet.

—Que la vie est bête! pensa-t-elle.

Soudain, l'idée de faire la promenade quotidienne avec ces demoiselles lui parut insupportable. Elle ne pourrait pas parler de choses banales avec tant de souci dans sa tête, et pour rien au monde elle ne voudrait raconter son étrange aventure...

Déjà Suzane l'appelait:

—Allons, vite, comme vous avez été longue, aujourd'hui!

—Tous mes regrets, dit-elle, mais je n'irai pas à la source, ce soir; je suis obligée de rentrer.

—C'est dommage! Viendrez-vous à l'hôtel après dîner?

—Je ne sais pas... je ne crois pas.

—Alors, à demain.

—A demain.

Elle se dirigea en flânant vers la villa des Mouettes et, avant d'y entrer, s'assit toute seule à l'ombre d'un rocher qui dominait la plage.

Alors, dans la tiédeur de cet après-midi lumineux, elle put réfléchir à son aise.

Evidemment, elle n'oserait plus paraître devant M. de Brécourt, et elle l'espérait bien—M. de Brécourt, s'il avait un peu de tact, n'oserait plus paraître devant elle. Comme la vie de Charville les exposait à se rencontrer sans cesse, lequel des deux céderait sa place à l'autre?... M. et Mme de Chantelau ne consentiraient pas à brusquer leur départ: la villa des Mouettes leur était louée pour toute la saison; et elle-même, Colette, aimait beaucoup Charville, les bains, les

plages, M. Ludovic, les soirées de l'Hôtel Moderne, les tournées théâtrales...

Ce dernier argument fit surgir en l'esprit de Colette l'image gracieuse de miss Hélyett. Quelle bizarre analogie dans sa propre situation et celle de la jeune Américaine! Mais, dans l'opérette, tout se terminait pour le mieux... Un mariage arrangeait les choses.

Au fait... pourquoi pas?... M. de Brécourt était très sympathique; il semblait trouver Colette à son goût. Comment n'y avait-elle point songé plus tôt?

Pas d'autre alternative; elle devait épouser l'intrus, fût-il un monstre affreux; à plus forte raison quand il se trouvait être un homme charmant!

Cette résolution prise, elle en décida l'immédiate exécution. D'un pas énergique, elle reprit le chemin de la grande plage et, le hasard la servant à souhait, elle rencontra Etienne qui rôdait près du rocher de la Vierge. Toute rouge de confusion, elle l'aborda:

—Oh! monsieur de Brécourt! dit-elle sur un ton de reproche.

—Mademoiselle! fit-il, visiblement ému, vous me voyez désolé de l'ennui que je vous ai causé. Mon impardonnable indiscretion a été bien involontaire, je n'ai besoin de vous le dire... Je cherchais une cabine libre, et la vôtre n'était pas fermée...

—Je sais bien que j'aurais dû verrouiller ma porte, dit-elle, la gorge serrée; mais des circonstances malheureuses...

—Ne vous excusez pas, mademoiselle, je suis seul coupable.

—C'est très, très fâcheux, reprit-elle sans oser lever les yeux.

Il était aussi troublé qu'elle-même. Comme il se taisait à son tour, Colette s'arma de courage, et dit:

—Avec tout cela, je suis déshonorée.

—Déshonorée! mademoiselle, vous ne le pensez pas, répliqua-t-il en riant.

—J'admire votre gaieté, monsieur...

—Mademoiselle, voyons, ne prenez pas au tragique une si petite aventure...

—Je ne trouve pas que ce soit une si petite aventure, déclara-t-elle avec un peu d'irritation.

Il restait en face d'elle, la tête découverte, en plein soleil, sans qu'elle songeât à mettre fin à ce supplice. Et, la sentant fâchée, il n'osait plus rien dire.

—Maintenant, qu'allons-nous faire? demanda-t-elle après un silence.



Il fixa sur elle des yeux incompréhensifs, mais le regard bleu qu'il rencontra disait si nettement "ce qu'il fallait faire", qu'il tressaillit de surprise et son visage s'éclaira : Avait-il, enfin, trouvé l'occasion tant cherchée de se faire agréer comme un mari possible?

Tout ému, il balbutia :

— Qu'allons-nous faire?... Je ne sais trop... Je suis à vos ordres, mademoiselle.

Colette aurait voulu s'enfuir ou s'asseoir là, sur le sable, et ne plus penser à rien. Jamais, de toute sa vie, elle ne s'était sentie si malheureuse. Cet homme aux yeux noirs, était-il stupide à ce point? Ne pouvait-il comprendre à demi-mot ce qu'elle avait voulu dire! et devrait-elle s'expliquer jusqu'au bout en termes clairs, qui compromettraient sa dignité à tout jamais? A moins qu'il n'eût fort bien compris et ne voulût pas d'elle... Sans doute, il se moquait bien des scrupules et de l'angoisse d'une étourderie!

A cette pensée, son frais visage exprima une détresse profonde, deux grosses larmes jaillirent de ses yeux bleus.

Etienne fut bouleversé de cet émoi. Des mots incohérents lui vinrent aux lèvres, et il les prononça, sans art, avec le seul désir de faire cesser le chagrin dont il était cause.

— Mademoiselle! oh, mademoiselle, ne pleurez plus... Je donnerais tout au monde pour que vous soyez contente. Je vous en supplie, ne pleurez plus. Il y a peut-être moyen d'arranger les choses... Mais je crains qu'une telle prétention de ma part ne vous semble un châtiment trop dur pour un moment d'étourderie... Ce moyen... Comment dire cela?... ne le devinez-vous pas?

Colette fit un signe de tête, tout en épongeant ses larmes qui coulaient toujours.

— Vous avez deviné?... Trouvez-vous que... ce soit possible?

— Oui, je le crois, fit-elle d'une voix faible.

Trop émue, elle ne put en dire davantage.

— Mademoiselle, vous comblez mon plus cher désir, mais... Vous obéissez peut-être à un mouvement de surexcitation nerveuse...

— Oh! monsieur!

— Je ne veux pas que vous puissiez regretter un jour des paroles que vous avez peut-être dites sans y penser; en tout cas, mademoiselle, je n'abuserai pas de la situation; je préfère que vous réfléchissiez un peu. Demain, vous me donnerez votre réponse, et si, comme je le désire ardemment, elle m'est favorable, j'aurai l'honneur de me présenter chez Mme de Chantelau.

Sans attendre le consentement de Colette, il s'éloigna.

Toute la soirée, enfermée dans sa chambre où la retenait le fallacieux prétexte d'un mal de tête, la jeune fille réfléchit. Sa résolution n'avait pas varié. Elle était absolument décidée à épouser M. de Brécourt, puisque non seulement il y consentait, mais encore le désirait. Elle s'imaginait, de bonne foi, que son honneur y était engagé. Et puis, il ne lui déplaisait pas d'être une héroïne, comme miss Hélyett.

Elle deviendrait donc Mme de Brécourt. C'était si extraordinaire, si invraisemblable, qu'elle y pensa longtemps dans la nuit et ne s'endormit qu'aux premières lueurs du jour.

### III

Le lendemain, elle raconta toute l'histoire à son oncle et à sa tante. Au nom d'Etienne de Brécourt, Mme de Chantelau sourit, et déclara qu'elle ne contrarierait jamais les décisions d'avenir de sa nièce, si ces décisions étaient raisonnables.

L'oncle Paul rit très fort, comme l'avait bien supposé Colette; il la taquina sans trêve pendant une bonne demi-heure et finit par dire que le jeune homme en question semblait un parti très convenable.

Ensuite, il alla voir une vieille dame, amie de la famille de Brécourt, et rapporta des éloges complets sur Etienne et sa situation. Il était orphelin, par conséquent libre de ses actes, bien apparenté, instruit, bien élevé et suffisamment riche.

Puisque Colette le désirait, on le recevrait aimablement quand il se présenterait à la villa.

Délivrée d'un gros souci, la jeune fille, qui n'était pas sortie de la journée, se rendit le soir, avec sa tante, à l'Hôtel Moderne.

La première personne qu'elles virent en entrant fut M. de Brécourt, un peu pâle et soucieux.

— Une nuit d'insomnie, comme moi, pensa Colette.

Quand il aperçut les deux dames, son visage s'éclaira, et, dès qu'il put le faire sans être remarqué, il pria Mme de Chantelau de lui accorder une valse.

Sans perdre de temps, à des phrases, il vint tout de suite au sujet qui les occupait et demanda :

— Quelle réponse m'apportez-vous, mademoiselle?

Pour redresser ce que la demande en mariage, provoquée par elle la veille, avait eu d'incorrect et de trop vague, Colette aurait voulu entendre, ce soir-là, une proposition en bonne et due forme. Aussi la question, un peu brutale, d'Etienne lui fut-elle désagréable. Devant son silence, il insista :



—Mademoiselle, consentez-vous toujours à m'épouser.

—Certainement, si vous le désirez, fit-elle, vexée de ce point recevoir de déclaration d'amour.

—Je le désire tellement, mademoiselle, que votre réponse me rend le plus heureux des hommes. J'aurai l'honneur de me présenter chez vous demain.

Ils ne s'en dirent pas plus, ce soir-là.

Avant de se coucher, Colette écrivit l'histoire de ses fiançailles à son amie, Gabrielle Dumont.

"Mignonne Colette, ajouta-t-elle, ne me grondez pas trop. Ça n'est le seul parti raisonnable, car je n'aurais pu vivre avec ce cauchemar: l'existence de mon monde n'ayant vue prendre un bain de pieds. Maintenant, tout est pour le mieux. J'ai hâte que vous connaissiez mon fiancé, qui, je l'espère, vous plaira. Ne tardez pas trop à venir.

"Il me semble déjà voir votre cher regard profond s'attacher sur le mien pour y lire mon état d'âme. Je vous dirai tout, soyez-en sûre.

"Aujourd'hui, si vous étiez ici, je n'aurais pas d'autre confidence à vous faire. Je crois que je suis contente; mais vous connaissez mes idées sur l'amour, vous les avez jugées, assez souvent, extravagantes et romanesques; vous ne vous attendez donc pas à ce que je vous confesse un tel grand sentiment pour mon fiancé impromptu. Je suis presque sûr que cela viendra. Ne nous impatientons pas.

"A bientôt, mon amie.

"Ecrivez-moi et ne jugez pas trop mal votre affectionnée,

"COLETTE."

#### IV

M. de Brécourt se présenta le lendemain à la villa des Mouettes, comme il l'avait annoncé. Il fut reçu par M. et Mme de Chantelau, leur demanda en mariage leur nièce et pupille, fut agréé et reçut l'autorisation de faire sa cour.

Colette descendit au salon dans une jolie robe de toile rose, faible compensation aux détails pratiques de la cabine peinte en vert. Elle écouta, les yeux baissés, la phrase émue et légèrement embrouillée que lui dit son fiancé en lui tenant la main, et répondit un "oui" souriant, quand il lui demanda la permission de venir chaque jour à la villa pour lui faire une visite.

Deux jours plus tard seulement, elle annonça la grande nouvelle à ses amies.

O'était après le bain, dans l'anse de la Bonne-Mère, décidément plus tranquille que la Crique-aux-Fées. Suzanne, allongée sur la grève, cherchait des cailloux de même grosseur et, tout en

les choisissant, menait la conversation, un peu languissante à son gré.

—Dites donc, Colette, demanda-t-elle, pourquoi ne vous voit-on plus aux grands bals de M. Ludovic?

—J'ai eu beaucoup à faire, ces jours-ci.

—Ah!... Vous avez l'air bien mystérieux,

—C'est très possible, car... j'ai une nouvelle étonnante à vous dire, mesdemoiselles: je suis fiancée.

Et comme ses compagnes restaient bouche bée, elle acheva:

—Je suis fiancée à M. de Brécourt.

—Là, qu'est-ce que je disais? s'exclama Suzanne.

—Eh bien! Vous en avez une chance! déclara une charmante brunette, qui trouvait M. de Brécourt fort à son goût.

—Hein? cela vous donne un coup, Simone, fit Mlle Roquet, malicieuse.

—Pas trop, car voilà longtemps que je prévoyais ce qui arrive aujourd'hui.

Toutes les jeunes filles furent si chaleureuses dans leurs félicitations, que Colette, charmée, conclut, en regagnant la villa des Mouettes, que, décidément, elle était enchantée de ce mariage.

M. de Brécourt avait commencé une cour assidue. Quand les fiançailles furent officielles, il accompagna ces dames partout où elles allaient, à l'église, en visites, à la promenade, sur la plage, il s'installait auprès de la tente parasol de Mme de Chantelau, lui faisait la lecture, ou commentait avec elle les nouvelles politiques ou économiques du journal des "Débats"; aussi la bonne dame était-elle enthousiasmée de son futur neveu.

—Tu as trouvé le merle blanc, disait-elle souvent à Colette.

Celle-ci hochait la tête en signe d'acquiescement et restait, ensuite, rêveuse.

Le merle blanc! Elle l'avait vu bien souvent en songe, et il ne ressemblait pas du tout, oh! du tout, à M. Etienne. Le merle blanc se souciait peu de l'équilibre européen, mais, en revanche, il vénérât la poésie et adorait la musique; tandis que M. Etienne s'était endormi, un soir, pendant qu'elle jouait une sonate de Beethoven! Elle avait bien vu son air effaré, quand elle s'était tournée vers lui pour savoir s'il aimait l'adagio... et ses yeux papillotants comme ceux d'un enfant quand le marchand de sable est passé. Justement, ce soir-là, elle avait si bien joué! Alors découragée, elle avait quitté le piano, et lui, ne s'étant même pas aperçu que la sonate restait inachevée. Il avait dit, avec un sourire, que, malgré elle, elle trouvait idiot:



—Merci, mademoiselle, c'est très joli.

Elle n'avait rien répondu, le cœur lourd d'une déception, et ce soir-là, plus encore que de coutume, s'était dressée entre elle et lui l'ombre horrible de la cabine peinte en vert.

Le merle blanc! Pourquoi donc avait-il des yeux clairs, souriants, une voix sonore et gaie, puisque M. Etienne avait un regard sombre, un peu sévère, une voix grave, et qu'il ne riait jamais?

Et puis le merle blanc savait des choses jolies et tendres... Ah! le merle blanc!

O'était la Colette des mauvais jours qui raisonnait ainsi: l'autre, la vraie, voyait les choses sous un angle tout différent. Elle se félicitait de sa chance, quand elle comparait M. de Brécourt à tous les autres jeunes gens de Charmeville, et quand elle pensait que si l'intrus avait été M. X. ou M. Z. il lui aurait fallu épouser M. X. ou M. Z.!

Alors, le sourire aux lèvres, elle accueillait avec plaisir l'hommage discret de son fiancé.

Lui, semblait très heureux de son sort.

Pourtant, en présence de Colette, il se sentait si étrangement timide, qu'il n'osait lui parler de ce qu'il avait dans le cœur. De plus, ayant remarqué dès le premier jour la différence de leurs goûts, il s'efforçait, pour ne point lui déplaire, de lui cacher soigneusement les siens. Aussi, en face d'elle, restait-il souvent muet et gauche, sans savoir que lui dire. Il sentait parfois, avec irritation, qu'elle le jugeait fort mal, car, dans les conversations qu'ils avaient ensemble et qui traitaient des choses qu'elle aimait, elle se montrait toujours supérieure, tandis que, par un mauvais calcul, il n'abordait pas les sujets qu'il connaissait à fond.

Mais Colette était si gentille qu'il supportait cela sans se plaindre, cela et d'autres choses encore: les concerts, la musique, les poésies nouvelles qu'il fallait lire et commenter. Sa satisfaction s'était même accrue récemment, car la jeune fille — il ne savait pour quelle raison — avait renoncé à jouer, le soir, après dîner, de grands morceaux de piano sans air, comme les sonates pendant lesquelles il s'était quelquefois endormi.

Un jour qu'elle était seule avec lui dans le petit jardin de la villa, ils entendirent les sons un peu heartés d'une fanfare, qui leur venait par-dessus le mur tapissé de lierre.

—Entendez-vous la "Lyre de Charmeville"? demanda Colette. Cela veut dire que nous sommes au 25 juillet. Tous les ans, à partir de cette date, la fanfare du pays donne des concerts sur la plage.

—En donne-t-elle souvent?

—Trois fois par semaine; mais les autres jours il y a les concerts de la Société d'amateurs, à partir du 1er août.

—Cela fait un concert tous les jours? demanda Etienne avec inquiétude.

—Tous les jours, régulièrement.

—Mais, alors..., la plage ne sera plus tenable. Le rire de Colette s'éteignit:

—Oh! monsieur! Détestez-vous la musique à ce point?

—Pardon... je ne la déteste pas.

—Vous ne la détestez pas, mais vous ne pouvez pas la supporter. Et si, moi, j'ai envie de jouer du piano chez moi, très souvent, et longtemps, que direz-vous?

—Mais, mademoiselle, c'est tout différent.

—Répondez-moi; quand je jouerai du piano, que direz-vous?

—Rien du tout, mademoiselle, vous serez tout à fait libre.

—Et si je veux aller au concert?

—Je vous y mènerai. Ma plus grande joie sera de vous voir contente.

Colette hecha la tête d'un geste las. Elle reprit, comme pour elle-même:

—Vous détestez la musique, vous n'aimez pas la poésie, vous comprenez mal la peinture...

Le pauvre Etienne fit un geste désolé.

—Comme vous devez me juger mal, dit-il, mais vous exagérez, mademoiselle...

Colette l'interrompit en lui demandant:

—Dites-moi, monsieur, qu'est-ce que vous aimez?

Il avait bien envie de répondre: "Vous"; mais il comprit qu'à ce moment où il était si peu brillant, où les circonstances lui étaient si défavorables, une déclaration d'amour produirait une fâcheuse impression sur sa fiancée.

Refloutant encore le mot qui venait à ses lèvres, il expliqua timidement, de peur de se compromettre:

—J'aime beaucoup de choses, mademoiselle. D'abord, la vie. Puis, la marche, le cheval, la bicyclette. J'aime surtout l'étude, la botanique, l'entomologie.

Colette l'interrompit encore:

—Assez, monsieur; je vois en effet que vous aimez beaucoup de choses. Vos goûts et les miens pourront faire très bon ménage. Nous serons, l'un et l'autre, enchantés de nous promener à la campagne; et, tandis que j'admire la poésie d'un bois, la courbe d'une rivière ou les nuances d'une colline, vous irez dans les prés à la recherche d'une herbe ou d'un insecte au nom barbare; et



puis, nous rentrerons satisfaits: moi, du paysage, et vous, de votre trouvaille.

Etienne la regarda, anxieux, désolé d'avoir trahi le secret de ses goûts. Elle continua:

— Seulement, je vous demanderai de ne pas me montrer, ensuite, le pauvre insecte mort ou agonisant, ni la plante desséchée, parce que, moi, j'aime la nature pour son seul charme, et je veux garder mes impressions tout entières.

Elle semblait nerveuse; il n'osa rien dire, de peur de la fâcher, et se promit, à part soi, de ne plus jamais l'entretenir des choses qu'il aimait.

Colette reprit bien vite son joli sourire aimable; cueillant une marguerite à portée de sa main, elle l'effeuilla doucement, tandis qu'Etienne regardait, très intéressé, le jeu gracieux des doigts fins sur la fleur au coeur d'or. Quand le dernier pétale fut tombé, il demanda:

— Eh bien! qu'a-t-elle dit?

— Elle a dit: "Beaucoup." C'est vraiment très drôle de voir un monsieur, grave comme vous l'êtes, croire à cette petite superstition, car vous y croyez; sans quoi vous n'auriez pas l'air si curieux.

Plus tard, il n'oublia jamais cette minute de sa vie, pendant laquelle son coeur avait cessé de battre, anxieux de connaître la réponse de la fleur; il n'oublia jamais l'odeur des lis qui remplissaient le jardin. Un rayon de soleil, roux, passant par les branches d'un pommier, dormait sur le vieux mur de pierres, tandis que venait, par bouffées, le bruit discordant des trombones et des pistons. Il n'oublia jamais le regard brillant de Colette qui, tranquille, ne devinait rien de ce coeur ému.

— Si cette fanfare vous ennue, dit-elle en se levant, nous pouvons rentrer. Elle est remarquablement mauvaise aujourd'hui.

Ils se dirigeaient vers la maison, quand la porte du jardin s'ouvrit sous la main du facteur.

— Le courrier, quel bonheur!

Elle prit en hâte le journal quotidien et trois lettres que lui tendait le brave piéton.

— Tout le monde sera content: une lettre pour mon oncle, une pour ma tante, une pour moi. Celle-ci est de Gabrielle, une chère petite amie que vous connaîtrez bientôt, dit Colette à M. de Brécourt. Elle aime, comme vous, la botanique et les insectes, ce qui ne nous empêche pas d'être inséparables.

Tout en marchant, elle décacheta sa lettre; de nombreuses pages couvertes d'une écriture serrée sortirent de l'enveloppe.

Etienne s'arrêta au seuil de la maison.

— Je vous laisse lire cette longue missive, dit-il. Pendant ce temps, j'irai jusqu'à l'hôtel cher-

cher mon courrier; je reviendrai ensuite, si vous le permettez.

— Certainement. A ce soir.

Colette donna au valet de chambre les lettres qui n'étaient pas pour elle, et lut la sienne sous la véranda.

Gabrielle, entre autres choses, répondait aux confidences que Colette lui avait faites dans une lettre récente au sujet du merle blanc:

"La divergence des goûts est regrettable dans la vie commune, je vous l'accorde. Toutefois, la question musique est une de celles que l'on peut éviter: vous jouez du piano quand votre mari ne sera pas à la maison, voilà tout. Quand on s'aime bien, on finit toujours par s'entendre. Je ne trouve pas que ce soit un crime de s'endormir à l'audition d'une sonate, puisque, moi-même, j'en fais autant à l'occasion.

"Mais si nous entamons ce chapitre-là!...

"Allons, ma chère amie, jouissez de votre bonheur sans arrière-pensée. Je veux vous trouver rayonnante de joie quand j'arriverai à Charmeville, vers le 15 août, etc."

— Si ce n'était que la musique! pensa Mlle de Chantelau, quand elle eut fini; mais il n'aime rien de ce que j'aime et adore les choses qui me sont antipathiques: la bicyclette, la botanique! et puis, sans doute, encore un tas de choses que je découvrirai petit à petit... C'est agi, cela!

Mais le soleil était radieux, les lis sentaient bon, Etienne était charmant. Aussi le soupir que poussa la blonde Colette n'était-il ni profond ni très convaincu.

D'un geste espiègle, elle chassa les papillons noirs et entra dans la maison pour porter à sa tante des nouvelles de ses amis Dumont.

Mme de Chantelau, une lettre à la main, paraissait fort excitée, du moins autant que sa nature essentiellement calme le lui permettait.

— Tiens, fit-elle en apercevant sa nièce, tiens, lis, ce que je viens de recevoir, ou, plutôt, écoute:

"Chère Morraine,

"Après avoir parcouru toutes les mers et tous les continents, je me suis aperçu que rien au monde ne vaut les ombrages d'Orival, et, un beau matin, tandis que je contemplais le sphinx de Gizèh, j'ai décidé de rentrer dans ma patrie pour m'y fixer à jamais. Deux jours plus tard, je prenais la route de la France où je viens de débarquer, à Marseille, la tête pleine de rêves et de souvenirs que je fixerai dans un livre, cet hiver. Ma première lettre a été pour ma mère; la seconde est pour vous. Je pars demain pour Orival, où j'ai



l'intention de séjourner quelques semaines. Si vous voulez bien de moi, à Bellefontaine, à la fin du mois d'août, vous rendrez profondément heureux votre..., etc.

"Philippe d'ORIVAL."

—C'est Philippe, le fils de ma cousine Marie, tu sais bien, Colette! Hein, que dis-tu de cela?

—Je dis qu'il en a par-dessus la tête, de ses chers voyages. Mon Dieu! je n'oublierai jamais les histoires que vous avez faites, Mme d'Orival et toi, quand il a voulu partir.

—Aussi, a-t-on idée d'aller en Australie et au Pérou!

—Après tout, c'est une idée comme une autre, ma tante, pas plus bête que de collectionner les orchidées ou les cartes postales; seulement, on s'y instruit davantage. Enfin, si vous aviez réussi à l'empêcher de partir, ce malheureux garçon aurait traîné toute sa vie en Bourgogne ou à Paris, n'ayant de goût à rien, et avec le regret d'avoir manqué quelque chose d'admirable. Tandis que, maintenant, il a constaté "de visu" que la Bourgogne peut soutenir la comparaison avec les pays les plus audacieusement lointains, et toute son ambition est d'y couler des jours heureux et paisibles. Nous n'avons pas de meilleur maître que l'expérience, ma tante.

—Tous les enfants disent cela, et les parents ont beau gronder: ils veulent en faire à leur tête. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, ma petite Colette; nous avons été comme vous, nous, les vieux. Alors, je vais écrire à Philippe qu'il pourra venir à Bellefontaine dès que nous y serons nous-mêmes. Pas avant le commencement de septembre, n'est-ce pas?

—C'est cela, ma tante, écris-lui.

—Où Philippe! Pourvu que ses bonnes intentions soient durables et qu'il ne lui prenne pas encore fantaisie de s'en aller sans crier gare! Avec ces natures prime-sautières, on n'est jamais sûr de rien. Sais-tu ce que nous devrions faire?

—Je ne m'en doute pas le moins du monde, ma tante.

—Pour garder Philippe en France, il lui faudrait une femme et des enfants, Colette, nous allons le marier!

—C'est une très bonne idée.

Mme de Chantelau réfléchit un peu, et continua :

—Il lui faut une femme sérieuse, raisonnable, pondérée, qui puisse avoir sur lui une influence calmante, et dont les idées positives sachent compenser ce qu'il y a de trop—ou de pas assez—dans les siennes. Tu comprends. Toi, par exemple,

tu ne lui conviendrais pas du tout. Il lui faut quelqu'un...

A ce moment, elle aperçut la lettre de Gabrielle Dumont et en reconnut aussitôt l'écriture:

—Tiens, Gaby ferait très bien son affaire; c'est la femme qu'il lui faut. Ils se verront à Bellefontaine, je dirai aux Dumont d'y venir en septembre.

Colette laissa Mme de Chantelau à son enthousiasme et monta dans sa chambre. Elle avait résolu d'écrire tout de suite à Gabrielle que la divergence de goûts entre elle et M. de Brécourt était plus grande qu'elle ne l'avait cru tout d'abord et s'étendait à tout ce qui nous fait une vie personnelle, différente de celle des autres hommes; mais que, pourtant, elle restait convaincue que tout s'arrangerait pour le mieux, avec quelques petites concessions réciproques. Elle avait décidé d'écrire cela, en lisant la lettre de son amie dans le jardin; et maintenant, dans sa chambre, devant son bureau, elle ne se sentait plus en veine de confidences.

Au dehors, il faisait un beau temps imperturbable; la brise apportait avec une précision désespérante les moindres fausses notes de la "Lyre de Charmeville".

Invités par le soleil et incapable de supporter plus longtemps cette cacophonie, Colette mit un grand chapeau et sortit, pour aller dans le petit bois de sapins, proche de la villa. On n'y rencontrait jamais personne, surtout à cette heure où la plage était envahie. C'était donc l'endroit le plus propice pour y laisser un mal de tête ou un accès de mauvaise humeur, car, il fallait bien l'avouer, Colette, ce jour-là, était de très mauvaise humeur.

N'y avait-il donc pas, de par le monde, un homme qui eût au moins quelques-uns de ses goûts? Ou bien, la réalité malicieuse avait-elle ménagé à dessein, pour la trop idéale Colette, ce mariage entre deux êtres d'opinions si dissemblables!

La vie serait gaie, avec ce mari couvert de poussière au retour d'une course à bicyclette, ce mari qui, pour se distraire, s'en irait, une loupa à la main, disséquer des limaces ou des papillons! En vérité, elle avait tout autrement désiré son avenir.

Dans son imagination ardente, elle l'avait vu si beau, son avenir!... De la poésie, de la musique, de longues conversations au clair de lune ou sous les étoiles avec un jeune fiancé amoureux qui aurait murmuré:

—Je vous aime plus que tout au monde!

M. de Brécourt n'avait jamais dit cela!... Comme tous ses entretiens étaient prosaïques! Et puis,



le souvenir répugnant de la cabine peinte en vert...

Avec l'autre, rien de fâcheux entre elle et lui, rien de beau, de bon, de charmant. Elle le voyait très bien, l'autre, son regard...

Colette se leva brusquement, rouge jusque dans la racine des cheveux.

—C'est parce que ma tante a reçu cette lettre, dit-elle à haute voix. Quelles idées vais-je me mettre dans la tête!

Mais elle avait beau s'en défendre; il lui fallait bien donner un nom au fameux merle blanc que, ce jour-là seulement, elle reconnaissait: Philippe d'Orival.

—Allons, je sa's une sottise; je "dois" épouser M. de Brécourt, et, du reste, il me plaît beaucoup.

Tandis que Colette rêvait ainsi dans le bois de sapins, son fiancé revenait à la villa des Mouettes. Quand le domestique lui dit que mademoiselle était sortie, il garda son air le plus grave, parut trouver la chose toute naturelle et pensa:

—Elle savait, cependant, que j'allais bientôt revenir. Pourquoi n'est-elle pas là?

## V

—Ma tante, je vais écrire à Gaby. Dois-je lui faire part de tes projets matrimoniaux?

Mme de Chantelau se redressa, effarée:

—Pas un mot, surtout. Si Philippe allait ne pas vouloir, ce serait très désagréable pour les Dumont. Nous devons déjà préparer Philippe.

—Tu as raison, et je suis sûre que tu n'as pas attendu à aujourd'hui pour commencer ton plan de campagne.

—En effet, j'ai écrit hier soir, mais sans rien dire de positif; seulement quelques allusions à peine transparentes. Il est si original! Plus j'y pense, plus je suis ravie de mon idée. Gabrielle est exquise. Voyons, toi qui la connais, qu'en dis-tu?

—Tout le bien possible, ma tante.

—Et puis?

—Et puis c'est tout.

—Ah!

—Que voulez-vous de plus?

—Rien. Elle rendra son mari parfaitement heureux et sera très heureuse elle-même. Philippe est un charmant garçon, intelligent, agréable causeur, il a de l'entrain, de la gaieté; on ne peut pas s'ennuyer avec lui. Et puis, tu sa's, beaucoup de fond, quoi que tu en dises.

Colette releva les sourcils d'un air étonné.

—Je n'ai jamais dit qu'il n'avait pas de fond.

—Je sa's bien qu'il n'a peut-être pas la valeur de M. de Brécourt; mais tout le monde ne peut pas avoir ta chance.

—C'est vrai, répondit sèchement la jeune fille. Je vais écrire.

—Va. Toutes mes amitiés aux Dumont.

Depuis le matin, il pleuvait sans relâche; mais la fenêtre de Colette, en retrait sur le véranda du premier étage, pouvait rester ouverte en dépit de plus violentes tempêtes. Après la chaleur excessive des deux dernières semaines, cette pluie était agréable et bienfaisante; aussi, appuyée au chambranle enguirlandé de jasmin, resta-t-elle longtemps à respirer l'air humide et frais qui apportait, par bouffées, un lourd parfum de fleurs et de géomon.

La bourrasque enveloppait le bois de sapins dans un tourbillon fantastique.

Parfois, sous une secousse plus forte, les longues branches des arbres se tordaient avec un sifflement aigu, très distinct malgré la clameur ample et grandiose qui venait du large.

Ce sifflement était, pour Colette, un son familier. Elle l'avait entendu maintes fois à Charmeville et en Bourgogne; mais il lui rappela soudain, seul entre tous les autres, un jour d'orage à Bellefontaine, la dernière fois que Philippe d'Orival y était venu.

Ils étaient allés très loin, ensemble, jusqu'au bout du parc, pour y chercher des fraises des bois. Là, un orage les avait surpris. D'abord, une grosse pluie lourde et chaude, avec des éclairs et de lointains grondements. Ils avaient ri d'être si loin, tous deux seuls et sans parapluie, et ils s'étaient réfugiés en courant sous un bouquet de pins. De longues aiguilles rousses et glissantes couvraient le sol; au-dessus d'eux les grandes branches enchevêtrées formaient un abri impénétrable. Ils s'étaient assis au pied d'un arbre; Philippe avait raconté, comme toujours, des histoires amusantes qu'elle écoutait en riant, comme une petite fille, tout en mangeant des fraises parfumées. La pluie faisait un clapotis monotone, et eux, qui se sentaient à l'abri, trouvaient cette musique charmante. Une goutte d'eau avait pu trouver un passage à travers la ramure des pins et tombait lentement à intervalles réguliers, avec un bruit sourd. Colette l'entendait encore.

Quand toutes les fraises avaient été mangées, Philippe avait pris dans sa poche un petit volume de Victor Hugo qu'il aimait entre tous et, de sa belle voix sonore, il avait lu la chanson d'Evi-radnus:

Si tu veux, faisons un rêve...

puis ils avaient parlé du poète ils avaient cité les passages préférés de son oeuvre, ravis d'avoir, sur chacun d'eux, les mêmes idées et le même goût.



Un coup de tonnerre d'une violence extrême les avertissant que l'orage approchait, Philippe avait paru inquiet, disant:

— Nous ne pouvons plus rester là sous ces grands arbres; il faut rentrer.

Colette avait ramené sa jupe sur sa tête et ils étaient rentrés au château, sans pitié des pervenches qu'ils écrasaient dans leur course. Mme de Chantelau les avait grondés très fort, pour s'être aventurés si loin et de n'être pas revenus plus tôt. Ils avaient dû mettre des vêtements secs et boire des grogs très chauds et très sucrés. Ensuite, ils avaient fait de la musique: elle au piano, tandis qu'il chantait les partitions avec un goût exquis...

Cette journée de pluie avait été très courte. Et le lendemain, en s'éveillant, Colette s'était sentie désappointée parce que le soleil brillait dans un ciel sans nuages.

— Mademoiselle!

Elle se retourna et vit Lisa près de la porte.

— Qu'y a-t-il?

— Pardon, mademoiselle, j'ai frappé et mademoiselle n'a pas répondu; j'ai pensé que mademoiselle était peut-être sur le balcon.

— C'est bien! Que voulez-vous?

— M. de Brécourt est en bas, qui demande mademoiselle.

— J'y vais. Déjà dit-elle "in petto".

Il était bien les trois heures réglementaires; mais, perdue dans ses souvenirs, elle n'avait pas vu le temps maroher.

Elle descendit sans hâte au salon, où son fiancé causait avec Mme de Chantelau.

— Que venez-vous couragieux de sortir par ce temps! disait l'aimable dame.

— Je vous assure qu'il ne me faut aucun courage pour venir ici, répliqua le jeune homme. Il m'en faudrait beaucoup plus pour me priver de ma visite...

Ils continuèrent sur ce ton jusqu'à l'arrivée de Colette.

— Quel déluge! fit-elle en entrant; mais cela fait du bien tout de même. Figurez-vous, monsieur, que je meurs d'envie d'aller faire une petite promenade, si ma tante le permet et si vous voulez m'accompagner. Je ne suis pas sortie aujourd'hui...

— Ah! mais non, je ne permets pas! s'écria Mme de Chantelau... Pour que tu prennes une bronchite!...

— Chère tantintte, je mettrai des caoutchoucs et un waterproof, avec cela, rien à craindre. N'est-ce pas, monsieur?

— Je ne sais pas si ce sera très prudent.

— Bah! la prudence est une chose ennuyeuse. Avez-vous peur de vous enrhumé?

— Moi, pas du tout; mais vous... Et, d'ailleurs, madame votre tante refuse son consentement.

— Elle le donnera tout de suite si vous le lui demandez, j'en suis sûre.

— Mademoiselle, ce n'est pas raisonnable.

— Fort bien; si ce n'est pas raisonnable, je n'insiste pas; je regrette même de vous avoir proposé une chose qui vous semble probablement une folie, mais qui, je le croyais, vous aurait fait plaisir. Il faut être raisonnable.

La tante et le fiancé baissaient les yeux, un peu gênés, tandis que Colette cherchait, dans la corbeille à ouvrage, une broderie commencée, et que, malgré elle, son imagination lui retraçait le délicieux orage de Bellefontaine et sa course folle sous la bourrasque, un jour que la vie lui semblait si charmante et si bonne.

"C'était un peu fou... Cela ne recommencera plus jamais."

— Vraiment, mademoiselle, puisque vous le désirez, je suis tout prêt à sortir.

— Non, monsieur, je ne désire rien, merci. Quoi de nouveau, aujourd'hui?

Elle traitait les soies de sa broderie avec un soin méticuleux, et, honteuse de sa mauvaise humeur, s'efforçait de rendre dorées sa voix et suave son sourire.

M. de Brécourt ne savait pas grand-chose de nouveau.

A l'hôtel, tout suivait le routine habituelle. M. Ludovic était tombé d'un escalier, mais sans se faire de mal. On annonçait une famille américaine pour le lendemain. C'était tout.

Heureusement, ces dames n'avaient pas encore lu le journal; il put leur dire que les choses allaient très mal en Chine, et il commenta avec Mme de Chantelau l'attitude du gouvernement et des révolutionnaires.

La broderie de Colette avançait péniblement. Quand le thème chinois fut épuisé, elle jeta sur la pendule un coup d'œil discret.

— Trois heures et demie. Cette journée ne finira pas.

M. de Brécourt raconta alors un crime horrible, découvert la veille; puis un accident d'automobile.

Il n'était pas encore quatre heures. Au dehors, il pleuvait toujours.

— Ces automobiles me font peur! déclara Mme de Chantelau.

— Pourquoi? Elles ne sont pas plus méchantes que les chevaux ou les bicyclettes, dit Colette, nerveuse.

— Vous aimez l'automobile, mademoiselle?



—Oui, assez.

—Comme moi. Je vous ferai faire de belles promenades quand nous serons en Touraine. Aimez-vous la bicyclette?

—Oh! par pitié ne parlons plus de ce que j'aime ou non. Vous savez bien que nous avons découvert que vos goûts sont juste l'opposé des miens. Par conséquent, c'est bien simple: quand vous désirerez savoir les choses qui me plaisent, vous n'aurez qu'à chercher celles que vous n'aimez pas. Vous adorez la bicyclette, moi je l'ai en horreur, parce que c'est laid et fatiguant... je la trouve odieuse et je ne m'en sers jamais.

A cette boutade, Etienne et Mme de Chantelau se regardèrent, atterrés. Jamais Colette ne s'était montrée irritable ou nerveuse à ce point. M. de Brécourt, qui se sentait la cause de son humeur actuelle, laissa passer l'orage et fit à part soi un sincère "mea culpa".

Mme de Chantelau redoubla d'amabilité. On reprit, tant bien que mal, la conversation interrompue, mais les nouvelles sensationnelles du journal étaient épuisées. Etienne fit encore le récit de quelques faits divers sans importance et constata enfin, de concert avec Mme de Chantelau, que la pluie tombait toujours.

A la fin, Colette se leva, n'y pouvant plus tenir.

—Cela vous ennuyait-il que je joue un peu de piano? demanda-t-elle.

—Comment donc! au contraire.

Elle résolut de jouer pour elle-même, puisque son fiancé n'appréciait pas la musique, et elle choisit celui des maîtres qu'elle préférait entre tous: Chopin. Tout engourdie et mal à l'aise ce jour-là, elle sentit plus profondément que jamais la tristesse de la première "Ballade" et y mit toute son âme.

L'émotion qu'elle en éprouva fut si intense que ses yeux se remplirent de larmes, et qu'il lui sembla impossible que les autres ne l'eussent pas ressentie comme elle. Sûre que, cette fois, Etienne l'avait un peu comprise, elle se tourna vers lui.

Il s'était engagé dans une partie de cartes avec Mme de Chantelau, partie si intéressante qu'il ne s'aperçut même pas que la musique avait cessé.

Alors, le cœur gros, elle remonta dans sa chambre et commença, enfin, la lettre sans cesse remise depuis la veille:

"Avez-vous un idéal, mon amie? Pour votre bonheur, j'espère que non. La vie a des réalités auxquelles nous n'avons jamais pensé! C'est une mauvaise chose que de se forger des chimères, de parler l'avenir de couleurs séduisantes; la chute est trop cruelle quand il faut tomber de si haut."

La plume soulevée, le regard vague, elle s'interrompit, se demandant pourquoi cette journée de pluie, à Bellefontaine, lui avait semblé si courte.

—Quand Gabrielle sera mariée avec Philippe, appréciera-t-elle comme moi son esprit et sa gaieté? Pauvre garçon, souffrira-t-il beaucoup si elle s'endort ou n'écoute pas, quand il mettra le meilleur de lui-même dans sa chère musique?

La lettre fut longue à s'achever; cependant elle avait bien peu de pages.

Colette écrivait encore quand on vint la prévenir que sa tante l'attendait pour servir le thé.

## VI

Pendant quatre jours, la pluie tomba presque sans arrêt.

La plage était abandonnée, même par les baigneurs les plus intrépides. On voyait seulement quelques promeneurs sur la Corniche, venus là par mesure d'hygiène ou pour couper un peu la monotonie des journées trop longues.

A la villa des Mouettes, le temps se traînait à grand-peine. Colette constatait chaque jour, avec un chagrin plus profond, comme les goûts de son fiancé et les siens étaient différents: ce qui intéressait Etienne ennuyait Colette, inévitablement; elle n'avait rien à lui dire, et ce sentiment grandissait sans cesse au lieu de s'amoinrir, comme elle l'avait espéré.

Au début, elle s'était dit que l'amour arrangerait toutes choses. Or, elle s'ennuyait avec Etienne... C'était une preuve certaine qu'il n'y avait pas d'amour. Ces quatre jours de réclusion l'avaient mieux éclairée que les deux semaines ensoleillées du début de leurs fiançailles; ils lui semblaient le symbole de sa vie avec lui, sa vie raisonnable, faite de journées sans joie, sans imprévu, où son cœur se replierait sur lui-même et finirait par se dessécher.

Elle avait un peu de remords de ses mauvaises pensées quand elle voyait Etienne empressé à lui plaire. Oublieux de ses boutades, il semblait toujours heureux auprès d'elle et ne s'apercevait pas, ou refusait de s'apercevoir des accès de tristesse de sa fiancée. Alors, elle faisait les efforts les plus louables pour être contente, allait chercher des gravures, des cartes postales ou des photographies, afin de les regarder avec lui; elle tâchait de s'intéresser à son herbier qu'il avait apporté solennellement, un jour; et surtout elle pensait à leurs premières rencontres à l'Hôtel Moderne, alors qu'elle était heureuse et fière d'être remarquée par lui.

Tout cet enchaînement lui donnait un calme relatif pendant quelques heures; mais, quand elle était



seule, la tristesse revenait, plus grande qu'auparavant.

Le cinquième jour, il fut possible de sortir.

Le soleil se montrait entre les nuages et faisait présager le retour du beau temps.

La "Lyre de Charneville", dédaigneuse de l'humidité ambiante, donna son concert sur la plage, au milieu des cris enthousiastes des gamins du pays.

— Quel bonheur de respirer un peu! fit Colette, contente.

— Le sol est détrempe, nous ne pourrons pas aller loin, dit Mme de Chantelau. Si vous voulez, mes enfants, nous marcherons jusqu'à la source et nous reviendrons par la Corniche.

— C'est cela.

La promenade fut gaie. Etienne était en verve parce qu'il ne pleuvait plus et que Colette semblait contente. A la source, ils burent plusieurs coquilles d'eau fraîche et savoureuse, et s'assirent sur le coin d'un rocher, que le vent du large avait séché.

La mer s'étendait devant eux, immense et grise, avec des lames courtes et rudes; des mouettes volaient très bas, rasant l'eau de leurs ailes molles; l'horizon était indécis, d'une triste nuance mouillée avec des transparences bleues où l'on devinait l'infini.

Colette crut y voir, par delà notre monde morose, l'image des espérances cachées que nous pouvons toujours rêver radieusement belles. La réalité souvent est grise, rude comme cette mer gémissante; qu'importe! puisque plus loin nous trouverons l'azur et le bonheur!

Un sentiment de paix, inconnu depuis longtemps, descendit sur son âme: elle voulut parler, dire la douceur de cette minute. A côté d'elle, Etienne, les yeux fixés sur la mer, semblait, lui aussi, perdu dans la contemplation. Elle eut un mouvement de joie. Il y avait donc en lui un point vulnérable, par où elle pourrait pénétrer jusqu'à son âme: il était sensible à la poésie de cette mer triste?

Pour savoir sous quelle forme il rêvait, elle demanda, très douce:

— A quoi pensez-vous?

Il la regarda tout heureux de la voir sourire, et répondit:

— Je pensais qu'on ne peut trouver un meilleur temps pour la pêche aux homards.

Elle crut sentir le poids d'une masse de plomb qui l'écrasait, et, fermant les yeux pour ne plus voir ces lames courtes et lugubres, proposa de rentrer à la villa.

Le soir, après le départ de M. de Brécourt, elle s'assit sur une petite chaise basse et, la tête appuyée à l'épaule de sa tante, elle demanda:

— Tante Marie, m'aimes-tu?

— Pourquoi dis-tu cela, petite folle?

— Parce que je suis bien malheureuse.

Mme de Chantelau devina une vraie souffrance, inquiète, elle interrogea:

— Mon Dieu! qu'y a-t-il?

— Une chose terrible, ma tante, la plus triste qui puisse m'arriver: je n'aime pas mon fiancé. Laisse-moi parler sans m'interrompre, ou je ne pourrai plus rien dire. Tu as bien vu, n'est-ce pas, qu'il n'y a pas une pensée commune entre nous, et ce doit être si bon, quand on est marié, de penser les mêmes choses et d'en être sûr, sans avoir besoin de se le dire! Puisque sa manière de comprendre la vie est l'opposé de la mienne, si je suis heureuse, forcément il sera malheureux, ou, s'il est heureux, moi je serai la victime. Je suis désespérée, ma tante, car, tout en l'estimant beaucoup, je me sens incapable de faire son bonheur...

Mme de Chantelau, clouée de surprise, resta un moment sans parler. A la fin:

— Tu as raison, dit-elle, c'est épouvantable.

Puis, après avoir encore pensé:

— Il est vrai que vous n'êtes pas souvent du même avis; mais combien de ménages pourraient en dire autant et n'en sont pas moins très unis! Par exemple, crois-tu que ton oncle partage bien souvent mes idées?

— Voyons, ma tante, est-ce la même chose? Mon oncle et toi, vous avez chacun votre idée en politique. On n'est jamais forcé de parler politique entre mari et femme, ou bien, si l'on en parle, c'est pour animer la conversation. Mais nous! Cette incompatibilité existe dans les plus petits détails de la vie. Je désire aller ici, il préfère aller là; j'aime ceci, il aime cela, et tout, tout, tout. Oui, je te l'accorde, il y a des ménages qui s'entendent mal. Mais, la plupart du temps, ils ne le savaient pas, ou guère, avant le mariage, tandis que, moi, j'en suis déjà sûre, maintenant, sans compter ce que nous découvrirons plus tard.

— Alors?

— Dans ces conditions, je ne peux pas l'épouser.

— Quelle histoire, mon Dieu, quelle histoire! gémit Mme de Chantelau. Voyons, réfléchis bien. Il est bon, charmant, sérieux, — et tu as besoin d'un mari sérieux avec ta tête folle. — Enfin, il t'aime...

— Ouï, il m'aime, ou, plutôt, je lui plais, car l'amour comme je l'entends n'est pas possible entre nous. Aimer, c'est avoir un seul cœur, une



seule pensée, une seule volonté; ce qui plaît à l'un plaît naturellement à l'autre, sans nul effort...

—Qui t'a mis cela dans la tête? interrompit Mme de Chantelau.

Puis, frappée d'une idée:

—Colette, aimes-tu quelqu'un?

La jeune fille hésite un peu, si peu que son interlocutrice ne s'en aperçut pas:

—Non, ma tante.

—A la bonne heure! Désormais, je surveillerai tes lectures. Quoi qu'il en soit, il désire t'épouser. Une rupture lui ferait la plus grande peine...

—C'est bien ce qui me chagrine, dit Colette, pensive. Aussi, je compte sur toi pour rompre doucement nos fiançailles, sans qu'il en souffre. Tu as tant de tact et de délicatesse! Moi, je ne saurais pas, ma petite tante.

Mais la petite tante s'était reculée, indignée:

—Ne compte pas sur moi pour faire cette folie. M. de Brécourt est le mari que j'ai toujours désiré pour toi. Quand il aura pris sur tes idées l'ascendant nécessaire, je suis sûre que tu deviendras une femme raisonnable et accomplie.

—Il ne prendra jamais d'ascendant sur moi, ma tante, je t'en donne ma parole; il faut donc renoncer au doux espoir de me voir une personne accomplie.

—Ne te fâche pas, Colette, tu sais que je t'aime tendrement. D'ailleurs, voici ton oncle; il décidera ce que nous devons faire.

La jeune fille recommença, devant son oncle, l'exposé déjà fait à sa tante.

M. de Chantelau jeta les hauts cris.

Etienne lui plaisait. Sa situation était superbe. Ce serait une faute irréparable que de compromettre un avenir si brillant.

—Nous pouvons rencontrer une fois la chance, ma petite, mais pas deux fois.

Sans montrer combien les calculs de son oncle la révoltaient, elle implora:

—Tu lui diras tout de même que c'est impossible.

—Jamais de la vie! Tes prétendus griefs sont des histoires de jeune fille sans cervelle, et je ne vois pas le moindre motif sérieux de rupture.

—Alors, ce n'est rien, que de ne pas aimer son mari? demanda Colette qui, à ce moment, méprisait son oncle.

—Quand on fait son devoir consciencieusement, l'amour vient ensuite. Tu verras que tu seras heureuse, ma petite fille! Voyons, tu ne peux pas faire un tel affront à un brave garçon comme lui pour des billevesées romanesques... Sans compter que c'est toi-même qui as provoqué sa demande en mariage. Et ce bain de pieds? Tu es sérieusement

compromise... Comme tu l'as dit, pas d'autre alternative que le mariage.

Il tapotait la joue de Colette et s'efforçait de plaisanter. Mais elle, s'autorisant de l'heure tardive, se retira dans sa chambre sans ajouter un mot.

## VII

—Tu sors, Colette?

—Oui, ma tante.

—Où vas-tu?

—Dans le bois de sapins.

—Pour quoi faire?

—Pour me promener, tout simplement.

—Tu sais que M. de Brécourt va venir: il est presque trois heures.

—Tant pis.

—Voyons, mon enfant, sois raisonnable. Depuis ce matin tu me fais peine. Tu ne parles pas, tu n'as presque rien mangé, tu vas être malade.

—Tant mieux.

—Heureusement, je sais que chez toi les soucis ne durent pas. Si nous t'avions laissé faire tes fantaisies, mon Dieu! que serait-il arrivé? Combien de fois nous as-tu remercié d'avoir résisté à un caprice, dont tu te serais repentie le lendemain. Regarde-moi et souris. Non, pas comme cela.

—Je ne peux pas autrement, ma tante.

—Pauvre chérie, va! Tu vas être bien gentille et attendre M. de Brécourt pour aller te promener.

—Je t'en prie, laisse-moi sortir seule. Quand il arrivera, tu lui diras que je suis dans le petit bois. Si cela lui fait plaisir, il viendra me chercher.

Mme de Chantelau soupira, et Colette sortit. Par un petit chemin encadré de deux haies grises, elle fut, en quelques minutes, au bois de sapins; l'air y était délicieux, tout imprégné de sel et de résine dont l'odeur s'exaspérait sous les rayons ardents d'un soleil glorieux. Du centre du bois, une perspective s'ouvrait, laissant voir la mer verte, les bateaux de pêche aux voiles rouges ou grises, le ciel brillant comme une turquoise et l'horizon lointain, enveloppé d'une buée d'or.

Les promeneurs qui ne connaissaient pas le petit chemin entraient dans le bois par cette tranchée. Ce fut donc de ce côté qu'Etienne y arriva, une demi-heure après Colette. Il marchait en pleine lumière, sans voir sa fiancée cachée par l'ombre des arbres, et elle se pt toute petite et silencieuse pour qu'il ne la découvrit pas tout de suite.

Alors, tandis qu'il approchait, elle l'examina.

—Pourquoi est-il si raide? pensait-elle. Il est permis d'être grand, mais comme cela; c'est pres-



que ridicule. Je ne puis comprendre qu'une perche comme lui m'ait plu. On dirait un automate. J'aime tant les gens vivants, gais, d'une taille moyenne...

Elle rougit encore, comme à sa description du merle blanc.

—Voyons s'il me découvrira; je ne puis croire qu'il ait jamais été à mon goût. Depuis... depuis une semaine, tout ce qu'il fait me déplaît, tout ce qu'il dit m'agace, et pourtant je n'ai rien à lui reprocher...

—Ah! Mademoiselle, vous voilà!

—Bonjour, monsieur! N'est-ce pas qu'il fait bon, ici? On y est mieux que sur la plage.

—Infiniment mieux. Me permettez-vous de m'asseoir à côté de vous?

Malgré tous ses efforts pour n'y point penser, Colette revit le jour d'orage à Bellefontaine, les aiguilles rousses sous des sapins, les fraises parfumées.

Ici, dans le petit bois, il y avait sur le sol des aiguilles semblables; au lieu de pluie, c'étaient les rayons du soleil qui tombaient à travers les branches... Pourtant, à Bellefontaine, tout semblait plus joyeux.

—La flore de ce pays est bien pauvre, dit M. de Brécourt en s'installant. L'année prochaine, si vous le voulez, nous choisirons une autre villégiature plus intéressante. J'espère aussi que vous aimerez ma propriété de Touraine; on y trouve les plantes les plus rares...

—Oh!... la botanique ne m'intéresse pas.

—Mais les fleurs vous intéresseront, j'en suis sûr, et vous en aurez de toutes formes et de toutes nuances. Je ferai dessiner un parterre qui sera votre propriété et vous y trouverez toujours les fleurs de votre choix.

—Vous êtes bon.

—C'est que, voyez-vous, je désire tant que vous soyez contente! Pour vous, rien ne sera trop beau.

Colette fut touchée de ces paroles; mais, ayant résolu de rompre, elle se raidit et répliqua:

—Je ne suis pas exigeante; peu de chose suffit à me contenter, ce qui est fort heureux, car mes parents n'étaient pas riches. Les gens qui me rencontrent dans le monde seraient sans doute bien surpris s'ils connaissaient le chiffre de ma dot.

—Votre grâce, votre esprit, vos qualités sont une dot splendide, mademoiselle.

Elle le regarda dans les yeux et demanda:

—Saviez-vous que je n'étais pas riche?

—Je ne m'en suis pas inquiété, répondit-il avec un sourire; mais votre oncle, M. de Chantelau, a cru devoir me donner des renseignements exacts et minutieux sur votre situation.

—Ah!

Après un moment elle continua:

—Je dois le luxe qui m'entoure à la générosité de mon oncle et ma tante; ils sont excellents pour moi. Quelques amis trouvent imprudente cette organisation de ma vie, car je prends chez mon oncle des habitudes qui ne devraient pas être les miennes. Je ne suis pas la seule héritière de mes tuteurs; peut-être même ne serais-je en rien leur héritière. De plus, la fortune est chose fragile de nos jours, et je ne sais pas si celle de mon oncle est aussi solide qu'on peut le supposer...

Etienne fit un geste d'insouciance.

—Ne vous inquiétez pas de l'avenir, je suis là, dit-il, et avec moi vous ne manquerez de rien. Chère Colette, je voudrais que vous fussiez tout à fait pauvre pour me devoir tout. Vous n'êtes pas fâchée que je vous dise cela?

Pas fâchée, non, mais émue de le voir si bon, si dévoué, et elle ne put rien répondre. Et puis, elle avait honte d'elle-même, d'avoir espéré le détacher d'elle à cause d'une question d'argent. C'était la faute de M. de Chantelau; avec ses calculs et son ambition, il lui faisait dire et faire des choses abominables!

Bientôt, M. de Brécourt se leva.

—J'ai promis à madame votre tante de ne faire que les deux chemins; je suis sûre qu'elle s'inquiète déjà.

—Alors, allez vite.

—C'est que.., j'avais presque promis de vous ramener.

—Voilà une promesse téméraire.

—Me laisserez-vous y manquer?

—Allons!

Avec un petit soupir de regret, elle suivit son fiancé dans la clairière. Chacun de ses pas marquait la mesure d'un mot qui l'obsédait: raisonnable, raisonnable.

...Etienne partit un peu plus tôt ce soir-là. Colette et sa tante s'installèrent ensuite sous la véranda, pour une bonne soirée de tête-à-tête, près de la lampe au globe rose. Elles tricotaient de gros jupons pour leurs petits protégés de Bellefontaine; c'était comme dans leurs soirées d'automne, quand il n'y avait pas d'invités au château.

—Je suis contente. Voici ma chérie redevenue sage, dit Mme de Chantelau en mettant un baiser sur le front de sa nièce. Tu as été gentille aujourd'hui, comme une bonne petite fiancée très heureuse. Avoue que tu regrettes ta sorte d'hier soir.

—Je ne sais pas, je suis dans un chaos; mais je crois qu'il vaut mieux accepter courageusement l'inévitable.



—Et tu n'y auras pas grand mérite, petite gâtée. Quand fixerons-nous le jour du mariage?

—Nous avons le temps.

—Pas trop. Je ne veux pas être bousculée; il faut que tout soit prêt d'avance, car nous aurons des invités la semaine qui précédera la cérémonie: les d'Orival et les Dumont. A propos, j'ai reçu aujourd'hui une lettre de Philippe; il a compromis mes allusions,—on ne peut rien lui cacher à cet enfant-là,—et il semble ravi de mon idée. Il promet de faire un mari modèle... Je t'assure qu'il en est capable.

—Lui avais-tu parlé de Gabrielle?

—Non, je n'ai nommé personnel... Il t'envoie ses amitiés.

Colette, laissant son ouvrage sur la table, alla s'asseoir dans la guérite d'osier cachée au bout de la véranda.

Quand elle revint auprès de la lampe, elle était un peu pâle. Une mère attentive aurait vu, sans doute, sur son front toujours si insouciant, une résolution calme et décidée. Elle causa avec entrain toute la soirée, tandis que Mme de Chantelau se disait, ravie :

—Que nous avons été sages de ne pas lui céder!

## VIII

Cinq heures. Le Tout-Charmeville est sur la plage: des robes blanches, des ombrelles brodées, d'immenses chapeaux enrubannés ou fleuris. La société d'amateurs va donner son premier concert de la saison.

Les artistes font tous partie de la population flottante de Charmeville. Quelques-uns sont de vrais musiciens; les autres viennent là pour faire nombre en soufflant sur un rythme convenu, dans des instruments de cuivre. Une fois par semaine, ils joueront sur la plage, au grand bonheur de la population fixe. Deux autres fois, ils donneront des concerts symphoniques dans le salon de l'Hôtel Moderne. Cela occupe ces messieurs.

Les de Chantelau et M. de Brécourt sont venus à cette première. On ne peut pas s'en dispenser.

Pour mieux jouir de la musique, Colette a fait porter sa chaise au premier rang de l'auditoire. Cette année, la Société est remarquablement bonne, et le programme est charmant.

—Ne marcherons-nous pas un peu? demanda M. de Brécourt, après le deuxième morceau.

—Non pas! Nous pourrions perdre nos places, et c'est très amusant de voir ces messieurs arranger leurs instruments et leur musique. Regardez.

—Comme vous voudrez.

Après le quatrième morceau:

—Si vous désirez marcher un peu, vous me le direz.

—C'est cela, je vous le dirai.

Mais elle ne dit rien, et Etienne dut rester immobile sur sa chaise jusqu'à la dernière note du galop final.

—C'est exquis, ne trouvez-vous pas? demanda la jeune fille pendant la promenade qui suivit le concert, et cela semble d'autant plus agréable que nous n'avions pas entendu de bonne musique depuis une éternité. Que dites-vous du troisième morceau?

—Je ne m'y connais pas beaucoup, répliqua humblement Etienne.

—Et vous détestez la musique, reprit Colette en jetant un coup d'oeil à droite pour voir si sa tante pouvait l'entendre. Vous détestez la musique, à mon grand désespoir!

—Mais non, mademoiselle, je ne la déteste pas.

—C'est vrai? Quel bonheur!

A son retour à la villa, elle courut au piano.

—Le concert d'aujourd'hui m'a mise en verve, expliqua-t-elle. Puisque vous ne détestez pas la musique, je vais vous jouer quelque chose que j'aime beaucoup. Ecoutez bien.

Et elle exécuta brillamment la délicieuse sonate de Beethoven qu'on appelle l'"Aurore". A la fin de chaque phrase, elle se retournait, pour demander à M. de Brécourt s'il la comprenait. Elle insistait sur les nuances, lui expliquait telle ou telle mesure, et lui faisait remarquer la grâce de la mélodie ou la majesté des accords.

—Comprenez-vous? demanda-t-elle en terminant.

—Un peu.

—Parfait! je vais faire de vous un musicien accompli. Un peu de Chopin, maintenant.

—Allons pour Chopin.

Elle recommença une cérémonie semblable avec la première polonaise du maître.

—Je vous ai choisi mes morceaux favoris; j'espère que vous êtes content.

—Très content. Maintenant il est sept heures et demie, nous allons dîner.

Colette était décidément en verve. Après le dîner, pendant une heure au moins, elle déchiffra la partition de "Palléas et Mélisande", et ne laissa au pauvre Etienne ni paix ni trêve, en l'obligeant à donner son avis sur chaque page qu'elle jouait.

D'avis, il n'en avait pas; il trouvait que tout avait le même air, ou plutôt n'avait pas d'air du tout. Et il se retira de bonne heure pour faire sa correspondance.



Colette était radieuse; mais Mme de Chantelau, vaguement inquiète, ne la complimenta pas, cette fois.

Le lendemain était un dimanche.

Toutes les petites plages de la côte organisaient, ce jour-là, des attractions artistiques ou sportives, pour s'attirer des visiteurs au détriment des villages voisins.

C'est ainsi que Hameau-sur-Mer avait annoncé, à grand renfort d'affiches, un superbe concours musical.

—Nous irons à ce concours, n'est-ce pas, ma tante? implora Colette.

—Qu'en pense M. de Brécourt? dit Mme de Chantelau, mal à l'aise.

—Je n'ai pas d'autre avis que le vôtre, mesdames.

—Par conséquent, vous désirez y aller, riposta Colette. Partons!

Il fallait une demi-heure de voiture pour s'y rendre.

La route était jolie, mais le concours dura trois heures, pendant lesquelles les fanfares les plus abracadabantes firent entendre, à tour de rôle, un tapage incohérent.

Autour de l'orchestre, c'était un va-et-vient incessant de gens qui entraient et sortaient. Bientôt Mme de Chantelau n'y put tenir davantage et dit à sa nièce qu'elle l'attendrait sur la jetée. En sortant, elle recommanda:

—Ne reste pas trop longtemps.

Mais, un quart d'heure plus tard, voyant tout ce qui restait encore du programme, Colette pria M. de Brécourt de vouloir bien aller prévenir sa tante qu'il y en aurait encore pour deux heures au moins.

—Dites-lui d'aller au Casino lire des revues et prendre son thé; c'est là que nous irons la rejoindre. Et vous, revenez vite près de moi.

—Avez-vous l'intention de rester jusqu'à la fin du concours?

—Certainement. A moins toutefois que cela ne vous ennuie trop, car je ne puis rester seule ici.

—Je ferai tout ce que vous voudrez, répliqua M. de Brécourt avec un sourire forcé.

Et, sa commission faite, il revint s'asseoir avec résignation auprès de sa fiancée.

Celle-ci ne bougea pas de sa chaise durant les trois heures de concours; elle ne permit pas à Etienne de dire un mot, répondait par "oui" ou "non", ou plus souvent par "chut", chaque fois qu'il voulait lui parler.

Le retour à la villa fut morne; Mme de Chantelau, bien reposée, s'efforçait en vain de faire rire ses fiancés. Colette, brisé de fatigue, fermait les

yeux, tandis que M. de Brécourt, atone et affaissé, ne voyait et n'entendait rien.

—Pour nous reposer un peu, voulez-vous me lire quelque chose? lui demanda Colette, quand elle descendit tout habillée pour le dîner. Nous avons un grand quart d'heure devant nous.

—Très volontiers.

Elle lui tendit un volume de Lamartine, en lui montrant les pages qu'elle avait choisies, et il commença sa lecture d'une voix triste et monotone.

Le dîner interrompit son supplice, mais il frémit quand Colette lui proposa, ensuite, de lui jouer un morcea u de piano.

—Pas du tout, intervint Mme de Chantelau, vous avez été renfermés toute la journée, ce soir nous resterons au jardin.

—Pour nous remettre un peu les oreilles, ma tante, je jouerai de bonne musique.

—N'aimiez-vous pas celle du concours? demanda Etienne, étonné.

—Pas follement.

—Alors... pourquoi l'écoutiez-vous avec tant de soin?...

—C'était mieux que rien, j'adore les concerts. Aussi, en entendrons-nous souvent cet hiver, à Paris, n'est-ce pas? Vous m'y mènerez tous les jours.

—Tous les jours... c'est beaucoup.

—Presque tous les jours, alors?

—Si vous voulez! répondit Etienne sans enthousiasme.

—Ce soir, je serais contente de vous jouer quelque chose, une rapsodie de Liszt! Vous pourriez aller dans le jardin, puisque tu y tiens, ma tante, mais près de la fenêtre du salon, pour pouvoir m'entendre.

—Non, c'est assez! dit sèchement Mme de Chantelau.

—C'est bien; j'obéis. Quand je serai mariée, tu verras comme je me dédomagerai!

...Et ce fut ainsi désormais, avec quelques variantes cependant, car la musique et la poésie ne furent pas seules à l'ordre du jour. Il y avait encore les expositions de tableaux, toujours les artistes amateurs, et les séances de déclamation.

Colette, traînant derrière elle sa tante et son fiancé résignés, ne voulait rien manquer. Ils passèrent deux après-midi dans une petite salle de quatre mètres sur cinq, qui contenait les chefs-d'oeuvres plus ou moins fantaisistes des aquarellistes de la contrée. Etienne devait non seulement faire acte de présence, mais encore donner son goût à chaque détail de chaque tableau. Quand il jugeait mal, ce qui lui arrivait très souvent, Colette prenait un petit air de pitié qui exaspérait le pou-



vre garçon, et, pendant quelques minutes, il trouvait sa fiancée beaucoup moins jolie. Alors, comme par hasard, il avait un rendez-vous important, des lettres à écrire, ou autres choses du même genre qui l'obligeaient à venir plus tard ou à s'en aller plus tôt. La plaide Mme de Chantelau devenait nerveuse, et la trop vive Colette se faisait de plus en plus charmante.

Un soir, elle écrivit à Gabrielle Dumont.

"Mes dernières lettres vous ont appris mon angoisse, la mauvaise volonté de mon oncle et ma certitude de ne pas trouver le bonheur dans ce mariage. Puisque j'étais seule à voir clair, je devais seule combattre pour mon avenir.

"Il fallait rompre, ou, plutôt, amener M. de Brécourt à rompre. Pour cela, j'ai imaginé de le soumettre à un genre de supplice qui commence, je crois, à produire son effet: je vous ai dit qu'il est le moins artiste des hommes, et que, en particulier, il supporte à peine la musique. Eh bien! nous partageons notre vie entre les concerts et les expositions de peinture. "La Société d'amateurs" et la "Lyre de Charmeville—qui, par parenthèse, n'a jamais été plus mauvaise que cette année—n'ont pas d'auditeurs plus assidus que nous. Quand il n'y a rien ici, nous allons à Humeau ou à Saint-Phal, qui est à quelques minutes d'ici. Tout nous est bon: classiques, modernes, danses, cacophonies, pastels, aquarelles, etc. Nous nous reposons en lisant Lamartine et Maeterlinck, puis je déchiffre des partitions et joue des sonates. C'est délicieux.

"Ce soir, mon fiancé n'a pas pu dîner; le cœur commence à lui manquer. Il s'épouvante à la perspective de la vie que je lui ferai mener quand nous serons mariés et comme il a de l'intelligence et du bon sens, il s'aperçoit, sans aucun doute, que je ne suis pas la femme qui lui convient.

"Assez sur ce sujet. Parlons, maintenant, de vous..."

## IX

Gabrielle à Colette.

"Nous arriverons à Charmeville le 17 août, c'est-à-dire après-demain."

"C'est-à-dire demain, dit Colette en refermant la lettre.

Et, jusqu'à l'arrivée de son amie, elle en parla sans cesse.

Mme de Chantelau oubliait le vague sentiment d'inquiétude qu'elle ressentait depuis quelque temps, pour faire des projets avec sa nièce.

—Faudra-t-il que je parle de Philippe à Mme Dumont?

—C'est comme tu le jugeras à propos, ma tante, répondait Colette, souriante.

—Non, je crois qu'il vaut mieux ne rien dire de positif; seulement quelques allusions.

—Quelques allusions, c'est cela.

—Et surtout, ne va pas dire que Philippe est une tête sans cervelle! Sa mère m'a écrit que, depuis son retour, il est méconnaissable; on dirait un autre homme.

—Tant pis! Mais ma mère se trompe peut-être.

—Enfin, les circonstances nous guideront.

—Tu as raison, tantinette. Les circonstances, elles, sont plus malignes que nous!

Les deux dames allèrent à la gare au-devant de leurs amis. M. de Brécourt eut congé tout l'après-midi, et, pour ce bienheureux jour de repos, il vint à Gaby, sans l'avoir jamais vue, un sentiment ému et reconnaissant.

Les Dumont descendaient à l'Hôtel Moderne; mais, dès que les bagages furent installés, les deux jeunes filles revinrent à la villa pour bavarder dans la chambre de Colette, endroit merveilleusement propice aux confidences. Et tout de suite elles abordèrent le sujet qui les intéressait.

—Eh bien! demandait Gabrielle, est-il devenu fou?

—Pas encore. C'est qu'il a une tête solide! Ah! une tête organisée!

—Le supplice marche toujours?

—Plus que jamais: musique le matin; expositions, musique et poésie le soir. C'est complet. La chose étonnante est que j'ai à peine surpris quelques bâillements chez mon patient. Tenez, ce matin, nous avons eu un concert de faux tziganes; moi, je n'en pouvais plus, car tout ce bruit commence à m'abrutir sérieusement. Eh bien, lui, il est resté calme, presque souriant et n'a pas demandé grâce une seule fois. C'est un homme admirable.

—Dites-moi, ma petite Colette, ne seriez-vous pas un peu méchante?

—Moi? C'est bien possible.

—Car je dois vous le dire: je suis indignée de cette malice inventée pour déplaire à un brave homme qui n'a d'autre tort que de vous aimer.

—M'aimer! Je suis certaine que mes charmes ont bien diminué à ses yeux. Il me semble parfois qu'il me regarde d'un air hostile; et sa dernière poignée de main a été d'une roideur!

—Alors, vous êtes contente?

—Ravie. Comprenez-moi bien, Gaby. Je ne fais pas cela par méchanceté; je m'accroche simplement à une bouée de sauvetage, pour moi. M. de Brécourt est un homme parfait;



je l'estime infiniment, et personne plus que moi ne désire son bonheur. Or, je ne pourrais pas le rendre heureux. Une rupture classique l'aurait froissé et lui aurait fait de la peine, puisqu'il était content de m'épouser; et cette rupture m'était d'autant plus difficile à faire que—il faut l'avouer—c'est moi qui ai soufflé à M. de Brécourt l'idée de notre mariage! Il le sait parfaitement. Pour éviter le froissement et le vainore de la nécessité de rompre, je devais lui montrer le genre de bonheur que nous nous préparions... Aussi, maintenant,—ou bientôt,—accueillera-t-il cette rupture avec joie, comme la seule chose raisonnable que nous ayons à faire.

—C'est égal, dit Gabrielle, rêveuse; un supplice comme celui-là, moi, je n'y résisterais pas.

—S'il devait se prolonger, moi non plus je n'y résisterais pas, dit Colette en riant; mais j'espère que le dénouement approche.

Après une longue causerie, les jeunes filles descendirent au jardin, où ces dames venaient d'arriver. Elles entendirent Mme de Chantelau qui disait à Mme Dumont :

—Mariez-vous votre fille?

Colette prit le bras de son amie et l'entraîna dans une autre allée, en grommelant :

—Il serait plus logique de demander: "Gaby se marierait-elle volontiers?" Ne trouvez-vous pas que, dans cette question, vous êtes la première intéressée?

—Sans doute.

—Je me demande ce que votre mère a répondu à ma tante.

La calme Gabrielle sourit de l'impétuosité de Colette.

—Je suppose, dit-elle, qu'elle a répondu "oui", avec des restrictions. "Oui, à condition que ceci, à condition que cela..."

—Et vous, Gaby, qu'est-ce que vous diriez?

—C'est selon, comme disent nos bons Normands.

—Très bien! Vous n'êtes pas opposée, c'est l'essentiel. Et n'avez-vous pas, au fond du cœur, un sentiment particulier pour..., je ne sais pas, moi.

—Quelle idée! Pas le moindre, pour personne. D'abord, je vous l'aurais confié. Mais vous-même, Colette? Mon Dieu, comme vous êtes rouge! Eh bien! où courez-vous comme cela?

Colette était déjà loin. Les joues en feu, elle s'enferma dans sa chambre et éclata en sanglots.

—Comme je suis nerveuse! pensait-elle, fâchée. C'est tout ce tapage qu'il faut subir depuis quinze jours. Il est temps que cela finisse.

## X

La première fois qu'Etienne de Brécourt rencontra Gabrielle, ce fut à l'Hôtel Moderne, à l'heure du déjeuner. En leur qualité de nouveaux arrivants, les Dumont étaient placés à un bout de la longue table, dont le jeune homme occupait l'autre extrémité. Il devina l'amie décrite par sa fiancée, et reconnut d'emblée ses cheveux bruns, son teint mat, ses yeux noirs et la gravité souriante de son maintien. Il savait que Colette l'aimait tendrement et qu'elle n'était pas musicienne; aussi lui fut-elle sympathique.

Les présentations eurent lieu quand Mme de Chantelau et sa nièce vinrent à l'hôtel voir leurs amis. Mme Dumont félicita chaleureusement le jeune homme de ses fiançailles, tandis que Gabrielle, anxieuse et ne sachant que dire à ce propos, regardait Colette, qui riait sous cape.

Dans l'après-midi, alors que les deux familles et M. de Brécourt causaient gaiement à l'ombre du Rocher-de-l'Espérance, Colette regarda sa montre et plia vivement son ouvrage de broderie.

—Le concert de la Lyre commence dans dix minutes, s'écria-t-elle, en s'adressant à son fiancé. Dépêchons-nous, si nous voulons une bonne place!

Etienne laissa retomber, d'un air de chien battu, la poignée de cailloux qu'il tenait.

—Pourquoi aller à ce concert? gronda Mme de Chantelau. Il fait une chaleur épouvantable et l'on est si bien ici.

—J'aime la musique, ma tante.

—Oui, nous le savons.

—Venez-vous avec nous, Gaby? Il y a un trombone à coulisses extraordinaire. Je suis sûre qu'il vous plaira.

—Merci bien, je n'aime pas la musique. Si vous étiez gentille, ajouta-t-elle, émue de pitié pour le pauvre Etienne, vous n'iriez pas au concert aujourd'hui, et vous resteriez ici en mon aimable compagnie.

—Elle est charmante! pensa M. de Brécourt.

—Oui, mais je ne suis pas gentille, riposta Colette, je n'aime à sacrifier ni mes goûts, ni mes habitudes... Au revoir.

Et elle s'éloigna, suivie du piteux Etienne. Mais, au bout de quelques pas, elle s'arrêta en disant :

—Au fait, vous préféreriez peut-être ne pas m'accompagner?

—Pas du tout, mademoiselle... je suis enchanté...

—Non, non, ce n'est pas la peine, je vous assure, je vais rejoindre les d'Ancueil, que j'aperçois



là-bas. Vous, restez ici, cela vaudra mieux, à tous les points de vue. D'abord cela vous fera plaisir...

—Oh! Mademoiselle...

—Ensuite, vous montrerez à Gabrielle la toute petite baie où nous avons trouvé ces amours de cailloux... vous savez?... Mon amie est grand amateur de cailloux. Elle sera ravie.

—Mademoiselle...

—Vous me rendez ainsi un très grand service, car je ne serai pas obligée de montrer cette baie à Gabrielle.

—Vraiment, cela vous rendrait service?

—Immensément.

Etienne, ravi du fond du cœur, se laissa ainsi persuader, et conduisit Mlle Dumont à la place ignorée où l'on trouvait des cailloux merveilleux.

Ils y étaient encore, quand Colette revint du concert, très abrégé cette fois; et ils étaient si absorbés, lui à expliquer, elle à écouter quelque chose où revenaient les mots: "silice, carbonate", et autres du même genre, qu'ils ne s'aperçurent pas tout de suite de la présence de la jeune fille.

—Bravo! cria-t-elle en battant des mains. Je savais bien que vous deviendriez une paire d'amis; vous êtes faits pour vous entendre.

Désormais, la vie redevint possible pour Etienne de Brécourt, Gabrielle mettait souvent une sourdine à l'ardeur artistique de Colette et, d'un air calme, refusait d'aller avec elle voir des tableaux ou écouter des symphonies.

Quand, au jardin, son amie ouvrait un volume de poésie, elle écoutait la lecture avec intérêt pendant un bon quart d'heure, puis elle pliait son ouvrage et s'esquivait sans bruit, tandis qu'Etienne suivait de l'œil sa démarche souple, admirait son bon sens et enviait sa liberté.

Le supplice recommença pourtant, un jour que les Dumont étaient absents de Charmeville. Colette lui fit subir six heures de musique, tant à la ville que sur la plage et à Saint-Louis, plus de deux heures de poésie et ne permit pas à la conversation de s'égarer sur un autre thème que l'école marnasienne et le romantisme de Victor Hugo. Plusieurs fois, ce jour-là, Colette lui parut odieuse, et il lui sembla revivre, le lendemain, quand il aperçut Gaby dans le salon de l'hôtel.

—Voilà bien longtemps que je ne vous ai vue, mademoiselle, dit-il avec un large sourire.

—Seulement un jour.

—Vous en êtes bien sûre? Seulement un jour! C'était alors un jour interminable!...

Il baigna la tête, carcoient d'avoir dit une chose déplacée, et proposa à Gabrielle de faire un tour de jardin, en attendant le déjeuner.

—Colette doit-elle toujours venir nous prendre cet après-midi pour une promenade en voiture? demanda la jeune fille.

—Je le crois. C'était convenu hier soir...

—Et ce matin?

—Ce matin... je n'ai pas vu Mlle de Chantelau... je n'ai pas pu aller sur la plage..

Son ton était si embarrassé que Gabrielle, le regardant du coin de l'œil, sourit et ne répliqua rien.

À l'heure convenue, la voiture de Chantelau s'arrêta devant l'hôtel Moderne. Ni Etienne, ni Gabrielle n'étaient là pour l'attendre. Colette se mit à leur recherche et explora, sans les trouver, le salon, la salle à manger, les chambres du premier étage.

—Où est Mlle Dumont? demanda-t-elle à une femme de chambre.

—Monsieur et Madame sont sur la plage, mais je n'ai pas vu sortir Mademoiselle.

—Alors, elle est ici.

Et tout en riant, Colette chercha dans les armoires et les placards.

—Personne.

Puis, elle s'approcha de la fenêtre et secoua vainement les rideaux.

Mais, sous le balcon, dans le jardin, elle vit ce qu'elle cherchait.

Son amie était agenouillée sur la pelouse, Etienne de Brécourt à côté d'elle. Tous deux, penchés sur une motte de terre, semblaient l'examiner avec un soin attendri. De temps en temps, Etienne plongeait un brin de paille dans la chose en question, avec des mouvements légers, tout en parlant d'une voix sourde.

Colette quitta la fenêtre et se jeta dans un fauteuil, secouée d'un fou rire. Elle suffoquait.

—Les voilà en contemplation devant une fourmière... Ils oublient tout: la promenade, la fiancée... le ciel et la terre... Je n'aurais jamais cru que cela marcherait si bien!...

Quand elle fut un peu remise, elle retourna vers la fenêtre et appela:

—Gaby!

Les jeunes gens se redressèrent, effarés, et, à son immense satisfaction, Colette les vit rougir comme deux coupables.

## XI

—Ma petite Gabrielle chérie, tout va bien; il ne peut plus me supporter, je le sais, je le sens, j'en suis sûre, et son plus cher désir est de rompre nos fiançailles; seulement, il n'ose pas. Voulez-vous que je mette la lampe derrière vous?



—Ce ne'est pas la peine.

—Ah! C'est parce que vous haïssez l'abat-jour. Je disais: "Il n'ose pas et il n'osera jamais, il est si bien élevé!" Il ne faut pas compter sur lui, je dois terminer cette affaire-là moi-même.

—Avez-vous une idée? demanda Gabrielle, tremblante.

—Oui, une idée superbe; mais il faut que vous m'aidiez. Y consentez-vous?

—Bien volontiers, si je le puis. Mais auparavant, ma petite amie, réfléchissez bien... Vous allez peut-être laisser passer le bonheur... M. de Brécourt a des qualités que vous retrouverez difficilement chez un autre...

—Je suis charmée de voir que vous l'appréciez si bien, dit Colette radieuse. Vous savez que j'ai réfléchi longtemps avant d'agir comme je l'ai fait; c'est une chose décidée aujourd'hui.

Gabrielle n'insista pas.

—Et votre idée?

—La plus simple du monde, ma's il fallait y penser: je veux le marier avec une autre.

—Fort bien, répliqua Gabrielle, avec un petit rire embarrassé. Et s'il ne veut pas d'une autre? ou s'il ne veut pas se marier du tout?

—Il voudra bien.

—Ce n'est pas si sûr. Où trouverez-vous une jeune fille assez charmante pour vous remplacer?

—Ah! c'est ici que vous allez m'aider, petite amie.

—Comment cela?

—Vous m'aimez beaucoup, n'est-ce pas? Eh bien! seriez-vous capable de vous sacrifier pour moi et d'être cette jeune fille assez charmante pour me remplacer? Ce serait un bel acte de dévouement, et pas du tout méritoire, je vous l'affirme. M. de Brécourt est le meilleur des hommes, intelligent, instruit, beau garçon: le merle blanc! comme le dit souvent ma tante. Vous serez parfaitement heureuse avec lui, d'ailleurs. Vous êtes faits l'un pour l'autre... Il y a déjà longtemps que j'ai découvert cela! Il a toutes vos idées et tous vos goûts... Et vous le savez bien, petite sournoise.

La tête appuyée au dossier de son fauteuil, Gabrielle écoutait son amie sans l'interrompre.

—Allons, dites que vous consentez!

Elle ne répondit pas tout de suite. Ses mains jouaient nerveusement avec sa longue chaîne d'or.

—Pas de folies, Colette, dit-elle enfin, M. de Brécourt ne voudrait pas de vos combinaisons.

—Promettez seulement de ne pas répondre "non".

—Je ne promets rien.

—Alors, c'est entendu; vous voulez mon malheur. Pourtant... j'avais cru comprendre qu'Etienne ne vous déplaisait pas, dit Colette, mettant en pleine lumière le visage très pâle de son amie.

—Ecoutez-moi bien, ma chérie, répliqua Gabrielle, il ne faut pas d'équivoque entre nous. Vous avez raison; M. de Brécourt m'est infiniment sympathique, et il est évident que nos goûts se ressemblent. Mais n'allez pas en conclure que j'aie pour lui le moindre sentiment dans mon cœur!...

—Pourquoi êtes-vous si troublée quand je vous parle de lui?

—Je suis troublée?... Oui, peut-être. Vous avez raison.

—Alors?

—Alors, c'est sans doute parce que j'ai vingt ans, que j'ai rencontré peu de jeunes gens dans ma vie et que j'ai deviné votre complet. C'est peut-être parce que M. de Brécourt me recherche quelquefois, qu'il semble trouver un certain plaisir dans ma société et que... sachant ce que vous désirez... j'ai pensé malgré moi à un mariage possible... Tenez, je sens que je rougis encore.

—Dites donc franchement que vous l'aimez! s'écria impétueusement Colette.

—Mais non, tête romanesque, mais non, je ne l'aime pas. Est-ce qu'on aime un monsieur que l'on connaît si peu?... Et surtout, est-ce qu'on aime le fiancé de sa meilleure amie?

—Eh bien! tête raisonnable, non seulement je vous permets de l'aimer, mais encore je vous le demande à mains jointes, répliqua Colette en se mettant à genoux.

—Colette, Colette, vous m'inquiétez, dit Gabrielle, cacant son trouble sous un ton plaisant.

D'un bond, Mlle de Chantelau fut debout. Elle esquissa un pas de valse sur le tapis et chantonna:

—Vous n'avez pas refusé, vous n'avez pas refusé! Ma petite Gaby, je vous adore.

—Allons, taisez-vous, ne dites pas de sottises et venez ici, répliqua son amie qui, d'un geste brusque, inhabituel à sa douce nature, l'attira près d'un canapé où elles s'assirent côte à côte.

—Et maintenant, Colette, vous allez me dire ce qu'il y a dans ce petit cœur-là...

Mme Dumont appelait sa fille pour rentrer à l'hôtel. Les deux amies descendirent en se tenant par la main.

...Le lendemain, dans l'après-midi, Colette fut de bonne heure sur la plage. Elle installa sa tante sous le grand parasol de toile et, les dames Dumont étant venues se joindre à leur groupe, elle s'éloigna vers les falaises sous le prétexte d'un mot à dire au père Balthazar, le baigneur.



En réalité, elle voulait se ménager un tête-à-tête avec Etienne, qu'elle apercevait au loin.

Ils s'abordèrent sans manifester beaucoup de joie et, comme ils n'avaient rien à se dire, ils restèrent silencieux après l'échange de quelques banalités.

—C'est dommage qu'il n'y ait pas eu de musique ce matin, dit-elle, quand le silence devint insupportable. Mais consolez-vous: il y en aura oct après-midi, de quatre heures à sept heures. Vous savez que des artistes sont arrivés à l'hôtel.

—De quatre heures à sept heures! répéta Etienne avec un sourire contraint.

Elle changea de place, s'assit en face de lui sur un rocher et, le regardant dans les yeux, elle parla :

—Vous me trouvez méchante, n'est-ce pas?

—Oh! Mademoiselle...

—Tout au moins, vous me trouvez égoïste, puérile, bonne seulement à courir les concerts et les expositions, incapable de faire autre chose que de jouer du piano...

—Mademoiselle, ne croyez pas qu'une telle pensée.

—Pourquoi? A votre place mon jugement serait le même. Ne comprenant pas mes goûts, vous ne pouvez ni les aimer, ni les approuver. Il nous faut bien le dire, monsieur de Brécourt, je ne suis pas du tout la femme qui vous convient.

Sans répliquer, Etienne, d'un geste nerveux, creusa le sable du bout de sa canne. Après un silence, il dit enfin:

—Avec de la bonne volonté, en y mettant chacun de notre, tout s'arrangera, vous verrez.

—Et si rien ne s'arrange? riposta Colette toute palpitante d'espoir. Si avec le temps nos goûts différents s'accroissent encore? Non, non, la femme qui ferait votre bonheur, je la vois d'ici: sérieuse, douce, jolie, détestant le piano, aimant la botanique, comme Gabrielle.

Le jeune homme tressaillit. Appuyant son regard dans les yeux de Colette:

—Que voulez-vous dire? demanda-t-il.

—Ce que vous avez compris, pas plus. Gaby est une femme remarquable, vous auriez ensemble la vie que vous aimez l'un et l'autre. Et... pour avoir été la cause de votre bonheur, je vous demanderais seulement de rester mes amis. Terminons cela de suite, voulez-vous?

Etienne, abasourdi, croyait à une gageure, à une plaisanterie inconvenante et du plus mauvais goût. Ne sachant que répondre, il balbutia:

—Vraiment, mademoiselle, je ne vous comprends pas.

Et elle, toute à ses rêves, prenait son trouble pour un acquiescement. Dans sa hâte d'en finir, elle revint à la grande plage, accompagnée de son fiancé muet et mécontent.

Elle ne lui parla qu'une fois:

—Comme vous allez être heureux!

Mais lui, décidément fâché, répliqua d'un ton net :

—Je le suis déjà, mademoiselle.

L'ironie de cette phrase lui échappant, elle en conclut que son ingénieuse idée, adoptée d'emblée par Etienne, le transportait de joie.

Quand ils furent assez près de Mme de Chantelau pour en être entendus, Colette appela Gabrielle, qui vint à eux, hésitante et troublée:

—Chérie, dit Colette, je vous laisse avec M. de Brécourt, qui a quelque chose à vous demander.

Et, toute fière de sa prouesse, elle prit en rêvant le chemin de la villa des Monettes.

Quand ils furent en tête à tête, Etienne et Gabrielle, aussi émus l'un que l'autre, restèrent un bon moment interloqués, sans rompre le silence. Mais bientôt le jeune homme se ressaisit. Il se demanda, inquiet, ce que Mlle Dumont devait penser de son attitude. Que Colette l'eût mis à l'épreuve, ou qu'elle eût parlé sérieusement, il fallait que Gaby ne se doutât de rien.

Elle, horriblement gênée d'être là, devant ce monsieur silencieux, voulut à tout prix sortir de cette situation bizarre.

—Vous aviez quelque chose à me demander? monsieur, dit-elle sans bien se rendre compte des mots qu'elle prononçait.

—Non, mademoiselle... c'est-à-dire que...

Par un hasard providentiel, une idée se présenta à son esprit troublé.

—C'est-à-dire que... je vous serais bien reconnaissant de me prêter ce livre dont vous parliez hier...

—Avec plaisir, monsieur, je vous le donnerai ce soir.

Une légère sensation de peine et de déception avait assombri les beaux yeux de la jeune fille, mais elle n'en voulait pas convenir, et, le sourire aux lèvres, alla reprendre sa lecture que la fantaisie de Colette avait interrompue.

## XII

Il y avait, ce même soir, grande sauterie à l'Hôtel Moderne.

Tous les ans, le 30 août, on donnait ainsi une fête d'adieu à ceux dont la villégiature se terminait le lendemain. Pour la circonstance, M. Ludovic faisait bien les choses. Il demandait à un



violon et à une basse de la Lyre de venir renforcer de leurs sons douteux les sons fêlés du vieux piano; il faisait placer une lampe à chaque angle du salon et, avec un air de mystère, annonçait une surprise qui consistait invariablement en une tournée de rafraîchissements, limonade et sirops, sur le coup de onze heures et demie.

Pour faire honneur à tant de frais, les jeunes gens mettaient leur smoking et les jeunes filles leur robe la plus échantonnée; tous avaient des gants blancs excepté la petite Élisabeth Lebinal, qui trouvait que "tout ça, c'étaient des manières".

Colette de Chantelau avait été si étrange dans l'après-midi, que sa tante pensa qu'elle refuserait de sortir ce soir-là. Conçoit-on qu'une jeune fille reste enfermée dans sa chambre sans voir personne, quand il fait un temps admirable et qu'elle a toute une société d'amis sur la plage! Mais, contre son attente, Colette descendit, souriante et enjouée, à l'heure du dîner. Elle avait une jolie robe de mousseline brodée, son collier de perles, un velours noir sur ses cheveux blonds. Après avoir expliqué sa claustration par un mal de tête maintenant guéri, elle manifesta son plaisir à l'idée du grand bal de M. Ludovic, et s'informa de ce que le groupe avait fait après son départ.

—Mme Dumont a fini son carré de guipure, expliqua Mme de Chantelau, et j'ai ajouté une feuille à mon bouquet de tapisserie, tu sais, à gauche... C'était vraiment trop nu.

—Et Gabrielle?

—Gabrielle s'est promenée un peu avec M. de Brécourt, puis ils ont lu auprès de nous jusqu'à l'heure du bain. Ensuite, ton fiancé a disparu.

—Ah!... c'est tout?

—C'est tout.

Ces renseignements sur l'état des nouveaux fiancés étaient par trop vagues. Aussi, la curiosité de Colette était-elle à son paroxysme quand, une heure plus tard, la tante et la nièce entrèrent dans le salon de l'Hôtel Moderne. Elles furent aussitôt entourées par trois ou quatre lutins en robes claires :

—Ah! vous voilà, Colette!

—Je savais bien que vous viendriez.

—Quelle chance! j'ai gagné mon pari.

—C'est Mlle Rouet qui en fera une tête!

—Qu'est-ce que c'est que tout ça? demanda Colette sans comprendre.

—Oui, on ne vous voit plus, vous n'êtes plus à nous... Alors, nous ne savions pas si vous viendriez ce soir...

—Mlle Rouet prétendait que non, parce qu'on ne va pas au bal quand on est fiancé. Elle est là-haut toute seule dans sa chambre.

—C'est absurde, grommela Colette. D'abord, M. de Brécourt est ici, puis, ce n'est pas un bal.

—Je le disais bien, répliqua Suzanne, Élisabeth et moi, nous avons même parié contre elle. Nous étions sûres que vous viendriez au moins un peu, pour nous voir!

Avec un soupir, la charmante fille ajouta:

—Nous partons demain.

—Déjà! exclama Colette avec regret. Comme le temps passe! Et comme c'est dommage!

Mais, reprise tout de suite par sa curiosité, elle demanda:

—Gabrielle est-elle descendue?

—Oui, vous la trouverez dans le coin là-bas, sous la lampe. J'ai vu aussi votre fiancé; il avait l'air d'une âme en peine...

Sans écouter davantage, Colette se dirigea vers la place indiquée, où son amie Gabrielle semblait attendre quelque chose ou quelqu'un.

Les jeunes filles s'abordèrent comme si rien de phénoménal ne s'était passé quelques heures plus tôt, mais quand Mme Dumont et Mme de Chantelau furent engagées dans une conversation intéressante, Colette demanda à mi-voix:

—Eh bien?

—Eh bien! quoi? fit placidement Gabrielle.

—Eh bien! que lui avez-vous répondu?

—A qui?

—A M. de Brécourt, naturellement.

—Que voulez-vous dire? interrogea Gabrielle sans se départir de son calme.

—Voyons, ma petite amie, quel jeu jouez-vous? répliqua Colette presque fâchée. Je sais fort bien que M. de Brécourt vous a demandée en mariage aujourd'hui, et je ne croyais pas être tellement indiscret en réclamant quelques détails...

Gabrielle, soudain pâlie, répéta:

—M. de Brécourt m'a demandée en mariage? Assez plaisanté comme cela, je vous prie.

Colette, toute interloquée, vit alors que les choses ne s'étaient point passées selon la fantaisie de son imagination. Elle voulut cependant savoir quelle sorte de conversation s'était tenue entre son fiancé et son amie laissés par elle en tête à tête sur la plage, à deux heures de l'après-midi, ce même jour.

—Il ne vous a pas demandée en mariage?... Alors, qu'est-ce qu'il vous a dit, quand je vous ai quittés?

La pâleur de Gabrielle avait fait place à une ardente rougeur.

—Il est resté une ou deux minutes sans ouvrir la bouche, je ne savais moi-même que dire... Puis il m'a demandé de vouloir bien lui prêter un livre dont je lui avais parlé hier... C'est tout.



—Le lâche! s'exclama Colette, la poule mouillée, il n'a pas osé? C'est pourquoi il a l'air si penaud, ce soir. Regardez-le, mon vainqueur; comme il rôde sans s'approcher de ce coin; on dirait que nous sommes dans une zone contaminée où il ne lui est pas possible de s'aventurer.

Colette avait parlé trop tôt. L'orchestre attaquait un air qui ressemblait vaguement à une valse. Etienne de Brécourt prit son courage à deux mains et vint au groupe formé par les Dumont et les de Chantelau. Après l'échange de politesses coutumières, il hésita un peu, puis demanda la faveur de cette danse à Colette, qui accepta.

Au moment où elle se levait pour prendre le bras qui s'arrondissait devant elle, la jeune fille sentit sa jupe tirée par une main nerveuse, tandis que le voix angoissée de Gabrielle murmurait à son oreille :

—Surtout, ne dites rien.

—Soyez tranquille! répondit Colette avec un sourire éingmatique.

Sans se laisser conduire par son cavalier qui voulait commencer tout de suite à danser cette valse, elle traversa la foule, atteignit un autre angle du salon et, tournée vers M. de Brécourt, lui demanda à brûle-pourpoint :

—Il paraît que nous sommes encore fiancés?

Il esquissa un geste vague qu'elle pouvait interpréter à sa guise.

—Puisqu'il en est ainsi, dit-elle, profitons-en pour aller un peu sur la terrasse. Il fait une chaleur, ici!..

Elle sortit aussitôt: il la suivit, docile, sans avoir dit un mot.

Le plus grand charme de l'Hôtel Moderne consistait en cette terrasse, qui, dominant la plage de plusieurs mètres, permettait aux amateurs de belle nature d'admirer sans obstacle les grandes marées aux vagues mugissantes ou la douceur azurée d'un jour de beau temps.

Ce soir-là, il y avait de l'orage dans l'air; pas d'étoiles aux cieux, sauf, de-ci de-là, quelques étoiles qui se laissaient apercevoir entre les nuages déchirés. Quand Colette et Etienne vinrent s'appuyer à la rampe de pierre, maintenant déserte, la mer était pleine; une étroite bande de sable émergeait seule au pied de la falaise; l'odeur âcre et saine de la marée montait par large bouffées, tandis que la grande chanson des flots clamait le triomphe de la mer conquérante. Au loin, des lueurs mouvantes embrasaient les vagues; on eût dit quelque métal en fusion, quelque métal doué d'un pouvoir mystérieux, possédant une âme tourmentée qui rendait vivantes ces lueurs et intelligents ces reflets.

—La mer phosphorescente? c'est joli, remarqua Etienne de Brécourt.

Colette, les yeux au loin, ne répondit pas.

Quand elle eut savouré la joie de ce spectacle et de ce concert, elle daigna se souvenir qu'elle n'était point seule.

—Monsieur de Brécourt, dit-elle d'une voix moqueuse, pourquoi n'avez-vous pas demandé Gabrielle en mariage, comme je vous en avais discrètement prié?

Etienne préférait voir le danger en face, plutôt que de le sentir autour de lui. Il répondit donc sur le même ton :

—Alors, cette plaisanterie n'est pas encore finie, mademoiselle?

—Ce n'est pas une plaisanterie, répliqua-t-elle, alarmée. Comprenez donc les choses, monsieur! Vous seriez si malheureux avec moi!

—Chacun est juge de son bonheur, mademoiselle.

—Est-ce que Gabrielle ne vous plaît pas? Elle a de si beaux cheveux! Je donnerais tout au monde pour avoir des cheveux comme les siens.

—Mlle Dumont est en effet charmante...

—Vous voyez bien qu'elle vous plaît!

—Mais vous êtes tout aussi charmante qu'elle. Décidément, les choses ne s'arrangeaient pas. Colette qui, tout le jour, avait fait les plus jolis rêves sur sa liberté reconquise, sentait des larmes de dépit lui monter aux yeux.

—Vous savez bien, dit-elle, que vous et moi n'avons pas les mêmes goûts! Je l'ai compris surtout depuis que Gabrielle est ici et que je vous vois vous entendre si bien tous deux. Il me semblerait, en vous épousant, voler la part de bonheur qui revient à mon amie. Nous nous sommes trompés, monsieur de Brécourt. Heureusement, nous nous en apercevons à temps.

Etienne, d'un caractère ferme et réfléchi, ne se laissait pas si facilement convaincre. Il orut à un caprice inexplicable auquel il devait s'opposer. Animé par le sentiment du devoir, il répliqua donc :

—Les fiançailles sont chose sérieuse, mademoiselle, je crois que vous l'avez oublié.

—Ah! Dieu non, je ne l'ai pas oublié! s'écria-t-elle rageusement, car vous avez toujours été là pour m'en faire souvenir. Avant d'être votre fiancée, je ne me doutais guère que c'était une chose si sérieuse!

Avec sa robe blanche, ses poings serrés et la moue de ses lèvres boudeuses, elle ressemblait tant à une petite fille qu'il fut tenté de rire de son chagrin.



— Pourquoi voulez-vous que j'épouse votre amie? demanda-t-il avec douceur.

— Parce que vous aimez les fourmis et que vous détestez la musique... parce que vous êtes faits l'un pour l'autre...

— Est-ce elle qui vous a chargée de me le dire?

— Ah! non, par exemple! s'écria-t-elle, exaspérée. Vous savez, ce n'est pas du tout chic ce que vous dites là.

— Alors, c'est vous qui avez trouvé cela toute seule... pour vous débarrasser de moi?...

Il y a des silences qui valent d'éloquentes réponses.

— Et pourquoi voulez-vous vous débarrasser de moi? insista-t-il.

Colette se sentit rougir dans la pénombre. Elle ne pouvait cependant pas déclarer à ce brave garçon, qu'elle avait contraint au mariage, qu'il lui déplaisait horriblement! ce qui, du reste, n'était pas tout à fait vrai...

Elle ne pouvait pas non plus lui avouer le secret de son cœur, car elle serait morte de honte au cas où, ce secret une fois connu, celui qu'elle aimait ne répondrait pas à son amour. Elle regarda la mer lumineuse, les gros nuages d'ouate sombre, la flamme intermittente d'un phare dans le lointain, et, ne trouvant en eux aucun secours, elle voulut éluder par une question la question qui lui avait été posée.

— Et vous, monsieur, pourquoi tenez-vous tant à vous marier avec moi?

— Parce que c'est une chose convenue, répondit-il avec calme, parce qu'il n'y a aucun motif de revenir aujourd'hui sur une décision prise il y a six semaines, en connaissance de cause, alors que vous et moi jouissions bien de toutes nos facultés et de toute notre raison. Parce que notre mariage est parfaitement assorti, que nous l'avons annoncé à tout le monde et que je ne vois pas pourquoi nous défraierions aujourd'hui la chronique de Charmeville avec un petit scandale.

Un rire méprisant fut d'abord la réponse de Colette: elle dit ensuite:

— Ah! je comprends, vous avez peur de ce que diraient sur la plage et dans cet hôtel des gens que vous ne connaissiez pas hier et que vous ne reverrez jamais. Eh bien! monsieur, à votre aise. Vous êtes si raisonnable que j'ai l'impression d'être folle quand je me trouve à côté de vous, mais vous ne me changerez pas! Épousez-moi donc, puisque c'est raisonnable. Je vous préviens, cependant, que je ne veux pas chez moi d'un seul cadavre d'insecte, que j'irai au concert quatre fois par semaine, que je jouerai du piano les trois

autres soirs, et que je ne manquerai pas une seule exposition de peinture: les salons, les aquarellistes, les humoristes, toutes les galeries possibles et imaginables, je verrai tout, absolument tout, vous entendez.

Sans attendre de réponse, elle revint au salon, et dansa toute la soirée jusqu'à l'heure de la surprise, qui était celle de la retraite. Après de touchants adieux aux petites amies qui devaient partir le lendemain, elle glissa dans l'oreille de Gabrielle:

— Venez me voir dans la matinée, surtout ne manquez pas, j'ai quelque chose de très important à vous dire.

### XIII

Il y eut un peu d'orage pendant la nuit.

Quand Gabrielle entra, vers neuf heures, le lendemain, dans la chambre de son amie, la fenêtre du balcon encadrait des branches mouillées de chèvre-feuille et de jasmin; le soleil faisait miroiter les gouttelettes qui pendaient au bout des feuilles et donnait un air de fête au bois de sapins qu'on apercevait là-bas sur le coteau; une bonne odeur de terre lavée se mêlait à l'odeur habituelle des géomons et des varechs; la chanson joyeuse d'un enfant dans les prés ressortait sur la clameur persistante de la mer voisine.

La surexcitation de Colette semblait apaisée; elle accueillit Gabrielle avec un bon sourire et lui tendit les deux mains.

— Gardez votre chapeau, dit-elle, nous allons sortir. Je vous ai annoncé hier soir une communication très importante, mais, en y réfléchissant bien, je vois que j'ai beaucoup exagéré. Il n'y a rien de nouveau, rien de plus qu'hier et qu'avant-hier! Ma situation est aussi triste, chère amie.

— Petite folle! dit affectueusement Gabrielle, incapable de trouver une phrase.

— Figurez-vous qu'il n'ose pas rompre, à cause du monde, le monde de Charmeville!!! Avez-vous l'idée d'une lâcheté pareille? L'idée que ces gens que nous coudoyons, et dont il ne sait même pas le nom, pourraient s'étonner d'une décision loyale, le pénétre d'horreur! C'est cela seul qui le retient, vous pouvez m'en croire. Ah! s'il n'avait pas si peur du qu'en dira-t-on!

Elle sortit sur le balcon, regarda le ciel bleu où planait un cerf-volant et se pencha pour voir la mer qui montait encore:

— Temps délicieux, dit-elle en rentrant dans la chambre. Allons faire une petite promenade, voulez-vous?

— Rien volontiers.



Cinq minutes plus tard, elles étaient sur la Corniche, où elles arpenterent nerveusement, sans parler. Quand elles furent au bout, Colette s'assit sur un banc creusé dans le roc. Gabrielle l'imita en silence.

Au-dessous d'elles, les vagues déferlaient avec bruit, en des éclaboussements et des cascades d'écumé; des lames courtes se préparaient de loin, perfides, ramassées sur elles-mêmes et, d'un bond, s'élançaient à l'assaut de la falaise; à leur mugissement s'ajoutait parfois une sorte de crépitement quand, dans une chute plus rude, des galets roulaient, entraînés. Jusqu'à l'horizon, la mer était d'un bleu glauque et trouble, sous le bleu lavé d'un ciel sans transparence et sans rayonnement.

—Vous ne dites rien? remarqua enfin Gabrielle, pour rompre un silence trop lourd.

—Vous êtes comme M. de Brécourt, répondit Colette, vous ne comprenez pas que, devant la marée montante, c'est une joie d'écouter, de regarder et de se taire...

—Quand on parle du loup... interrompit Gabrielle.

En effet, M. de Brécourt s'avancait paisiblement. La vue des deux amies ne sembla pas l'émuovoir le moins du monde il les aborda avec le sourire grave qui lui était habituel.

—Bau temps! remarqua-t-il.

—Pour la pêche aux homards? demanda ironiquement Colette.

—Non, pour la promenade. A la marée basse, cet après-midi, nous pourrions aller chercher des moules aux Roches-Vertes. C'est très amusant.

—Quelle bonne idée! s'exclama Gabrielle en battant des mains. Nous mettrons de vieilles jupes, nous emporterons un panier...

—Impossible! interrompit Colette. Cet après-midi, à quatre heures, il y a le concert de la Lyre. Les Roches-Vertes sont trop loin pour que je puisse faire cette promenade avant ou après le concert.

—Ne pourriez-vous pas vous priver de ce mauvais concert aujourd'hui? demanda Gabrielle.

—Certes non, je ne m'en priverai pas. La musique m'est si nécessaire que j'aime mieux en entendre de très mauvaise que pas du tout. En fiancé attentif, M. de Brécourt restera avec moi. Vous, Gabrielle, allez aux Roches-Vertes; vous nous rapporterez des moules et vous nous raconterez vos impressions.

Le jeune homme avait son air résigné que Mlle de Chantelau lui connaissait bien. Il objecta timidement:

—La promenade serait meilleure à votre santé que le concert de la Lyre, mademoiselle.

—Ne vous inquiétez pas, monsieur; je me porte fort bien et, d'ailleurs, la musique est plus nécessaire à ma santé que la marche, quoi que vous en pensiez.

Il n'insista pas et le petit groupe revint à Charneville, sans dire autre chose que de rares banalités.

Sur la plage on se baignait. Le spectacle du bain étant la grande distraction du pays, Gabrielle s'arrêta pour en jouir; Etienne, très empressé, se disposait à chercher des sièges, quand Colette le remercia d'un geste.

—Non, non, il faut que je rentre, j'ai mon piano à étudier. Si vous le désirez, vous pouvez m'accompagner aux Mouettes.

Il eut un soupir de regret pour le joli spectacle qu'il était contraint d'abandonner et suivit docilement sa blonde fiancée, car, après la scène de la terrasse, il ne lui était pas possible de la laisser rentrer seule, pendant qu'il tiendrait compagnie à Gabrielle Dumont.

Aux Mouettes, elle lui demanda d'un ton péremptoire de s'asseoir auprès d'elle pour lui tourner les pages et pour entendre un morceau que la Lyre devait jouer pour la première fois; et, résigné, il dut subir jusqu'à la dernière les notes justes ou fausses que jouaient les petits doigts nerveux, tandis que, de l'autre côté de ce mur, le soleil brillait et les gens s'amusaient.

—Ne pensez-vous pas, dit-il enfin, que vous vous privez de choses bien bonnes, de choses que vous n'aurez plus le mois prochain et que vous regretterez peut-être.

—Moi? fit-elle, étonnée, que voulez-vous que je regrette? C'est comme ce que je vis et que je vivrai toujours. Mais, si mon piano vous fatigue, lisez-moi un peu de Verlaine...

Dans l'après-midi, il assista au joyeux départ de toute une bande de promeneurs, Gabrielle Dumont entre autres, pour les Roches-Vertes où l'on devait cueillir des moules. Un peu fâché, il alla ensuite aux Mouettes, accompagna ces dames au concert, entra à la maison où il dut subir une autre séance de piano et resta pour dîner, afin de lire, le soir, un drame de Maeterlinck à sa fiancée et à M. de Chantelau, retenu à la chambre par une indisposition.

Le supplice recommençait plus âpre, sans répit, avec cette complication que l'humeur de Colette avait beaucoup changé. La jeune fille n'avait plus ce joyeux entrain, cette facilité de caractère qui faisait son plus grand charme. Elle était ner-



veuse, irritable, souvent fâchée. Mme de Chantelau lui en fit la remarque, ajoutant :

—Tu as de la chance d'avoir un fiancé comme le tien! Tout autre que lui se fâcherait à son tour. Philippe, par exemple. Ah! celui-là, on peut dire que Gabrielle est faite pour lui.

—Gabrielle! ricana Colette. Oui, tous les deux, ils vont ensemble comme le feu et l'eau.

—Enfin, qu'est-ce que tu as? demanda Mme de Chantelau, plus étonnée encore du ton de sa nièce que des mots qu'elle avait dits.

—J'ai... répondit Colette que les larmes étouffaient, j'ai que je suis trop malheureuse. On me force à épouser un homme qui ne me convient pas du tout, et je sens bien que je vais mourir de chagrin.

La bonne dame, qui croyait ce caprice depuis longtemps passé, regarda la jeune fille d'un air consterné. Vraiment, elle ne comprenait pas, ne pouvait pas comprendre la folie de cette petite et, finalement, mit tout cela sur le compte du temps qui était à l'orage.

#### XIV

C'était la fin de la villégiature normande. La mer, plus fraîche, faisait les bains moins agréables et moins fréquents; les soirées devenaient longues, quelques villas étaient déjà fermées. L'Hôtel Moderne n'avait plus que de rares pensionnaires; parmi ceux-là, Etienne de Brécourt devait partir incessamment pour la Touraine et les Dumont le jour suivant pour Troyes. Quant aux de Chantelau, leur départ pour Bellefontaine suivrait d'un jour le départ de leurs amis.

Tout le monde était content de rentrer, car, sans qu'on pût au juste l'expliquer, un vague malaise planait dans l'air. Colette, irritable, Gabrielle, nerveuse, Etienne, de plus en plus sombre, représentaient mal, auprès des parents mécontents, la jeunesse insouciante et joyeuse.

Ce lundi, vers quatre heures, Etienne, au sortir du concert, accompagna sa fiancée sur la plage. Il était préoccupé, plus grave que de coutume, exténué par six heures presque consécutives de musique, de poésie et de mauvaise humeur. Le ciel était maussade; la mer avait des tons revêches et fatigués, "une mer de fin de saison, un rossignol", comme le déclara Colette en s'asseyant sur le sable.

Mais Etienne ne voyait rien. Il avait quelque chose à dire, quelque chose de si difficile, que sa compagne, devant sa gaucherie nerveuse, eut pitié de son embarras. Peut-être se doutait-elle de ce qu'elle allait entendre.

—Puis-je vous aider? fit-elle innocemment.

Il sourit du bout des lèvres, ses yeux restant lamentables... Malgré ses efforts, les mots semblaient ne pas vouloir venir.

—Mademoiselle, répliqua-t-il enfin, mademoiselle, depuis huit jours, depuis... le bal de l'Hôtel Moderne, j'ai pu me convaincre que vous n'agissez pas par caprice, mais par un... système organisé, ce qui prouve surabondamment que vous m'avez en horreur... Non seulement vous montrez avec une complaisance extrême des goûts absolument opposés aux miens, mais encore ma seule présence auprès de vous, je l'ai bien vu, semble vous être insupportable. Dans ces conditions, j'admets que votre projet de rupture ne soit nullement un caprice passager: vous ne pouvez pas m'épouser en me détestant à ce point, et je ne me reconnais pas le droit de vous garder esclave de la parole que vous m'avez imprudemment donnée.

Bellefontaine, le bois de sapins, Philippe d'Orival apparurent soudain aux yeux extasiés de Colette. Elle respira largement, comme délivrée de quelque étouffant fardeau, et murmura, sans savoir ce qu'elle disait :

—C'est gentil, cela!

Mais, en même temps, évoqués par quelque démon malin, les mots de sa tante, cent fois répétés, sonnèrent comme un glas à son oreille :

"Philippe! Gabrielle est tout à fait la femme qui lui convient."

La rupture des fiançailles avec Etienne n'était donc que la moitié de la besogne à faire, il fallait maintenant consoler l'ex-fiancé en le mariant à une femme qui avait ses goûts, ses idées et qui semblait faite pour son bonheur.

Elle continua donc :

—Je pense que vous allez demander Gabrielle en mariage.

—Mais pas du tout, il n'est pas question de cela! Je vous rends simplement votre liberté, puisque vous la désirez.

Un peu angoissée, elle insista :

—Vous aussi, vous êtes libre, monsieur; ne laissez donc point passer le bonheur quand il est à votre portée, Gabrielle vous plaît beaucoup mieux que moi; je l'ai bien vu.

—Mademoiselle, vous m'avez plu infiniment...

—Je vous plaisais... à l'imparfait; donc, je ne vous plais plus, c'est assez clair.

Il ne répliqua rien, et, pour la première fois, Colette vit un regard absent dans ses yeux toujours tranquilles, nets et précis.

—Bref, conclut-elle, nous sommes libres tous deux. Ne voyez-vous pas qu'il vaut mieux re-



connaître une erreur que de s'y entêter? En agissant ainsi, nous sommes intelligents et courageux, et nous pouvons nous en estimer davantage.

Avec ses yeux brillants, son teint animé, son port de tête triomphant, elle avait l'air d'une petite amazone victorieuse. Etienne éprouva un sentiment bizarre, de soulagement et de regret.

N'ayant plus à plaire, il ne chercha pas à entretenir une conversation qui le gênait; Colette non plus, d'ailleurs, car elle s'était levée et faisait de grands gestes d'appel avec ses deux bras.

—C'est Gaby qui nous cherchait, expliqua-t-elle en se rasseyant. Je lui avais dit de venir nous rejoindre après le concert. La voici. Non, non, restez. Que penserait-elle si vous vous sauviez ainsi à son approche?

Gabrielle venait d'un pas rapide. Son teint mat s'était animé dans sa course. Etienne la trouva charmante sous son grand chapeau blanc.

—Venez prendre part à notre conversation, lui dit Colette, en désignant une bonne place sur le sable fin. Nous avons, M. de Brécourt et moi, une discussion très animée... nous parlions de proverbes. Enfin, nous sommes tombés d'accord pour convenir que l'un des plus justes, les plus raisonnables, est celui-ci: "Erreur n'est pas compte."

—C'est vrai, approuva Etienne.

—Comment cela? demanda Gabrielle qui comprenait très bien.

—Comment cela? Je suppose que vous deviez une somme à votre couturière, et qu'en la payant vous lui donniez cent francs de plus ou de moins. Quand vous vous apercevrez de l'erreur, il vous faudra recommencer le compte, il faudra que la bêtise soit réparée. Est-ce juste?

—Parfaitement.

—Eh bien! c'est précisément ce qui vient de nous arriver, à M. de Brécourt et à moi. Nous venons de nous apercevoir, à temps, d'une colossale erreur que nous avons commise et qui allait nous causer un terrible préjudice à tous deux. Il ne s'agissait de rien moins que de tout notre bonheur futur. Alors, nous sommes en train de réparer l'erreur.

—Vous êtes en train...

—De réparer l'erreur, oui, mademoiselle Gaby, acheva Colette avec un rire joyeux. Oui, vous avez bien compris: nous sommes maintenant d'accord pour reconnaître que nous étions de déplorables fiancés et que... nous ferons certainement d'excellents camarades.

—Alors, ça y est? fit Gabrielle avec le geste de rompre quelque chose.

—Ça y est, répéta Colette, avec le même geste. Pendant le silence qui suivit, Etienne de Bré-

court dessina sur le sable, avec le bout de sa canne, une petite maison au toit pointu, orné d'un panache de fumée.

—Voyez-vous, reprit enfin Colette, un peu embarrassée, M. Etienne n'aurait pas pu être heureux avec une femme qui aime, comme je les aime, les arts et la poésie... Il lui faut quelqu'un de plus sérieux, de plus prosaïque, quelqu'un qui s'intéresse aux fourmis et araignées, comme vous, Gabrielle.

—Vous êtes trop bonne de vous inquiéter ainsi de ce qu'il me faut, mademoiselle, dit Etienne, très gêné.

—Monsieur! je vous ai tant fait souffrir depuis un mois que vous avez bien droit à une compensation... Et puis, tant pis, ajouta-t-elle en écartant les bras dans un mouvement désespéré. Tant pis, vous direz ensuite ce que vous voudrez, mais je ne peux pas être assez lâche pour vous laisser, l'un et l'autre, passer à côté du bonheur sans essayer de vous y retenir... Je ne peux pas m'empêcher de vous dire que vous êtes faits pour vous entendre... et que... et que... Vous devinez le reste.

—Colette! cria Gabrielle, rouge comme une pivoine.

Ses grands yeux implorants, sa confusion charmante, joints à son antipathie pour les beaux-arts, semblèrent à Etienne la plus jolie combinaison du monde. Comme, de plus, l'insistance de Colette avait fini par le convaincre, il s'adressa en souriant à Mlle Dumont:

—Qu'en pensez-vous, mademoiselle?

—Moi?... je ne sais pas! répliqua la jeune fille éperdue.

—Elle n'a pas dit non, elle n'a pas dit non! Alors c'est oui! s'exclama Colette en battant des mains. Oui, je sais ce que vous allez me dire, continua-t-elle, sur un mouvement de son amie. "Ce n'est pas possible; les familles sont affolées; que dira le monde? On n'a jamais vu quelque chose comme cela..." Mais, ne vous troublez pas pour si peu; toutes vos objections, nous les foulerons aux pieds... De grâce, ne gardez pas cet air indigné, Gaby... Justement, voilà un gros monsieur qui vous regarde... Bien, à la bonne heure! Je disais que l'essentiel est que vous soyez heureux, et ce n'est pas le monde qui se chargera de votre bonheur, n'est-ce pas?

—Evidemment, firent d'une seule voix Etienne et Gabrielle.

—Alors, c'est entendu. Mes enfants, je vous bénis.

—Pas si vite, reprit Mlle Dumont, devenue pâle et nerveuse.



—Oh! je vous donne tout le temps que vous voudrez, pourvu que la chose soit convenue, fit Colette enjouée. Si vous saviez comme c'est amusant de faire un mariage. Je me sens aujourd'hui une âme de douairière. Quand je serai une vieille dame à cheveux blancs, je serai la providence des demoiselles à marier, vous verrez cela. J'ai si bien commencé!

Mais ni Etienne ni Gabrielle n'écoutaient son bavardage; ils n'étaient pas bien sûrs d'être tout à fait éveillés.

—Pour ménager nos familles, nous ne dirons rien tout de suite, continua Colette; nous attendrons le coup du départ ou, si vous le préférez, nous ferons notre déclaration ce soir, au dessert, puisque nous dînons ensemble, aux Mouettes.

—Je ne sais pas si je puis dîner chez vous dans ces conditions-là, interrompit Etienne.

—Et pourquoi ne viendriez-vous pas? répliqua Colette. Nous sommes toujours amis, monsieur de Brécourt, et vous dînez avec nous. D'ailleurs, les dames Dumont seront de la partie... Mais, si vous le permettez, je garderai, jusqu'au dessert inclusivement, la jolie bague d'émeraude que vous m'aviez donnée. Si l'on apprenait maintenant la grande nouvelle, ce seraient des histoires à n'en plus finir, ce que je ne veux pas, pour deux raisons: d'abord, mon oncle n'est pas très bien depuis quelques jours; ensuite, nous devons avoir un entremets à la praline dont vous me direz des nouvelles, et qu'il faut manger en paix. Rien que d'y penser, l'eau me vient à la bouche.

Devant ces raisons, Etienne fut tout de suite convaincu.

Le trio se sépara bientôt, la conversation ne marchant pas. Mais, de bonne heure, ce soir-là, Etienne se rendit aux Mouettes pour le dernier dîner qu'il devait y prendre, puisqu'il partait le lendemain. Il était mécontent, vaguement heureux, et surtout soulagé comme un forçat auquel on vient d'ôter son boulot.

Ces dames étaient chez une voisine. M. de Chantelan, un peu souffrant, envoya chercher Colette qui arriva aussitôt. Brave homme, et se croyant le complice de deux amoureux, l'oncle Paul retourna à sa chambre, laissant les ex-fiancés en tête à tête dans le jardin, cette veille d'une séparation.

Il y avait, au fond du jardin, à l'angle du mur, un gros arbre sous lequel s'abritaient des chaises et un banc. C'est là qu'ils allèrent s'asseoir. À leur droite, une haie d'obépine noire aux baies rouges servant de clôture; à gauche, un mur bas, à demi caché par des mufliers odorants; en face, sous les fenêtres du salon, de hautes que-

nouilles de roses trémières portaient joyeusement leurs fleurs nacrées, blanches ou grenat. Sur la pelouse, des géraniums mêlaient leur velours ardent au satin clair des bégonias, tandis que d'énormes hortensias bleus s'épanouissaient dans des caisses de bois, à chaque angle de la maison.

La jeune fille eut un sourire pour les fleurs qu'elle aimait; Etienne ne voyait rien. Il paraissait si grave, que Colette n'osa pas dire les paroles enjouées qu'elle avait préparées.

Ils échangèrent d'abord des phrases banales, puis ils se turent pour écouter la grande voix des flots, tandis que là, de l'autre côté de la haie, le soleil descendait vers l'horizon. L'ombre oblique du sycamore couvrait peu à peu tout le jardin. Des rayons roux, traversant les branches aux lourdes feuilles, formaient sur le sable des taches lumineuses; la flamme des géraniums s'éteignait sur la pelouse; au premier étage, les vitres d'une fenêtre étincelaient.

Enfin, Etienne de Brécourt parla:

—Je ne suis pas romanesque, vous l'avez dit souvent. Peut-être un jour épouserai-je votre amie Gabrielle... Mais c'est vous qui, la première, m'avez appris la douceur d'une espérance et la joie d'un rêve réalisé... Il me semblait que j'aurais pu vous rendre heureuse..

Elle le regarda, étonnée; leurs yeux se rencontrèrent, mais ceux d'Etienne étaient redevenus comme toujours paisibles et précis. Elle remarqua cependant, pour la première fois, que ces yeux-là étaient très beaux.

Un peu embarrassée, elle détourna la tête et, s'efforçant de prendre un ton léger, elle déclara:

—C'est Gabrielle que vous rendrez heureuse. Et nous serons une paire d'amis, vous et moi, n'est-ce pas? Comme je ne vous tourmenterai plus, j'espère que vous me trouverez très gentille; mon oncle et ma tante, qui vous adorent, seront toujours enchantés de vous voir, j'en suis sûre. Il faut me promettre de venir à Bellefontaine; nous avons des quantités de fourmillières dans le parc et des fleurs admirables!...

Elle parlait nerveusement, sans bien se rendre compte de ce qu'elle disait, car le sentiment de sa liberté reconquise lui troublait un peu la tête. Etienne, très gêné, balbutiait des mots intelligibles.

Colette continua:

—Nous vous ferons faire des promenades ravissantes! Vous verrez comme c'est joli, là-bas, et comme vous pourrez bien botaniser. À l'occasion, vous m'expliquerez la différence qu'il y a entre une fourmi et un papillon, et vous serez confondu de ma ignorance.



—Mademoiselle! vous vous calomniez.

—Pas la moins du monde! Figurez-vous que j'habite la campagne sept mois de l'année et que, sauf les espèces archi-connues, comme les sapins, les marronniers et les chênes, je ne connais rien de rien aux arbres de nos bois. Pour moi, un arbre c'est un arbre. Je sais qu'ils ont des noms superbes, les uns s'appellent érables, d'autres trembles, ou charmes, mais jamais je ne me suis inquiétée de savoir lesquels correspondent à ces différents noms. Quand je me promène, je ne vois que la place qu'ils occupent dans l'atmosphère et l'ombre qu'ils projettent sur le sol; j'aime leurs teintes en toutes saisons, mais surtout à l'automne, et j'en connais individuellement un grand nombre que je sais fort bien me nommer à moi-même.

—Comment cela?

—Ainsi, il y a "le gros bien sage", "l'écervelé", avec ses branches folles, "le grand curieux" qui a l'air de regarder ce qui se passe chez ses voisins, "le grênocheux", tout en angles et en pointes, "l'alleluia", avec ses bras soulevés comme en un chant d'allégresse, et mon préféré "Mathusalem", le plus vieux, le plus gros, le plus beau de tous. Je vous les montrerai, et vous tâcherez de les reconnaître avant que je les nomme; ensuite, vous me direz de quelle famille ils sent.

Etienne la regardait avec surprise, car jamais elle ne lui avait fait un discours aussi long. Oublieux de leur situation étrange, il répondit:

—Ce sera fort amusant; vous m'enseignerez la poésie et je vous enseignerai la prose. Vous verrez quel élève attentif vous aurez en moi!

—Votre élève sera tout aussi remarquable que le mien, répliqua-t-elle en riant. J'ai toujours l'air de mépriser les gens qui prononcent de grands mots savants, mais au fond, je les envie un peu et je serais très fière d'en dire un jour quelques-uns devant ma tante. Elle n'en pourrait croire ses oreilles.

Tandis que son rire clair s'égrenait dans l'air lumineux, elle ramassa une feuille encore verte que le vent du matin avait jetée sur le sol.

—C'est joli, cela, dit-elle, mais la pauvre petite est morte trop jeune, arrachée en pleine vie, si verte, si vigoureuse.

—C'est que, fit le praticien Etienne, ce sycomore est exposé aux quatre vents...

—Notre arbre est un sycomore!... et je n'en savais rien! s'exclama Colette. Un sycomore! c'est l'arbre de Zachée, dans l'Evangile! Nous avons un arbre biblique! Oh! que je suis contente... Si vous m'aviez dit cela plus tôt, j'aurais aimé deux fois plus notre jardin.

—Pas possible! fit Etienne amusé. Vous voyez bien alors que ma prose et votre poésie ne font pas trop mauvais ménage.

Il ne put savoir quelle réplique Colette lui aurait faite, car, à la fenêtre du salon, Mme de Chantelau appelait les deux jeunes gens.

Au dîner, Etienne joua admirablement son rôle de fiancé, et les parents ne purent rien soupçonner de la rupture accomplie. Le sourire de Colette, quand il adressait la parole à Gabrielle, le gênait cependant un peu et, pour dissimuler son embarras, il se rapprocha du maître de la maison.

Celui-ci semblait vraiment très fatigué, ce soir-là. Pour faire honneur à ses hôtes, il s'efforçait de sourire et de causer, mais il s'arrêtait parfois, sous l'empire de quelque douleur dont il ne voulait pas convenir. À table, il prit un peu de potage, fit mine de se fâcher quand Mme de Chantelau s'inquiéta de lui voir refuser de tous les autres plats; et, pour échapper, dit-il, à la surveillance dont il était l'objet, il quitta la salle à manger avant la fin du repas.

Tout le monde semblait dans la consternation. Colette déclara "qu'il y avait quelque chose" et, sans vouloir goûter au fameux entremets qui était sur la table, sortit à son tour, suivie de Mme de Chantelau.

L'oncle Paul était dans son bureau, étendu sur un sofa, les yeux clos et respirant avec peine. Sa femme et sa nièce s'approchèrent de lui; il ne répondit rien à leurs questions inquiètes. Affolées, elles appelèrent au secours... Les domestiques, les invités, tout le monde accourut. On transporta dans sa chambre le malade qui avait perdu connaissance; Etienne alla en toute hâte chercher un médecin; après un examen sérieux, celui-ci déclara que le mal venait de troubles cardiaques, pour lesquels il écrivit une ordonnance.

Colette pleurait dans un coin; Gabrielle s'efforçait en vain de la consoler. Étienne était partout à la fois, donnant des ordres, s'occupant du malade, calmant l'affolement général et exigeant de Mme de Chantelau qu'elle allât se reposer, sans lui dire que sa présence larmoyante compliquait tout.

Quand M. de Chantelau, revenu de sa syncope, ouvrit les yeux, ce fut Étienne qu'il trouva à son chevet. Tout honteux de sa faiblesse, le pauvre oncle essaya de s'excuser auprès du jeune homme:

—Ce n'est rien!... Seulement un peu de fatigue... Je suis fâché de vous donner tant de peine, disait-il.

Sa femme, accablée de joie à la résurrection de celui qu'elle croyait perdu, se jeta en sanglotant



dans les bras d'Etienne de Brécourt, et Colette, qui respirait enfin, remarqua inconsciemment que "si tout cela n'avait pas été si triste, cette scène aurait été fort drôle".

Le pseudo-fiancé promit alors de ne pas partir le lendemain... Il reviendrait à la première heure, en même temps que le médecin, et si sa présence était utile, on pouvait compter sur lui. Les dames Dumont se montrèrent aussi bonnes et dévouées, et quand on eut installé auprès du malade une brave femme du pays, qui devait passer la nuit, chacun rentra chez soi.

Le lendemain, le docteur déclara que, l'air vif de la mer trop voisine étant très mauvais pour le malade, il serait urgent de l'emmener en Bourgogne aussitôt que ses forces lui permettraient de supporter ce voyage,—le jeudi, comme il avait été convenu tout d'abord, si la chose était possible. Les dames Dumont offrirent de remettre leur départ et d'accompagner leurs amis, mais un tel changement à leur programme ne fut pas jugé nécessaire, puisque Etienne de Brécourt déclara que c'était à lui que cette mission incombait.

—Vous nous rendez un service inappréciable, mon cher enfant, répondit Mme de Chantelau, éperdue de reconnaissance, car la présence d'un homme nous sera bien nécessaire pendant le voyage: tant de démarches, de corvées! sans compter que, au cas où mon pauvre Paul se trouverait trop fatigué, votre présence d'esprit merveilleuse pourrait seule nous donner le courage et l'apaisement.

...Le jour suivant, Gabrielle et sa mère quittèrent Charmoville; elles promirent d'aller à Bellefontaine dès qu'on le leur demanderait.

## XXV

L'état de M. de Chantelau continuant à être satisfaisant, toute la maisonnée s'embarqua au jour dit.

Dès le matin, Colette était allée faire des adieux sentimentaux à ses places préférées: la Crique-aux-Fées, où l'on trouvait de si jolis cailloux; l'anse de la Bonne-Mère, enclose de haute falaises qui, bien souvent, avaient retenti de rires jeunes et joyeux; la Source, limpide et gazonnante dans son nid de rocher. Là, Colette se remémora soudain certain jour de juillet où elle s'était assise à cette place, à côté d'un fiancé qui, devant une mer admirable, avait pu seulement penser à la pêche aux homards! Et le sentiment de sa délivrance, un peu oubliée depuis deux jours, lui revint très vif, apportant à son cœur une bouffée de joie, tempérée cependant par la crainte

d'être ingrate envers cet excellent M. de Brécourt, qui venait de se montrer si bon et si dévoué.

Sa dernière visite fut pour la petite église où la prière se rythmait sur le son des vagues, et où elle apporta, ce matin-là, pour la dernière fois, toute son espérance d'idéal et de bonheur.

En sortant, elle s'arrêta sur la terrasse évanesciente qui formait le parvis de l'église. De ce point culminant, elle apercevait au loin, très loin sur la mer bleue, des voiles brunes et rousses qui semblaient toucher le ciel; plus près, la blancheur mouvante de mouettes au vol mou; plus près encore, à ses pieds, le sable blond de la plage, quand des goémons et des varechs parsemaient de taches sombres. Il y avait peu de monde, à cette heure matinale; quelques enfants du pays barbotant dans des flaques d'eau, des femmes de pêcheurs ramassant les herbes marines et un monsieur dressant en pleine lumière sa silhouette élançée.

Colette reconnut aussitôt Etienne de Brécourt.

—Que fait-il là? se demanda-t-elle.

Et, le voyant se pencher sur le sable, elle ajouta:

—Il manque sans doute une étoile de mer à sa collection de cadavres.

Etienne, attiré peut-être par quelque flaque magnétique, se retourna au même instant et leva les yeux sur l'apparition qui se profilait sur le ciel. Il agita son chapeau en signe de bonjour, et faisant un porte-voix de ses deux mains, il cria à tue-tête:

—Désirez-vous rester là-haut, et monterai-je vous y rejoindre?

—Non, non, attendez-moi, je descends.

Mais déjà il s'élançait pour venir à sa rencontre et la soutenir dans le petit chemin trop raide qui évitait le grand tour par la route.

—Quel beau temps! exclama-t-il, en arrivant auprès d'elle.

—C'est comme un fait exprès, pour nous donner le regret de partir!

—Désirez-vous marcher, ou vous asseoir un peu?

—Revenons aux Mouettes; il est déjà tard.

Ils prirent, par la plage, le chemin de la villa, sans désirer rompre un silence harmonieux, bercé par la voix des vagues. Une fois seulement, Etienne s'arrêta auprès d'un rocher minuscule, posé en plein sable, comme un petit château fort.

—Qu'y a-t-il? fit Colette surprise.

—Un souvenir, mademoiselle. C'est ici que je vous ai vue pour la première fois, le 6 juillet. Vous étiez assise sur ce rocher... Vous portiez une robe blanche, et vous regardiez la mer...



—Comme vous avez bonne mémoire ! s'écria Colette, étonnée. Le 6 juillet!... Vous vous rappelez cette date?...

—Il est probable que je ne l'oublierai jamais, mademoiselle, répondit placidement l'ex-fiancé.

Ces quelques mots firent dresser l'oreille de Colette; elle regarda, du coin de l'oeil, le visage calme de son compagnon. Que voulait-il dire: triste souvenir? bon souvenir?... Mais, sur ses traits impassibles, elle ne put rien deviner de ses sentiments.

"Triste souvenir, sans doute!" conclut-elle avec un petit rire forcé. Ses lèvres ne proférèrent pas cette conclusion désagréable.

Avant de quitter Charneville, au tournant de la route qui conduisait à la gare, la jeune fille regarda une dernière fois la mer verte et lui envoya des deux mains un baiser retentissant. Revendrait-on à cette villégiature aimée qui cette année-là, avait été si funeste au pauvre oncle Paul?

Le voyage se passa le mieux du monde; Etienne fut aux petits soins pour ses compagnons de route; dans la traversée de Paris, sa complaisance fut admirable; ces dames n'eurent à s'occuper de rien; la femme de chambre, Mariette, déclara même que jamais elle n'avait eu si peu à faire. Quant au malade, il se trouva tout le long du trajet dans des conditions si favorables qu'il ne ressentait aucune fatigue en arrivant le soir même à la gare de la petite ville dont dépendait Bellefontaine.

La propriété des Chantelau méritait bien le nom de château qu'on lui donnait dans le pays.

On accédait à sa grille monumentale par une large et courte avenue de noyers commençant à la route nationale. La grille s'ouvrait non sur une cour, mais sur une vaste pelouse en hémicycle qu'entourait un épais taillis coupé à son centre, ainsi que la pelouse, par une belle route toute sablée. Cette route, après avoir traversé le taillis, formait une courbe sur la droite et aboutissait à une large terrasse où se déployaient de beaux bâtiments de pierre de taille et de brique: un pavillon central exposé au sud-ouest, et deux ailes allongées, le tout formé d'un rez-de-chaussée et d'un étage, et posé sur un sous-sol à coupiroux.

De la façade du château, on avait une vue merveilleuse sur la vallée de l'Yonne... Le parc d'abord, avec ses pelouses ornées de massifs fleuris qui descendaient en vallonnant, ses allées de platanes séculaires et, en bas, ses taillis et ses bois. Plus loin, la rivière brillante aperçue, de ci de là, entre les arbres; plus loin encore, le village, la vaste campagne et les coteaux chargés de vignes.

Si, entrant dans la maison, on traversait le vaste hall pour sortir par la porte du nord-est, c'était un autre charme, un autre enchantement: on ne voyait d'abord que de la verdure, à ce point que l'air même semblait être teinté; à droite, c'était un bosquet de oytises et de sorbiers laissant voir au second plan les cimes élevées d'un groupe de pins; en face, à perte de vue, une allée profonde et mystérieuse, au sol de gazon, à la voûte arrondie, haute comme une cathédrale; à gauche, quelques vieux troncs, morts, d'arbres jadis superbes, laissés là comme des colonnes où s'enroulaient du lierre et du houblon qui, d'un arbre à l'autre, se rejoignaient en festons et en guirlandes retombantes; au delà de ce décor, à l'ouest, on voyait dans la lumière le parterre, qui descendait en pente douce, et les allées de sable fin.

Colette adorait Bellefontaine; elle le déclara tout net à Etienne de Brécourt, quand elle le rencontra, le lendemain matin, dans le hall du château.

—Vous n'avez rien vu hier soir, dit-elle, en ouvrant la porte du nord-est, mais maintenant regardez. Que dites-vous de cette Émeraude? Respirez bien fort. Sentez-vous cette odeur de feuilles et de plantes? Vous êtes chez le génie des bois; vous êtes dans le royaume des fées, monsieur de Brécourt, vous êtes à Bellefontaine!

Etienne, charmé, emplissait son regard de cette verdure reposante et prêtait l'oreille aux paroles de la jeune fille.

—O'est ravissant, n'est-ce pas? continua coïd. Eh bien! à chaque saison c'est une beauté nouvelle: en automne, il m'arrive parfois de pleurer d'extase; en hiver, quand il neige, c'est la splendeur! La nature est plus poétique que la poésie, quoi que vous en pensiez.

—Mademoiselle!... n'ai-je pas toujours préféré la nature à la poésie?

—Oui, mais la nature laide et petite...: les fourmières et les cailloux.

—La nature n'est jamais laide ni petite, mademoiselle. Et d'ailleurs, si j'aime mieux les cailloux que la musique, j'aime mieux ceci que les cailloux.

Son geste large indiquait les sous-bois mystérieux et la perspective dorée qui s'encadrait à gauche sur les troncs enguirlandés; son enthousiasme paraissait si sincère que Colette, ravie, lui proposa immédiatement de lui montrer la source, marraine de la propriété.

Ils prirent alors la grande allée, ouverte en face d'eux; l'herbe était si épaisse sur le sol qu'ils croyaient marcher sur un tapis d'Orient. À droite, le taillis formait une muraille verte, vaporeuse et



délicatement drapée; à gauche, la tenture, plus mince et souvent déchirée, laissait apercevoir le bleu du ciel et les nuances douces de la vallée. Tout était silence, ombre et fraîcheur. A peine, de ci de là, un étroit rayon de soleil qui, passant péniblement à travers les ramures, venait poser sur l'herbe une goutte de lumière; parfois, un bruit léger de feuilles et de brindilles, et la fuite éperdue d'un lièvre dans le taillis.

—Chasse-t-on, par ici? demanda Etienne de Brécourt.

Colette, qui s'était envolée vers le pays des rêves, retomba lourdement sur notre monde de misère.

—Mon oncle et ses amis organisent quelquefois des chasses pour la destruction des lièvres et des lapins qui, sans cela, dévoreraient nos bois. Je suppose que vous aimez la chasse? demanda-t-elle sur son ton des anciens jours.

—Je ne la déteste pas, avoua le jeune homme en s'excusant.

—C'est dommage que la santé de mon oncle ne lui permette pas de vous offrir cette joie maintenant; mais un peu plus tard...

—Un peu plus tard, je serai en Touraine, mademoiselle.

—Pas si vite! Quand pensez-vous partir?

—Je ne sais pas... Demain, peut-être.

—Demain!

Un regret sincère se trahissait dans ce seul mot. La présence d'Etienne lui était devenue une habitude pas trop désagréable, après tout; il avait si bon caractère et se montrait si complaisant!

—Vous ne pouvez pas partir demain, continua-t-elle, j'ai trop de choses à vous montrer, et mon pauvre oncle a trop besoin de vous.

—C'est que... mes amis m'attendent; je devrais être chez eux depuis deux jours...

—Eh bien! qu'ils attendent encore. Un plaisir espéré longtemps a bien plus de saveur, croyez-en mon expérience.

—Votre insistance me touche infiniment, mademoiselle, mais je ne puis...

—Est-ce pour vous faire prier? demanda-t-elle, rieuse; alors, soyez tranquille, ma tante vous priera, et, s'il en est besoin, je joindrai mes supplications aux siennes. Etes-vous content?

Elle s'était arrêtée pour cueillir des cornoilles et, maintenant, levait vers lui son visage rose, tout en lui offrant sur sa paume ouverte quelques fraits écarlates, mûrs à point. Elle était ravissante ainsi, dans sa robe blanche, et si menue à côté de ces arbres monumentaux, qu'il éprouvait le désir intense de la protéger.

—Oui, je suis content, dit-il en réponse à sa question; je suis content puisque je suppose ainsi que ma présence ne vous est pas trop insupportable; et je ne veux pas que vous me suppliez, il suffit que vous ordonniez.

En même temps, il prit sa main, vide de la cueillette mais encore tendue, et se pencha pour y poser les lèvres. Colette se dégagea vivement.

—Eh bien! eh bien! monsieur de Brécourt! Vous n'avez jamais fait cela quand nous étions fiancés! Il ne faut pas commencer maintenant que nous ne le sommes plus.

Il s'éloigna d'un pas et dit, en s'efforçant de sourire :

—Pardonnez-moi, je l'avais oublié. On n'a jamais vu de situation comme la mienne. Vous portez au doigt l'émeraude de nos promesses; je remplis aux yeux de tous le rôle d'un heureux fiancé; rien n'est survenu pour rompre notre engagement, et tous les projets sont à vau-l'eau! Je ne vous suis rien de rien, mais encore vous m'avez évincé, humilié, que sais-je? Et je ne suis pas fâché, je suis encore là, auprès de vous, comme un bon camarade. Je me demande, au fond, ce que vous devez penser de moi!

Son ton était si piteux et si comique que la jeune fille éclata de rire.

—Vous êtes très drôle quand vous voulez, dit-elle; c'est dommage que vous ne vouliez pas plus souvent.

Elle reprit sa marche feutrée sur le gazon et, d'un air très entendu, expliqua :

—Monsieur de Brécourt, lorsque vous serez vieux et que je serai vieille, "lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs", vous me remercerez de ma fermeté. Vous conviendrez alors que nous aurions fait une jolie sottise en nous épousant. Heureusement que j'ai su m'apercevoir de notre erreur.

—Vous voyez les choses de loin, mademoiselle.

—Oui, quelquefois. Votre supplice après notre mariage aurait été d'autant plus atroce que Gabrielle est mon amie, que vous l'auriez vue souvent et auriez pu constater à chaque fois à quel point elle pouvait vous rendre heureux. Votre ménage, à tous les deux, je le vois d'ici: ce sera l'harmonie parfaite. Quand vous vous promènerez dans un parc, vous vous arrêterez ensemble à tous les brins d'herbe, au lieu de leur jeter des regards obliques et navrés comme vous l'avez fait plusieurs fois tout à l'heure... Vous n'aurez pas de piano dans la maison, excepté un vieux, qu'on n'accordera jamais, pour les invités, mais il sera si mauvais que ceux-ci ne voudront pas y toucher. Vous n'êtes pas convaincu? Écoutez encore: Ga-



bielle est la raison même; elle sera toujours de votre avis, sans discussion! Avec elle, pas d'imprévu, jamais rien de baroque ni d'excentrique... Vous serez heureux, heureux, heureux.

—C'est bien, mademoiselle, admettons que mon sort soit ainsi fixé, dit Etienne, un soupçon dans les yeux, mais vous, que ferez-vous?

—Moi?... oh! ne vous inquiétez pas! répondit-elle en rougissant.

—Cependant... que pensera le monde?

—Le monde, le monde, votre cher monde! Soyez tranquille, ce n'est pas lui qui se chargera de votre bonheur.

Ils firent quelques pas en silence, prirent un sentier à droite et se trouvèrent enfin devant la belle fontaine.

O'était, au milieu d'un cirque de verdure, une sorte de bassin au rebord gazonné; de superbes nénuphars blancs et roses se miraient dans son eau transparente qui laissait voir la mousse et les cailloux de son fond; un filet d'eau gazouilleur s'échappait du bassin, formant un étroit ruisseau qui s'enfonçait dans le taillis; les branches élançées des charmes et des mélèzes projetaient au-dessus de l'étroite clairière une ombre délicate; un sorbier rouge de fruits mettait une flamme dans la douceur reposante de ce lieu.

—Regardez comme ceci, à travers les arbres, ne vous approchez pas tout de suite, dit Colette à mi-voix. Est-ce frais? est-ce joli?

—Je suis heureux de connaître si peu les peintres et les tableaux, répondit Etienne en souriant; car ainsi aucune comparaison artificielle ne s'impose à mon esprit devant la belle nature du bon Dieu, et pardonnez-moi, mademoiselle, de telles comparaisons me sembleraient un amoindrissement.

—Je crois que l'air de Bellefontaine commence à vous canger, dit Colette avec vivacité. Ma parole, vous devenez lyrique!

—Est-ce possible!...

—Vous ne vous en doutiez pas? Alors, vous êtes comme M. Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir.

Un bon rire jeune et frais les rapprocha plus que n'avait pu faire un mois et demi de fiançailles. Ce fut en bavardant comme de bons camarades qu'ils revinrent au bon château.

## XVI

"Gabrielle Dumont à Colette de Chantelau.

"Troyer, 10 septembre 19..

"Ma chère Amie,

"Par pitié, donnez-nous des nouvelles de M. de Chantelau! Songez que nous ne savons rien de vo-

tre voyage. Je comptais cependant sur un mot de vous, ce matin. Allons, chère et paresseuse Colette, un petit effort pour rassurer

"Votre sincère et affectueux amis,

"GABRIELLE"

"Colette à Gabrielle

"Bellefontaine, dimanche

"Chère Gaby,

"Votre carte m'a été remise au retour de la messe, au moment même où je montais à ma chambre pour vous écrire. Je n'obéis donc à aucune sommation en prenant, dans ce tiroir que vous connaissez bien, mon plus joli papier, mon encre la meilleure et une plume neuve, un peu grosse, selon l'habitude qui m'est chère et que vous détestez.

"Avez-vous remarqué l'adjectif que j'ai employé plus haut, Gaby chérie? Une plume neuve! N'est-ce point pour vous prouver par là que ledit tiroir a été ouvert pour la première fois aujourd'hui? Et que, par conséquent, je n'ai pas écrit une seule ligne depuis mon retour? Vous qui savez combien j'aime à noircir du papier, surtout quand ce papier vous est destiné, vous en conclurez judicieusement que je n'ai pas eu l'ombre d'une minute à moi depuis que nous sommes à Bellefontaine. Jugez-en plutôt.

"Mais d'abord, merci de votre affectueux intérêt pour mon oncle. Le voyage s'est admirablement passé: point d'ennuis, de retards, ni d'anticipations. Il faut dire que tout souci nous a été bien épargné par votre fiancé, M. de Brécourt. Maintenant que notre malade est chez lui, qu'au lieu de l'air marin il respire l'air de ses bois et de ses vignes, nous le voyons recouvrer sa bonne santé, si éprouvée à la fin de notre séjour à Charmeville. Le docteur, venu vendredi, nous a bien vite rassurés; mais il faut encore beaucoup de repos à mon oncle: c'est chose facile à lui procurer dans notre thébaïde forestière.

"Tout le jour, il reste dans son fauteuil dominical,—vous savez que j'appelle ainsi le meuble vénérable où l'activité de mon oncle ne voulait abdiquer que le dimanche.—Ce meuble est porté, selon l'heure, dans l'Emeraude ou sur la terrasse, et, en compagnie de ma tante, de M. de Brécourt! et de moi-même, l'oncle Paul vit là des heures calmes et bienfaisantes... Car le fiancé est encore à Bellefontaine; nous l'avons convaincu de son utilité auprès du malade jusqu'à l'arrivée de Philippe d'Orival, et gentiment il a écrit à ses amis tourangeaux pour remettre à plus tard la visite qu'il doit leur faire..



"C'est vraiment un brave garçon, M. de Brécourt! et je suis une amie de tout premier ordre de vous avoir trouvé un mari comme lui! Non, taisez-vous, je sais d'avance ce que vous allez dire... Quelle situation!... c'est impossible, etc., etc. Mais pas le moins du monde, ma petite Gaby! Ne vous faites pas prier comme cela. Je vous assure qu'après votre mariage la situation ne deviendra pas difficile entre nous deux car, votre futur mari et moi, nous sommes une paire d'amis! Ce n'est pas lui qui mettra jamais d'obstacle à notre douce intimité; croyez-en ma parole.

"Pour le distraire, je lui ai fait les honneurs du parc; il est enthousiasmé de notre chez nous. Mes arbres commencent à lui inspirer une véritable sympathie. Figurez-vous que, du premier coup, il a reconnu Mathusalem! Et il l'a trouvé si beau que les mots lui manquaient pour exprimer son admiration.

"Vous ne saviez peut-être pas que Mathusalem est un platane; moi, du moins, je l'ignorais. Il a, au dire de M. de Brécourt, près de deux cents ans. Hein, s'il pouvait parler! Et auriez-vous jamais supposé que l'Alleluia fût un saule?... Quelle chose extravagante! Un saule qui lève les bras au ciel, quand, selon moi, ces arbres ont de longues branches qui pendent jusqu'à terre.

"C'est très amusant, ces petites découvertes. Nous en faisons souvent et chaque fois avec un plaisir nouveau. Je dis nous, car votre fidèle amie n'est pas seule à voir son ignorance éclairée: M. de Brécourt, en échange de ses leçons, reçoit quelquefois les miennes. Ainsi, hier soir, il était tout surpris de la beauté merveilleuse du coucher de soleil. Je crois vraiment qu'en lui signalant certaines couleurs du ciel et certaines formes vaporeuses et fondues de la campagne au crépuscule, je lui ai révélé quelque chose d'inconnu.

"Vous voyez donc que nous sommes loin des persécutions dont je me suis rendue coupable au bord de la mer bleue,

"Je lui parle souvent de vous; il me semble qu'il entend votre nom avec plaisir. Laissez-moi faire tous deux; ayez confiance en moi: c'est votre bonheur que je prépare.

"Je vous l'affirme, Gaby chérie, en vous embrassant bien tendrement.

"COLETTE."

Sa lettre achevée, Colette descendit pour déjeuner.

Le même soir, après une journée bien remplie par les vêpres au village et une promenade à la campagne avec Mme de Chantelau, les deux jeunes gens vinrent sur la terrasse pour voir le so-

leil se coucher. Il faisait un temps admirable: les pourpres et les ors s'étalaient largement sur le ciel mauve, embrasant de leurs reflets les cimes des arbres et le flanc d'un coteau. L'Yonne, entre les saules de ses rives, ressemblait à un collier de corail dont le fil se serait rompu, et les champs assombrés avaient des tons vaporeux indéfinissables. Sur les massifs des pelouses, des suges saignaient, des héliotropes embaumaient... Leur doux parfum rendait presque absolue cette harmonie de la nature en fête.

—Il manque seulement un peu de musique, dit Colette, un violoncelle, une voix dans le silence... un beau ténor, ou mieux un contralto, puissant, profond, parfait comme celui que j'ai toujours rêvé d'avoir.

—Ou mieux encore, reprit Etienne, un rossignol là-bas, dans le platane, ou simplement un chœur de grenouilles...

—Fi! pouh! quelle horreur! s'écria Colette avec un geste de dégoût. Comment osez-vous parler de grenouilles, pour rompre le charme quand je suis en extase... quand, avec un peu d'imagination, j'allais entendre un contralto commencer le grand air de "Samson et Dalila!"...

Etienne avait maintenant son franc parler avec Colette.

—C'est vous qui rompez le charme, dit-il, en parlant de contralto, de ténor et de violoncelle devant la nature toute simple. Le Créateur ne sait-il pas mieux que nous ce qui convient, en mettant au milieu de ses bois et de ses prairies l'orchestre des oiseaux, des grenouilles et des insectes? Tandis que la place de votre violoncelle est dans une salle de concert, et celle de votre contralto sur une scène de théâtre!

—Hérésie! clama la jeune fille, offusquée. Ne comprendrez-vous donc jamais la beauté de la musique? D'ailleurs, Dieu n'a-t-il pas créé les ténors et les contraltos aussi bien que vos horribles grenouilles?

—D'accord! aussi accepterais-je volontiers l'idée d'un pâtre ou d'une bergère chantant une ballade dans les champs. Mais le violoncelle?...

—On ne peut pas discuter des choses comme celles-là, répondit Colette, dépitée. C'est vraiment triste de vous voir aussi insensible aux belles choses!

—C'est vraiment triste de vous voir si mal comprendre la nature... répliqua le jeune homme.

—Je ne comprends pas la nature!... moi!... Ah! cela vous va bien à dire! Quand vous n'avez pas même une émotion devant les spectacles de la mer et que, dans tel jour de beauté, vous trouvez



que c'est le jour rêvé pour la pêche au

otion n'est pas synonyme de compréhension. Je crois que la nature vous émeut, mais je ne crois pas que vous la compreniez vraiment.

Colette était si stupéfaite, qu'elle ne trouvait rien à répondre. Etienne continua :

—Pour ceux qui la comprennent, l'orchestre des humbles, qui vivent d'elle et en elle, est le seul qui convienne. Pour ma part, je ne sens rien de plus prenant que le chant du grillon, un soir d'été. L'avez-vous jamais remarqué?

—Vous êtes injuste, monsieur de Brécourt ! Quand il s'agit de vos chers insectes, vous ne vous connaissez plus. Certes, j'ai entendu le grillon; sa cantilène est un peu triste et monotone, mais non sans charme, et je me suis demandé souvent comment une si petite bête pouvait avoir une voix si forte...

—Vous savez bien, mademoiselle, que le grillon n'est pas réellement un chanteur.

—Pas un chanteur?... Alors, pourquoi chante-t-il ?

—Il ne chante pas, il joue du violon tout simplement.

—Quelle histoire!

Les pourpres du ciel s'étaient transformées en roses pâles... Les vapeurs de la vallée se condensaient en flocons de soie; les héliotropes disparaissaient dans l'ombre.

—Mademoiselle, reprit Etienne, connaissez-vous le nom d'un très grand savant qui a consacré toute sa vie à l'étude des insectes: Joseph-Henri Fabre?

—Vous continuez à être injurieux, monsieur de Brécourt.

—Toutes mes excuses, mademoiselle. Avez-vous la quelque chose de ses œuvres?

—Ah! non, par exemple; Dieu m'en préserve! Les fourmis ne m'intéressent pas, moi.

—C'est dommage! Vous verriez, en lisant ces pages très simples, qu'on peut être savant et poète à la fois, et que ceux qui aiment vraiment la nature ne se bornent pas à des sensations de plaisir ou d'admiration devant elle, mais qu'ils en sentent l'intelligence humble et profonde. Peut-être vous délivreriez-vous ainsi de vos idées préconçues et quelquefois injustes.

Colette, intimidée par ce ton ferme, si différent de la soumission admirative à laquelle il l'avait habituée et dont il se croyait dégagé, maintenant qu'ils étaient simplement de bons camarades, Colette retint les mots piquants qu'une telle prétention faisait monter à ses lèvres. Elle regarda en

silence les roses du ciel se fondre en teintes d'opale, et les détails de la plaine disparaître dans une brume violacée; elle entendit la voix d'Etienne sans comprendre le sens de ses paroles, et, saisie enfin par une impression soudaine d'obscurité, de solitude et de froid, elle s'aperçut que le spectacle merveilleux était terminé et que son compagnon n'était plus auprès d'elle.

La fraîcheur du soir courut sur ses épaules en un léger frisson; elle se dirigea lentement vers le château dont le vestibule était brillamment éclairé. Comme elle arrivait à la porte du hall, Etienne sortait, un châle sur le bras.

—Je pensais que vous aviez froid, expliqua-t-il.

Elle le remercia d'un geste et franchit le seuil de la maison. Il la suivit, mais, soudain, elle s'arrêta, prêtant l'oreille à un son frêle, à peine distinct. Là, sous ses pieds, semblait-il, venant du sous-sol ou de quelque recoin obscur de la muraille, le violon d'un grillon donnait une sérénade plaintive et monotone.

—Est-ce lui? demanda-t-elle.

—C'est lui, notre petit violoniste, le grillon bordelais sans doute, si rare et si précieux en cette saison...

Il la laissa entrer seule au salon et, quelques minutes plus tard, il y parut à son tour, portant un livre qu'il brandit malicieusement dès le seuil de la porte.

—Je vous présente l'ennemi, dit-il; ils sont dix frères comme cela, et, voyez ma chance, j'ai justement apporté le bon!

Puis il expliqua à M. et Mme de Chantelau ahuris :

—Un livre d'entomologie, madame, un livre d'Henri Fabre, pour apprendre à Mlle Colette ce que c'est qu'un grillon.

La jeune fille prit un air de martyre et alla s'asseoir près de la fenêtre sans ricaner d'où elle apercevoir jusqu'au zénith le ciel gris perlé qui peu à peu se remplissait d'étoiles.

—Il veut me rendre ma persécution de Charmeville. Comme il se venge! pensa-t-elle avec un soupir.

Mais le comique de la situation lui apparut aussitôt et, gardant à grand-peine son sérieux, elle se tourna à demi vers Etienne de Brécourt qui commençait sa lecture.

Tout de suite, elle fut intéressée. Le savant présentait le grillon comme un être pensant; il entremêlait sa prose de citations poétiques; il donnait un apologue dont l'humble insecte était le héros, et l'attention était ainsi conquise. Etienne, lecteur habile, sut à propos raccourcir les pages un peu longues et supprimer les passages plus



arides ou plus techniques, laissant l'auditoire intéressé par les impressions personnelles de l'auteur, sa façon si simple et si naïve de conter ce qu'il a vu, sans prétendre imposer son autorité, ni donner de leçons, tandis qu'à chaque page l'âme du poète reparaisait.

En appuyant un peu sur les mots, Etienne lut enfin :

"Je ne connais pas de chant d'insecte plus gracieux, plus limpide dans le calme profond des soirées d'août. Que de fois me suis-je couché à terre, contre un abri de romarins, pour écouter le délicieux concert de l'Harmos!..."

"Là-haut, juste au-dessus de ma tête, la constellation du Cygne allonge sa grande croix dans la voix lactée; en bas, tout à mon entour, ondule la symphonie de l'insecte. L'atome qui dit ses joies me fait oublier le spectacle des étoiles. Nous ne savons rien de ces yeux célestes qui nous regardent placides et froids, avec des scintillations semblables à des clignements de paupières.

"La science nous parle de leur distance, de leurs vitesses, de leurs volumes; elle nous accable de membres énormes, nous stupéfie d'immensités, mais elle ne parvient pas à émouvoir en nous une fibre. Pourquoi? Parce qu'il lui manque le grand secret, celui de la vie. Qu'y a-t-il là-haut? Que réchauffent ces soleils?

"En votre compagnie, ô mes grillons, je sens au contraire tressaillir la vie, âme de notre motte de bone; et voilà pourquoi, contre la raie de romarins, je n'accorde qu'un regard distrait à la constellation du Cygne, et je donne toute mon attention à votre sérénade. Un peu de glaïse animée, apte au plaisir et à la douleur, dépasse en intérêt l'immense matière brute."

—Voilà pourquoi sans doute, moi que n'émeuvent pas non plus certains grands spectacles, je trouve tant de plaisir complet à l'étude des insectes, et même à celle des plantes, conclut Etienne en fermant le livre.

Il s'adressait à Colette, mais Mme de Chantelau répondit :

—Je comprends parfaitement cela.

—C'est délicieux, dit l'oncle.

—Ne trouvez-vous pas, mademoiselle, qu'on peut être un grand savant et en même temps un poète ému et vibrant?

Trop franche pour nier une chose qui la contrariait cependant, elle répliqua :

—Cette fois, vous avez raison, j'en conviens, mais un tel cas est si rare!...

Elle leva les yeux vers le ciel où l'armée des étoiles scintillait; mais, ce soir-là, leurs yeux lu-

mineux lui semblèrent singulièrement placides et froids.

Rentrée dans sa chambre, elle ajouta un feuillet à sa lettre pour Gabrielle :

"Vous qui êtes une scientifique, ma Gaby, vous savez certainement que le grillon n'est pas un chanteur mais un violoniste. Moi, j'ai appris cela aujourd'hui et je n'en reviens encore pas. Mes maîtres ont été bien coupables de me laisser dans l'ignorance de tant de choses intéressantes, ou amusantes, car l'instrument musical du grillon est tout ce qu'il y a de plus amusant à étudier. Je n'aurai point de repos que je n'aie capturé un de ces charmants insectes. Malheureusement, ils sont bien difficiles à trouver en septembre..."

"Bonsoir, chérie, je tombe de sommeil.

"COLETTE."

## XVII

—Voyez-vous, il y a deux manières d'aimer la campagne: la manière sentimentale et la manière pratique, disait le lendemain Etienne de Brécourt à Colette de Chantelau.

Ils revenaient tous deux d'une excursion à travers le parc; lui, portant sa boîte à herboriser bien approvisionnée de plantes choisies; elle, les bras chargés d'une moisson de fleurs et de branches de sorbier, personnifiant ainsi chacune des deux manières d'aimer la campagne qu'Etienne venait de dénoncer.

Leurs yeux étaient animés par le plaisir de la promenade; leurs lèvres, toutes frémissantes de propos amis et de rires joyeux, oui, de rires, car Etienne savait et pouvait rire; Colette en avait l'étonnante révélation ce jour-là. Comme l'est vrai de dire que nos destinées sont écrites là-haut! Ainsi, de détestables fiancés peuvent devenir de merveilleux amis!... L'important est de ne point contrarier le destin ni la raison... Vraiment, la vie est très bonne quand on sait en tirer parti, quand on sait maîtriser les événements au lieu de s'en rendre esclave et remettre dans le droit chemin ce qui s'en écartait.

—Et quelle est la meilleure manière d'aimer la campagne? demanda malicieusement Colette.

—Chacun a ses avantages et ses défauts, ma demoiselle; je m'en suis aperçu aujourd'hui. Hier encore, je croyais la mienne parfaite, mais quand vous m'avez arrêté dans la clairière pour me faire admirer la vallée de l'Yonne, toute fraîche entre les arbres qui l'encadrent, quand vous m'avez montré la variété infinie des nuances et l'harmonie des bois, du ciel, de la lumière, quand vous m'a-



vez dit cette poésie qui semblait faite exprès pour ce paysage, j'ai senti une émotion que je ne connaissais pas...

—Vraiment? Que je suis contente! s'écria Colette. Cette poésie... je m'en souviens à peine, ce sont des bribes, des fragments... Que diriez-vous alors, si c'était la poésie tout entière?

—Telle que vous l'avez dite, c'était charmant, mademoiselle.

Très flattée, elle s'arrêta, et, d'une voix chantante, répéta pour Etienne les vers qu'elle avait récités pour elle-même une heure plus tôt :

Le bois sombre descend d'un plateau de bruyère,  
Va, vient, creuse un vallon, puis monte, vert et  
[noir,  
Et redescend en fins bosquets où la lumière  
Filtre et dore l'obscur sommeil du cimetière  
Qui s'étage bercé d'un vague nonchaloir.

Il fait un de ces temps ainsi que je les aime,  
Ni brume ni soleil! Le soleil deviné,  
Pressenti, du brouillard mourant dansant à même  
Le ciel très haut qui tourne et fuit, rose de crème;  
L'atmosphère est de perle et... les champs... d'or  
[fané.

—C'est curieux, dit Etienne quand elle eut fini, c'est curieux, mais ce n'est plus cela; je ne retrouve pas, cette fois, le plaisir que j'ai ressenti tout à l'heure quand vous avez dit les mêmes mots devant un paysage fait pour eux. La combinaison du bois, du ciel, du brouillard et de la poésie formait un plat délicieux,—pardonnez-moi cette comparaison prosaïque,—mais la poésie toute seule, c'est comme si vous m'offriez seulement les conditions d'un ragoût. Pour que j'y retrouve le même plaisir, il me faut le ragoût tout entier.

—C'est très ingénieux, dit Colette, amusée, et je vous comprends tout à fait, car j'éprouve, dans mon genre, des sentiments analogues aux vôtres. Ainsi j'ai été ravie, tout à l'heure, d'examiner avec vous cette jolie petite araignée qui faisait sa toile entre les branches d'un noisetier: le cadre lui convenait, c'était un petit morceau de nature dans la grande nature, une toute petite partie d'un tout harmonieux, une infidèle pulsation des grands flux de la vie, et j'ai joui profondément des explications lumineuses que vous m'avez données mais reprenez cette araignée, mettez-la sous une cloche, ou bien étudiez son cadavre, le charme sera rompu, je ne trouverai plus d'intérêt ni de plaisir dans ce que vous m'apprendrez à son sujet.

—C'est bien ce que je viens de dire, mademoiselle; outre la manière purement sentimentale d'aimer la nature, il y a la manière pratique, scientifique. L'idéal serait de les réunir, pour jouer en artiste et comprendre en savant. On éprouverait alors un sentiment complet, fécond en joies, supérieur, presque divin. Certains êtres d'élite doivent posséder cette perfection, mais je crois que bien peu de nous y sont tout à fait aveugles et sourds...

—Vous avez raison, convint Colette en souriant.

Encouragé par cette approbation, il continua:

—Quand on n'a pas le bonheur d'être une de ces créatures d'élite, ce qui doit se rapprocher le plus de l'idéal rêvé, c'est l'union des deux cœurs, de deux intelligences qui se complèteraient, formant un tout parfait, embelli, amplifié, par l'amour.., Qu'en pensez-vous, mademoiselle?

Le visage de Colette s'était empourpré. Elle se détourna et répondit, sans regarder Etienne:

—Pour moi, la perfection idéale est l'union de deux cœurs et de deux intelligences semblables, partageant les mêmes enthousiasmes, se comprenant sans paroles nécessaires, parce qu'ils sentent et pensent de même et qu'ils ne se heurtent jamais.

—Oui, votre thèse peut se soutenir, mademoiselle, répondit placidement le jeune homme.

Il faisait un temps parfait; une brise chargée de senteurs balsamiques entretenait sous les grands arbres une fraîcheur délicieuse; mais, sans répondre aux appels tentateurs des cornouillers, les promeneurs se hâtèrent vers le château, car Colette voulait disposer en gerbes toute sa moisson avant le déjeuner.

Parmi les branches, un merle siffla, puis ce fut encore le silence, à peine troublé par le pas feutré des deux jeunes gens et les brèves syllabes qu'ils échangeaient.—"Quel beau cytise!"—"Où mène ce petit chemin?"—"N'écrasez pas ce pauvre petit crapaud!" Tous deux jouissaient pleinement de ce jour ensoleillé.

Soudain, dans le silence du bois, une voix d'homme s'éleva, un beau ténor qui lança à pleins poumons :

Sakut, ô mon dernier matin!...

—Voici un de vos rêves réalisés, mademoiselle, dit Etienne, un ténor dans le silence de la nature...

Mais il se tut, voyant Colette pâlir tandis qu'elle murmurait faiblement :

—Qui vient là?



Au même moment, un jeune homme apparut au bout de l'allée. De taille moyenne et bien prise, il avait un visage joyeux, des yeux clairs qui riaient, une fine moustache blonde, un teint que, sous le hâle, on devinait délicat. Son front et ses cheveux disparaissaient sous un panama.

— Ah! vous voilà, quelle chance! s'écria-t-il en apercevant les promeneurs. Comment allez-vous, Colette?

Etienne pâlit à son tour, à la vue de la jeune fille qui, blanche comme un lis, tremblait de tous ses membres; ses yeux exorbités semblaient voir un spectre, et sa moisson fleurie gisait dans l'herbe, à ses pieds.

— Eh bien! Colette, ne me reconnaissez-vous pas? fit l'étranger, qui s'était découvert et s'avavançait, la main tendue.

Alors elle sembla se remettre et dit :

— Nous ne vous attendions pas aujourd'hui, Philippe...; je suis étonnée de vous voir... Philippe d'Orival, le filleul de ma tante, ajouta-t-elle avec un effort, en s'adressant à M. de Brécourt.

— Et vous, monsieur, vous êtes le fiancé de Colette? constata le nouveau venu avec un sourire épanoui.

Sans répondre à ce joyeux garçon, Etienne considérait toujours Colette, tandis qu'un travail lumineux se faisait en son esprit. Le trouble, la pâleur de sa compagne, si insouciantes quelques minutes plus tôt, décelaient une émotion profonde et donnaient corps à un vague soupçon qu'il avait eu déjà, sans vouloir s'y arrêter. Dans un éclair, il comprit tout; Colette aimait son ami d'enfance; ce sentiment, sans doute endormi, s'était éveillé depuis ses fiançailles par une circonstance imprévue; maintenant tout s'expliquait. Ce qui semblait caprice et bizarrerie n'était que la tentative désespérée d'un cœur qui s'était promis à un indifférent et qui voulait se reprendre.

Une douleur aiguë fut la conclusion de ce raisonnement, ainsi qu'une grande pitié pour celle qui avait dû tant souffrir de l'erreur de ses fiançailles. A cette minute même, la résolution d'Etienne fut prise: puisque, à cause de lui, elle avait été très malheureuse, maintenant il l'aiderait à reconquérir son bonheur.

Mais pourquoi, pourquoi était-il venu à Bellefontaine?

Le joyeux Philippe, tout au plaisir de se retrouver dans le bois familier, n'avait remarqué ni le trouble de Colette, ni la froideur d'Etienne. Les bras chargés de bouquet ramassé dans l'herbe, il riait et causait, sans s'apercevoir qu'il faisait seul les frais de la conversation.

Il raconta que, la veille, le désir intense de revoir les Chantelau lu étant venu, l'avait planté là, sans façon, amis et invités, et pris le soir même le train pour Garaine, où il avait couché afin de ne point arriver en pleine nuit au château. Sa mère avait essayé vainement de le retenir, alléguant la présence chez elle d'une importante famille bretonne qui serait, bien sûr, offensé de la disparition subite du fils de la maison. Rien n'avait pu le décider à remettre son départ au lendemain.

— Et me voilà! conclut-il d'un air conquérant. La famille bretonne fait la tête; mais je suis ici, c'est l'essentiel.

O'était bien le gai compagnon d'autrefois... Colette, remise de son émotion par cette atmosphère retrouvée d'insouciance et de bonne humeur, jeta sur Etienne de Brécourt un regard malicieux: car elle pensait bien que la désinvolture de Philippe devait remplir d'étonnement un homme si raisonnable.

Mais, quel que fût le sentiment de l'ex-fiancé, rien n'en parut sur son visage impassible.

Le contraste qu'offrait à ce moment les deux jeunes gens, l'un si brun, si calme et si correct, l'autre blond, exubérant et épanoui, ce contraste était si complet et si amusant, se dit Colette, dont le cœur débordait de joie, qu'elle éclata d'un rire clair.

— Vous êtes bien toujours le même, Philippe, toujours imprévu et spontané. Je croyais que vos voyages vous avaient rendu méconnaissable.

— Cela, c'est une phrase de ma mère, interrompt le jeune homme. Elle le répète, ou plutôt le répétait à qui voulait l'entendre.—on s'imagine si facilement ce qu'on désire!—Pourtant, je suis resté le même sous toutes les latitudes: A Ceylan, il me prit un jour l'idée de voir Yokohama. J'abandonnai aussitôt mes projets d'excursion, mes compagnons de route, mon billet de paquebot pour une autre destination et je partis pour le Japon. Mon "boy" n'en revenait pas. En Egypte, devant le Sphinx, ce fut la Bourgogne que je voulus revoir... Aussitôt pensé, aussitôt exécuté. Je revins en France par le moyen le plus rapide, sans m'arrêter à aucune des escales prévues. C'est pourquoi, après avoir fait le tour du monde, je n'ai vu ni Constantinople, ni Vienne... C'est pourquoi, aussi mes voyages me coûtent si cher.

— Et c'est encore pourquoi vous êtes si heureux de vivre, Philippe!

Ils avaient repris, à pas lents, le chemin du château. Le bois éclairci, à leur droite, laissait apparaître la perspective du parterre et de la vallée de l'Yonne, toute dorée sous le soleil de midi; le parfum des réliotropes montait dans l'air



calme; un train siffla très loin, derrière les océaux.

Etienne, à l'écart, se faisait oublier pour ne troubler en rien la douceur de cette entrevue; il pensait avec mélancolie aux jours heureux qui venaient de s'écouler, se disant que tout cela ne reviendrait plus... et que ses amis de Touraine réclamaient sa présence...

—Oui, c'est bon de vivre, répétait Philippe; c'est si bon que je n'ai encore jamais rien trouvé de meilleur. Voyez-vous, Colette, tout m'est une joie: le soleil, la rivière, ce train qui passe, les fleurs que je porte. Ces marguerites, avec leur cœur d'or, me feraient adorer la vie, si je ne l'adorais déjà. Et même, sans toutes ces causes de joie, je trouverais un bonheur suffisant dans mes souvenirs, dans mes projets, dans la surprise de marraine tout à l'heure, dans la tête de l'importante famille bretonne à l'annonce de mon départ, moins énigmatique, mais tout aussi rigide que le sphinx de Gèh, quand je lui eus faussé compagnie...

—Décidément, vous n'avez pas changé, Philippe.

—Hélas! non, je n'ai pas changé! Mon insouciance et mon caprice ont fait le tour du monde avec moi; et je défie qui ou quoi que ce soit de jamais rendre raisonnable l'étourdi que je suis. Vous rappelez-vous, Colette, l'histoire des nouveaux voisins que j'avais oubliés dans le salon?

—Ah! oui, les Lelièvre qui venaient d'acheter la Colombière, et qui, revêtus de majesté, de soie et de drap fin, s'empresaient de faire à ma tante leur visite d'arrivée. Si je m'en souviens!...

A cette évocation, Colette fut prise d'un accès de rire qui mit des larmes dans ses yeux.

—Si je m'en souviens! répéta-t-elle. Nous étions tous dans le parc, les parents et un tas de jeunesse. Les parents causaient, la jeunesse jouait au croquet; vous étiez absent pour je ne sais pas quelle raison. Notre partie était très animée; votre ami Marcel faisait des merveilles quand survint une discussion à propos d'un coup douteux.

—Cette discussion était si bruyante, continua Philippe, que je l'entendis de la pelouse aux géraniums, cinq minutes avant d'arriver auprès de vous. Et quand je pus vous voir... Quelles figures rouges, quels yeux brillants, quels gestes véhéments!

Dès qu'on m'aperçut, je fus entouré, pris pour arbitre, obligé d'exprimer des sentiments d'approbation et de blâme; et j'eus l'imprudence d'accepter une si lourde responsabilité. Conspué par les uns, porté en triomphe par les autres,—je crois que vous étiez du nombre de ces derniers...

—Parfaitement!

—...Je perdis la tête, oubliant le ciel, la terre et les voisins dans le salon. Puis je conservai mon rôle d'arbitre jusqu'à l'heure du thé.

—C'est alors que se produisit la catastrophe, dit emphatiquement Colette, s'adressant à Etienne. Nous revenions tous, joyeux, pour prendre le thé au château, quand, en arrivant sur la terrasse, nous vîmes s'éloigner un couple majestueux: Monsieur, grand et sec, très raide, tout de noir vêtu; Madame, courte et boulotte, dans une robe de satin bleu, le chef couronné de lilas et de roses. Ils se dirigeaient, sans paraître nous voir, vers l'allée des voitures où attendait une victoria attelée de deux chevaux gris, et, tout intrigués, nous nous demandions: "Qui sont-ils? pourquoi fuient-ils?" Quand un cri rauque et étouffé nous fit tourner la tête. Philippe d'Orival, ici présent, s'était arrêté sur la pelouse et, les mains crispées à sa poitrine, les yeux dilatés d'horreur, regardait le couple mystérieux: "Bonté du ciel! je les avais oubliés", gémit-il quand il fut en état de parler. Et il expliqua que, quarante-cinq minutes plus tôt, en traversant le salon pour aller dans le parc, il s'était trouvé nez à nez avec ce monsieur et cette dame qui entraient. Les arrivants, aimables et loquaces, avaient alors commencé une conversation avec lui, tandis que, navré, il pensait aux ombres pleines de fraîcheur sous lesquels une bande joyeuse d'amis l'attendait. Pour avoir un prétexte poli de s'éloigner, il s'était chargé d'aller lui-même annoncer cette visite à Mme de Chantelau. Vous savez le reste.

—Et qu'advint-il ensuite du couple mystérieux? demanda Etienne en souriant.

—Ma tante courut, ou plutôt vola jusqu'à lui, continua Colette. Le groupe qu'ils formèrent tous trois me parut si drôle que j'éclatai de rire: Lui et Elle, très raides, dans la digne attitude de gens notables outragés; ma tante, toute grâces et sourires, faisait des gestes désolés, et pendant ce temps Mme d'Orival disait: "Mon petit Philippe, vois dans quelle situation tu as mis marraine! Je t'en prie, va t'excuser!" Mais Philippe ne voulait rien entendre, "Dis-leur ce que tu voudras, gémissait Mme d'Orival, mais je t'en supplie, Philippe, va t'excuser." Alors, il y alla, comme un chien qu'on fouette... Et son ami, l'honnête Marcel, lui donna un conseil suprême: "Tu feras mieux de leur dire la vérité!"

—La jolie corvée! soupira Philippe. Il fallait voir la tête des Lelièvre! Croiriez-vous que ces idiots-là en ont voulu à marraine pendant toute la saison, et qu'ils me gardent encore rancune, à



moi. Enfin! peut-être, cette année, daigneront-ils oublier qu'ils m'ont vu autrefois.

—J'ai bien peur que non, soupira Colette, avec un petit air de commisération enjouée.

Elle était fraîche et brillante sous son grand chapeau blanc; jamais Etienne ne l'avait vue si jolie. Le cœur serré, il regardait cette gaieté inaccoutumée, cet entrain qu'il ne lui connaissait guère et qui disait si naïvement le secret de ce jeune cœur. Désormais insensible aux beautés de la nature en fête, il ralentit le pas, sachant que son absence ne serait point remarquée. Puis il disparut dans le taillis et, bien caché par les broussailles, cet homme impassible prit sa tête à deux mains et pleura.

A la fin du déjeuner qui réunit tous les hôtes du château, une heure plus tard, Etienne de Brécourt déclara que, ses amis de Touraine n'admettant plus aucune excuse, il partirait le lendemain pour se rendre chez eux.

Ce fut un chœur de protestations.

—Jamais de la vie! Nous ne vous laisserons pas partir, vos Tourangeaux se passeront de vous cette année.

—Je ne voudrais pas les fâcher, répliqua docement le jeune homme, et je n'ai aucune raison valable à leur donner pour prolonger mon séjour ici.

—Aucune raison... répéta Mme de Chantelau scandalisée. Eh bien! et votre fiancée?

Etienne baissa les yeux, et, d'une voix toute changée, répondit:

—Mlle de Chantelau ne vous a-t-elle pas dit, madame, que nous ne sommes plus fiancés?

M. de Chantelau repoussa brusquement sa chaise en arrière; sa femme laissa échapper un cri aigu; Philippe d'Orival posa si maladroitement son couteau sur la table qu'il roula jusque sur le parquet. Mais Etienne ne vit rien, que les yeux de Colette, éperdus de reconnaissance.

—Qu'est-ce que cette plaisanterie? gronda enfin l'oncle Paul.

—Oh! Monsieur, pensez-vous que j'oserais plaisanter sur un pareil sujet!...

Son ton, particulièrement grave, ne laissait aucun doute sur la sincérité de cette phrase. D'ailleurs en présence de Philippe que, les goûts d'Etienne et les siens n'ayant pas la moindre compatibilité, ils avaient jugé meilleur de ne point se lier pour la vie l'un à l'autre.

Cette fois, il ne s'agissait plus d'un caprice d'enfant: M. de Brécourt lui-même avait accepté la rupture. Mme de Chantelau ne pouvait donc, sans perdre sa dignité et celle de Colette, faire d'objection ou refuser d'admettre la chose accom-

plie. Aussi garda-t-elle un silence prudent, tandis que son mari disait que, de sa vie, il n'avait rien vu d'aussi fantastique.

—Ce matin encore, ajouta-t-il, nous nous félicitions de votre bonne entente, car vous avez l'air d'une paire d'amis, M. Etienne et toi, et nous espérons que vous feriez un ménage parfait. Je suppose que vous n'avez pas pris une telle résolution sans avoir bien réfléchi de part et d'autre, mais... je ne puis m'empêcher de regretter ce mariage qui me plaisait...

Tante Marie, atterrée, ne disait toujours rien.

Philippe d'Orival, revenu de sa surprise, rompit un silence gênant en éclatant de rire.

—Eh bien! vrai, vous en avez de bonnes! exclama-t-il. Je vois, ma chère Colette, que vous êtes toujours prime-sautière comme autrefois. Et moi qui vous avais apporté un cadeau de noces! Mais je ne vous le donnerai pas, mademoiselle; je ne vous dirai même pas ce que c'est.

Son ton joyeux mit une flamme heureuse dans les yeux de Colette, tandis qu'Etienne souriait d'un sourire triste et doux.

Mme de Chantelau, très contrariée de cette aventure, regagna sa chambre aussitôt après le déjeuner. Sur un signe péremptoire, sa nièce la suivit, riant sous cape. Ce furent alors des reproches à n'en plus finir, des lamentations, des paroles amères. Colette avait-elle perdu la tête? Comment, comment, peut-on gâcher son avenir à ce point? Ah! oui, elle en retrouverait des maris comme celui-là!... Sa vie ne serait pas assez longue pour pleurer sa folie!... Et puis, conçoit-on qu'une jeune fille bien élevée ose faire une chose pareille, toute seule comme une abandonnée, sans consulter sa famille!...

—Hé! ma tante, ne vous ai-je donc rien dit, à Charmeville?

—Tu es une entêtée, Colette, une indisciplinée et une sottise. Ah! tu agis à ta guise, tu as des idées indépendantes! C'est bien, ma petite fille, à ton aise. Mais je te donne ma parole que ni ton oncle ni moi nous ne nous occuperons de te marier. Débrouille-toi comme tu l'entendras. Et tu coifferas sainte Catherine, mon enfant, c'est moi qui te le prédis.

—Ma tante, ma petite tante, ne dites pas des horreurs pareilles. Voyons, qu'est-ce que vous me reprochez? Vous conviendrez que ce n'est pas de ma faute si M. de Brécourt ne veut plus de moi.

—Pas ta faute! après tout ce que tu lui as fait, après tes taquineries, tes persécutions!...

Mme de Chantelau continua ses lamentations indignées, et Colette dut se contenter d'un demi-



pardon, que, devant l'irréparable, on fut contraint de lui accorder.

Satisfaite d'être "sortie de l'impasse", la jeune fille alla sur la terrasse, pensant y trouver son fiancé et Philippe d'Orival; personne n'était là. Elle descendit alors dans le parc, se rendit aux places familières, sous la charmille, dans l'allée de platanes, et découvrit enfin Etienne qui, assis au pied de Mathusalem, lisait ou feignait de lire. Dans l'ombre épaisse qui l'enveloppait, le jeune homme semblait plus pâle qu'à l'ordinaire. Colette admira sa distinction, la gravité de son maintien, et malgré l'élan de son cœur reconnaissant, elle s'arrêta soudain, n'osant plus avancer, intimidée pour la première fois devant lui.

Cependant, il l'avait aperçue, toute blanche dans sa robe légère, et toute menue comme une petite fée. Un charme nouveau émanait de son sourire; sa voix avait des intonations nouvelles, quand s'approchant de lui, elle prononça lentement:

—Monsieur Etienne, comme vous êtes bon!

Il la regarda dans les yeux et vit qu'elle avait tout compris. Elle savait pourquoi, ce jour même, il avait dit devant la famille réunie des paroles définitives, et, confiante, elle n'essayait pas de le tromper; elle lui abandonnait son secret, très franchement, très simplement.

—Comme vous êtes bon! répéta-t-elle en appuyant sur les mots.

—Et comme vous avez dû me détester! répliqua-t-il avec un sourire.

Mais, très sincère, elle se récria :

—Vous détester, vous, mon meilleur ami !... Car c'est promis, n'est-ce pas? Vous êtes et vous resterez toujours mon meilleur ami.

Elle était si mignonne et si jolie, ses beaux yeux montraient tant de confiance et le désir si vif d'être exaucée, qu'Etienne promit tout ce qu'elle voulut.

—Oui, oui, je suis votre ami, ma petite Colette. Alors, si vous avez jamais quelque ennui ou quelque peine, n'oubliez pas ce beau jour de septembre et ce pacte dont Mathusalem est témoin.

L'arbre séculaire projetait autour d'eux une ombre vaporeuse; au loin la façade du château étalait en pleine lumière ses murs et ses fenêtres aux vitres scintillantes. Tout était paisible, et doux, et lumineux.

Colette vécut là une minute charmante. Etienne, malgré son chagrin, n'était pas tout à fait malheureux.

## XVIII

Il fut décidé, en conseil de famille, que M. de Brécourt resterait encore deux jours à Chantelau, le temps de prévenir ses amis et de faire plus ample connaissance avec Philippe. Un départ immédiat aurait l'air d'une fuite; les domestiques feraient des commentaires, on supprimerait des choses graves; il fallait donc ne rien brusquer, faire montre des mêmes sentiments amicaux les uns pour les autres.

On n'avait rien à se reprocher... et "les gens sérieux ne peuvent être responsables des caprices d'une petite fille", avait déclaré tante Marie, avec un coup d'oeil désapprobateur à sa nièce.

Etienne s'était laissé convaincre, et une partie de pêche fut organisée pour le lendemain matin. Justement le père Duroy avait proposé l'expédition quelques jours plus tôt: ses filets, son bateau et lui-même étaient prêts.

A l'heure dite, les trois jeunes gens partirent avec leur vieux compagnon. Le bateau n'était ni beau, ni même très rigoureusement propre, mais il côtoyait des rives si fraîches, la campagne était si jolie et le ciel si bleu, que Colette y porta un cœur content et un rire épanoui. Elle laissa Etienne et le batelier ramer à tour de bras, et entreprit une conversation joyeuse avec Philippe d'Orival. Les moindres incidents de la promenade faisaient surgir à l'esprit du voyageur quelque souvenir asiatique ou africain, qu'il narrait avec brio; l'imagination de sa compagne se plaisait aux tableaux qu'il évoquait, mais le père Duroy, incrédule, disait avec un hochement de tête: "Ah! Monsieur Philippe, je crois bien que vous nous en contez!" tandis qu'Etienne, impassible, constatait à part soi: "Il est très séduisant!"

—Voyez cette petite plage où nous abordons, dit enfin Philippe; elle me rappelle exactement, en miniature microscopique, la baie de Karikal. Ah! ma chère Colette, qu'il faisait chaud, ce jour-là!

Et, tout en bavardant, il alla s'asseoir avec la jeune fille au pied d'un peuplier, dans la prairie. Quelques souvenirs d'enfance les amusèrent d'abord, puis les souvenirs de voyage revinrent, abondants et colorés sur les lèvres de Philippe. Colette, charmée, croyait voir surgir les grandes forêts hindoues, leurs pagodes dorées; elle croyait entendre le son des gongs et les miaulements des tigres, et, les yeux clos, elle admirait jusqu'à l'extase les firmaments somptueux des soirs orientaux. Dans son plaisir, elle avait oublié tout ce qui l'entourait, la partie de pêche, la promenade en bateau, Etienne et le père Duroy. Des exclamations



et des appels la ramenèrent soudain sur les rives de l'Yonne.

—Que se passe-t-il? demanda Philippe en se levant.

A cent mètres d'eux, sur l'eau, ils voyaient la barque et les deux compagnons qu'ils avaient abandonnés. Etienne ramait tranquillement, tandis que le père Duroy faisait de grands gestes et poussait de grands cris.

—Ce n'est pas une catastrophe, puisque les voilà vivants tous deux, fit Colette.

Avec un soupir, elle ajouta:

—Si nous allions voir ce qu'ils veulent!

—Allons!

Bien à regret, ils quittèrent le tapis d'herbe épaisse où ils s'étaient assis; leurs ombres, devant eux, faisaient des taches brunes, aux formes courtes et grotesques. Les premiers colchiques montraient çà et là leurs petites têtes d'un mauve délicat. Sur l'eau, le père Duroy multipliait ses appels.

—Venez vite voir!... C'est trop dommage que vous n'avez pas été là, monsieur Philippe et vous, mademoiselle Colette!

L'honnête visage du bon Bourguignon rayonnait de plaisir et d'orgueil.

Quand son bateau fut près du saule où s'appuyait Colette, curieuse, il montra, entre les mailles du filet, une énorme carpe, dont les bords désordonnés se répercutaient en brèves saccades dans la légère embarcation.

—Nous avons fait une pêche miraculeuse, expliqua Etienne. Cette carpe pèse bien dix à douze kilos.

—Au bas mot, corrigea le père Duroy, qui aurait volontiers exagéré encore la valeur de sa pêche. Ah! nous avons eu du mal à la tirer.

Colette écarquillait les yeux devant cette bête gigantesque.

—Je n'ai jamais vu un si gros poisson, dit-elle.

—Le fait est qu'il est d'une taille! ajouta Philippe, émerveillé. Mes compliments, messieurs, je suis honteux de n'avoir pas partagé votre peine, et désolé de ne point partager votre gloire.

—On ne peut pas tout avoir, dit le père Duroy en oignant de l'oeil.

Philippe le regarda sans comprendre et sans voir la rougeur dont se couvrait le joli visage de Colette. Etienne semblait fort occupé à mettre les rames au fond de la barque.

—Je crois que nous pouvons nous en tenir là pour aujourd'hui, dit-il enfin. Nous avons même rejeté à la rivière le fretin qui nous aurait comblés de joie un autre jour. Désirez-vous rentrer maintenant?

—Pas du tout, il fait trop bon dans cette prairie!

Et tandis que le père Duroy cherchait des "dents de lion" pour se faire une salade, les trois jeunes gens, assis au pied d'un saule, échangeaient des phrases banales.

—Nous ferions peut-être bien de porter le monstre à ma tante? s'écria soudain Colette pour échapper au malaise qui la gagnait.

Cette proposition fut acceptée, et, une demi-heure plus tard, le monstre faisait dans la cuisine du château une entrée triomphale.

—Mes enfants, mes petits enfants, qu'est-ce que nous allons faire de cela? s'écria en joignant les mains Mme de Chantelau, appelée d'urgence.

—Ce que nous en ferons! Eh bien! nous le mangerons, riposta Philippe.

—Mais nous en aurons pour une semaine, fit tante Marie effrayée... C'est-à-dire que... d'abord nous ne pouvons manger tout seuls une bête pareille, nous n'en finirions pas, et puis, il faut qu'on la voie.

—Alors, conviez vos amis à prendre leur part du spectacle et du régal, marraine.

—Naturellement! il n'y a pas d'autre alternative.

Pour régler les détails de l'alternative en question, toute la famille se réunit, illico, dans l'Emeraude. L'oncle Paul n'était pas fâché de reprendre ses habitudes hospitalières, dérangées cette année-là par sa mauvaise santé, il proposa d'inviter tous les amis à dix lieues à la ronde. Mme de Chantelau objecta qu'un si grand gala demandait de longs préparatifs et des invitations faites quinze jours d'avance. Or, le poisson n'attend pas. Il fallait donc s'en tenir aux intimes et aux proches voisins.

—Pour que cette carpe soit bonne, elle doit être mangée demain. D'ailleurs, après-demain nous devons aller chez les Sauvenay. Pourrons nous être prêts demain?

La cuisinière convoquée s'engagea à donner le lendemain un déjeuner parfait aux hôtes de Bellefontaine. Léontine adorait les "coups de feu" et gémissait de n'avoir pas plus souvent l'occasion de déployer ses talents. Le menu qu'elle proposa reçut l'approbation générale, et elle regagna en hâte sa cuisine pour prendre sans retard ses dispositions.

Pendant ce temps, la famille, dans l'Emeraude, dressait la liste des invités:

—Les de Bourneuve, les Tanguy, les Lelièvre...

—Les Lelièvre?... répéta Philippe en frémissant.



—Nous sommes devenus bons amis malgré toi, répliqua Mme de Chantelau, amusée au souvenir de la célèbre étourderie de son filleul.

Après quelques objections ci, quelques réclamations là, tout le monde fut enfin d'accord.

Etienne, qui avait une bonne écriture, aida la maîtresse de maison à écrire les invitations, et, après le déjeuner, Philippe, qui devait aller voir un camarade de collège à la ville voisine, fut chargé de mettre à la poste les lettres satinées. Elles arriveraient ainsi à temps pour qu'un mot d'acceptation ou de refus pût parvenir à Bellefontaine le lendemain matin.

Quand cette question fut réglée, Mme de Chantelau envoya sur l'heure une note comminatoire au boucher du village, lui ordonnant de trouver à tout prix vingt-cinq côtelettes d'agneaux. La fille de basse-cour fut chargée de choisir et d'égorger ses deux plus beaux poulets. Sur l'ordre impérieux de Léontine, un aide-jardinier dut piler des amandes, tamiser de la farine, râper du chocolat, tandis que le valet de chambre s'installait dans l'office pour frotter à tour de bras l'argenterie de cérémonie.

Colette, enchantée de ce mouvement, allait partout, donnant à chacun son avis ou des encouragements.

Etienne n'osa pas la suivre. Il resta presque tout le jour sur la terrasse avec M. de Chantelau.

À l'heure du dîner, Philippe ne rentra pas. Sa marraine commençait à être inquiète quand un paysan apporta une lettre du jeune homme qu'il avait rencontré au bourg deux heures plus tôt :

"Ma petite Marraine,

"Julien Robert vient de me décider à l'accompagner à X..., où l'on donne, ce soir, au théâtre, une représentation extraordinaire avec le concours d'artistes parisiens... Voilà si longtemps que je ne suis entré dans un théâtre que, ma foi, je n'ai pas pu résister à la tentation! Vous me pardonnerez ma fugue, j'en suis sûr.

"Je rentrerai demain dans la matinée, etc."

—C'est bien Philippe, cela, déclara Poncé Paul en se mettant à table.

—Certes, nous ne le changerons pas, ajouta Mme de Chantelau avec un soupir.

Colette rappela quelques traits du caractère de son ami d'enfance et s'appesantit sur sa soudaine résolution de revenir en Bourgogne, lors de son séjour en Egypte, ainsi que sur son arrivée inattendue la veille. Elle s'efforçait de mettre de l'enthousiasme dans ses paroles, mais, sans se l'avouer à elle-même, elle sentait au fond du cœur qu'après

une si longue séparation elle aurait préféré, à tous les théâtres du monde, un après-midi et une soirée dans la compagnie de Philippe d'Orival. Aussi, quand la conversation s'engagea sur un autre terrain, Colette n'y prit-elle qu'une faible part. Par contre, Etienne fut particulièrement brillant, ce soir-là... Sa bonne humeur tranquille chassa les nuages légers qui menaçaient la sérénité du ciel de Bellefontaine.

Le lendemain matin, Colette se leva de bonne heure. Tout en procédant à sa toilette, elle interrogea le ciel par sa fenêtre large ouverte.

Il importait qu'il fit beau, car le grand charme des réceptions à Bellefontaine était la terrasse, les parties de plein air sur les pelouses, les belles allées du parc qui s'offraient au caprice des invités.

—Tant mieux, le soleil sera de la fête, constata la jeune fille, en brossant ses cheveux dorés.

Le bruit d'un pas sur le sable de la cour la fit se pencher, curieuse, à la fenêtre.

À sa grande surprise, elle vit Etienne de Brécourt en costume de cycliste. Il marchait lentement jusqu'à la rampe de la terrasse et s'y appuyait, le visage tourné vers le taillis qui masquait la grille d'entrée. Colette se rejeta vivement en arrière, mais, tout intriguée, elle l'observa à travers un store de dentelle qu'elle avait tiré doucement, et s'étonna de ne point trouver sur le visage du jeune homme l'impassibilité qu'elle avait coutume d'y voir. Etienne semblait fatigué, préoccupé, et le bon petit cœur reconnaissant de Colette s'en attrista.

La voix d'un enfant résonna dans les prés; un aboiement lui répondit; au loin, sur la route, la trompe d'une automobile jeta des notes discordantes; dans la maison, des portes s'ouvraient et se fermaient.

Colette quitta son poste d'observation; il lui fallait se hâter, pour accomplir, ce matin-là, toute la tâche qu'elle s'était donnée. Mais le bruit familier, vite reconnu, du pas du facteur l'attira bientôt encore à la fenêtre. Elle aimait à voir le brave homme quand il tournait le coin du château, et parfois à l'interroger si quelque lettre attendue n'arrivait pas assez vite à son gré. Cette fois, elle ne put rien dire; Etienne avait arrêté le piéton et lui disait quelques mots qu'elle ne distinguait pas. La réponse tonitruante du facteur lui apprit quelle avait été la question posée :

—Oui monsieur, j'ai une lettre pour vous, attendez que je cherche dans mon paquet.

Il souleva deux ou trois journaux, des imprimés et remit au jeune homme une large enveloppe blanche armoriée. En la recevant, celui-ci fit une



réflexion inintelligible, que le brave facteur s'empressa d'éclairer pour Colette attentive.

—Ma foi non, monsieur, il n'y a pas grand'chose, aujourd'hui: une lettre pour Monsieur, une pour le jardinier, des catalogues pour Madame, les journaux... C'est tout. Au revoir monsieur, merci bien, monsieur.

Ceci répondait à un geste d'Etienne qui avait mis quelque chose dans la main du facteur.

—Me voilà renseignée, rien de Gabrielle aujourd'hui, se dit Colette. J'aurais tant voulu l'avoir ici avant le départ de son fiancé.

Celui-ci, mettant sa lettre dans sa poche sans la regarder, se dirigea vers les communs. Toujours intriguée, son observatrice attendit un moment. Il reparut, conduisant une bicyclette assez vulgaire d'aspect, et s'engagea, en cette compagnie, dans le chemin tournant qui menait à la grille du château.

—C'est dans le sang, pensa Colette, amusée; on est cycliste ou on ne l'est pas. Quand on l'est, dame... ça vous tient!

Puis elle retourna en hâte à sa toilette interrompue.

Quand elle revint de l'église, une heure plus tard, elle trouva sa tante en proie à une extraordinaire agitation.

—Comprends-tu cela? exclama-t-elle dès qu'elle aperçut Colette. Comprends-tu cela? Aucun de mes invités n'a répondu, ils auraient pu se donner la peine de m'envoyer un mot. Qu'est-ce que tu en conclus? Viendront-ils? Ne viendront-ils pas?

—Ils viendront, naturellement; qui ne dit mot consent, répondit Colette, qui tenait avant tout à tranquilliser sa tante.

—C'est ce que je pensais; mais c'est bien extraordinaire que personne n'ait écrit. On peut tout supposer avec un pareil silence! Peut-être, les uns sont absents, les autres ont reçu l'invitation trop tard pour y répondre hier, que sais-je?

—C'est vrai! répliqua la jeune fille en son âme et conscience.

—Alors, nous voilà bien!

Elle semblait si désolée que, pour lui mettre du baume dans le cœur, Colette reprit d'un air convaincu :

—Moi, je suis persuadée qu'ils viendront. C'est pourquoi, ma petite tante, nous n'avons pas une minute à perdre.

Quoiqu'il fût à peine neuf heures, la cuisine était déjà sens dessus dessous. Léontine, congestionnée, péremptoire et parfaitement heureuse, distribuait à droite et à gauche des ordres sans réplique, ajoutant à l'occasion qu'il fallait une tête organisée comme la sienne pour improviser en

quelques heures un déjeuner digne d'un roi. La fille de cuisine allait et venait, affolée, sans rien oser entreprendre. L'aide-jardinier frottait à tour de bras une poissonnière monumentale, jamais employée jusqu'alors, et conservée dans la maison à titre de curiosité.

Sur tout cela, un fort parfum d'épices et de vanille.

—C'est bien, tout le monde travaille consciencieusement, dit Colette à sa tante. Je vais maintenant m'occuper des fleurs. Tout de même, nos jeunes ne sont guère galants, ils auraient bien pu rester ici ce matin pour nous offrir leurs services.

Et elle expliqua à Mme de Chantelau, étonnée, qu'Etienne de Brécourt avait jugé à propos de choisir ce jour-là pour faire une promenade à bicyclette.

Enfin, même sans ces égoïstes gentlemen, tout fut prêt dès onze heures. Colette avait eu des idées de génie pour la disposition du couvert; la corbeille de fleurs était une vraie merveille: un fouillis artistique de roses, d'héliotropes et de fougères.

—C'est parfait, déclara Mme de Chantelau; maintenant allons nous habiller.

—Voilà Philippe, ma tante.

Le jeune homme paraissait sur le seuil de la salle à manger, botté, éperonné, plus charmant que jamais dans son costume de cheval. Son sourire désarma aussitôt sa marraine et sa petite amie, si bien que les reproches qu'elles avaient préparés pour accueillir son retour expirèrent sur leurs lèvres.

—Tu t'es bien amusé? demanda Mme de Chantelau avec indulgence.

—Presque autant que je l'espérais, marraine. La prima Donna était bien un peu mûre et un peu volumineuse pour une Lakmé, mais, en fermant les yeux, ce n'était pas mal du tout. Le plus réjouissant, c'étaient les décors. Si vous aviez vu cela!... Ces décors hindous!... A eux seuls ils valaient le voyage.

—Tu nous raconteras cela plus tard, interrompit Mme de Chantelau. En ce moment, nous n'avons que le temps de nous habiller. Ne nous retarde pas.

A peine sortie de la salle à manger, elle se retourna vers Philippe qui la suivait.

—A propos... A quelle heure as-tu mis les lettres à la poste? Figure-toi que je n'ai reçu aucune réponse.

—A quelle heure? répéta Philippe, un pli au front.



—Oui, à quelle heure? Tu sais comme je t'avais recommandé de les mettre à la poste en arrivant à Garaine.

Philippe, les yeux vagues, semblait descendre de la lune.

—C'est que... avant d'arriver à Garaine, j'ai rencontré Robert qui venait à ma rencontre, dit-il. C'était vers le bois de Charvière, vous savez, ce petit bois.

—Oui, oui, je sais. Ensuite?

—Ensuite...

Son effort de mémoire semblait si pénible que Colette, inspirée, s'écria d'une voix pleine d'épouvante :

—Ensuite?... Je parie que vous avez oublié les lettres.

Le silence qui suivit cette phrase fut impressionnant.

Philippe, d'un geste fiévreux, explora les poches de son veston et, lentement, lamentablement, il en tira les six enveloppes ivoire, cachetées de cire mauve, que sa marraine lui avait confiées la veille.

Mme de Chantelau poussa un cri rauque. Colette joignit les mains.

—Philippe, oh! Philippe, qu'est-ce que vous avez fait là?

Et l'oncle Paul, qui entra à ce moment et qui, d'un coup d'oeil, vit ce dont il s'agissait, l'oncle Paul dit à sa femme éplorée :

—Ma chère amie, vous ne connaissiez donc pas Philippe!

—Il est bien temps de me dire cela! répartit Mme de Chantelau d'un ton aigre, si différent de sa douceur habituelle, que Philippe, cause de ~~son~~ le mal, ne put s'empêcher de le remarquer.

Les grandes douleurs sont muettes. Le coupable, bien pénétré de sa faute, ne cherchait même pas à s'excuser, et la maîtresse de maison, effondrée sur une chaise, ne trouvait pas la force de lui adresser un reproche. Un raffinement d'ironie voulut qu'au milieu de ce silence tragique Léontine fit une entrée triomphale, portant sur un plat d'argent un magnifique aspic de légumes et de foie gras.

—Regardez, mesdames, s'il est réussi!

Sans voir les regards mornes qui lui répondirent, elle retourna, tout courant, à sa cuisine.

Cet incident fit sortir de leur torpeur Colette et Mme de Chantelau. Celle-ci, sans s'adresser à son filleul, dit cependant pour lui seul :

—Je suis brisé de fatigue. Pensez que je me suis levé à six heures, ce matin... Et vous, mon pauvre Paul, vous avez bien besoin de ces émotions-là, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari.

Mais, son excellente nature reprenant le dessus, elle abandonna le système des allusions, pour se plaindre directement à Philippe.

—Comment as-tu pu faire une chose pareille?

—Ma petite marraine, je suis au désespoir...

—Songe que nous avons vingt-quatre côtelettes d'agneau, deux énormes poulets, huit kilos de poisson, un jambon tout entier... beaucoup de fatigue, et pas d'appétit.

Le coupable qui, malgré sa contrition, commençait à ressentir les premières atteintes d'une faim sérieuse, ne protesta que par un faible gémissement. Colette s'efforça de prendre gaiement la mésaventure.

—Je m'habille tout de même, dit-elle, et nous supposeront autour de la table d'aimables convives qui admireront le menu et les moindres paroles des maîtresses du logis... Après tout, ma tante, ce n'est pas un malheur!..

Mme de Chantelau aurait sans doute répliqué quelques paroles amères, sans l'entrée subite de la cuisinière affairée.

—Madame! il n'y a pas de plat assez grand pour la carpe, dans quoi la servira-t-on?

—Coupez-la en deux, riposta tante Marie d'un ton bref.

Léontine regarda sa maîtresse d'un air ahuri.

—Oh! Madame, madame, balbutia-t-elle... Couper un si beau poisson!..

—Coupez-le, dis-je!

—Chère madame, vous ne refuserez pas à vos invités le spectacle du "monstre" dans toute sa longueur! dit à ce moment la voix d'Etienne de Breécourt.

Il apparaissait, souriant, au seuil de la salle, à manger. Sa tenue correcte ne trahissait pas la longue course qu'il venait de faire à bicyclette.

Sans voir, ou sans paraître voir les visages consternés de ses hôtes, il continua :

—La carpe sera le clou du déjeuner, et vos invités...

—Nos invités!.. interrompit l'oncle Paul en ricanant.

—Nos invités!.. répéta Mme de Chantelau d'un ton tragique.

—Ils viendront tous, madame, sauf le colonel de Borgel, très souffrant d'une crise de rhumatisme.

Souriant à la vue des yeux dilatés de surprise qui le regardaient, il expliqua :

—Je dois d'abord m'excuser d'avoir pris la liberté d'aller sans votre permission chez vos voisins et amis... mais je craignais un peu... ce qui est arrivé... et...



Il semblait très confus, mais le sourire lumineux de Colette, qui comprenait tout, l'engagea à continuer.

—Hier soir, quand vous avez lu devant moi la lettre de M. d'Orival, sans allusion à vos lettres, je me suis rappelé certaine anecdote sur des voisins oubliés dans le salon.

—Oh! ce Philippe! grogna l'oncle Paul.

—Et, ce matin, je me suis permis de guetter l'arrivée du facteur pour voir s'il vous apportait les six réponses attendues. Le courrier ne contenait rien pour vous, madame! Alors, sur la bicyclette du jardinier, je suis allé au château des Lauriers où l'on m'a dit n'avoir rien reçu de vous. J'ai raconté l'histoire de la carpe et transmis votre invitation, qui fut acceptée avec enthousiasme.

—Et, de là, vous êtes allé à Bicherolles, à Montoire, à Valligny, etc. Ce qui vous fait, aller et retour, quarante-cinq à cinquante kilomètres, dit Colette, toute vibrante d'émotion.

—Monsieur Etienne, comment pourrai-je vous remercier? fit Mme de Chantelau en lui serrant les mains.

—Vous savez que je suis un fervent de la bicyclette, répliqua-t-il modestement, aussi! cette promenade a-t-elle été un vrai plaisir pour moi. Vous ne me devez donc, madame, aucun remerciement.

—En conscience, je dois reconnaître que la bicyclette a du bon, avoua Colette en lui tendant la main. Quelle victoire pour vous, monsieur Etienne!

—Ah! oui, quelle victoire!

Dans un coin de la salle, le pauvre Philippe faisait triste figure. Malgré son plaisir de voir à sa marraine un front rasséréiné, il était horriblement vexé en pensant qu'un étranger avait dû réparer les sottises qu'il avait faites; son amour-propre fut cependant un peu consolé quand, par d'habiles détours, Etienne lui eut fait comprendre que personne, parmi les invités, ne se doutait de son étourderie. Le retard apporté aux invitations avait été mis sur le compte d'une négligence dont l'auteur n'avait pas été nommé.

Après l'angoisse de la minute précédente, le soulagement qui suivit sembla à M. et Mme de Chantelau le comble du bonheur. Pour se soustraire à leur reconnaissance, qu'il jugeait exagérée, Etienne disparut, afin d'aller procéder à sa toilette.

...Ce fut peut-être le danger auquel elle venait d'échapper qui donna tant de charme à la réception des Chantelau: le menu du déjeuner, le temps, l'humeur des convives, tout fut parfait; le

monstre fut même déclaré délicieux, en dépit des pronostics de l'oncle Paul... Les Lelièvre voulurent bien répondre par un sourire aux humbles politesses de Philippe d'Orival, modérément fier ce jour-là. Son entrain coutumier lui revint cependant au tennis, qui se débattit avec une grande animation.

Quant à Etienne de Brécourt, il retrouva parmi les invités de Bellefontaine son succès de Charmeville. Personne n'ayant été prévenu des fiançailles de Colette, on le considéra simplement comme un ami des Chantelau, ou, plutôt, on voulut bien avoir l'air de le considérer comme tel.

Le soir, M. de Chantelau semblait rajeuni de plusieurs années. La reprise de ses habitudes hospitalières avait achevé sa guérison.

—Guérison dont il vous est redevable pour une bonne part, mon cher enfant, déclara tante Marie, qui, au fond du coeur, gardait encore un blâme pour Philippe. Sans vous, que serions-nous devenus à Charmeville, en voyage, et ici même. Jamais, entendez-vous, jamais, je n'oublierai vos attentions, votre dévouement dont je ne me rends qu'aujourd'hui un compte exact. Car enfin, ajouta-t-elle en jetant sur sa nièce un regard mécontent, puisque rien ne vous retenait ici, c'est par pur dévouement que vous nous avez sacrifié une partie de vos vacances.

—Madame, j'ai été très heureux avec vous, et je n'ai rien sacrifié pour rester ici...

Philippe d'Orival cherchait au piano quelques thèmes de la musique hindoue pour Colette, attentive à ces rythmes bizarres. Ce qui se disait derrière eux ne les intéressait pas.

## XIX

—Alors, monsieur Etienne, c'est bien décidé, vous partez aujourd'hui?

—Oui, mademoiselle, ce soir, à deux heures.

—Quel dommage! et comme nous vous regretterons!

—Je vous regretterai aussi, mademoiselle.

—C'est vrai? Vous n'emporterez pas un trop mauvais souvenir de moi? Vous n'aurez pas de cauchemar en vous rappelant les concerts de la Lyre et l'Harmonie de Charmeville?

—J'ai quelques cheveux blancs qui pourront m'y faire penser à l'occasion, mademoiselle.

—Est-ce possible!... Mais pourquoi ne vouliez-vous rien comprendre?

Il ne répondit pas, gardant son air impassible, qui, tant de fois, avait exaspéré sa fiancée.

C'était le lendemain du déjeuner, sur la terrasse où, à son retour de la messe matinale, Colette venait de rencontrer Etienne.



D'un coup d'oeil, elle jugea qu'il "faisait bien" dans le paysage: sa silhouette fine, robuste et distinguée, sa tenue impeccable s'harmonisaient bien avec la grande allure du château Louis XIII.

Tandis qu'elle approchait en souriant, il remarqua à son tour qu'elle mettait la note vivante qu'il fallait à cette matinée automnale pour que le charme en fût parfait.

Alors ils avaient échangé leur dernier bonjour devant les lauriers et les sanges; l'air sentait la feuille morte, une bonne odeur d'automne pénétrante et un peu triste. Sous leurs yeux, jusqu'à l'horizon, les arbres et les taillis montraient des nuances précieuses de brocarts et de métaux, chatoyantes, sous le soleil très doux. A travers le voile délicat d'une brume vaporeuse, l'Yonne semblait un ruban d'étain enfoncé dans le velours de ses rives.

Etienne avait repris son air d'autrefois. Dépitée de ne plus trouver en lui le bon camarade qu'il s'était montré à Bellefontaine, Colette continua d'un ton amer :

—Enfin, soyez heureux! tout cela n'est plus pour vous qu'un vilain rêve.

Comme il ne protestait pas, elle ajouta nerveusement :

—D'aimables amis et les charmes de la Touraine vous feront bien vite oublier votre persécutrice et notre simple Bourgogne.

—Je ne connais rien, en Touraine, de plus joli que ceci, répliqua-t-il en montrant la vallée de l'Yonne.

—Monsieur, vous êtes trop bon!... Mais... je sais ce que vaut la Touraine...

—Je lui préfère ceci, répéta Etienne.

Elle le regarda, surprise.

—C'est la première fois, continua-t-il, que je m'arrête pour contempler un paysage avec une sorte d'émotion. Cela tient peut-être au régime poétique et musical que vous m'avez fait suivre pendant un mois. L'huile de foie de morue, ce n'est pas bon, mais quand on en prend tous les jours, pendant un bout de temps, on est capable de supporter ensuite plus de choses qu'avant d'en avoir pris...

Le rire frais de Colette l'interrompit.

—Ce qui est drôle, expliqua-t-elle, c'est votre air solennel pour dire des choses amusantes... votre air de fiancé, J'avoue que j'aime mieux l'autre, celui de Bellefontaine.

—Moi aussi, riposta-t-il gaiement, j'aime mieux votre air de Bellefontaine que votre air de fiancée.

—Alors, tout est pour le mieux dans de meilleur des mondes.

—Tout est pour le mieux, conclut placidement Etienne.

Colette pensa qu'il était peu galant dans sa conclusion, mais elle n'en montra rien.

—Quand nous rev'endrez-vous? demanda-t-elle, gracieuse.

—Je n'en sais rien, mademoiselle; sans doute jamais.

—Les hommes pondérés comme vous ne prononcent pas si vite un si grand mot.

—Cependant, mademoiselle, je ne vois pas trop, à moins toutefois que vous ne m'invitez à votre mariage et que je puisse y venir...

—Il n'est pas question de mon mariage, dit-elle très rouge, mais du vôtre, Gabrielle et sa mère doivent venir ici dans quelques jours. Puisque après votre séjour en Touraine vous devez aller à Lyon, vous feriez une chose très raisonnable, à mon avis, en passant par ici, pour la plus grande joie de mon oncle, de ma tante, de Gabrielle et de vous-même.

—Et... vous? demanda-t-il en regardant une très petite araignée suspendue par son fil à une branche de laurier.

—Moi?... je serai très contente de vous revoir.

L'araignée, prise d'inquiétude, remonta vivement par son fil et se posa sur la feuille, où elle courut, affolée. Etienne se pencha pour la mieux voir. Colette, rendue curieuse par l'air attentif du jeune homme, regarda à son tour la petite bestiole et la trouva si jolie qu'elle prit un vrai plaisir à admirer ses évolutions.

—Comment? dit-elle enfin, que vos insectes commencent-ils à progresser prodigieusement... Ah! moi-même, j'ai donné de leçons de science vous me demandant l'arrangement de toutes les heures que j'ai employées à vous faire de la musique! Vous voyez qu'il faut me promettre de revenir ici quand vous irez à Lyon.

—Je ne sais pas... Je n'aurai pas le temps...

—Gabrielle sera ici, monsieur...

Il releva la tête et, sur son visage impassible, Colette retrouva encore son ancien fiancé.

—Vous croyez? dit-il. Alors, pour la voir, peut-être... je ferai mon possible.

—"Pour la voir!" Comme il est méchant, pensa Colette en se dirigeant vers le château.

Etienne de Brécourt est parti, reconduit à la gare par toute la famille.

Son absence cause, à Bellefontaine, un vide plus grand qu'on n'aurait pu le supposer. M. et Mme de Chantelau répètent sans cesse à leur nièce qu'elle a perdu la raison, en manquant ce mariage parfait; de concert avec Philippe, ils



chantent sur tous les tons les louanges de leur favori. Cette absence, ces reproches d'une part, ces éloges de l'autre, tout cela agace Colette qui se sent de très mauvaise humeur. Elle en veut à son oncle qu'elle trouve injuste, à sa tante qu'elle trouve étroite dans ses idées, à Philippe qui lui semble égoïste. En effet, ce joyeux garçon a trouvé bon de disparaître tout l'après-midi, le lendemain du départ d'Etienne, sans se demander si sa présence ne serait pas de quelque utilité ou de quelque agrément dans ce château dont il est le seul invité. Mais, au retour, son visage est si ouvert, si content, qu'il n'y a pas moyen de lui tenir rigueur.

Tandis que l'oncle et la tante font, comme chaque soir, leur partie de piquet, Philippe a décidé Colette à lui jouer une ballade de Chopin. Il veut bien, ensuite, chanter quelques mélodies orientales qu'il accompagne au piano avec deux notes monotones; et la poésie des pays asiatiques lui vient naturellement aux lèvres. Il récite pour Colette toute seule les poèmes de l'eau, des fleurs et de la lune, sur la terrasse ou, mieux, dans cette adorable clairière, là-bas, au bout de l'Emeraude.

—Ce serait délicieux! exclama la jeune fille en joignant les mains.

—Alors, c'est entendu. Voyons où en est la lune? ils s'approchent tous deux de la fenêtre. Le ciel est couvert, la terrasse n'est éclairée que par intermittences par une lune à demi pleine, vaguement entrevue dans les déchirures des nuages.

—Ce serait trop tôt, ce soir, murmura Colette.

—Ce sera pour demain, ou plus tard! déclare Philippe, toujours optimiste.

Il a plu, pendant la nuit, mais la journée suivante a commencé radieuse. Colette qui, plusieurs fois depuis la veille, a pensé avec ravissement au projet de Philippe d'Orival: poème oriental psalmodié dans la clairière sous les rayons de la lune, Colette fait, du fond du coeur, des vœux ardents pour que les nuages ne reviennent pas, ce soir, gâter le plaisir qu'elle s'en est promis. Philippe, d'ailleurs, est anxieux comme elle de mener à bien sa poétique entreprise.

Ils sont tous deux d'accord pour trouver qu'un peu de mystère ajoutera plus de charme à leur fantaisie, et qu'il est inutile de raconter tout cela aux parents qui n'y comprendraient rien.

—Mon oncle se moquerait de nous.

—Marraine ferait, naturellement, un tas d'objections.

Et comme le soleil continuait à luire, Philippe proposa à Colette de laisser là son ouvrage de couture pour aller en reconnaissance dans la clairière.

—C'est, ou jamais, un temps pour la promenade, insista-t-il.

Colette était bien trop de cet avis pour résister longtemps à l'invitation de Philippe. Ils traversèrent le hall et se trouvèrent dans l'Emeraude.

De jolies feuilles, blondes et veloutées comme des mirabelles, commençaient à joncher l'allée, mais l'impression de verdure qu'on ressentait sous les grands arbres restait encore complète.

—C'est unique, déclara Philippe. Vous rappelez-vous les bonnes parties que nous faisons ici, autrefois, quand nous jouions à Robinson?

—Dieu! que c'est loin, cela! soupira Colette.

—Nous étions vraiment de bons petits camarades, continua le jeune homme. Nous avions les mêmes goûts.

—C'est vrai, Philippe. Aimez-vous toujours autant Wagner, "la Légende des Siècles" et les peintres de Barbizon?

—Mes goûts ont quelque peu évolué, Colette, mais je reste quand même fidèle à mes premières amours.

—C'est comme moi, Philippe. J'ai eu, l'année dernière, comme évolution, un vrai caprice pour Verlaine.

—Moi aussi, Colette; je parie que vous savez par coeur :

Ecoutez la chanson bien douce,  
Qui ne pleure que pour vous plaire...

—Vous ne vous trompez pas, Philippe, je sais cela par coeur.

—Nous le réciterons aussi dans la clairière...

—Oh! Philippe! que ce sera joli! Mais vous voyez comme il a plu cette nuit! Le chemin est trempé... Mes pauvres pieds, ils sont propres!

Elle montrait en riant, à son compagnon, ses souliers délicats de cuir verni tout couverts de boue. La terre grasse avait même souillé les fins bas à jour mal protégés par les chaussures trop découvertes.

—Cela ne fait rien, riposta Philippe avec indulgence.

Et, repris par ses souvenirs poétiques, il continua :

—Un des plus jolis morceaux de Verlaine, à mon avis, est :

Les chères mains qui furent miennes,  
Toutes petites, toutes belles...



—Oui, c'est ravissant! exclama la promeneuse.

Mains en songes, mains sur mon âme,  
Sais-je, moi, ce que vous daignâtes...

Tout de même, Philippe, ce serait plus agréable s'il n'avait pas tant plu cette nuit; l'eau coule des arbres.

—Il pleure dans mon coeur  
Comme il pleut sur la ville.

déclama le jeune homme pour toute réponse.

—Oh! Philippe, je ne crois pas qu'il pleure souvent dans votre coeur?

—Vous avez raison, ma petite Colette; je suis un homme heureux, j'en conviens. Et si vous aviez vu, l'autre jour, la tête de l'importante famille bretonne, vous seriez heureuse comme moi.

—Mais, Philippe, quoique je ne connaisse pas l'importante famille bretonne, et que je n'aie pas eu l'occasion de voir sa tête, je ne me trouve pas malheureuse, moi non plus.

Elle s'attendait, de la part de son compagnon, à quelque question amicale sur ses fiançailles rompues: c'était même pour provoquer cette question qu'elle avait parlé de coeur et de bonheur. Elle voulait expliquer à Philippe combien les goûts prosaïques d'Etienne l'avaient fait souffrir pendant quelques semaines, mais le joyeux compagnon, trop parfaitement discret, ne lui demanda rien.

—Vous êtes heureuse, Colette, tant mieux, dit-il, rien ne pouvait m'être plus agréable.

Des rais de lumière, passant à travers les branches, faisaient miroiter, sur le sol, l'herbe humide et les feuilles tombées; à gauche, la campagne se montrait, par échappées lumineuses, toute dorée jusqu'à l'horizon... C'était là qu'un jour Etienne avait compris la beauté d'une poésie exactement appropriée à ce cadre délicieux. Était-il possible qu'il n'y eût pas encore une semaine écoulée depuis ce jour-là?

Toute à ses souvenirs, et toute à son émotion présente, Colette marcha quelque temps sans rien voir ni rien entendre autour d'elle. Un obstacle, l'arrêtant brusquement, la fit retomber dans la réalité. Ce n'était rien, seulement une branche épineuse qui l'avait accrochée au passage; mais les épines avaient si bien compliqué leurs méfaits que les deux promeneurs eurent toutes les peines du monde à leur faire lâcher prise.

—Là, je me suis piqué, soupira Philippe avec une grimace. Comment avez-vous fait votre compte, Colette, pour vous accrocher ainsi?

—Je serais bien embarrassée de vous le dire, fit-elle avec une légère impatience, car une dernière petite branche continuait à tenir bon.

Enfin, la branche lâcha sa proie, mais plusieurs accrocs en laissèrent le souvenir dans la fine étoffe rayée de rouge et de blanc, ce qui contraria très fort Colette, car elle aimait beaucoup cette robe. Désormais, elle fut très attentive à écarter les épines et les ronces qui la menaçaient de leurs dards perfides et de leurs feuilles mouillées, ce qui n'était pas une mince besogne, car ils étaient déjà dans le fourré.

—Comme ce chemin est difficile! dit enfin Colette. La dernière fois que j'y suis venue, ce n'était pas comme cela, et cependant, il n'y a pas longtemps... J'y suis venue le jour de votre arrivée.

—C'est qu'il n'avait pas plu, expliqua Philippe.

Colette ne répliqua rien, car elle se souvenait.

En effet, il ne pleuvait pas, mais surtout Etienne était là, devant elle, qui lui frayait un sentier et qui écartait de son chemin toutes les épines... Elle avait trouvé cela si naturel, qu'elle ne l'avait pas remarqué sur le moment et que seulement les difficultés présentes lui rappelaient que les obstacles n'étaient pas toujours si facilement aplanis.

Philippe, insouciant, allait et venait, tantôt devant, tantôt derrière, tantôt à côté, selon que la couleur d'une feuille, une échappée de vue ou sa propre fantaisie l'appelaient ou le retenaient. De temps en temps, il retournait vers sa compagne son gai sourire séduisant, en lui contant quelque anecdote, ou en lui rappelant quelque souvenir. Ils arrivaient à la clairière; déjà, la fontaine aux nénuphars montrait à travers le feuillage ses eaux étincelants des rayons du soleil, tandis que la terre alentour était jonchée de feuilles mortes. Philippe s'élança vers la source en déclamant:

—Déjà plus d'une feuille sèche  
Paroème les gazons garnis;  
Soir et matin la brise est fraîche,  
Hélas! les beaux jours sont finis!

—Philippe! gémit derrière lui une voix lamentable.

Il se retourna, surpris, et vit Colette dans une situation fort critique: emportée sans doute par son élan poétique, et oublieuse de ses chaussures trop légères, elle avait suivi son compagnon dans la clairière, sans voir une large flaque de boue épaisse et gluante où ses pieds s'étaient enfoncés. Maintenant, la boue les recouvrait entièrement, et



quand elle fit un effort pour sortir de là, son pied seul, chaussé d'un bas transparent, put reprendre sa liberté; le soulier restait bien fixé dans la terre molle.

—Philippe, à mon secours, cria-t-elle.

Il lui tendit une main compatissante, mais ses efforts pour arracher ses souliers à leur glu restèrent vains. Dans une secousse plus brusque, elle fut projetée en avant, ses deux pieds déchaussés en plein dans le cloaque, pendant que, derrière elle, les deux mignons souliers demeuraient immobiles, narquois et vides.

—Philippe, oh! Philippe!...

—Mon Dieu, ma chère Colette, comment avez-vous fait votre compte pour en arriver là?

—C'est bien le moment de demander des explications! répliqua-t-elle aigrement. Ne trouvez-vous donc rien pour m'aider?

Une nouvelle secousse la sortit du cloaque et l'amena sur l'herbe mouillée. Avec des feuilles à demi sèches, elle essuya la boue dont ses pieds étaient couverts, donnant en même temps des ordres à Philippe pour le repêchage de ses souliers :

—Il n'y a pas le choix des moyens; prenez une résolution énergique, marchez dans la flaque, Philippe. Avec vos bottines, cela n'a pas d'importance; on vous les nettoiera tout à l'heure. Maintenant, prenez les souliers avec vos mains; tirez. Vous y êtes. Bien, en voilà un. A l'autre, maintenant... Enfin! Merçi.

Au moyen d'une branche cassée, elle débarrassa les malheureuses petites chaussures de leur trop-plein de boue, puis elle y replaça ses pieds humides et souillés, et proposa de rentrer à la maison. A l'encre qui lui avait causé cet incident qui, quelques années plus tôt, l'aurait certainement amusée, elle comprit qu'elle n'était plus une enfant et que ses idées avaient évolué. D'ailleurs, elle avait froid, elle se sentait mal à l'aise, ses pieds étaient gelés et elle désirait une paire de pantoufles.

—Rentrons, répéta-t-elle.

Philippe, qui avait dû interrompre sa poésie et avait eu l'inspiration coupée juste au moment où les strophes harmonieuses affluaient sur ses lèvres, Philippe, mécontent, n'insista pas pour rester dans la clairière.

Tant qu'ils furent dans le fourré, ils gardèrent le silence; dans l'allée, Colette parla enfin.

—Il y a des journées malheureuses, dit-elle, en s'efforçant de recouvrer sa bonne humeur. Par exemple, aujourd'hui, voyez: ma jolie robe déchirée en quatre places, mon chapeau trempé et complètement perdu, mes souliers idem, et mes pieds

à la glace... Je ne sais pas quelle fatalité me poursuit...

—Ma bonne petite Colette, dit doucement Philippe, il me semble que vous êtes habituée à cette fatalité-là, car vous êtes une délicieuse petite camarade, gaie, spirituelle, compréhensive, mais vous avez toujours été passablement étourdie et maladroite.

—Mon cher Philippe, vous êtes charmant.

—Parce que je vous dis la vérité? Voyons, rappelez-vous tous les mouchoirs et les gants que vous avez perdus! Je pense souvent à votre mine consternée, à votre voix suppliante de nos promenades d'autrefois: "Philippe! avez-vous vu mon mouchoir? J'en ai pourtant pris un avant de sortir!" Le dit objet restant introuvable, je devais alors vous prêter le mien pour essuyer vos mains mouillées et votre bouche pleine de confitures...

—A moins que vous n'eussiez vous-même perdu le vôtre, Philippe. D'ailleurs, on peut perdre mille mouchoirs sans être une maladroite, riposta Colette, mécontente, mais souriante.

—Et tous les accrocs faits à vos robes?... et vos ombrelles cassées?...

—Et vous, Philippe, toutes les omissions que vous avez oubliées? toutes les lettres que vous avez gardées dans votre poche au lieu de les mettre à la poste?...

—Moi, ma réputation est faite, répliqua-t-il, et je l'ai déjà acceptée. Ce n'est pas vous qui pourrez me corriger, pas plus d'ailleurs que moi je ne pourrai vous changer...

—Je vous assure, Philippe, que vous vous trompez étrangement sur mon compte. Je ne suis plus l'étourdie d'autrefois...

—Pas possible! Vous ne déchirez plus vos robes? demanda-t-il en montrant du doigt les quatre accrocs de la jupe rouge et blanche.

—Ceci, c'est un accident tout à fait exceptionnel.

—Vous ne marchez plus dans les ornières ni dans la boue?

—Ah! cela Philippe, c'est bien de votre faute. Vous vous êtes mis à déclamer des vers juste au moment où j'arrivais devant cette flaque; alors je ne l'ai pas remarquée...

—Vous ne perdez plus vos mouchoirs?...

—Non, monsieur.

—Quelle chance! Alors vous allez me prêter le vôtre pour essuyer mes mains pleines de boue, de la boue de vos souliers! J'ai oublié le mien et puisque nous parlons de cela...

Colette chercha en riant dans son sac, dans sa ceinture; puis, d'un air inquiet, elle explora ses



manches... Enfin, elle dut avouer, affreusement vexée :

—Je ne sais pas où il est; je ne le trouve pas.

—Ah! qu'est-ce que je disais? exclama le jeune homme triomphant.

L'amusement qu'il manifestait n'était point du goût de Colette. Pourtant, elle dut convenir qu'il avait raison.

—Vraiment, aujourd'hui, c'est une fatalité! répliqua-t-elle avec un soupir.

—Aujourd'hui seulement? demanda Philippe sans indulgence.

Mais oui, aujourd'hui seulement, car depuis longtemps elle n'avait pas subi une telle série d'incidents désagréables. Sa dernière étourderie marquante avait été... la cabine peinte en vert, à Charmeville; mais, depuis ce jour mémorable, il semblait bien qu'elle n'eût rien oublié de grave, rien perdu, rien cassé...

Tandis que Philippe, en avant, chantait à pleins poumons l'air du "Toréador" de "Carmen", elle fit sérieusement son examen de conscience:

"Non, non, vraiment, pas plus à Charmeville qu'à Bellefontaine, elle n'avait rien oublié de grave, rien perdu, rien cassé... Mille souvenirs de vacances lui revenant alors à la mémoire, elle revit auprès d'elle Etienne de Brécourt, correct et froid, et, toute confuse, elle dut s'avouer que, en lui seul, était le secret de son heureuse adresse. Il avait si souvent écarté de son chemin les pierres et les épines! si souvent ramassé le mouchoir, le gant, ou l'écharpe tombée! si souvent rapporté l'ombrelle ou le manteau oubliés dans un coin!... Et que de fois il lui avait rappelé la chose urgente à dire ou l'avait avertie de l'ornière où elle allait s'engager! Tout cela avait été fait si discrètement qu'elle ne s'était pas aperçue tout de suite, et que, seulement là, sous cette voûte verdoyante, elle se rendait compte des soins constants dont elle avait été l'objet. Ce garçon si froid, si indifférent, avait pu être, près de trois mois, son ange gardien sans qu'elle s'en aperçut.

—Colette, avez-vous jamais vu des fleurs de lotus?

Elle sursauta à ces paroles de Philippe.

—Non, répondit-elle, non, sauf dans les statues de Bouddha.

—Figurez-vous qu'en Egypte...

Il commença une anecdote sur son merveilleux voyage. Pour mieux accentuer son récit, il interrompit sa marche, décrivant avec des mots et des gestes expressifs les choses curieuses qu'il racontait. Colette, d'abord très intéressée, commença bientôt de sentir le froid la gagner; ses pieds mouillés, sa robe trop mince, ses cheveux humi-

des s'accommodaient mal de cette station sous les arbres. Elle en fit doucement la remarque.

—Si nous rentrions, Philippe? je n'ai pas chaud.

Ils reprirent le chemin du château, tandis que le voyageur exclamait:

—Le froid, la chaleur, ce sont des idées!

Mais Colette, qui grelottait, se dit, à part soi, que certaines idées ressemblent terriblement à des réalités.

Comme ils arrivaient à la maison, midi sonnait à l'horloge du hall.

—Encore une demi-heure avant le déjeuner, dit Philippe. Voulez-vous faire un peu de musique, Colette? Le temps de me laver les mains.

Ce disant, il ouvrit la porte du salon et s'effaça pour la laisser passer.

La jeune fille se souvint alors de certaine promenade à Charmeville, par un jour de pluie, et la hâte d'Etienne qui voulait rentrer. Elle se souvint, à l'arrivée aux "Mouettes", de ses recommandations plusieurs fois répétées:

"Allez vite changer de chaussures, mademoiselle, et changez aussi de robe."

Puis, la joyeuse flambée qu'il avait fait allumer au salon, avec la permission de Mme de Chantelau...

Philippe répétait:

—Faisons un peu de musique.

Mais elle avait froid, elle était décoiffée, elle se sentait mécontente.

Elle répondit:

—Ne voyez-vous pas, Philippe, qu'il serait plus utile pour moi d'avoir les pieds secs que de jouer une sonate? Est-ce que tous les hommes sont aussi égoïstes que vous?

—Tous les hommes sont égoïstes, ma petite amie.

—Tous?... Non, il y a des exceptions: M. de Brécourt, par exemple. Il pensait toujours à moi avant de penser à lui.

—Ah! c'est différent, Colette; M. de Brécourt était amoureux...

Cette parole cruelle poursuivit Colette jusqu'à sa chambre, où, la tête perdue, le coeur serré, elle éclata en sanglots.

...Le soir, elle avait un peu de fièvre. Il ne fut plus question de psalmodier au clair de la lune le poème oriental de l'eau, des fleurs et des étoiles.

## XX

Deux jours plus tard, Mme et Mlle Dumont arrivèrent à Bellefontaine.

Il faisait un temps sombre, plein de brouillard; les feuilles d'automne, tombées aux bords de



la route, avaient dépouillé leur éclat métallique pour revêtir des tons neutres, sans reflets.

Gabrielle, qui savait l'humeur de Colette sensible aux intempéries, ne s'étonna donc pas de trouver si peu d'entrain à son amie dans la voiture qui les conduisit de la gare au château. Elle-même, malgré son parfait équilibre moral, n'était pas toujours à l'abri de l'influence d'un jour maussade. Elle comprit tout de suite que ce n'était pas le moment des confidences; aussi, lorsqu'elles furent en tête à tête, ne fut-il question entre elles que des incidents du voyage, de la santé de l'oncle Paul et de leurs projets pour les jours suivants. Le nom d'Etienne de Brécourt ne fut pas prononcé, et celui de Philippe n'arriva qu'incidemment, quand Gaby demanda quels étaient les hôtes du château:

—Philippe d'Orival, un point c'est tout, répondit Colette. Tante Marie a peur de fatiguer mon oncle par la présence de personnes étrangères; aussi n'avons-nous que les intimes cette année.

—C'est gentil, cela, dit Gabrielle en l'embrassant.

Donc, il ne fut question de rien. Pourtant Colette, quand elle eut ôté ses gants, montrant sa main veuve de l'anneau des fiançailles, remarqua fort bien le regard et la rougeur de son amie; mais elle ne les releva pas.

Le soir, tout changea, car Philippe fut étourdi de gaieté. Ses réflexions étaient parfois si drôles que Gabrielle elle-même, la grave et sérieuse Gabrielle, fut secouée d'un fou r're, ce dont son amie ne l'aurait jamais crue capable.

—Est-ce bien vous que je vois si joyeuse? demanda Colette étonnée.

—Je le crois, mais je n'en suis pas tout à fait sûre. Oh! que c'est bon! continua-t-elle avec un soupir de satisfaction. Mais, vous, ma petite Colette, est-ce bien vous que je vois si grave?

—Je le crois, mais je n'en suis pas tout à fait sûre, fût la réponse qui suivit.

A ce moment, plus que jamais peut-être, les deux amies formaient le plus gracieux contraste: Gabrielle, mince et brune dans sa robe souple d'un vieux rose pâle; Colette, fine et blonde, tout de blanc vêtue. Mais, plus que dans leur beauté différente, le contraste se montrait surtout dans leurs physionomies, dans l'expression de leurs yeux. Et, chose étrange! c'était la brune qui rayonnait de gaieté tandis que la blonde avait dans son regard ce quelque chose de trop sérieux que l'on voyait d'habitude chez Gabrielle. Dament.

Le vaste salon aux meubles anciens, la lumière fine des lampes carcel, les gerbes de rose et de

gigieux qui s'élançaient de leurs vases de cristal seyaient à merveille au charme distingué des deux jeunes filles. Philippe d'Orival qui les observait en fit, à part soi, la remarque. Un compliment aux lèvres, il vint de leur côté. Ses yeux fixés sur la jolie Gabrielle ne virent point la pâleur de Colette ni ses mains qui tremblaient.

—Mademoiselle Gabrielle, dit-il, sans vous avoir jamais vus jusqu'à ce soir, je vous connais fort bien.

—Alors, on parle quelquefois de moi, ici?

—Vous avez dans Colette, mademoiselle, une amie enthousiaste.

—Et beaucoup trop indulgente, monsieur.

—Si enthousiaste, continua le jeune homme, que je croyais de sa part à une certaine exagération; je suis ravi de constater que ma petite amie a été si bon jage.

—C'est un madrigal, cela, monsieur. Comment pourriez-vous savoir, à première vue, que Colette ne s'est pas trompée? Vous a-t-elle au moins parlé de mes défauts?...

—Vous n'avez pas de défauts, paraît-il, mademoiselle.

—Cependant Colette est loin de me trouver parfaite, je le sais. Et, plus d'une fois, elle m'a accablée de termes méprisants de "musicophobe" et "artophobe"...

—Colette voulait sûrement plaisanter, mademoiselle.

—Pas du tout, protesta Mlle de Chantelau d'une voix âpre. Gabrielle a horreur de l'art et de la musique.

—Horreur, c'est peut-être beaucoup dire, rectifia Gabrielle. Mais il est certain que la musique me fait un plaisir modéré; le plus souvent, je ne la comprends pas; il m'arrive de m'endormir au concert, et, quand j'étais enfant, la plus grande pénitence que l'on pût m'infliger était de m'envoyer une demi-heure au piano. Maintenant, monsieur, vous ne prétendez plus que je suis sans défauts.

—Au contraire, c'est charmant ce que vous dites là, mademoiselle, s'écria Philippe; c'est si original et si franc! Voici la première fois que je rencontre une jeune fille assez sincère, assez naturelle pour avouer qu'elle ne comprend pas la musique et qu'elle s'endort au concert. Il n'en manque pas qui sont comme vous, j'en suis sûr, mais elles trouvent très chic d'avoir l'air de s'y connaître, et on les hacherait plutôt que de leur faire dire qu'elles n'y entendent rien. Je ne parle pas de Colette, qui est, comme moi, une maniaque de la musique.

—Merci beaucoup, Philippe.



—C'est la vérité, Colette, vous le savez fort bien. Mais je vous croyais incapable de faire un grief aux autres de ne pas partager votre manie.

—Si manie il y a, intervint Gabrielle, je regrette profondément de n'avoir pas celle de Colette. Ma chère petite amie y rencontra des jouissances que j'envie et qui contribuent à la rendre si délicieusement enthousiaste.

Colette n'écoutait pas, elle se sentait mécontente et malheureuse; la présence de Gabrielle ne lui apportait pas le plaisir qu'elle s'en était promis. Et tandis que la conversation se poursuivait à côté d'elle, joyeuse et animée, elle se remémorait les quelques soirées délicieuses passées sur la terrasse, avec Étienne, dont la voix grave disait des choses sérieuses qui ouvraient devant elle des horizons nouveaux. Puis, ses souvenirs remontant le cours des semaines écoulées, elle se revit à Charmeville, dans le riant salon de la villa des Mouettes, en face du visage douloureusement résigné du fiancé martyr. Il avait bien avoué, en toute franchise, qu'il aimait peu la musique et préférait l'histoire naturelle à la poésie décadente, mais elle, moins tolérante que Philippe d'Orival, n'avait eu que du mépris pour ces goûts si différents des siens; aussi retrouvait-elle, dans la pulpart des évocations estivales, que ce fût sur la plage, sur la Corniche ou à la source, cette muette résignation dont elle était la cause.

Une telle vision n'offrant rien d'agréable ni de très glorieux pour elle, Colette la chassa bien vite pour s'arrêter à des souvenirs plus joyeux.

Elle pensa en souriant à ses petites amies d'une saison, à leur gai babillage, à leur enthousiasme pour le charmant danseur qu'était Étienne de Brécourt, à leur surprise, mêlée inconsciemment, chez quelques-unes, d'un peu d'envie, lors de ses fiançailles imprévues, dont elles n'avaient jamais su le prosaïque secret...

—A quoi penses-tu, mon enfant?

Tante Marie interpellait sa nièce qui ne venait pas l'aider à servir le café.

Tout en présentant le sucrier à Mme Dumont, Colette regarda le groupe formé par Philippe et Gabrielle: il écoutait, attentif et sérieux... Elle parlait, de sa voix chaude et tranquille, avec cette conviction persuasive qui étonnait toujours chez une fille de vingt ans.

—De si bons résultats, disait-elle, sont la meilleure preuve qu'une seule de nos écoles ménagères est plus utile à la patrie que cinquante conservatoires de Mimi-Pinson.

—C'est très vrai, mademoiselle. Vous avez raison.

L'approbation admirative de Philippe d'Orival exaspéra Colette. Elle était à ce moment en face de Gabrielle, à qui elle offrait une tasse de café d'une main et, de l'autre, le sucrier.

—Vous ne prenez qu'un morceau, dit-elle, ce n'est pas assez.

En même temps, elle ajouta, sans compter, par une succession rapide de gestes, quatre ou cinq morceaux de sucre dans la tasse que tenait Gabrielle.

—Colette! que faites-vous là? s'écria Philippe, scandalisé.

La brune Gaby fixa sur son amie le regard profond de ses yeux tranquilles. Elle ne fit aucune remarque sur l'étrange façon de Colette; mais, quand Philippe lui demanda, sans indulgence:

—Mademoiselle, voulez-vous une autre tasse de café? elle répondit en souriant:

—Colette connaît mes goûts; c'est très bien comme cela.

Puis, sous le prétexte de regarder une précieuse coupe de Sèvres, elle s'éloigna de l'embrasure fleurie où Philippe était assis.

## XXI

—Eh bien! chérie, vous ne me dites rien de mon fiancé? Ne voyez-vous pas que je meurs d'impatience? dit le lendemain Gabrielle à son amie.

Le soleil d'octobre, un peu voilé de brume, éclairait délicatement l'orme séculaire à l'ombre duquel les deux jeunes filles étaient assises. Devant elles, dans la lumière, un papillon se jouait, un beau papillon fauve aux ailes chatoyantes; il allait, ivre d'allégresse, de corolle en corolle, sur les glaïeuls et sur les roses. Colette le regarda longtemps, puis elle dit à Gabrielle, étonnée de son silence:

—Comment pourrait-on désespérer, quand on voit la joie de ce petit être? Les métamorphoses de cet insecte, ses avatars fantastiques émerveillent et consolent; il n'est pas possible que l'être humain soit plus abandonné qu'un vermisseau.

—Songez alors, dit tranquillement Gabrielle, que la Providence ne nous envoie jamais d'épreuves sans un but supérieur. Voyez ce papillon! Pour devenir ce petit être glorieux, il a dû passer par la condition la plus humble, par le travail, par la prison et par la lutte... Mais, maintenant, il possède le grand air, les fleurs et la liberté. C'est pourquoi les hommes...

—Oh! les hommes! interrompit Colette avec un sourire désabusé, les hommes n'ont pas besoin de passer par tant d'épreuves pour acquérir une âme de papillon!



—Allons, allons, qu'est-ce qu'il y a? demanda Gabrielle, croyant venue l'heure des confidences.

Ma's Colette secoua la tête, comme pour chasser une image importune, et répliqua avec un rire forcé :

—Il n'y a rien; seulement, en vieillissant, je deviens philosophe.

—Vous devenez philosophe et singulièrement discrète. Pour la seconde fois, je vous ferai remarquer, ma petite amie, que vous ne m'avez pas encore parlé de mon fiancé.

—M. de Brécourt?... C'est vrai, nous n'en avons rien dit! Eh! bien il est resté une dizaine de jours à Bellefontaine qu'il aime beaucoup. Nous avons eu un temps superbe, ce qui nous a permis de faire quelques jolies promenades, entre autres, une partie de pêche où il a pris, avec l'aide du père Duroy, une carpe de dix-huit livres. Jamais je n'ai vu une carpe aussi grosse, elle était au moins longue comme cela, ajouta-t-elle en éloignant exagérément ses deux mains.

—Et puis?... questionna Gaby.

—Et puis, on l'a fait cuire, et Léontine l'a servie avec une sauce... une sauce à se lécher les doigts.

—On a fait cuire M. de Brécourt? demanda Gabrielle en souriant.

—Mais non, la carpe! fit Colette, scandalisée.

—Puisque nous parlons de M. de Brécourt, ma chérie!

—Mon Dieu! que voulez-vous que je dise de lui? Il a attrapé cette carpe, il en a mangé sa part, je crois qu'il l'a trouvée bonne... Oui, je suis même sûre qu'il l'a trouvée bonne, car il en a pris une seconde fois.

—C'est tout?...

—Que puis-je encore vous raconter?... Il est toujours grand, mince, brun, distingué; il a toujours ses mêmes moustaches.

—Vous m'avez écrit que vous étiez devenus d'excellents amis.

—C'est vrai. Nous avons eu ensemble de bonnes conversations et même de bons rires. Il sait rire! Sans doute, la joie de n'être plus mon fiancé. Donc, il est inutile d'ajouter que, comme tous les hommes, il possède l'âme d'un papillon. D'ailleurs, vous jugerez bientôt, puisqu'il passera par ici tout exprès pour vous voir.

—Savez-vous bien, ma petite Colette, que ce n'est pas très encourageant, ce que vous me dites là. L'âme d'un papillon!...

—Ma chère amie, reprit Colette d'un air grave, si vous voulez épouser un homme fidèle à ses affections, vous pourrez l'attendre longtemps.

—Alors... je ne vais plus oser me marier, répliqua Mlle Dumont sans regarder sa compagne.

—A votre aise, mon amie!

—Voyons, ma petite Colette, que s'est-il passé depuis quinze jours? insista tendrement Gabrielle.

—Rien, absolument rien. Pourquoi voudriez-vous qu'il se fût passé quelque chose?

Le papillon s'élevait maintenant dans l'air naoré; il s'élança vers les branches les plus élevées des arbres d'alentour, redescendit en tournoyant, remonta, voletant de ci de là, et s'enfuit à grands coups d'ailes vers un but inconnu.

—Ce papillon fait son devoir de papillon, remarqua Colette avec un soupir.

—La philosophie ne vous rend guère amusante, vous savez! fit observer Gaby.

—C'est vrai, je suis une déplorable hôtesse! Pardonnez-moi, mon amie. Voulez-vous faire une promenade? Désirez-vous des livres? Ou préférez-vous rêver?

Sans répondre, Gabrielle regarda longuement le joli visage de Colette où se jouait encore un sourire désabusé. Elle s'inquiétait de ces manières inhabituelles, cherchait à deviner ce que cachait ce front soucieux, croyait comprendre, gardait un doute, et se disait enfin qu'elle ne comprenait rien du tout.

Colette répéta :

—Eh bien! dites-moi ce que vous désirez.

—Je désire seulement que vous soyez heureuse, ma chérie, fut la réponse de Gabrielle.

—Oh! cela!...

Son geste insouciant fut interrompu par la soudaine arrivée de Philippe d'Orival, qui poussa un cri joyeux en apercevant les deux jeunes filles.

—Enfin! s'écria-t-il, Depuis le temps que je vous cherche!

—Où êtes-vous allé? demanda Colette.

—Sur la terrasse, dans l'Émeraude, à la source, chez Mathusalem...

—Pourquoi n'avez-vous pas commencé par venir ici?

—Et pourquoi serais-je venu d'abord ici? Ce n'est guère une de "vos places", il me semble.

—Je ne sais pas!... l'intuition! Vous êtes un peu poète, Philippe, et les poètes sont intuitifs. Il est vrai qu'on peut être intuitif sans être poète... Ainsi, M. de Brécourt me trouvait toujours tout de suite quand il me cherchait.

—Oh! M. de Brécourt, c'était le merle blanc! répliqua Philippe, qui se rappelait avec amertume le rôle piteux qu'il avait joué le jour du grand déjeuner.



"La même phrase que ma tante", pensa Colette.

Et sa mémoire fidèle lui retraça les jours de Charmeville, ses fiançailles, l'enthousiasme de Mme de Chantelau, et l'image qui—sur ces mots: "le merle blanc"—s'était présentée d'elle-même, ressemblant plutôt à l'ami lointain qu'au fiancé présent... Mon Dieu! était-il possible que deux mois seulement se fussent écoulés depuis ce jour-là? Quelle petite fille capricieuse elle avait été, là-bas, en Normandie! et comme elle se sentait maintenant toute différente de cette petite fille-là.

L'odeur alanguie des roses vint, par bouffées, avec la brise qui passait; les nuances variées des fleurs d'octobre formaient sous le soleil une palette radiieuse; les voix de Philippe et de Gaby alternaient leurs notes vibrantes ou veloutées.

Malgré l'harmonie des sons, des couleurs et des parfums, Colette ne se sentait pas heureuse; une angoisse étrange lui serrait le coeur. Pour y échapper, pour échapper à trop de souvenirs, elle se tourna vers ses amis.

Philippe expliquait à Gabrielle les beautés de "Chantecler". Sa phrase à propos d'Etienne de Brécourt: "C'était le merle blanc", l'avait appelé à parler du merle noir aux fameux oalembours. Par une pente naturelle, il en était venu à parler de "Chantecler" lui-même. Là-dessus, son enthousiasme s'était enflammé.

—Tout ce drame est un merveilleux symbole, disait-il, et j'y retrouve la noblesse, la grandeur d'âme de Cyrano... Avez-vous bien senti, mademoiselle, le lyrisme de ces vers?

Et, avec beaucoup de talent, il en déclama quelques passages.

—C'est très joli, approuva doucement Gabrielle. Et comme vous dites bien cela!

Sur ces mots, la verve de Philippe s'accrut encore; il continua l'analyse de la pièce avec une ferveur communicative d'autant plus chaleureuse qu'il se sentait à ce moment l'âme d'un apôtre devant une conversion probable. Dans son zèle, il s'adressait seulement à Gaby incarnant la brebis égarée, pour laquelle le pasteur abandonne le troupeau fidèle que Colette représentait d'assez mauvaise grâce.

Mécontente d'être tenue à l'écart d'une discussion qui l'intéressait, celle-ci ne répondit pas tout de suite à la question de son amie: "Et vous, Colette, aimez-vous cette pièce?" Elle attendait que Philippe s'occupât d'elle.

Enfin, il demanda à son tour:

—N'est-ce pas, vous aimez aussi "Chantecler?"

Mais elle répliqua nettement, quoique ce ne fût pas vrai:

—Non, je ne l'aime pas du tout.

—Est-ce possible! s'écria Philippe.

Gaby la regarda du même regard profond dont, la veille, elle avait suivi ses gestes nerveux, et—tandis qu'une ombre passait sur son visage—elle proposa une promenade dans le parc en attendant l'heure du déjeuner.

Tout en marchant, Philippe continua la conversation, mais ses saillies, qui faisaient rire Gabrielle, n'amenaient qu'un pâle sourire sur les lèvres de Colette. Même, elle fit à part soi la remarque désobligeante qu'il était un singulier maniaque quand, une fois encore, il déclama des vers adressés à une Phylis dont le signalement poétique s'adaptait fort bien à la brune Gabrielle. La cueillette de quelques fleurs l'attarda un moment; elle reprit ensuite sa marche sans se presser, laissant une petite distance entre elle et ses amis.

La promenade se poursuivait sous les allées d'ormes et de platanes jusqu'à la pelouse brillante de soleil. Là, une fourmière montrait sa petite masse grise, au-dessus de l'herbe courte et drue. Sans y prendre garde, Philippe, en passant, la détruisit d'un coup de talon. Colette, apitoyée, s'arrêta de nouveau pour regarder la fuite des fourmis éperdues. Ce spectacle l'intéressa si fort qu'elle n'entendit pas Gabrielle qui l'appelait et qui, inquiète et surprise de son silence et de sa lenteur, vint la prendre par le bras. Elles continuèrent ainsi leur promenade; Gaby ne répondait plus que par monosyllabes aux questions de Philippe. Mais Colette ne s'aperçut pas de cette attitude voulue.

Elle pensait à Etienne de Brécourt et se disait que, lui, il aurait vu la petite masse grise, et qu'il se serait détourné de son chemin pour laisser vivre derrière lui ce petit peuple laborieux...

### XXII

Quelques jours passèrent, assez mornes pour Colette qui ne sentait pas revenir son entrain habituel.

Aux questions affectueuses de Gabrielle, elle répondit qu'elle se trouvait dans une mauvaise veine et que tout allait mal. La preuve en était dans une série d'accidents sans importance, mais irritants parce qu'ils se multipliaient,—comme la perte de plusieurs objets, l'oubli de choses pressées à faire, des accros et d'autres mésaventures semblables. Philippe, qui survint pendant cette explication, s'efforça de démontrer aux deux amies qu'il ne s'agissait nullement d'une mauvaise veine et que, toute sa vie, il avait vu Co-



lette tributaire insouciant de pareils accidents ; mais toutes ses paroles ne firent qu'accroître le malaise qu'il voulait dissiper.

Par contre, lui, il devenait singulièrement attentif, depuis quelques jours. Plus de retards à l'heure des repas, plus de rentrées tardives en costume poussiéreux, plus de fantaisies imprévues et déconcertantes. Il restait toute la journée avec ces dames, les accompagnait à la promenade, leur faisait la lecture et leur rendait de menus soins. Dérégulant à ses habitudes paresseuses, il commença même à se lever de bonne heure, pour escorter les deux jeunes filles jusqu'à l'église du village, où elles assistaient quotidiennement à la messe matinale.

Gabrielle, qui ne connaissait pas les anciennes habitudes de Philippe, ne songeait pas à s'en étonner. Toute chagrine du silence de son amie, elle s'efforçait de paraître enjouée, bien que son cœur fût plein d'inquiétude et de soucis. Mais quand Colette remontait dans sa chambre, — ce qui arrivait assez souvent, — elle respirait mieux, retrouvait, avec son bel équilibre, des idées judicieuses, des paroles sensées qui trouvaient un auditeur attentif dans le filleul de Mme de Chantelau.

En apparence tout était calme à Bellefontaine. Les promenades, les causeries, les siestes sur la terrasse, plus chaude que l'Émeraude, occupaient le temps sans secousses, avec la tapisserie et le bridge des soirées. Colette se réservait de temps en temps une heure pour son piano ou pour la lecture ; alors, elle s'enfermait chez elle, ou bien, — quand elle était sûre de n'être point dérangée, — elle se réfugiait dans le petit salon bleu, dont la fenêtre ouvrait sur l'Émeraude et sur la perspective de verdure très reposante qui lui faisait du bien.

Un après-midi, elle vint s'asseoir là pour lire en paix quelques pages d'un livre qu'elle affectionnait. Il semblait que ce fût encore l'été, tant il faisait beau et doux. La longue allée d'arbres séculaires étendait devant le château ses profondeurs vertes toutes chamarrées de soleil. Par la fenêtre entr'ouverte, l'odeur de l'automne apportait son mélange compliqué d'héliotrope, de bois ramide et de feuilles tombées ; dans le petit salon tout était paisible ; pas d'autre bruit que le tic-tac de la pendule sur la cheminée.

Ce calme plut à Colette, qui, bien blottie dans l'embrasure de la fenêtre et garantie de l'air frais par la haute glace voilée de guipure, se plongea sans tarder dans la lecture de "David Copperfield". Mais bientôt elle laissa tomber le livre. Ce qui se passait dans son cœur lui semblait bien autre-

ment difficile à comprendre que les sentiments de David pour Dora... Aussi, fermant les yeux, essayait-elle d'apaiser tout ce tumulte de ses pensées.

Le bruit d'une conversation, non loin d'elle, la tira bientôt de sa rêverie : de l'autre côté de la fenêtre, la douce voix de tante Marie avait son ton de blâme, qu'elle supposait impressionnant.

— Mon cher enfant, disait-elle, j'ai reçu ce matin une lettre de ta mère, qui n'est pas du tout contente de toi.

— C'est donc pour cela, marraine, que vous voulez m'emmener tout seul dans cet endroit désert ? répondit la voix de Philippe d'Orival. Je vous avoue que je ne comprenais rien à vos signaux. D'abord, j'ai cru que c'était à cause de mes jambes croisées... Je sais que vous n'aimez pas cela et que vous avez plusieurs fois réprimandé Colette...

— Tu n'es pas une jeune fille, interrompit la voix de Mme de Chantelau.

— C'est ce que je me suis dit, et pourtant j'ai décroisé mes jambes... Enfin, j'ai compris tout de même, puisque nous voilà ici, tous les deux, et que vous avez votre air de cérémonie.

— Quand donc seras-tu sérieux, mon pauvre Philippe ? C'est ce que ta mère m'écrivait. Tu ne sais pas à quel point tu l'as contrariée en partant comme cela, sans crier gare, sans motif, sans explications !

Les interlocuteurs étaient maintenant sous la fenêtre du petit salon. Ce qu'ils disaient n'intéressait pas Colette ; pourtant elle entendait chacune de leurs paroles.

Philippe répliqua :

— Allons, marraine, allons ! Maman vous a tout dit, et je vais vous aider... Ma pauvre mère me connaît trop bien pour s'étonner de mes fantaisies. Sa contrariété ne vient donc pas seulement de mes façons déplorables, mais surtout de la ruine d'un projet qui... d'un projet que... Enfin, elle voulait me marier avec l'importante famille bretonne, n'est-ce pas, marraine ? Allons, avouez, puisque j'ai deviné !

— Te marier avec la famille bretonne ! répéta la voix scandalisée de tante Marie.

— Avec un membre de cette famille, si vous aimez mieux ! Avec la grande ou avec la petite. Pour moi, c'est la même chose, le tout forme un bloc important et confus dans lequel je ne distingue rien. Si seulement vous aviez pu voir leur tête au moment de mon départ !...

— Philippe !

— Alors, ma petite marraine, vous comprenez maintenant que je ne suis pas si fou que j'en ai



l'air, et que, l'autre jour, il y avait un motif à ma fuite. Je me sentais écrasé par l'importance de ce bloc et, de peur de ne pouvoir résister aux désirs de ma mère dont les allusions étaient plus que transparentes, je me suis sauvé lâchement.

— Mon pauvre petit, tu as manqué un mariage superbe!

— Marraine, je veux avant tout que ma femme me plaise.

— Et que faut-il, je te pria, pour qu'une femme te plaise?

Les deux interlocuteurs s'étaient éloignés en parlant; mais Colette tendit l'oreille et put entendre la réponse de Philippe :

— C'est bien difficile à dire. Savons-nous pour quoi celle-ci nous plait, et celle-là, tout aussi charmante, nous laisse froid? Je suis trop impulsif, marraine, pour savoir d'avance que je puis aimer. Mais, s'il est vrai que l'amour naisse surtout des contrastes, il est possible que ce soit une femme très sérieuse, très calme, un peu prosaïque, pratique et raisonnable, qui fixe un jour le cœur de votre filleul.

— Hé! hé! ceci ressemble bien à un portrait, fit la voix de Mme de Chantelau.

— Peut-être...

Colette, très pâle, n'entendit pas les mots indistincts qui suivirent. Elle apercevait maintenant les deux promeneurs qui s'enfonçaient dans l'ombre verte de la vallée.

Pour ne plus voir la silhouette mince et grise de Philippe d'Orival, elle ferma les yeux...

...Quand Gabrielle, qui la cherchait, entra dans le salon bleu une heure plus tard, elle remarqua, sans en rien laisser paraître, que son amie avait les yeux rouges, mais que, pourtant, un bon sourire sincère, le sourire d'autrefois, éclairait son visage pâle.

— Chérie! s'écria aussitôt Colette, chérie, faisons quelque chose d'amusant, aujourd'hui. Trouvez une idée, n'importe laquelle, mais j'ai besoin de me distraire. Si nous organisons une dinette au sommet de Mathusalem?

— Nous n'avons plus dix ans, ma petite amie, répondit placidement Gabrielle.

— Alors déguisons-nous en nobles dames, en soubrettes ou en bayadères; le grenier renferme des trésors...

— Vous oubliez, Colette, que nous allons prendre le thé chez le colonel. Je venais justement vous demander si ma robe bleue conviendrait pour cette cérémonie.

— Nous allons chez le colonel! c'est vrai, je n'y pensais plus. Heureusement, fille pratique et rai-

sonnable, que vous êtes là pour me rappeler mon devoir... Allons chez le colonel!

Pendant la visite aux voisins, Colette se montra joyeuse et pleine de verve, au point que Gabrielle elle-même ne remarqua pas quelques fausses notes dans son rire clair et léger. Sa gaieté fut communicative, et la famille revint à Bellefontaine, enchantée de ses hôtes, de la campagne et du beau temps. Au retour, les trois jeunes gens se réunirent sur la terrasse pour attendre le dîner, et Colette qui semblait nerveuse, reprit la conversation commencée quelques heures plus tôt dans le salon bleu :

— La vie est-elle une chose si grave, demanda-t-elle, que nous ne puissions prétendre à d'autres distractions qu'un five o'clock avec le vieux colonel, sa femme, leur vieille belle-soeur et leurs très vieux amis, M. et Mme de Miramon? Si nous menons seulement huit jours encore l'existence de ces dernières semaines, nous formerons certainement un trio de jeunes vieillards, je vous l'assure, mes chers amis.

— Nous sommes très heureux comme cela, affinnèrent d'une seule voix Philippe et Gabrielle.

Colette les regarda avec un demi-sourire.

— Vous, peut-être, accorda-t-elle, mais moi, non! Je ne suis ni assez sérieuse, ni assez calme, ni assez calme, ni assez prosaïque, pour me contenter des aperçus philosophiques du colonel et des réflexions horticoles de Mme de Miramon, malgré la succulence des tartelettes qui accompagnaient le thé de la colonelle. J'ai vingt ans, moi, je ne suis pas encore neurasthénique et j'aime à m'amuser. Inventons quelque chose, sortons de la routine où nous sommes enfoncés... Autrefois, Philippe, vous aviez tant d'idées! Nous organisons des comédies, des tableaux vivants, des feux d'artifice dans le parc, des fêtes vénitienes.

— Colette, l'autre jour je vous ai proposé des poèmes orientaux au clair de lune. Mon idée n'a pas eu l'heur de vous plaire.

— Ce jour-là, si vous vous en souvenez, Philippe, nous étions, vous et moi, de fort mauvaise humeur, moi surtout. Pensez donc! une robe déchirée, des souliers à jamais perdus, un chapeau gâté; j'avais froid, j'étais mécontente, il pleuvait. Le jour était mal choisi; quant à votre idée, elle était excellente.

— Alors... Colette, si le cœur vous en dit...

— C'est entendu! ce soir, au clair de lune. Vous serez de la partie, Gabrielle?

L'idée plaisait à Gabrielle, ce qui enchantait Philippe. Il devint alors exubérant, cauteur, raconta anecdotes sur anecdotes, évoqua tous ses souvenirs de l'Inde et de la Perse, avec une abon-



dance de détails et de réflexions joyeuses qui, plus d'une fois, firent rire la brune Gaby. Colette l'écoutait et le regardait parler, sans dire un mot, sans faire un geste, plus occupée du causeur que des choses qu'il racontait. Et, stupéfaite, elle croyait voir Philippe pour la première fois.

Était-il possible que ce gai compagnon, un peu tapageur, eût été le prince charmant de ses rêves? qu'il eût occupé le coin le plus secret de sa pensée, et peut-être de son cœur? Comment ce bavardage et ces rires avaient-ils pu lui sembler si charmants sans la fatiguer jamais? Comment avait-elle pu trouver de l'intérêt à ces phrases, agréables sans doute, pour la plupart si vides, si semblables à elles-mêmes. Et surtout, comment la sérieuse Gabrielle pouvait-elle écouter si attentivement et avec des yeux si brillants tout ce verbiage inutile?

Au son des mots, qui n'éveillaient plus en elle aucune idée, là, sous les arbres touchés par les pinces de l'automne, Colette ressentit une grande lassitude triste; et la gaieté de Philippe, tout près d'elle, lui fut douloureuse comme une offense. Tout naturellement, elle en vint à penser au pauvre Étienne de Brécourt, si souvent le compagnon d'autres heures découragées, mais compagnon silencieux, inquiet, dont elle sentait la sympathie, sans vouloir ni la comprendre ni même la reconnaître; et cette présence muette et compatissante fut soudain pour elle la seule chose désirable en ce monde. Elle s'irrita de voir Philippe si content, l'accusa d'être sans tact, de ne point savoir se mettre à l'unisson des pensées d'autrui; elle le trouva léger, superficiel, s'indigna de sa manière d'agir avec l'importante famille bretonne, et eut, toute une minute, la douloureuse sensation d'avoir gâché sa vie et d'être seule au monde...

—Eh bien! Colette, vous ne venez pas dîner?

Pour la seconde fois, Gabrielle lui posait cette question, étonnée de l'air absent de son amie. D'un geste insouciant de la tête et de la main, la rêveuse chassa les pensées importunes et suivit ses compagnons qui rentraient à la maison.

L'expédition poétique, le soir même, fut entreprise en grand mystère: "Les parents ne nous comprendraient pas", affirmèrent Colette et Philippe. Et lorsqu'un bon bridge à trois fut organisé dans le salon aux stores abaissés, les jeunes gens sortirent sur la terrasse où s'éployait le clair de lune.

Le spectacle était magique. Les grands arbres vaporeux semblaient irréels, les héliotropes et les sauges, revêtus de nuances incertaines, ressemblaient à des fleurs de rêve; des ombres inexplica-

bles faisaient songer à des personnages de féerie endormis dans les prés; l'Yonne, au loin, avait des reflets d'argent, et partout l'atmosphère était imprégnée de tons bleus et glacés. Au ciel, la lune, plate et ronde comme un disque de vermeil, répandait autour d'elle une lumière tranquille jusqu'aux lointains violâtres, où s'enchaînait çà et là la lueur tremblante des étoiles.

—C'est une soirée parfaite, déclara Gabrielle.

—Adorable! renchérit Philippe.

Colette ne dit rien, elle se sentait triste et lasse, indifférente à tout. Le plaisir qu'elle lisait dans les yeux de son amie l'étonnait. Ce clair de lune n'avait pas, pour elle, la beauté de ceux de Charmeville.

Ils parcoururent lentement la terrasse où des effluves d'héliotrope se mêlaient au parfum des dernières roses. Dans la langue imagée des Orientaux, Philippe évoqua Tanit; arrêté par la rampe de pierre, il faisait, du côté de la vallée, de grands gestes vers le ciel. Colette pensant aux voiles de Salammbô, à sa grâce hiératique sous les constellations africaines, trouva disgracieux et ridicule ce monsieur en habit noir qui se donnait tant de mal pour apostropher une divinité en laquelle il ne croyait pas.

—Allons plus loin, proposait-il ensuite, allons jusqu'à l'étang; ce sera le décor rêvé pour quelques poésies que je vais vous réciter.

—L'étang est bien loin, objecta Colette.

—A dix minutes à peine, corrigea Philippe; dix minutes de marche ne sont pas pour nous effrayer. D'ailleurs, c'est vous qui avez désiré ce soir quelque chose de nouveau.

—C'est vrai, c'est moi, répliqua-t-elle en souriant.

Elle avait honte de s'être sentie capricieuse et d'avoir été si près de le montrer; aussi fit-elle tout son possible pour se mettre à l'unisson de la bonne humeur et du lyrisme de ses amis.

Sur l'étang, un saule projetait son ombre brune qui semblait creuser la surface polie de l'eau tranquille; des groupes de nénuphars jaunes, parmi leurs feuilles satinées, étaient comme des bijoux précieux sortis de leurs écrins pour parer ce lac minuscule, amoureux de la lune; de longs roseaux s'élançaient en gerbes souples, le long des bords tapissés d'herbe et de mousse.

Cette paix lumineuse émut Colette jusqu'aux larmes; le silence de ce coin de parc était doux et bon pour son âme troublée, aussi la voix de Philippe fut-elle comme une fausse note dont ses nerfs s'irritèrent.



—Que vous disais-je? demanda-t-il. Est-ce assez joli? Mes poésies chinoises auront ici le cadre qui leur convient. Jugez-en.

Avec beaucoup de charme, il déclama des strophes orientales:

Mes yeux extasiés s'ouvrent pour contempler les fleurs nouvellement écloles;— Je veux m'enivrer de la brise parfumée.—Ce soir, la lune est claire... les nénuphars ne dorment pas...—Leurs calices chatoyants semblent briller pour moi.

Pas de nuage... Que tu es belle, ô Lune ronde et froide,—Chut!... pas de bruit! la nuit va tomber...—Ces reflets changeants sont-ils l'âme de la poésie ou bien l'ombre des fleurs?—Tout vibre et montre vers l'astre au firmament.

Les eaux du lac miroitent entre les roseaux échevelés.—L'herbe frissonne dans la prairie.—Ecoutez là-bas le concert des grenouilles.—Nuit d'été, ô douce nuit, que tu es brève!...—La lune dorée s'éloigne déjà vers l'occident...

—C'est délicieux, murmura Gabrielle.

Colette s'étonnait de ne pas éprouver le plaisir qu'elle avait attendu. Pourtant, tout était tranquille et doux autour d'elle; la lune jetait sur l'étang de larges plaques de lumière; dans l'ombre d'un noisetier, des glaïeuls mettaient une flamme pâle; à peine entendait-on par intervalle le bruit presque imperceptible d'une feuille sèche tombant sur d'autres feuilles tombées au pied des grands platanes et des ormes géants.

Philippe et Gabrielle causaient; leur compagne ne les écoutait pas. Elle restait attentive à la nuit silencieuse, cherchant un peu de paix pour son cœur déçu... La voix de Philippe, lente et cadencée, l'avertit qu'un nouveau poème célébrait la lune et l'eau miroitante; elle y prêta l'oreille un moment, puis les mots sonores perdirent leur sens, effacés pour elle par la plainte monotone d'un insecte à ses pieds,—chanteur ou violoniste, elle n'aurait pu le dire, mais cette voix de la nature, parcelle infinie de la vie universelle, lui sembla, ce soir-là, le plus beau des concerts; et, sans qu'elle sût pourquoi, ses yeux se mouillèrent de larmes attendries.

L'insecte se tut... Le poème oriental se déroulait toujours, très riche d'images et servi par un vent léger qui, pour rendre ses descriptions plus vraies, courbait maintenant les roseaux sur l'étang et faisait bruir les branches explorées du saule.

—Il fait froid, dit Colette, quand ce fut fini.

Son écharpe de gaze protégeait mal ses bras et ses épaules nues; elle frissonnait comme les roseaux, tout en admirant la prévoyance de Gabrielle qui s'était enveloppée d'un bon châle bien chaud. Et le souvenir d'Étienne lui revint une fois de plus. Avec lui, toujours elle trouvait sous sa main l'ombrelle ou le manteau dont elle avait besoin... Philippe ne pensait pas à ces choses.

—Il fait froid, répéta-t-elle; je rentre.

Pour se réchauffer, elle courut dans l'allée, suivie de Gabrielle, silencieuse, et de Philippe, mécontent d'être arrêté si tôt dans sa verve poétique. Pour raccourcir le chemin, elle passa par-dessus les plates-bandes bordées de sauges qu'elle écrasa; et quand elle eut pris sur les autres assez d'avance pour se sentir toute seule, quand elle fut bien cachée dans l'ombre épaisse d'une allée, elle s'appuya au tronc d'un orme et pleura longtemps, désespérément.

### XXIII

Il était près de dix heures, le lendemain matin, quand Gabrielle entra dans la chambre de son amie.

—Comment! pas encore levée! s'écria-t-elle à la vue de Colette qui semblait dormir.

—Je crois que j'ai la fièvre, ma petite Gaby.

—La fièvre!...

—Oui, il faisait si froid, hier soir, au bord de l'étang! O'est beau, le clair de lune, mais ce n'est pas chaud, surtout quand on est en robe décollée.

—Pourquoi n'aviez-vous pas de châle, demanda Gabrielle.

—Parce que je n'avais pas pensé à en prendre un.

Les deux jeunes filles se turent, comme n'ayant plus rien à se dire. Gaby, l'air gêné, baissait la tête et tortillait nerveusement sa longue chaîne d'or. Deux fois, elle ouvrit la bouche pour parler, mais elle ne proféra aucun son. Colette, fiévreuse et les yeux brillants, l'examinait en silence.

—Est-ce donc si difficile à dire? demanda-t-elle enfin.

Son amie sursauta et leva sur elle un regard effaré.

—Quoi? Comment?

—J'attends, fit Colette en enfouissant sa tête dans l'oreiller.

Le beau calme de Gaby était décidément très loin. Elle balbutia quelques mots inintelligibles et prononça péniblement:

—Nous allons être obligés de retourner à Troyes.

—Pourquoi si tôt?



—Parce que... parce que... nos cousins de Paris doivent venir nous voir.

—Ne leur avez-vous pas dit que vous vous absentiez pour trois semaines au moins?

—Si, mais peut-être que... plus tard...

—C'est tout ce que vous trouvez à dire, ma pauvre Gaby?

L'embarras de son amie faisait peine à Colette. Mais elle-même, toute brûlante de fièvre, se sentait incapable de lui venir en aide; aussi ajouta-t-elle brusquement:

— Pourquoi ne pas me dire en toute simplicité que ma tante a parlé à votre mère d'un projet de mariage pour vous?

—Quoi, vous savez? bégaya Gaby, rouge jusqu'aux oreilles.

—Je ne sais pas, mais je suppose. Et qu'avez-vous répondu à Madame votre mère, lorsqu'elle vous a fait la commission?

—Colette, vous plaisantez, vous n'avez peut-être pas compris de qui il s'agit!...

—Il s'agit, si je ne me trompe, de vous et de Philippe d'Orival!

Gaby avait caché son joli visage dans les coussins du fauteuil. Surprise de son silence prolongé, Colette demanda une seconde fois:

—Qu'avez-vous répondu à Madame votre mère?

Elle vit alors se soulever un visage pâle et tourmenté, tandis qu'une voix faible prononçait:

—J'ai répondu "non".

—Vous avez répondu "non"?... Et pourquoi? Est-ce que Philippe ne vous plaît pas? Avez-vous un autre motif?... Enfin, qu'y a-t-il?

Aucune de ces questions pressées et fiévreuses n'obtenait de réponse. La tête brune était de nouveau enfouie dans les coussins. Colette se leva d'un bond et, drapée dans un kimono, elle s'approcha de Gaby, dont elle caressa doucement les cheveux.

—Voyons, ma petite amie, une demande en mariage n'est pas une catastrophe! Pourquoi celle-ci vous met-elle dans un état pareil?

Le visage pâle se montra de nouveau.

—Ma Colette chérie, prononça Gaby d'une voix toute changée, avez-vous donc oublié que je suis presque fiancée à M. de Brécourt?

Les lèvres de Colette trébuchèrent un moment, puis elle répliqua en souriant:

—C'est pour cela que vous avez refusé Philippe?... Ah! je comprends, vous aimez Etienne, il vous aime... Comment avais-je pu l'oublier! C'est juste, cela devait être ainsi.

Elle leva le rideau léger qui voilait la fenêtre et regarda sans voir le paysage délicieux qui s'é-

tendait devant le château. Sans se retourner, elle demanda enfin.

—Pourquoi êtes-vous si troublée d'une chose toute naturelle, Gaby?

Une voix tremblante répondit:

—Ce n'est pas de ma faute, tout cela; que faire maintenant? Il vaut mieux que nous partions, Colette.

—De quelle faute parlez-vous, Gaby? En quoi seriez-vous coupable? Ah! oui... vous avez peur du chagrin de Philippe, c'est pourquoi vous voulez partir!

Deux bras impétueux la saisirent par les épaules. Elle se retourna, surprise, et vit tout près d'elle le visage de Gabrielle nondé de larmes pressées.

—Eh bien! eh bien! Gaby, où est votre admirable pondération, ce beau calme imperturbable auquel vous m'aviez habituée? Vous avez le cœur trop tendre, ma chérie! Mais rassurez-vous, Philippe fera comme les autres, il se consolera. Les hommes se consolent toujours. Maintenant, laissez-moi; je suis vraiment malade. C'est ce bête de clair de lune!

Elle poussa doucement vers la porte son amie qui sortit sans ajouter un mot. Mais, dès qu'elle fut dans sa chambre, Gabrielle se prit la tête à deux mains et gémit douloureusement:

—Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi suis-je venue ici!

Colette fut très sérieusement souffrante ce jour-là. Elle ne voulut voir personne, pas même sa tante ni son amie; le docteur seul eut la permission d'entrer, et comme il prescrivit surtout du repos et du silence, elle eut la satisfaction d'être obéie sans trop de difficulté.

En bas, les hôtes de Bellefontaine avaient des airs moroses. Mme Dumont, qui avait d'abord exulté de joie à la perspective du beau mariage pour sa fille, ne comprenait rien au refus de celle-ci ni à son attitude affaissée. La demande n'ayant pas été faite d'une manière catégorique, mais simplement insinuée par Mme de Chantelau, il n'y avait pas eu de réponse immédiate à donner: "Il fallait pressentir Gabrielle... ne rien brusquer... elle était si jeune!" Aussi espérait-elle faire revenir Gaby sur sa décision! mais son air gêné se ressentait du "non" décidé qu'elle avait entendu prononcer par sa fille quelques heures plus tôt.

Mme de Chantelau, qui ne soupçonnait pas encore ce "non", se sentait néanmoins mal à l'aise sans savoir pourquoi. Quant à Gaby, elle se tint tout le jour dans l'ombre de sa mère, travaillant sagement, les yeux baissés, car elle redoutait par-



dessus tout l'occasion d'un tête-à-tête avec son amoureux.

Celui-ci, attentif et empressé, resta la plus grande partie du temps auprès des trois dames, s'ingéniant à leur rendre de petits services et à les distraire par son bavardage ou par des lectures; mais sa gaieté demeura sans écho.

Assez tard dans la soirée, Gabrielle entra chez son amie pour lui souhaiter bonne nuit. La chambre était tout à fait obscure et silencieuse. Rien ne répondait à l'appel en sourdine qu'elle proféra sur le seuil de la porte. Gaby se retira sur la pointe des pieds et se coucha bien vite, en se répitant que lorsqu'on dort si bien on n'est pas très malade ni très malheureux. Et comme elle ne permit à aucune autre pensée de faire échec à cette conclusion consolatrice, elle put enfin s'endormir d'un sommeil assez calme, jusqu'au lendemain matin.

Le jour suivant, Colette ne se montra pas: Gaby resta seule dans sa chambre la plus grande partie du temps. Sa mère, très nerveuse, tint compagnie à Mme de Chantelau, évitant soigneusement de laisser la conversation glisser vers des sujets sentimentaux ou confidentiels. Les souvenirs de Charmeville l'inspirèrent si bien qu'il ne fut pas possible de parler du fameux projet matrimonial. Philippe, qui aurait déjà voulu avoir sa réponse, commençait à se montrer inquiet.

Enfin, trois jours après la ballade au clair de lune, tandis que la famille était réunie dans le salon, au sortir du déjeuner, on vit entrer Colette un peu pâle, mais souriante. D'un ton enjoué, elle s'excusa de sa réclusion, rendue obligatoire, dit-elle, par la fièvre qui ne lui permettait pas de supporter le moindre bruit. Maintenant, tout était bien, elle suppliait qu'on ne s'informat pas de sa santé et que surtout, surtout! on ne la traitât pas en malade! Tout le monde se laissa prendre à sa gaieté, sauf Gabrielle qui de son coin, près de la fenêtre, l'observait en soupirant.

—Eh bien! Gaby, c'est ainsi que vous êtes contente de me voir? dit Colette en s'approchant. Parions que vous m'en voulez un peu de vous avoir abandonnée... Allons, venez avec moi faire un petit tour de parc. J'ai une envie folle de revoir mes arbres.

Gaby n'en voulait pas du tout à son amie; elle s'efforça, tout en la suivant, de la convaincre de l'excellence de son caractère. C'était bien naturel qu'avec la fièvre on désirât rester seule, tout le monde en aurait fait autant...

Mais Colette ne l'écoutait pas.

—Chérie, dit-elle en s'asseyant sur un vieux banc caché dans une broussaille, chérie, j'ai écrit ce matin à votre fiancé.

—Mon quoi? demanda Gabrielle en sursautant.

—Votre fiancé, Etienne de Brécourt.

—Ah! oui, M. de Brécourt! Vous croyez alors qu'il est mon fiancé?

—Gaby, Gaby, pourquoi ces timidités avec moi! Ne m'avez-vous pas dit, l'autre jour, que vous l'aimiez, que vous lui étiez promise? Vous savez que je suis votre amie, votre meilleure amie... Il est bien naturel que je vous aide à réaliser votre cher désir.

—Alors, qu'est-ce que vous avez fait?

—Je lui ai écrit de venir tout de suite.

—Vous lui avez écrit... de venir... Oh! Colette!

—Eh bien! quoi? quel trouble! Mon Dieu, comme vous l'aimiez!

Gabrielle, pâle comme une morte, ne répliqua rien. Elle tordit entre ses doigts la tige souple d'une liane, imprimant par saccades une légère secousse à la branche de sorbier où s'enroulait la gracieuse plante. Une feuille morte tomba sur la robe de Colette, puis une autre feuille d'un vert assombri, trouée de mangeurs d'insecte. Le sol était couvert d'herbe sèche et de fougères où l'ombre des arbres mettait de grandes taches violacées. Quelques baies rouges de sorbier brillaient en plein soleil comme des rubis étincelants, tandis que d'autres, au creux des branches, ressemblaient à des charbons mal éteints.

—Comme vous l'aimiez! dit Colette une seconde fois.

Mais Gabrielle ne semblait pas l'entendre. Elle demanda seulement, d'une voix tremblante:

—Votre tante sait-elle... tout cela?

—Je ne lui ai rien dit, répliqua Colette d'un geste lassé; en ce moment, je suis incapable d'entreprendre une lutte avec elle... Ma tante est la bonté même, mais elle ne comprend rien aux affaires de cœur, et comme elle veut vous marier avec Philippe!...

—Ah! c'est elle qui veut me marier?... Alors, ce n'est peut-être pas M. Philippe qui a pensé à cela... Peut-être même qu'il ne désire pas du tout m'épouser? demanda Gabrielle, d'un ton si ému qu'à tout autre moment Colette l'eût remarqué avec surprise.

—Philippe vous aime, Gabrielle; je l'ai entendu le déclarer. C'est curieux que l'amour ne puisse pas attirer l'amour.

—Oh! Colette! fit la brune amie en l'entourant de ses bras caressants.

Colette, surprise de cette expansion, très rare chez Gabrielle, resta silencieuse un moment, **ajmais**



le parc ne lui avait paru si triste, ni la vie si désolée. Pourquoi cette mouche tourbillonnait-elle ainsi avec ce bourdonnement insupportable? Pourquoi ces feuilles tombaient-elles si lamentablement? Et pourquoi, surtout, pourquoi ce soleil impassible brillait-il du même éclat, les jours de joie et les jours de chagrin?

Elle rapprocha sa joue du front de son amie et lui dit doucement :

—Etienne viendra bientôt; soyez heureuse, ma chérie.

Mais Gabrielle, blottie sur l'épaule de sa compagne, put seulement lui dire :

—C'est vous que je voudrais voir heureuse, ma petite Colette, c'est seulement vous.

—Oh!! moi!...

Un geste d'insouciance compléta cette phrase.

Et, sans plus rien se dire, les deux amies reprirent d'un pas lent leur promenade interrompue.

#### XXIV

Il vint deux jours plus tard.

La lettre de Colette, très laconique, l'avait un peu surpris et surtout inquiété. Il arriva par un soir d'octobre, avant le télégramme qui devait l'annoncer.

Aucune voiture ne se trouvait à la gare, il prit un chemin de raccourci, pour faire, à pied, le trajet du village au château.

Le sentier communal où il s'engagea était bordé d'un côté par une pente rocheuse et abrupte couverte de broussailles et de jeunes sapins; de l'autre, par une rangée de beaux peupliers d'un vert doré, ombré d'ocres et de rouilles. A travers ce voile somptueux, le ciel transparaisait en tons mauves et naorés, au-dessus des prairies vertes et de la rivière à demi cachée par les saules. Plus loin, d'autres peupliers, pâlis par la distance, mettaient sur l'horizon la découpe légère de leurs crêtes; des groupes d'arbustes, des haies et des buissons ressortaient en nuances sombres ou vives sur l'herbe courte des grands prés. Sauf les clochettes d'un troupeau dans le lointain, nul bruit ne troublait la paix de cette heure délicate.

Etienne, malgré les soucis qui mettaient un pli à son front, en goûtait inconsciemment le charme; ses promenades avec Colette, dans le parc de Bellefontaine, lui avaient appris à voir dans la nature autre chose que la botanique ou la minéralogie. Aussi, deux ou trois fois, s'arrêta-t-il pour admirer la grâce des saules bleutés sur la rivière sautillante, ou la couleur adorable du ciel. Il faut dire aussi qu'une fois, ayant aperçu à ses pieds un campand minuscule qui traversait le chemin, il

se pencha longuement sur la bestiole égarée, pour en examiner la forme et les allures.

Le bruit d'une voiture et du grelot d'un cheval l'arracha enfin à sa contemplation. Il se retourna et reconnut la charrette anglaise de Bellefontaine conduite par Philippe d'Orival.

—Enfin! je vous rattrape! s'écria celui-ci en arrêtant brusquement le cheval.

—Vous étiez donc à ma poursuite? demanda Etienne, qui s'approcha, souriant et la main tendue.

—Votre dépêche vient d'arriver, répliqua Philippe. Alors, marraine, employant le moyen le plus rapide, m'a envoyé à la gare avec Cyrano. Naturellement, votre train était reparti depuis dix minutes, et je n'ai trouvé que votre valise que voilà. Marraine comprendra peut-être maintenant l'utilité des automobiles. C'est ce que nous lui répétons tous les jours, Colette et moi, mais cousin Paul n'en veut pas démordre. Comme je ne vous avais pas rencontré sur la route, j'ai pensé que vous aviez pris ce chemin, et nous voilà, moi et Cyrano. Voulez-vous monter?

—Bien volontiers.

Quand il fut dans la voiture à côté de Philippe, Etienne se sentit d'abord embarrassé. Colette ne lui avait écrit que quelques mots: "Venez le plus tôt possible, nous vous attendons." S'agissait-il d'une chose grave? Quelque événement important était-il survenu au château depuis son départ? Pouvait-il questionner Philippe? En le faisant, il risquait d'être indiscret, le gai compagnon lui semblant peu propre à remplir le rôle de confident. Dans l'incertitude, mieux valait se taire.

Aussi, se borna-t-il à faire, sur la douceur du temps, une remarque qui ne fut pas relevée, puis il demanda:

—Tout le monde va bien, à Bellefontaine?

—Oui, tout le monde va bien.

—M. de Chantelau ne se ressent plus de son indisposition?

—Non, plus du tout.

Après un silence, Etienne continua:

—C'est étonnant que ma dépêche soit arrivée si tard.

—Ce n'est pas étonnant, il y a cinq kilomètres du bureau de poste au château, et pas toujours quelqu'un pour porter les télégrammes, ce qui fut le cas aujourd'hui.

—Ah! c'est cela!

Nouveau silence, et nouvelle question d'Etienne.

—Les vigneron ont-ils été contents de leur récolte?

—Pas trop.



Décidément, Philippe n'était pas en veine de conversation; ceci était plus étrange encore que le billet de Colette. L'ex-fiancé, intrigué, regardant plus attentivement son compagnon, lui vit un visage rembruni qu'il ne lui connaissait pas. Respectueux des souois d'autrui, il garda désormais un silence discret.

Alors, Philippe, à plusieurs reprises, eut une petite toux sèche et nerveuse. Du coin de l'oeil, Etienne le vit ouvrir la bouche comme pour parler; il comprit que le jeune homme avait une confiance à faire, sans pouvoir s'y décider. Sûrement, il s'agissait de Colette... Quelque obstacle venait-il de surgir entre eux, quelque brouille?...

Enfin, d'une voix toute changée, Philippe demanda :

—Vous connaissez Mme et Mlle Dumont?

—Parfaitement. Je les ai vues à Charmeville au mois d'août.

—Ah!... Vous savez qu'elles sont ici?

—Je savais qu'elles devaient y venir, en effet.

—Eh bien! elles sont ici.

—Elles vont bien? demanda poliment Etienne, pour aider le jeune d'Orival à poursuivre la conversation.

—Elles vont bien, et elles sont charmantes, ne trouvez-vous pas?

—Quelle chaleur, pensa Etienne intéressé.

Philippe continua :

—On dirait plutôt des Arlésiennes que des Champenoises. Je n'ai jamais vu, dans ce pays, des cheveux aussi noirs que les leurs.

—Pardon, pardon, intervint doucement Etienne, un sourire aux lèvres, Mme Dumont est presque blonde...

—C'est vrai, mais je parlais de... de...

—De Mlle Gabrielle, n'est-ce pas?

—Vous riez! Je vois bien que je me suis trahi et que vous avez tout deviné!

Etienne, qui ne riait plus, répliqua :

—Je sais très mal deviner, monsieur d'Orival, mais je comprends très bien tout ce que l'on me dit, même à demi-mot.

—Alors, vous comprenez que je suis amoureux de Mlle Gabrielle, que jamais je n'ai rencontré de jeune fille réalisant plus complètement mon idéal: sa pâleur, son sourire, son calme, sa grâce sérieuse... expliqua Philippe avec chaleur. C'est une fée, mon cher ami, et peut-être, — puisque vous la connaissez, — en êtes-vous amoureux comme moi?...

Sa voix trahissait tant d'inquiétude qu'Etienne le rassura aussitôt :

—Non, non, je n'en suis pas amoureux, non, pas du tout!

Mais, en même temps, une angoisse serrait son coeur, et il croyait enfin comprendre la lettre de Colette; il croyait voir son cher visage convulsé de chagrin, ses doux yeux bleus désespérés, tandis qu'une immense tendresse reconnaissante l'envahissait à la pensée qu'elle l'avait appelé, lui, entre tous, dans ces minutes désolées.

—Et sa voix! disait Philippe, sa voix grave et douce qui rend précieux les moindres mots qu'elle prononce! Auprès d'elle, je me sens un autre homme, meilleur et plus heureux... Si vous saviez comme cela me fait plaisir que vous ne soyez pas amoureux d'elle! C'est vrai, au moins?

—Absolument vrai!

—En ce cas, je puis vous dire que j'ai préférré marraine de risquer une demande en mariage. Demande déguisée, vous comprenez, en l'absence de ma mère... Seulement des allusions pour tâter le terrain.

—Vraiment! et que vous a-t-on répondu?

—Ah! mon cher ami, vous avez à côté de vous l'homme le plus inquiet de la terre! Je ne vis plus, les jours se traînent comme des années. Pensez que voici toute une semaine que marraine a parlé à Mme Dumont et que je ne sais encore rien! Comment marraine s'y est-elle prise?... Je ne l'accuse pas, mais il me semble qu'elle n'a pas dû parler assez clairement. Mme Dumont, parait-il, n'a rien voulu dire tout de suite à sa fille; elle est si jeune et pense si peu au mariage!... Il faut d'abord lui faire des allusions, amener cela incidemment, je ne sais pas, moi! Avec tout cela, je meurs d'impatience et je commence à croire que Mlle Gabrielle, loin de m'aimer, me prend peu à peu en aversion, car je vois bien qu'elle évite toutes les occasions de se trouver avec moi. Ainsi, pendant que Colette était malade...

—Colette a été malade? s'écria le froid Etienne, d'une voix si aiguë que Cyrano dressa les oreilles et pressa son allure.

—Oui, mais elle va bien maintenant. Je vous disais donc pendant que Colette était malade...

Etienne n'écoutait plus. Tout ce que Philippe venait de lui dire le bouleversait; et, pour se représenter le désespoir et la maladie de Colette, le froid et tranquille savant trouvait en lui une imagination merveilleuse. Au lieu de le distraire, les mots de Philippe à son oreille berçaient sa rêverie. Il fallut que son compagnon le touchât à l'épaule pour qu'il entendît une question plusieurs fois répétée :

—Vous m'aidez, n'est-ce pas, mon cher ami? Vous ne refuserez pas de m'aider?

—En quoi puis-je vous aider? demanda Etienne d'un air absent.



—Mais, comme je vous l'expliquais, en parlant de moi à Mlle Gabrielle, en tâchant adroitement de savoir ce qu'elle pense.

—Me croyez-vous assez lié avec Mlle Dumont pour lui servir de confident, monsieur d'Orival!

—Je ne sais pas moi, répliqua Philippe. A qui voulez-vous que je m'adresse? Colette est devenue très bizarre, et d'ailleurs je ne puis plus me trouver seule avec elle...

—Non, non, ne vous adressez pas à Colette! dit vivement M. de Brécourt.

—Alors vous vous chargez de la commission?

—Oui, oui, c'est entendu.

Il voulait au moins épargner à sa petite amie cette nouvelle souffrance et ne pas l'exposer à entendre les confidences sentimentales de celui qui était passé à côté de son amour sans le voir. Il ne voulait pas de ce sacrifice douloureux que lui aurait demandé l'insouciant Philippe: parler à sa rivalité en faveur de l'ingrat. Pour empêcher cela, il voulait bien promettre de faire tout ce qu'on lui demandait, sans savoir comment il se tirerait ensuite de ce pas difficile.

Cyrano, profitant de l'inattention de son conducteur, avançait lentement dans l'étroit chemin, dont les peupliers et les sapins encadraient un ciel rose de corail; et lorsqu'on arriva dans la cour de Bellefontaine, il faisait déjà nuit.

Mme de Ohantelau manifesta un plaisir si vif de la bonne surprise qu'avait apportée la dépêche du voyageur, que celui-ci comprit que Colette n'avait rien dit à tante Marie de sa lettre à Etienne.

Après un échange copieux de politesses, quand il put enfin regarder son ancienne fiancée, le cœur du jeune homme se serra douloureusement; sous une apparence de gaieté, malgré son sourire courageux, il la voyait si faible, si malheureuse! Ses beaux yeux bleus, quand elle ne se croyait pas observée, avaient par moment une expression tragique, et, dans la voix, il entendait une fêlure que lui seul comprenait.

Tout occupé de Colette, il ne remarqua pas l'attitude étrangement embarrassée de Gabrielle, ni les détours qu'elle fit, après le dîner, pour s'approcher de lui, quand il aurait été si simple qu'elle l'abordât sans diplomatie. Il ne fut donc pas peu surpris de la phrase qu'elle lui dit tout bas, à un moment où personne ne pouvait l'entendre:

—Il faut absolument que je vous parle demain matin. Soyez dans l'Emeraude vers neuf heures.

—J'y serai, mademoiselle, répliqua-t-il avec son calme habituel.

Le lendemain matin, il fut le premier au rendez-vous, très intrigué de ce que Colette avait à lui dire, très ému aussi, car il pensait bien qu'il s'a-

gissait de Colette, et le sentiment qu'il avait pour son ancienne fiancée lui semblait s'être encore accru depuis qu'il la savait malheureuse. Il ne pouvait se rappeler sans étonnement qu'à Charmeville il avait considéré comme une chose possible, et presque désirable, un mariage avec Gaby, et que ce même projet—remis alors à une échéance plus lointaine—ne lui avait pas semblé irréalisable pendant son premier séjour à Bellefontaine.

Mais, maintenant, le souvenir de deux yeux bleus désolés lui faisait, mieux que tout, comprendre quelle place Colette tenait dans son cœur. Puisqu'elle ne l'aimait pas et qu'il ne pouvait l'épouser, il décida, ce matin-là, sous les grands arbres de l'Emeraude, qu'il ne se marierait jamais.

—Monsieur Etienne, ne restons pas là, je vous prie. Faisons une petite promenade de ce côté, voulez-vous?

Gabrielle était devant lui, pâle, brune et charmante, telle que l'avait dépeinte l'amoureux Philippe.

Etienne, docile, s'engagna derrière elle dans un étroit chemin bordé de sorbiers et d'érables, chemin si sombre en ce jour gris, que les verts et les cuivre s'y confondirent en une seule teinte brune.

—Je ne voulais pas que Colette nous vît, expliqua Gabrielle, ni que M. d'Orival s'avisât de nous rejoindre; c'est pourquoi je vous ai prié de venir de ce côté, si froid le matin, en cette saison, que personne ne s'y aventure.

—Que vous êtes mystérieuse, mademoiselle! dit Etienne, essayant de plaisanter.

—Vous allez comprendre, monsieur; Colette vous a écrit de venir, n'est-ce pas?

—En effet.

—Savez-vous pourquoi?

—J'avoue que je ne comprends guère...

Il balbutiait, n'osant dire sa conviction profonde: elle avait besoin de lui dans sa détresse.

—Eh bien! c'est très simple, monsieur! Colette vous a fait venir pour célébrer en famille nos fiançailles solennelles.

—Nos fiançailles?...

—Oui. Vous tombez des nues?

—Mais quelles fiançailles?

—Avez-vous oublié les projets de Colette à Charmeville, monsieur? Ne savez-vous plus qu'elle nous a destinés l'un à l'autre, vous et moi?

—Alors, c'était sérieux?...

—Vous le voyez. Elle voulait tout d'abord faire un coup de théâtre et déclarer au dîner, hier, que nous étions fiancés. J'ai dû lui démontrer la



folie de cette action, me fâcher même, pour l'en détourner. Je lui ai dit qu'il n'appartenait qu'à ma mère d'annoncer mes fiançailles, et qu'il serait bon d'avertir au moins le premier intéressé avant de faire cette démarche. Finalement, elle a bien voulu remettre sa déclaration à aujourd'hui, après vous en avoir parlé, ce qu'elle fera tantôt.

—C'est incroyable, articula Etienne abasourdi.

—Si incroyable, que j'ai voulu vous prévenir et vous dire que je ne suis pour rien dans cette machination. Je ne voudrais pas que vous puissiez supposer une seconde que je suis entrée dans les combinaisons de mon amie et que je veux vous épouser sans votre consentement.

Elle se tenait devant lui, tranquille comme toujours, peut-être un peu plus pâle, mais si peu ! C'était, sans doute, l'ombre verte des érables qui mettait autour de ses yeux cette meurtrissure qui les rendait si profonds... Etienne, se souvenant de sa timidité silencieuse à Charmeville, se demandait où elle avait pris le courage de s'expliquer ainsi.

—Croyez bien, mademoiselle, dit-il enfin, que je n'aurais rien supposé de désobligeant pour vous.

—Alors, monsieur, qu'auriez-vous pensé ?

Il se détourna, pris au dépourvu par cette question. Un homme plus infatué de lui-même aurait pu croire, dans cette occurrence, que Gabrielle, éprise de lui, s'était confiée à son amie, et que celle-ci, bonne âme, voulait jouer auprès d'elle le rôle d'une fée bienfaisante. Mais, outre que rien dans les manières de Mlle Dumont n'indiquait pour lui un intérêt sentimental, il se rappelait qu'à Charmeville Colette avait eu l'idée de ce mariage, non pas pour faire le bonheur de son amie, mais pour se débarrasser d'un fiancé gênant. L'union ne la débarrasserait-il pas en même temps d'une rivale ?...

Tout devenait clair, maintenant. Mais, au lieu d'éprouver le soulagement que lui apportait toujours la solution d'un problème difficile, Etienne ressentait une douleur aiguë devant cette clarté. Ces calculs de Colette, cette habileté à défendre son bonheur pouvaient être expliqués par la violence du sentiment qu'elle nourrissait pour son ami d'enfance; pourtant, ils étaient indignes d'elle, contraires à sa dignité, et ils montraient sous un jour inconnu son caractère, jusque-là généreux et désintéressé. L'estime qu'Etienne avait pour elle s'en trouvait ébranlée; à cette minute, il en souffrait plus encore que de son amour méconnu.

Sans penser à la question posée par Gabrielle, il marcha lentement dans l'étroit chemin. La jeune fille, troublée de ce silence qu'elle comprenait mal, le suivit d'abord sans mot dire. Mais le

temps pressait. Peut-être déjà sa mère ou son amie la cherchaient-elles. Il fallait s'expliquer jusqu'au bout sans tarder davantage.

—Donc, vous saurez, dit-elle, que Colette vous a écrit sans me consulter.

—Oui, je comprends, dit-il enfin; elle veut vous marier malgré vous.

Son ton amer donnait à ses paroles un sens précis auquel Gabrielle ne se méprit pas. Pour justifier son amie, elle s'empressa d'ajouter :

—En faisant cela, elle croit assurer notre bonheur à tous deux. Elle croit... que vous m'aimez et... que je vous aime.

—Le croit-elle vraiment ?

—J'en suis sûre.

—Cependant, mademoiselle, vous avez dû la tromper; tout au moins en ce qui concerne vos propres sentiments, à vous.

Il ne lui venait pas à l'idée que peut-être Colette avait raison. Cette foi solide en son indifférence amena un sourire sur les lèvres de Gabrielle.

—Non, dit-elle enfin, je ne l'ai pas trompée.

Etienne, surpris, s'arrêta brusquement.

—Pourquoi cela? demanda-t-il, possédé de sa même foi inébranlable.

Gaby hésita un moment, puis elle prononça d'une voix tremblante.

—Je ne veux pas que Colette soit malheureuse à cause de moi.

Ils se regardèrent un long moment, et chacun d'eux lut dans les yeux de l'autre le secret de Colette qu'ils n'osaient pas s'avouer.

—Vous ne savez pas encore, répéta-t-elle, sachant qu'elle serait comprise, vous ne savez pas que Mme de Chantelau voudrait me marier avec M. d'Orival. C'est cela qu'il faut empêcher... quitte à nous compromettre peut-être un peu l'un et l'autre... Nous trouverons bien ensuite le moyen de reprendre notre liberté!

—Si je vous comprends bien, mademoiselle, vous voudriez jouer la comédie des fiançailles jusqu'à ce que... l'avenir de Colette soit assuré?

—C'est cela.

—Alors, moi, je suis destiné à devenir l'éternel fiancé manqué? demanda amèrement Etienne. Vous rendez-vous compte du ridicule de ma situation, mademoiselle?

—Nous aimons tant Colette, vous et moi! gémit la pauvre Gaby en détournant les yeux.

Certainement, il aimait Colette; pourtant, à la fin, il se révoltait. Il ne lui convenait pas de jouer ainsi un rôle de dupe qui compromettait sa dignité, pour le seul but de faire épouser, à la femme qu'il préférait, un rival dont elle n'était



pas aimée. Il avait bien voulu disparaître une première fois, c'était déjà beaucoup; mais, quand on lui demandait d'agir, c'était trop.

—Je dois vous avouer, mademoiselle, expliqua-t-il, que je suis un très mauvais comédien. Votre idée est fort gentille, elle prouve votre bon cœur, mais elle est plus facile à exécuter pour vous que pour moi ! On ne demande pas à un homme de fabriquer le marteau qui doit lui broyer le cœur.

—Croyez-vous que je ne sache pas moi-même la douleur de ce sacrifice? s'écria Gabrielle d'une voix pathétique.

Trop absorbé par ses propres sentiments, Etienne ne releva ni le ton ni même le sens de ces mots. Sa révolte, riche d'arguments, trouvant en Gabrielle une confidente discrète et bonne, il continua :

—Et puis, à quoi bon tout cela? N'est-ce pas plutôt une folie de désirer pour Colette un mariage avec un homme qui non seulement ne l'aime pas, mais qui, de plus, en aime une autre?

—Il en aime une autre? demanda Gaby, dont la pâleur s'accrut.

—Vous devez le savoir mieux que personne, répliqua brusquement M. de Brécourt.

Un peu honteux de sa rudesse, il se tourna vers la jeune fille pour s'en excuser; mais il la vit si troublée, si défaillante, qu'un cri de surprise lui échappa.

—Oh!, mademoiselle!...

D'un geste et d'un sourire, elle essaya de le rassurer.

—Il fait humide ici; je crois que j'ai pris froid.

"Ce n'est pas cela", pensa Etienne, dont les yeux commençaient à s'ouvrir.

Mais, par prudence, il ne dit rien.

La timide Gabrielle, prenant son courage, Dieu sait où! osa alors demander :

—Comment savez-vous que... qu'il en aime une autre ?

—Parce qu'il me l'a dit.

—Il vous l'a dit!

Son visage resplendit d'un tel bonheur qu'Etienne en fut ébloui; et, pour un moment, oublieux de ses déceptions, il contempla délicieusement, dans les yeux sombres de Gaby, le secret heureux qu'il venait de surprendre.

—Il me l'a dit, répéta-t-il, et vous le savez bien vous-même puisqu'il vous a demandée en mariage.

—Je ne savais pas; je pensais que, peut-être... c'était une idée de Mme de Chantelau... je ne savais pas...

—C'est-à-dire qu'en fille prudente vous n'osiez pas y croire... N'est-ce pas?

—C'est cela!

Tout son cœur, trop contenu, trop meurtri, depuis quelques jours, passa dans ces deux mots. Etienne comprenait tout! Sa voix était compatissante, son sourire amical. Un besoin de confiance faisait tout avouer à Gabrielle dans cette exclamation.

Le jeune homme, attendri, murmura, plutôt pour lui-même que pour elle :

—Vous aimez Philippe, il vous aime, et vous voulez le donner à Colette!

Après le rêve charmant, la brutale réalité. Comment, même pour une minute, Gabrielle avait-elle pu oublier son amie?

—Je ne veux pas qu'elle soit malheureuse, répéta-t-elle, et surtout qu'elle soit malheureuse à cause de moi!

Etienne, qui pensait que le sacrifice de Colette ferait trois ou quatre malheureux au lieu d'une, Etienne ne répliqua rien.

Autour d'eux, les arbres laissaient tomber leurs feuilles jaunies. A travers les branches dénudées, ils apercevaient dans un brouillard bleu les ormes de la grande allée, irréels et mystérieux comme des apparitions.

## XXV

Vers midi, le brouillard se dissipa et, sous un soleil radieux, la campagne bourguignonne déploya ses grâces d'arrière-saison.

Après le déjeuner, Colette proposa à Etienne une petite promenade dans le parc. Au moment de la suivre, il regarda Gabrielle, dont le trouble et la pâleur lui faisaient pitié; il eut pour elle un bon sourire, qui ne la rassura pas du tout, car elle n'y comprenait rien. Etienne ne lui avait pas dit quelle ligne de conduite il pensait suivre, et, d'ailleurs, quel que fût le résultat de sa conversation avec Colette, elle ne prévoyait au bout de tout cela que des larmes et du chagrin.

Aussi, comme dans tous les cas, un prompt départ était la seule chose à faire, monta-telle dans sa chambre pour commencer ses bagages et pour échapper à la présence de Philippe, devant qui elle se sentait mourir.

Pendant ce temps, Etienne et Colette descendaient côte à côte les marches de la terrasse. Ils s'arrêtèrent un moment parmi les mosaïques du parterre, dont les sauges et les géraniums étincelaient en plein soleil. Colette cueillit une branche d'héliotrope et en aspira longuement le parfum; elle fit remarquer à son compagnon la grâce



délicate d'une rose aux tons de chair, toute seule au bout de sa tige; puis elle entraîna Etienne vers l'allée sinueuse qui conduisait au bois de sapins.

Tandis qu'elle marchait, silencieuse auprès de lui, le jeune homme considérait à la dérobée le joli front soucieux que la souple chevelure dorée encadrait délicieusement. De la voir si jolie, de la sentir si malheureuse, Etienne avait le coeur serré; au prix de son propre bonheur, il eût voulu lui prendre son chagrin et en faire de la joie, mais il savait que tout sacrifice était inutile et que le malheur de Gabrielle et de Philippe ne pourrait pas donner à Colette le bonheur qu'elle rêvait. A ce regret, Etienne en ajoutait un autre, peut-être plus pénible encore: celui de savoir que d'habiles calculs pouvaient s'élaborer derrière ce front charmant, et que l'amour—qui l'avait rendu meilleur, lui, plus sensible et plus généreux—avait pu rendre égoïste et aveugle le coeur vibrant de sa petite amie.

Comme, à une courbe de l'allée, ils ne voyaient plus ni la terrasse ni le château, Colette s'arrêta devant un banc de marbre au dossier sculpté d'amours et de guirlandes.

—Asseyons-nous un peu, voulez-vous? dit-elle.

Le mutisme d'Etienne l'étonnait. Mais il avait résolu de ne l'aider en rien dans les choses qu'elle avait à lui dire. Pourtant, à cette minute, elle lui faisait bien pitié, la pauvre petite, avec ses yeux tristes, ses joues pâles, ses lèvres tremblantes qui s'efforçaient de sourire.

—Vous avez été content de revoir Gabrielle? demanda-t-elle gauchement.

—Très content.

—Elle est si gentille, si bonne et si jolie, n'est-ce pas?

—Elle est charmante.

—Je suis heureuse, reprit-elle d'une voix faible, en pensant que vous allez épouser une jeune fille qui vous convient si bien.

Un silence glacial accueillit ces mots.

—Alors, j'ai pensé, continua-t-elle, qu'il ne servirait à rien d'attendre davantage, et que vous seriez contents... tous deux... d'être officiellement fiancés... C'est pourquoi je vous ai écrit de venir. Ai-je bien fait?

—Oui, vous avez très bien fait.

Il voulait savoir jusqu'au bout ce qu'elle avait combiné et décidé.

Elle s'appuya au dossier de marbre et ferma les yeux un moment. Il eût voulu prendre entre ses mains la chère tête pâle et la couvrir de baisers, mais déjà le regard bleu, inquiet, était fixé sur lui.

—Alors, monsieur Etienne, vous devriez faire votre demande aujourd'hui à Mme Dumont.

—Vous pensez à tout, raila-t-il, et vous menez cela tambour battant. Bien! c'est entendu, je vais aller demander à Mme Dumont la main de sa fille Gabrielle; j'ai justement eu le flair d'apporter une paire de gants blancs tout neufs. Alors, dans un mois la noce, n'est-ce pas? Quel jour avez-vous choisi pour la cérémonie?

Elle ne comprit pas la raillerie de ce ton fausement joyeux; l'exubérance de cet homme toujours si pondéré lui parut l'indice d'un bonheur qui ne pouvait pas se contenir.

—Ce n'est pas à moi de fixer le jour, répondit-elle doucement. Lorsque vous serez fiancés, ma mission sera terminée.

—Pas encore, ma chère Colette. Voyons, vous ne refuserez pas d'être demoiselle d'honneur?

Elle détourna la tête et ne répondit pas.

—Vous ne refuserez pas d'être le témoin de votre oeuvre bienfaisante? insista-t-il méchamment.

Toujours sans le regarder, elle répondit d'une voix tremblante:

—Je ne fais pas de projets si lointains, moi, je veux vivre au jour le jour; mais, si ma tante le permet, nous voyagerons peut-être cet hiver; alors... je ne sais pas si je serai là pour... votre mariage.

Il y avait dans sa voix tant de lassitude désolée qu'Etienne, ému, oublia sa rancune et sa déception pour ne penser qu'à la souffrance qu'il devinait en elle. Passant autour de ses épaules un bras compatissant, il l'obligea à se tourner vers lui; en se penchant un peu, il vit son cher visage angoissé couvert de larmes rapides et silencieuses. Ce spectacle le bouleversa. Vraiment, il n'aurait jamais cru que le coeur de Colette pût être pris à ce point!

A ce moment, il eut un seul désir, la consoler, sécher ses larmes et voir de nouveau sur ses lèvres le joli sourire qui lui allait si bien. Resserant son étreinte, il lui dit d'une voix douce et berceuse, la voix que l'on prend pour parler aux enfants malheureux:

—Pleurez, chère petite Colette, pleurez bien, et puis, pour soalager votre coeur, vous raconterez tout à votre grand ami. Vous savez que je suis votre meilleur ami et que, en présence de Mathusalem, nous nous sommes promis une confiance entière. Vous avez du chagrin... et moi je peux si bien vous comprendre!...

Tout d'abord, elle se laissa bercer et, les yeux clos, savoura la douceur de cette voix chérie. Puis le sentiment de la situation lui revint. Brusque-



ment, elle se dégagea du bras d'Etienne et s'éloigna de lui.

—Vous êtes bon, dit-elle, mais je ne suis pas du tout malheureuse... Vous savez que je viens d'être malade, cela m'a rendue nerveuse; maintenant c'est fini.

—Colette, vous manquez de franchise avec moi. Est-ce là ce que nous avons promis? Dois-je, pour vous aider, vous dire que je sais tout?

—Vous savez quoi? demanda-t-elle, très pâle.

—Que votre pauvre coeur meurtri et méconnu vous fait mal à en mourir; que, par un raffinement de douleur, vous avez sous les yeux le spectacle d'une rivale heureuse, et que cela vous étouffe, que vous doutez de vous-même, vous souffrez dans votre orgueil, dans votre coeur, dans vos espérances...

—Vous êtes cruel, murmura-t-elle en cachant son visage entre ses mains.

Sans l'écouter, il continua:

—Et je vous comprends, je vous comprends si bien! puisque, tout cela c'est aussi ma souffrance, à moi!

Elle le regarda, surprise, ne sachant pas ce que ces mots voulaient dire, et plus surprise encore de l'émotion qu'elle voyait pour la première fois sur le visage toujours si tranquille de l'impassible Etienne.

—Quand on a du chagrin, reprit-il, je crois que c'est mieux d'en parler; sinon, on y pense trop et on s'exagère encore le mal. Ma petite Colette, vous pouvez tout me dire... J'ai tant de peine de vous voir si malheureuse!

Le visage caché entre ses mains, elle murmura:

—Quelle honte!

—Pourquoi parler de honte? demanda-t-il doucement, je suis votre meilleur ami et je puis tout comprendre. Et "lui", il ne sait rien, il ne se doute même pas du sentiment que vous avez pour lui...

Colette releva vivement la tête et balbutia d'un air égaré:

—Il ne sait rien?

—Rien, j'en suis sûr.

—Etienne, au nom du ciel, de qui parlez-vous?

—Mais... de "lui", de Philippe d'Orival.

Une telle surprise passa dans le regard de la jeune fille, qu'Etienne, abasourdi, se tut, ne sachant plus que dire.

—Philippe d'Orival, répéta-t-elle lentement, alors vous croyez que j'aime Philippe d'Orival?

Comme il restait muet de stupéfaction, elle éclata d'un rire nerveux.

—Vous croyez que j'aime Philippe d'Orival? C'est vrai, je vous avais donné le droit de le croi-

re, et je suis folle de l'avoir oublié. Après tout, peut-être avez-vous raison! C'est vrai, c'est lui que j'aime, je n'y pensais plus; mais, voyez-vous, on ne peut pas penser à tout, et ma pauvre tête est si fatiguée!

Tout en parlant, elle ramassa quelques feuilles marbrées de jaune et de vert qui venaient de tomber à ses pieds. Par petites sautes fébriles, elle les cribla de coups d'ongle.

—Décidément, continua-t-elle d'un ton rauque, décidément je n'ai pas de chance. J'aime Philippe, c'est entendu! et lui, il aime Gabrielle. Peut-être ne saviez-vous pas cela... Mais si, vous le saviez puisque vous parliez d'une rivale heureuse. Ah! je comprends, maintenant.

Tandis qu'elle prononçait ces paroles incohérentes d'une voix nerveuse qu'il ne lui connaissait pas, les yeux d'Etienne commencèrent à s'ouvrir. Comme un éclair, une espérance folle l'éblouit un moment, mais il n'osa pas y croire.

—Colette, ma petite Colette, calmez-vous, prononça-t-il, inquiet de la surexcitation de la jeune fille. Ma petite amie, regardez-moi, il faut que nous nous expliquions clairement; rien d'obscur ne doit rester entre nous. Je croyais que vous aimiez Philippe d'Orival, mais je me suis trompé, n'est-ce pas?

Sous ce regard ami, si bon, si tendre, l'irritation de Colette tomba soudain. Elle devint une pauvre petite fille malheureuse, désireuse de se décharger un peu d'un chagrin trop lourd pour sa jeunesse jusque-là comblée de joie. Elle ne pouvait pas dire son secret, mais, dans son besoin de confidences, elle répondit à la question d'Etienne:

—Philippe était le premier, le seul jeune homme que je connaissais bien jusqu'à cette année. Il me plaisait, nous avions les mêmes goûts, j'étais romanesque. J'ai cru que la vie avec lui serait toujours heureuse comme les vacances que nous passions autrefois... Mais je sais, aujourd'hui que nous sommes trop semblables, que mes défauts sont multipliés par les siens... et quand je suis avec lui, c'est étrange... je me sens toute seule. Alors, alors... j'ai compris que mon coeur voulait autre chose, et que mon sentiment pour lui n'était ni de l'amour ni de l'amitié, mais seulement une bonne camaraderie...

—Et cela vous a fait mal? demanda Etienne.

—Non, pas du tout.

Il voulut parler, mais les mots s'arrêtèrent dans sa gorge. Il restait là, muet, absurde et follement heureux.

La jeune fille se leva, faisant mine de continuer sa promenade. Incapable de la suivre, il l'appela:

—Colette!



—Etienne?

—Pourquoi désirez-vous si fort que j'épouse votre amie?

Très pâle, elle s'appuya au dossier de marbre où se jouaient des amours.

—Je le désire, répondit-elle à voix presque basse, parce que vous l'aimez et qu'elle vous aime.

—Comment? Ignorez-vous vraiment qu'elle aime Philippe d'Orival?

—Elle aime Philippe!...

Ces trois mots furent proférés dans un cri. Après quoi, Colette joignit les mains et murmura comme en extase:

—Elle aime Philippe!... Que je suis heureuse!

A cette minute, Etienne se fit horreur. Comment, comment avait-il pu supposer sa chère petite amie coupable de calculs égoïstes, alors que, magnifiquement généreuse, elle croyait préparer le bonheur de son amie en se brisant le coeur.

—Vous voulez que je l'épouse, reprit Etienne tremblant de joie, quand elle aime Philippe d'Orival et que moi... que moi...

Il saisit les deux mains glacées que Colette avait jointes et, sans pouvoir ajouter un seul mot les couvrit de baisers.

—Etienne, oh! Etienne, est-ce bien vrai?

Sa voix vibrante, ses yeux éperdus de bonheur venaient de trahir son délicieux secret...

Sous les grands arbres rutilant des pourpres somptueuses d'octobre, leurs coeurs enfin rapprochés se donnèrent silencieusement l'un à l'autre dans l'espérance et dans la joie.

XXVI

Entre autres charmantes qualités, Gabrielle possédait la prudence et la discrétion: Philippe d'Orival ne se douta jamais de rien.

FIN

DANS LE PROCHAIN NUMERO DE

# La Revue Populaire

NOUS PUBLIERONS

## “INVINCIBLE CHARME”

*Un des plus célèbres romans*

DE

DANIEL LESUEUR

Il émane de ces lignes en même temps qu'une partie d'héroïsme comme un parfum de délicatesse et de tendresse.

L'auteur dans son oeuvre donne tant de vie à ses personnages qu'il nous fait croire à la réalité de leur existence.

Nos Lecteurs et surtout nos Lectrices nous remercieront de leur avoir procuré par la publication de cette oeuvre de douces émotions.

RETENEZ D'AVANCE VOTRE PROCHAIN NUMERO



## UN ROMAN COMPLET

*Ma Conscience en Robe Rose*

Par GUY CHANTEPLEURE

(Suite et fin)

Le même homme! Etait-il vraiment le même homme?...

Il se posait curieusement cette question et une voix intime lui répondait: "Non, tu n'es plus le même, car tu aimes, et cette grande tendresse qui est née dans ton cœur l'a purifié, en le meurtrissant. Tu connais la vraie passion, tu connais la vraie douleur, et tu crois à ton amour, et tu crois à ta souffrance!... Tu as découvert dans cette foi une joie poignante que tu ignorais et que tu ne troquerais point contre ta vieille indifférence!... Tu n'es plus le même homme, car, à cette heure où tu veux mourir, tu sais bien que, si tu vivais, ce serait d'une autre vie; que si tu écrivais, tes œuvres palpiteraient d'une inspiration nouvelle; que si tu meurs, enfin, un souvenir te suivra jusqu'à la minute suprême, un nom aimé parfumerait ton dernier soupir!"

Bernard leva les yeux vers le ciel: Etait-ce la petite mère-grand qui lui parlait ainsi?

Alors, une main se posa sur la sienne.

—Bernard, fit Janik, essayant en vain de contenir l'émotion profonde qui vibrait dans sa voix, Bernard, promettez-moi de vivre.

Il tressaillit, puis par un effort surhumain il obligea son visage contracté à sourire.

—Je constate une fois de plus, ma pauvre enfant, dit-il, que je suis un fou de la pire espèce! Comment avez-vous pu prendre au sérieux mes divagations de ce matin! Vraiment, je regrette que des paroles trop légèrement prononcées...

Janik l'interrompit, secouant fébrilement la tête:

—Ne me trompez pas, Bernard, c'est un jeu cruel.

—Un jeu! mais je vous jure...

—Non, pas cela, pas cela, par pitié... Vous m'avez dit que je vous avais fait du bien, que vous ne l'oublieriez pas... Vous m'appeliez "conscience", vous en souvenez-vous? Eh bien, écoutez-moi, une fois encore. La petite mère-grand vous parlerait comme je vous parle, si les portraits avaient une voix... Soyez fort, soyez vaillant, soyez homme!... Dites-moi: Je vous promets de vivre... Et je vous croirai, et je serai si heureuse...

Nohel voulut répliquer, Janik l'en empêcha.

—Ne me dites plus que vous êtes méchant, que vous êtes lâche... Ce n'est pas vrai, je vous connais maintenant... je vous ai vu vous jeter à la mer pour sauver un enfant... je



sais que vous êtes généreux, je sais que vous êtes brave... Et je sais aussi que vous êtes trop bon pour me faire une si grande peine... Ah! si vous vouliez, vous pourriez réaliser tant de beaux rêves! Vous pourriez vivre d'une vie si noble, si grande! Ah! si vous vouliez!

Il hochait la tête d'un air sombre.

—Vous ne savez pas ce que vous me demandez, murmura-t-il.

—Si, je le sais, Bernard. Je vous demande le plus grand des courages. Non pas ce courage factice, cette fièvre d'un instant que vous appelleriez à votre aide pour faire jouer l'arme qui vous donnerait la mort, mais un courage plus serein, plus digne, un courage de toute la vie... Je vous demande de travailler, de faire du bien, je vous demande de lutter, la tête haute, contre la vie dont vous avez peur!... Et tout cela, Bernard, parce que vous êtes mon ami, mon frère, parce que j'ai soif d'être frère de vous!

Son enthousiasme la transfigurait. Malgré sa pâleur et ses yeux cernés, elle était belle. Belle, non plus comme une femme née pour les amours de la terre, mais comme un être idéal, descendu de ce grand ciel pur, qui semblait l'inspirer.

Le visage tourmenté, les mains serrées, comme s'il eût traversé une crise de douleurs physiques, Bernard lui résistait.

—Je ne peux pas vous promettre cela, non, je ne peux pas.

Elle se tordait les mains.

—Que puis-je lui dire, mon Dieu! que puis-je lui dire? Bernard, mon Bernard, je vous en supplie!... Au nom de votre mère, promettez-moi de vivre!... Faites-le pour sa mémoire, si vous ne voulez pas le faire pour moi.

Janik chancela. Eperdu, le jeune homme lui prit les deux mains.

—Si je ne veux pas le faire pour vous!... Il y aurait donc au monde une chose que je ne voudrais pas faire pour vous!...

Il la regardait, une immense pitié dans les yeux.

—Vous êtes toute blanche, vous souffrez?... Je vous ai attristée, inquiétée... Je ne veux pas que vous soyez triste et inquiète, je veux... oui, je veux que vous soyez heureuse... Ne tremblez pas, regardez-moi.

Elle obéit; alors Bernard se pencha sur elle; ses lèvres effleurèrent le front de la jeune fille, et il murmura:

—Janik, je vous le promets.

En prononçant cette parole qui, de lui à elle, valait un serment, Nohel pensait que c'est un pauvre héroïsme de mourir pour celle qu'on aime. Mais à cette minute même, à cette minute de déchirement, elle triomphait, "la conscience en robe rose"! Et les yeux qui jadis riaient au petit Bernard, quand il était sage, pleuraient maintenant des larmes douces et fières qui disaient merci à Jacques Chépart.

## IX

Le temps marchait. Bientôt Pierre Le Jariel arriverait; l'heureux marin tiendrait sur son cœur sa fiancée, sa "promise", tous les souvenirs, toutes les espérances, reconquis en un instant, dans ce premier baiser du retour. "Déjà! déjà!" disait Nohel...

Et pourtant, elles lui avaient paru interminables, ces journées qu'il avait passées dans une quasi solitude, fuyant Janik, n'osant pas lui parler, car il n'aurait su lui dire que deux choses: "Je vous aime!... Je hais Pierre Le Jariel!"



Ce Pierre Le Jariel, il faudrait le voir, lui tendre la main; ce serait un affreux supplice!

Bernard avait repris une sorte de fièvre; il était à la fois très nerveux, et très las; soudain la peur le saisit de tomber malade, de ne plus pouvoir fuir cette maison hospitalière, dont l'air l'étouffait maintenant, et il choisit le prétexte d'une lettre qu'il venait de recevoir pour déclarer que sa présence était réclamée à Paris comme tout à fait urgente, sous peine de complications graves dans ses affaires. En annonçant ce prochain départ, il avait pâli et cette lividité soudaine accusait encore la maigreur de son visage.

Mademoiselle Armelle se révolta.

—A Paris, pour y tomber malade et y être soigné par des mercenaires! Belle idée que la vôtre, mon neveu! s'écria-t-elle... Regardez donc un peu la figure que vous avez... Et, nerveux comme vous l'êtes, vous voulez vous mettre en route ce soir! Je m'y oppose absolument. Votre affaire peut attendre jusqu'à... après-demain, voyons?... Vous n'allez pas me refuser ça?

Bernard esquissa un geste d'impuissance, mais mademoiselle de Ké-rigan continua son plaidoyer.

—Et le docteur que vous ne reverriez pas! Je viens justement de lire une lettre de lui... il arrive demain à quatre heures et nous convie tous à dîner... vous très particulièrement... Vous ne voudriez pas blesser, en vous sauvant ainsi sans tambour ni trompette, un homme qui vous a témoigné autant de sympathie?

Nohel réfléchit un instant, l'air accablé, puis il remercia la vieille fille de ses cordiales instances.

—Vous avez raison, dit-il, je serais un ingrat de quitter Plourné sans

avoir serré la main du docteur... et pour rien au monde, je ne voudrais vous peiner, tante Armelle, vous qui vous êtes montrée si parfaite pour moi... Je ne partirai que demain soir; il y a un train à sept heures... Ainsi je reverrai monsieur Le Jariel et il m'excusera de manquer — à mon grand regret—son dîner.

Le jeune homme s'exprimait d'une voix très amicale, mais avec tant de décision que mademoiselle Armelle ne tenta point d'obtenir une concession plus importante. Pendant tout l'entretien, Janik, qui lisait, n'avait pas levé les yeux.

Comme mademoiselle Armelle sortait pour donner un ordre, Bernard, sombre et désœuvré, s'assit à la fenêtre et se mit à décacheter les journaux qu'il recevait chaque jour.

En ouvrant l'un d'eux, il eut un sourire amer. On s'était empressé de publier sa nouvelle, "Amour pur", dont le titre trônait en première page.

Était-ce bien Jacques Chépart qui avait écrit ces lignes, exquises de poésie?

Non, c'est un amoureux de vingt ans et qu'on aimait!...

D'un mouvement brusque, il repoussa le journal.

Les yeux lassés, le geste lent, Janik avait posé son livre; elle prit distraitement la grande feuille déployée sur le canapé et y jeta les yeux. Guidé par une mystérieuse intuition, son regard se fixa aussitôt sur le nom de Jacques Chépart.

—Ah! Bernard!... vous ne m'aviez pas dit...

Il affecta de ne pas répondre.

—Est-ce que je peux lire? ajouta-t-elle timidement.

Un regret étreignait le coeur du jeune homme; il pensait à la joie



qu'il eût éprouvée à dire : "Lisez, chaque mot de cette histoire a été écrit pour vous!"

Mais c'était pour Janik, c'était pour sa "conscience en robe rose" qu'il avait travaillé toute une nuit, l'espoir dans l'âme; ce n'était pas pour la fiancée de Pierre Le Jariel.

—Lisez, si vous voulez; cette nouvelle ne vaut rien...

Telle fut sa réplique maussade.

Cependant il ne put résister à la tentation de regarder mademoiselle de Thiaz, pendant qu'elle avançait dans les colonnes, les yeux brillants, les joues empourprées, la poitrine doucement haletante. Elle ne savait pas que Bernard l'observait, elle oubliait la présence du jeune homme, elle s'envolait bien loin dans un autre monde, celui de ses rêves, qu'elle voyait soudain vivre et palpiter, comme un monde réel. Le rythme de cette prose musicale la berçait, remuant tout son être. Jacques Chépart décrivait les bois bretons et, soudain, elle assistait au jeu du soleil dans les feuilles, elle percevait, lointaine et claire, la voix de la petite source... L'histoire d'amour se déroulait, suave, enivrante dans sa purété; et Janik croyait entendre chanter à son oreille, comme une mélodie inconnue et troublante, les aveux qu'elle lisait.

Un moment ses yeux se mouillèrent de larmes, qu'elle n'essuya pas et qui glissèrent lentement le long de ses joues. Puis, quand, deux fois, elle eut savouré les derniers mots du récit, mots de bonheur, de triomphe passionné, elle leva la tête, et ses yeux extasiés rencontrèrent ceux de Bernard. Il eut comme un éblouissement.

— Janik, s'écria-t-il, était-ce à Pierre que vous pensiez en lisant?

Une grande pâleur couvrit le visage de mademoiselle de Thiaz; cependant ce fut avec beaucoup de calme qu'elle répondit:

—Je n'ai pensé qu'à ma lecture... Vous n'aviez jamais écrit ainsi.

Il reprit son air abattu, regardant sans les voir les rosaces du tapis.

—Vous avez raison, dit-il, c'est la première fois que j'écris ainsi... c'est aussi la dernière. J'ai écrit dans un moment d'espoir...

Spontanément, sans songer au sens que Bernard pourrait attribuer à son élan, Janik lui tendit la main.

—Je voudrais tant vous voir heureux! dit-elle.

Cet abandon émut profondément Nohel; il pressa légèrement les doigts menus qui se confiaient aux siens.

—Si je vous sais heureuse, je serai très heureux, ma petite cousine, soupira-t-il.

Et ils se quittèrent sans faire allusion à la grande séparation qui était proche.

Cependant, à mesure que le moment redouté se faisait moins lointain, Bernard se sentait redevenir méchant. Comme la nuit précédente, une fièvre ardente lui dévora les veines jusqu'au matin. Un grand abattement le prostra ensuite; dans la journée, mademoiselle Armelle le vit si faible qu'elle essaya encore de le retenir, mais, très affectueusement, il lui fit comprendre que sa résolution était irrévocable.

Alors la vieille cousine soupira et retourna à quelque nouveau roman, après avoir recommandé à Bernard de rester tranquille et en lui annonçant qu'elle allait lui envoyer une tasse de thé bien chaud.

Ce thé bien chaud fit sourire le jeune homme; il remercia tout en jurant



qu'il n'était pas malade et il regagna le salon jonquille. Un quart d'heure plus tard, Janik entra portant une tasse fumante.

—Ma tante m'a dit de...

Nohel s'était levé de cet air cérémonieux que, depuis quelques jours, il prenait souvent avec mademoiselle de Thiaz par affectation.

—Je suis désolé, ma chère cousine, de vous avoir donné cette peine... et si inutilement, fit-il, en posant sur la table le petit plateau qu'il avait enlevé des mains de Janik. Je ne sais pourquoi mademoiselle de Kérigan me met au régime des tisanes... Je suis bien guéri pourtant!

Elle n'insista pas et il s'ensuivit un silence assez embarrassé.

—Il paraît que vous ne serez décidément pas des nôtres chez monsieur Le Jariel, commença la jeune fille... vous partez...

Bernard l'interrompit:

—Oh! je vous en prie, ne vous croyez pas obligée d'ajouter que vous le regrettez, dit-il.

Puis il examina ironiquement la toilette toute simple de Janik, une robe de voile blanc garnie de rubans blancs dont les flots satinés faisaient ressortir sa pâleur mate. Les yeux de la pauvre enfant, enfouis dans leur orbite et cerclés d'une ligne violette, paraissaient immenses et trop sombres pour ce visage blême.

—Tout en blanc, comme une mariée! Vous êtes charmante, ce soir.

Par un mouvement d'extrême découragement, elle ferma les yeux, puis les rouvrit aussitôt, et les leva sur Bernard, comme pour lui demander grâce.

Il reprit sans pitié:

—Combien vous allez lui sembler belle, à lui! Quand il vous a quittée,

vous aviez seize ans ou dix-sept, je crois?... Vous n'étiez qu'une enfant; vous voilà jeune fille. Votre teint a pris plus d'éclat, vos yeux plus d'expression, votre sourire plus de charme. D'abord, c'est à peine s'il osera vous reconnaître... puis il vous retrouvera enfin, car cette métamorphose qui a fait de vous une autre... par un adorable prodige, vous a laissée toujours vous!

—Bernard!

—Et lui aussi, Pierre, aura changé! L'adolescent aura grandi de corps et d'âme... Mieux qu'autrefois, il saura vous dire qu'il vous aime... Comme il a dû penser à vous, pendant ces nuits de longues veilles, où, seul, rêvant des heures entre la mer et le ciel, il se figurait le village natal et le moment du retour!... Ce moment qui va venir, ce moment qui est là!

—Bernard, je vous en prie...

Mais Bernard continuait, s'animant encore. Ce qu'il exprimait ainsi c'étaient les pensées qui l'avaient torturé tout le jour, et cette expansion qui lui déchirait l'âme, lui procurait pourtant une sorte de soulagement.

—N'avez-vous jamais songé, Janik, à la minute délicieuse où il vous répétera combien il a souffert et... tant de choses, amassées pour vous dans le trésor de son cœur?... Vous, vous l'écouteriez, étonnée, ravie... vous aurez sur les lèvres ce sourire qui vous illuminait les yeux, tout à l'heure, en lisant ce pauvre conte d'amour...

Elle eut un grand cri.

—Non, Bernard!

Ses mains tremblantes cherchèrent un soutien sur la table contre laquelle elle était appuyée. Pâle comme une morte, prête à défaillir, elle attacha une seconde fois sur Bernard des



yeux éperdus qui se baissèrent aussitôt.

— Oh! assez... vous me faites mal, gémit-elle.

— Mal! parce que je vous dis que votre fiancé vous aime, que vous l'aimez, que vous serez heureuse! car c'est un immense bonheur d'aimer... quand ce n'est pas une torture atroce!

— Je n'aime pas Pierre Le Jariel... et vous le savez bien.

— Bah! vous l'aimerez vite... s'il vous aime! Et comment pourrait-il ne pas vous aimer?

Janik secoua la tête, et, très bas:

— Je ne l'aimerai jamais... murmura-t-elle.

Elle se tut subitement et fit un pas, pour s'enfuir... Bernard la prévint. Soudain une anxiété terrible se peignit dans les yeux du romancier.

— Pourquoi ne l'aimerez-vous jamais? pourquoi? je veux le savoir? interrogea-t-il fiévreusement.

Mademoiselle de Thiaz ne pouvait plus répondre, les mots se glaçaient dans sa gorge. Ses deux mains se crispèrent sur sa poitrine, sa tête vacilla, tout son corps fléchit.

— Je ne sais pas... balbutia-t-elle d'une voix mourante, sentant que cette phrase était une défaite.

Mais, dans un appel de suprême détresse, instinctivement ses yeux avaient parlé...

— Vous ne savez pas, mais je sais, moi... oh! enfin, je sais!...

Cette fois Nohel osait croire, cette fois il avait compris!

— Vous n'aimez pas Pierre Le Jariel, parce que vous m'aimez, parce que je vous aime, parce que vous sentez bien que vous êtes ma vie, toute ma vie, que sans vous je ne suis plus rien, je ne peux plus rien!...

Janik sanglotait... Faiblement, elle tentait de s'éloigner de Bernard; avec une grande tendresse, il la retint près de lui...

— Je vous en conjure, implora-t-il, restez là un instant, un seul instant... ayez un peu pitié de moi.

Et elle resta, elle pleura tout doucement sur l'épaule de son ami. Il y avait si longtemps qu'elle dévorait ses larmes! Lui, il la regardait de tous ses yeux, de toute son âme, et la voix brisée, il lui parlait encore, vaguement, comme en rêve.

— N'est-ce pas, vous m'aimez? N'est-ce pas, vous voulez bien que je vous aime?... Je vous adore, Janik!... Il me semble que, malgré tous mes défauts, toutes mes erreurs, j'aurais su vous rendre heureuse, par cet amour-là!... Et je voudrais que vous fussiez triste, pauvre, abandonnée, pour vous donner mieux mon cœur, mon travail, ma vie! Je voudrais qu'il me fût possible d'accomplir pour vous quelque chose d'insensé!... Ah! chère enfant, tu le sais bien que je suis ta chose, qu'il n'est pas de folies dont je ne sois capable pour toi!... Je n'espérais plus rien, j'endurais un vrai martyre et pourtant, quand tu m'as ordonné de vivre, j'ai promis ce que tu voulais... Et maintenant que tu me fais tant souffrir, maintenant que tu vas te prendre à moi pour te donner à un autre, je suis docile près de toi comme un pauvre enfant...

Comme mademoiselle de Thiaz, le repoussant un peu, s'était assise brisée par l'émotion, il s'agenouilla près d'elle, serrant convulsivement ses mains froides qu'elle n'avait pas le courage de lui arracher.

— Ah! chérie, chérie, si je pouvais vous emporter au bout du monde, si vous étiez ma femme, ma chère fem-



me à moi!... Je sais que ce n'est pas possible, je sais... mais cependant si vous m'aviez connu plus tôt... si les choses, enfin, s'étaient autrement passées, vous auriez bien voulu vous confier à moi? Et vous ne l'auriez pas rejeté, ce pauvre homme qui vous aurait dit: "Mon bien ou mon mal, ma joie ou ma peine, dépendent d'un mot de toi."

—Bernard, vous êtes cruel... Bernard, ayez pitié de moi!

Brusquement, il se sépara d'elle.

—Ah! tenez, c'est vous qui êtes sans pitié dans votre irréductible héroïsme... Je pleure à vos pieds et vous n'avez pas un mot de consolation pour moi!...

Mademoiselle de Thiaz se leva. Le feu de ses joues avait séché ses larmes. Debout, à quelques pas de Nohel, elle resta silencieuse, un moment, dans une sorte de recueillement; puis, fermement, elle regarda le jeune homme.

—Quel mot ai-je le droit de vous dire qui puisse vous consoler? dit-elle.

Bernard s'était laissé tomber sur le canapé, la tête dans ses mains.

—Ah! permettez-moi de mourir au moins... gémit-il.

—Non, répondit-elle, maternelle et tendre, comme au temps où elle était encore la petite mère-grand du portrait. Non, Bernard, il faut vivre, il faut lutter, il faut travailler!

Et, dans un cri où sa douleur à elle se révélait, immense, elle ajouta:

—Je vivrai bien, moi!

Elle allait quitter la pièce, quand la porte s'ouvrit inopinément devant M. Le Jariel. Les yeux scrutateurs du vieux médecin glissèrent de Janik à Bernard. Sans proférer une parole, il serra la main de la jeune fille et s'ef-

faça pour la laisser sortir; puis se tournant vers Nohel:

—Eh bien, mon cher monsieur, que m'apprend mademoiselle Armelle? Vous refusez les invitations de votre docteur?

A l'entrée de M. Le Jariel, Bernard s'était redressé brusquement; il ébaucha une phrase d'excuses.

—Oui, oui, je suis au courant, vous avez des affaires, interrompit le docteur. Enfin, je le regrette, que voulez-vous... Et puis, voilà que vous êtes malade, nerveux comme une demoiselle, à ce que m'a dit votre cousine... Moi qui vous croyais guéri! Ce serait à perdre le peu de latin qu'on sait... .

Tout en parlant, le docteur regardait Bernard avec une fixité bienveillante. Après un court silence, il reprit, très amicalement:

—Dites-moi, mon cher malade, est-ce bien le médecin qui peut guérir votre maladie?

Le ton dont fut prononcée cette phrase émut le jeune homme.

—Ah! docteur, s'écria-t-il, si vous saviez comme je suis malheureux!

Le docteur ne répondit pas aussitôt; il s'assit lentement, puis, attachant ses yeux gris sur "son cher malade", il dit avec une grande douceur:

—Je le sais, mon enfant...

Les yeux brillants, la voix frémissante, Bernard continua:

—Peut-être est-il malséant à moi de vous faire cette confession... car enfin, le fiancé de Janik, c'est votre neveu; vous l'aimez, vous désirez son bonheur... Mais, si je vous parle ainsi, croyez-le bien, ce n'est pas que je veuille vous apitoyer sur moi, ce n'est pas que j'espère quelque chose de vous ni de personne... c'est seulement parce que je souffre et que vous êtes bon, parce que je n'ai pas d'ami



et que j'ai besoin de me confier à quelqu'un qui me comprenne... Ah! c'est que je l'aime comme un fou!... Pourquoi ne m'avez-vous pas dit, docteur, que je n'avais pas le droit de l'aimer?...

—Croyez-vous donc que ce soit jamais parce qu'on en a le droit qu'on aime? fit mélancoliquement M. Le Jariel. Et d'ailleurs, aurais-je bien atteint mon but, en vous avertissant du péril? En vous disant, ou à peu près: "N'aimez pas Janik, elle n'est plus libre!" n'aurais-je pas, au contraire, paré ma petite amie du charme dangereux des fruits défendus?... Tandis qu'il y avait des chances, après tout, pour qu'un Parisien comme vous ne remarquât pas les grâces simples d'une petite provinciale... Puis ces fiançailles n'étaient pas officielles... était-ce bien à moi de vous les annoncer?... Si je l'avais fait...

—Je serais parti, docteur, le lendemain.

—Vous n'auriez pas été en état de partir, mon cher monsieur, et le médecin eût été forcé de vous défendre ce que l'ami vous eût conseillé... D'ailleurs le mariage de mon neveu n'est pas mon oeuvre et, en général, j'en parle peu. Autrefois—il y a bien longtemps—votre cousine de Kérigan et mon pauvre frère se sont aimés... Oh! un roman très court... Quelques marguerites effeuillées à deux, un jour de soleil qu'on avait de printemps autour de soi et dans le cœur!... Et ce fut tout. Mon frère était pauvre, on lui refusa Armelle et ils se dirent adieu... Mais chaque année qui passe, parfumé de tels souvenirs. Devenus vieux, les amoureux de jadis ont voulu revivre leur idylle et lui donner un dénouement... En quelques mots, voilà l'histoire.

—Mademoiselle de Thiaz n'aimait pas son fiancé? dit Bernard d'un ton qui faisait une phrase interrogative de cette affirmation.

—Elle l'aimait comme aiment les petites filles... de cet amour vague et idéal, qui suit le dernière poupée qu'on casse et le premier roman qu'on lit... Mais Janik n'est pas seulement une nature exquise, c'est une âme droite... Elle estime son fiancé et, quand elle n'aimerait son mari que d'une de ces bonnes affections que cimentent l'habitude, les joies et les soucis partagés... je n'y verrais pas grand mal... C'est votre chagrin à vous, dont je me sens presque un peu responsable, qui me désole surtout aujourd'hui.

Bernard n'avait entendu qu'en partie cette phrase: il semblait plongé dans une méditation profonde. Quand le docteur se tut, il dit, se parlant à lui-même, plus peut-être encore qu'à M. Le Jariel:

—Oui, c'est une nature exquise! Comment ne l'aurais-je pas aimée? Comment aurais-je pu échapper au charme qui émane de sa personne, de son esprit, de son cœur? elle ne m'a pas seulement conquis, elle m'a transformé, elle m'a rendu à moi-même... Ah! je sais bien! Je ne suis pas digne d'elle! Rien dans mon caractère, rien dans ma vie passée ne m'autorise à dire à cette heure que je l'ai méritée... Au contraire, tout me condamne. Que suis-je, moi? un sceptique, un blasé! un homme qui a fait beaucoup de mal, peut-être... et, à coup sûr, fort peu de bien... J'ai gaspillé ma jeunesse, j'ai sottement employé ma fortune et mon temps, j'ai travaillé comme j'ai vécu, en dilettante, sans me soucier de rien, ni de personne... Et si je m'étais tué, il y a quel-



ques semaines, rien ni personne n'en aurait pâti... Oui, en vérité, qu'ai-je fait pour aller m'agenouiller devant cette pureté, pour oser dire à cette enfant, dont le front n'a jamais rougi. "Donne-moi le premier battement de ton coeur, et le premier baiser de ta bouche... confie-moi ton présent, ton avenir, toi dont le passé n'a appartenu qu'à Dieu!..." Et pourtant ces mots, je les prononcerais, aujourd'hui! Et si elle les écoutait, si, aveuglément, sans raisonner, elle me disait: "Prenez ma vie!..." Je répondrais sans remords et sans crainte: "Oui, je la prends!..." N'est-ce pas que c'est bien étrange, et qu'il faudrait, pour agir ainsi, que je fusse bien sûr de la rendre heureuse, cette enfant qui s'abandonnerait ainsi à un malheureux tel que moi!

Le docteur eut un regard ému.

—Mon pauvre enfant, dit-il, je vous ai laissé parler... L'expansion soulage quelquefois... cependant le plus souvent elle amollit... Je crois en votre sincérité, je vous plains profondément—vous devez le sentir—et c'est bien votre ami le docteur, ce n'est pas l'oncle de Pierre qui vous a écouté... Mais à quoi bon maintenant retourner en arrière et dépenser votre énergie en regrets, devant un mal sans remède? Pleurer, c'est doux, oui, je le sais... Pourtant vous avez mieux à faire, Jacques Chépart.

Ce non amena un sourire amer sur les lèvres du romancier.

—Vous aussi, docteur, vous connaissez Jacques Chépart?

—Je le connais sous son véritable nom depuis quelques jours, un journal a commis l'indiscrétion... mais j'admire son talent, depuis longtemps... C'est un découragé, pourtant il possède—ou je me trompe fort—ce qui

manque à bon nombre de nos romanciers actuels: le sens moral! Il essaye quelquefois d'abuser ses lecteurs sur l'importance d'une faute ou la réelle portée du mal, mais il ne s'abuse jamais lui-même et on le sent... c'est l'essentiel... Jacques Chépart a un grand talent, mon cher monsieur... et il ne peut mourir d'un chagrin d'amour, il "doit" en guérir, entendez-vous!

—Ah! comment?

La voix du docteur se fit à la fois plus douce et plus grave.

—Par le travail, mon enfant. Aujourd'hui, vous traversez une crise, demain vous réfléchirez à ce que je vous ai dit. Retournez à vos livres, à votre lampe des laborieuses veillées, à votre plume qui vous attend auprès d'une page blanche... Quand vous vous retrouverez au milieu de ces amis des heures bonnes ou mauvaises, vous pleurerez peut-être encore, mais moins amèrement... Et, comme l'a dit un poète, ce sont les grandes douleurs qui créent les grandes oeuvres... Votre génie s'ennoblira de ce que vous aurez souffert; peu à peu, dans ce mystérieux tête-à-tête avec le meilleur de vous-même, vos regrets s'atténueront... Je ne veux pas vous dire encore que vous oublierez—vous ne me croiriez pas!—Cependant l'oubli est au bout de toute chose... et l'oubli que le travail donne est le seul qui soit digne de vous.

Le docteur se tut. Mademoiselle Ar-melle entra suivie de Janik, et, bientôt, ce fut l'heure des adieux. La vieille demoiselle y apporta son habituelle volubilité; elle multiplia ses adjurations à la prudence, ses recommandations de toutes sortes, elle supplia Bernard de lui écrire, puis elle lui sauta au cou et le jeune homme l'em-



brassa sur les deux joues, bien franchement, comme au temps de Van-nes.

Janik attendait, debout à côté de sa tante, le visage décoloré, essayant de sourire, on ne sait pourquoi, d'un pauvre sourire tremblant qui faisait mal.

Aussi blême qu'elle, les nerfs affreusement tendus pour ne pas crier son déchirement, Nohel s'inclina devant elle, puis il prit la main qu'elle avançait timidement.

—Voyons, voyons, pas tant de cérémonies, Bernard, embrassez votre cousine, mon ami, s'écria mademoiselle Armelle avec bonhomie.

L'embrasser! Bernard se sentit défaillir... tandis que sa pâleur devenait effrayante, il se pencha sur le front de Janik et y appuya ses lèvres.

—Adieu... murmura-t-il, adieu...

—Au revoir, corrigea mademoiselle Armelle.

Mais Nohel savait bien qu'il ne reverrait jamais la femme de Pierre.

Il pressa vivement la main de M. Le Jariel et s'élança dans la voiture... des cheveux blonds.

—Ah! mademoiselle Armelle, pen-Longtemps, il crut sentir la caresse sait le docteur, vous aimez les romans, vous vous êtes creusé la tête autrefois pour en bâtir un de votre façon et, pourtant, vous voilà bien innocente devant celui qui se déroule sous vos yeux, dans votre propre maison... A quoi donc vous sert d'avoir tant lu?

Ce célibataire enduroi avait des théories très arrêtées sur le mariage, et il pensait qu'une des conditions du bonheur dans un ménage est la supériorité intellectuelle de l'homme. C'était la grande raison qui l'avait porté à désapprouver les fiançailles que son

frère Louis et son amie Armelle avaient nouées avec une joie attendrie, prenant pour une réalité leur intime désir et voyant le présent et l'avenir avec des yeux encore éblouis du passé.

A cette époque, Janik avait déjà l'esprit charmant d'une enfant très bien douée et assez sérieusement instruite; puis, par la réflexion, par la lecture, par un travail mystérieux de son cerveau, ses facultés naturelles s'étaient affinées. Elle avait imité "les abeilles qui pillotent de-çà de-là les fleurs, mais font après le miel qui est tout leur". Peu à peu, en s'assimilant ce qu'elle récoltait et amassait de pensées étrangères, elle s'était créé une intellectualité toute personnelle, très féminine, très intuitive, quelque chose de délicat et de rare comme ces plantes qui ne peuvent vivre que dans une atmosphère spéciale. Pierre, le meilleur coeur de la terre, avait beaucoup de bon sens, c'était tout. Ce garçon franc et rond, positif en diable, concevrait mal le caractère de mademoiselle de Thiaz qu'il froisserait sans cesse, et involontairement, dans ses plus secrètes fibres. Il y a des papillons qu'un toucher un peu maladroit blesse à mort; certaines âmes sont comme ces papillons.

Non, jamais Pierre n'inspirerait à Janik l'affection tendre et forte, faite de confiance, d'abandon, d'admiration aussi, que toute femme vraiment femme garde dans un coin de son coeur pour celui qui sera son maître. Un maître, le pauvre Pierre! Quelle dérision... Et il serait le premier à souffrir!

Le docteur se répétait ces choses, le soir en quittant mademoiselle Armelle et sa nièce, et il pensait à Ber-



nard que la vapeur emportait vers Paris, si faible, si désespéré.

Un détraqué, oui, peut-être, ce Bernard, mais un charmeur... Est-ce que, par hasard, Janik l'aimerait? Elle était bien pâle et bien troublée en lui disant adieu...

## X

Pendant que mademoiselle Armelle, le docteur et Pierre causaient dans le salon, Janik s'était isolée sur la terrasse. Elle était lasse, si lasse!

Il y avait six semaines que Bernard était parti... Mademoiselle de Kérigan et M. Le Jariel avaient reçu deux fois de ses nouvelles. Il ne ressentait plus de sa maladie, il était très occupé, travaillait beaucoup... Le nom de la jeune fille n'était pas même mentionné dans le courant des pages; en terminant, Nohel envoyait "ses respectueux souvenirs à mademoiselle de Thiaz", c'était tout. Et Janik avait souri, les larmes aux yeux, à cette formule, dérisoire en sa banalité.

Un autre jour, la vieille demoiselle avait poussé des "ah!" et des "oh!" à n'en plus finir, en lisant une seconde lettre, plus longue, de son cher Bernard: "Puisque vous "adorez" Jacques Chépart, disait cette lettre, je ne puis résister au plaisir de vous adresser une nouvelle édition de ses oeuvres les moins imparfaites, en vous avouant son véritable nom."

—Comme ces pauvres écrivains sont moins terribles qu'ils n'en ont l'air! s'écria-t-elle, Jacques Chépart, c'est Bernard! je n'en reviens pas.

La lettre était pleine d'une déférence très affectueuse; mademoiselle de Kérigan, enchantée, la fit lire à mademoiselle Louise et au docteur, puis, comme Janik qui travaillait à

l'aiguille en écoutant passivement ce que lui racontait Pierre, n'avait pas donné le moindre signe d'intérêt ou même de curiosité, elle s'indigna: "Quelle ingratitude, cette Janik!... Elle était toute à son Pierre et ne songeait plus au pauvre Bernard!"

—Et il était en admiration devant elle, docteur... Parfois n'allais-je pas craindre qu'il ne fût amoureux!

Une interrogation muette et très rapide passa dans les yeux de Pierre, tandis que mademoiselle de Thiaz tendait la main pour demander la lettre, mais personne ne s'en avisa.

Elle était calme, cette lettre, et spirituelle et amusante, presque enjouée.

—Allons, pensa Janik, le voici en bonne voie!

Depuis le départ de Nohel, combien de fois avait-elle prié: "Mon Dieu, faites qu'il m'oublie!"

Maintenant, elle avait froid au coeur en constatant qu'il l'oubliait. Et elle éprouvait une souffrance révoltée, en se disant que cet oubli irait croissant, et que c'était inévitable, et que c'était bien heureux!... Un jour, la petite Bretonne ne serait plus qu'un souvenir pour Jacques Chépart; il rencontrerait d'autres femmes plus séduisantes; peut-être même un jour s'éprendrait-il d'une jeune fille très bonne et très jolie... alors il se marierait.

Janik rendit la lettre à sa tante; elle eût voulu se sauver dans sa chambre pour y pleurer de douleur, de jalousie, et presque de honte aussi.

Dieu savait pourtant qu'elle avait combattu pour s'arracher cet amour de l'âme, pour s'attacher à Pierre!... Mais dès le premier jour de l'arrivée de son fiancé, des comparaisons s'étaient imposées à son esprit. Oui, dès le premier jour, au moment où, dans



la joie du retour, Pierre lui avait plaqué sur les joues deux baisers sonores et où elle avait pensé au baiser tremblant de Bernard à l'heure de la séparation, baiser craintif dont l'émotion l'avait pénétrée toute et dont la sensation d'angoisse et de délice la poursuivait encore, comme une tentation mauvaise.

Un si bon garçon, d'humeur si joyeuse, ce Pierre ! Mais qu'il était exubérant, qu'il parlait fort ; sa voix bruyante, habituée à dominer le flot étourdissant... et Bernard avait la voix grave, un peu voilée et l'on se sentait bercée par sa parole.

Sur la requête de Janik, Pierre avait raconté ses voyages, il les avait racontés en homme qui n'est pas dépourvu de toute idée du pittoresque. Les différents pays, leurs types humains, leurs rites religieux, leurs habitudes sociales, l'avaient généralement frappé par leur côté original ; il les décrivait avec une sorte de verve naïve qui amusait tout le monde, mais... Là encore il y avait un "mais".

Des critiques modernes ont dit que les livres sont moins précieux par ce qu'ils contiennent effectivement que par les échos qu'ils éveillent à l'esprit et à l'âme du lecteur... Janik pensait qu'il en est des pays qu'on traverse comme des livres qu'on lit, et que le son de la harpe que les mots ou les sites font vibrer en nous, dépend moins du doigt qui les touche que de la qualité de nos cordes intimes. Tous les voyageurs ne voient pas de même parce qu'ils voient au travers de leur propre personnalité ; Pierre avait vu trop bien, trop objectivement dans ses voyages. A tort ou à raison, mademoiselle de Thiaz se figura que, dans les mêmes pays, Bernard aurait senti et pensé autrement. Ses souvenirs au-

raient eu peut-être des contours moins précis et des couleurs moins vives, mais il aurait mieux saisi les mystérieuses correspondances des choses et les mots qu'il aurait prononcés auraient eu d'infinis prolongements dans l'esprit de ses auditeurs...

Cependant, Janik essayait de réagir, de rendre justice à son fiancé, de lui faire partager sa vie intellectuelle.

Un moment qu'elle était seule avec lui, elle ouvrit les "Stances et Poèmes" de Sully-Prudhomme, un poète qu'elle aimait, parce qu'il est doux, chaste et profond. Dans la journée, en lisant le petit recueil, elle s'était dit spontanément : "Bernard aurait compris comme moi ce passage..." et pour se punir de cette pensée, elle s'était juré de lire le passage à Pierre.

Elle lisait bien, à mi-voix, mettant dans chaque mot beaucoup de pensées. Pierre écouta. Quand elle se fut tue :

—C'est bien subtil, Janik, dit-il.

Un peu déconcertée, elle répondit :

—Vous n'aimez pas cette poésie ?

Lui protesta :

—Si, si... c'est très joli... mais j'aime mieux Victor Hugo.

Janik admirait en Victor Hugo le plus merveilleux des artistes du Verbe, un peintre prestigieux, un poète géant ; mais ce nom sonore, jeté au milieu du poème intime et pénétrant qu'elle savourait, lui fit l'effet de la note magnifique d'un instrument de cuivre interrompant soudainement le concert discret et un peu triste d'un violon. Ce qui la choqua, ce ne fut pas l'opinion de Pierre, mais l'inopportunité de la comparaison qu'il avait faite.

Des mots superbement colorés, d'éblouissantes clartés ou de saisissantes ténèbres, des lignes majestueuses, une



grande voix, de grandes images bien sonnantes, voilà ce qui pouvait charmer le marin... Mais il ignorait que chaque poète peut avoir son heure. Quand la nature s'enveloppe dans la mélancolie des soirs d'automne; quand on se laisse gagner par la langueur des choses; quand, troublé par le spectacle écrasant des mondes, poussières d'infini, qui sème d'or la nuit, on se sent inquiet, souffrant... est-ce Victor Hugo qu'on lit?

Janik avait beau faire, jamais sa pensée et celle de Pierre ne se rencontraient au même point, jamais leurs coeurs ne battraient à l'unisson. Tout en Pierre la froissait : jusqu'aux compliments, jusqu'aux paroles affectueuses qu'il lui débitait à voix haute, et dont elle trouvait qu'il aurait dû faire un grand secret, puéril et charmant. Si Bernard avait jamais une fiancée, quels mots doux et mystérieux il inventerait pour elle!

Et puis aussi, et puis surtout Janik n'aimait pas Pierre, et elle aimait Bernard. Elle aimait Bernard et, si elle avait bien cherché au fond de son coeur le pourquoi de cet amour, elle n'y aurait trouvé que le mot exquis de Montaigne: "Je l'aimais, parce que c'était lui, parce que c'était moi!"

Parfois, cependant, elle se précaut à mépriser Pierre de ce qu'il ne voyait pas se dresser un obstacle entre elle et lui, de ce qu'il ne comprenait pas qu'il y avait autre chose qu'une timidité de jeune fille, dans la pâleur qui envahissait son front, dans le frisson qui glaçait son être, quand il lui baisait la main—la seule caresse qu'il se permit. Elle se disait qu'après tout, elle était libre encore, que rien d'irrévocable ne lui interdisait d'aimer Nohel, d'être aimée de lui... Puis, elle avait un mouvement de remords,

elle plaignait ce pauvre Pierre, si tranquille, si confiant, si fidèle; elle s'en voulait de ses injustices, et elle pleurait.

... Mais elle ne dormait plus, elle mangeait à peine, et elle s'émaciait de plus en plus, les yeux trop grands, la taille trop longue, les mains si fluettes qu'au moindre geste sa bague lui glissait du doigt.

—Et il ne voit rien! Comment ne voit-il rien!... s'écriait-elle quelquefois.

En cela, elle méconnaissait l'affection de Pierre Le Jariel. Il voyait... il voyait si bien qu'il n'avait pas encore osé demander qu'on fixât la date du mariage. Souvent, à la dérobée, il regardait mademoiselle de Thiaz avec une sollicitude inquiète.

—Qu'a-t-elle, qu'a-t-elle? s'était-il répété cent fois. Sous ce front blanc, qu'y a-t-il que ces yeux ne me permettent pas de lire? Pourquoi nos pensées, nos paroles se heurtent-elles toujours?—

Ce soir-là, il remarqua l'absence de Janik; au bout d'un instant, il laissa le docteur et mademoiselle de Kérigan à leur causerie, et rejoignit la jeune fille sur la terrasse.

Elle avait appuyé sa tête fatiguée contre le treillage garni de plantes grimpantes, et ses yeux, noyés d'une tristesse vague, se fixaient sur quelque chose de très lointain que personne ne pouvait voir.

Pierre la contempla ainsi, sans qu'elle eût le moindre soupçon de sa présence. Enfin il dit:

—Janik...

Et elle tressaillit, s'attendant peut-être à une autre voix.

—Ah! c'est vous, Pierre...

—Ma pauvre Janik... vous êtes si pâle... Est-ce que vous souffrez?



—Mais non... répliqua-t-elle, tentant de sourire...

—Janik, si vous aviez quelque chagrin, vous me le diriez, n'est-ce pas?

Le ton de Pierre était très amical, il avait en observant mademoiselle de Thiaz de bons yeux de chien fidèle. Elle s'attendrit:

—Oui, Pierre, je vous le dirais... mais je suis très contente, je n'ai rien...

Elle se faisait horreur, car enfin, de coeur et de pensée, elle avait trahi Pierre. Mais avait-elle le droit de répondre à ce pauvre garçon qui lui témoignait une si indulgente tendresse: "Je ne vous aime pas, je n'aurai jamais le courage d'être à vous..."

Ah! ne savoir à qui demander conseil, ne pouvoir confier ce qu'elle éprouvait, ce qui lui torturait l'esprit, ni à mademoiselle Armelle, qui était incapable de la comprendre, ni au docteur, qui était l'oncle de Pierre...

Pourquoi ne devinait-il pas ce que Janik faisait tout au monde pour lui cacher, le docteur?

M. le Jariel devinait bien le secret de Janik, insensiblement il avait pénétré les douleurs et les luttes qui minaient sourdement sa petite amie, mais il ne savait pas à quel parti s'arrêter.

Un après-midi, Pierre qui avait déjeuné au château, entra de meilleure heure que de coutume dans le cabinet de son oncle.

—Janik a très mal à la tête, dit-il. Elle est montée dans sa chambre... Je la trouve vraiment mal disposée ces jours-ci.

Le docteur ne répondit pas, il examinait avec une grande attention les dessins de son parquet. Pierre continua:

—C'est une étrange fille... Il y a des jours où... je ne sais comment te dire, mais... je me sens si loin, si loin d'elle.

—Voyons, mon petit—dit alors M. Le Jariel en relevant brusquement la tête pour regarder son neveu — sois franc avec moi, aimes-tu Jeanne de Thiaz?

—Oui, je l'aime beaucoup et...

—Un mot de trop, interrompit le docteur. "J'aime", cela dit tout. Il n'est pas d'adverbe qui ne diminue cette parole-là...

—Eh bien! mon oncle, j'aime Jeanne de Thiaz... Mon père et mademoiselle Armelle me l'ont de tout temps destinée, il me semble avoir grandi avec l'idée qu'elle serait un jour la compagne et l'amie de toute ma vie. Quand j'étais au loin, mon coeur faisait d'elle la personnification même du pays et de la famille; je songeais d'une même pensée à la France, à elle et à toi... Je l'admire infiniment, bien que souvent elle me surprenne un peu... Elle est très bonne et très droite, je sens qu'aucune femme plus qu'elle ne mérite d'être la joie et la fierté d'un honnête homme... Et c'est par elle que je veux être heureux et fier. Peut-on appeler ce sentiment-là de l'amour? Je crois que oui.

—Eh bien! moi, mon petit, je crois que non, conclut le docteur... Ah! quelle folie, ces mariages qu'on arrange comme le vôtre, ces serments qu'on échange sans en concevoir la gravité... quitte à apprendre plus tard ce que c'est qu'un véritable amour, et à l'apprendre avec des sanglots!... Quelle folie! Voilà deux petits amis qui s'aiment bien, on a voulu en faire deux amants... on les a cru heureux en vertu de je ne sais quelle chimère, puis on les a séparés pen-



dant quatre ans... comme si l'absence était bonne conseillère.

Pierre ouvrit la bouche pour protester.

—Mais, malheureux, Janik ne t'aime pas et tu n'aimes pas Janik! continua M. Le Jariel. Non, tu ne l'aimes pas... Et tu l'avoues toi-même quand tu cherches à expliquer ton amour. Elle est pour toi une femme que tu crois digne d'un honnête homme, elle n'est pas la femme, la seule, l'unique femme à laquelle ton coeur puisse se donner. Tu parles trop raisonnablement, je te dis... On est un peu fou quand on aime! Et elle, voyons, est-ce qu'elle t'aime, elle?

Pierre eut un geste découragé.

—Non, fit-il très bas.

Et il ajouta:

—Mon oncle... il me semble, je... ne crois-tu pas qu'elle ait un chagrin?

Le docteur hésita avant de dire:

—Si, je le crois, mon ami...

Le jeune homme regarda attentivement son oncle, puis, tout à coup, il éclata:

—Ah! ce monsieur de Nohel, n'est-ce pas?... J'en étais sûr.

—Je l'ignore, mon pauvre enfant, répondit le docteur. Cela se peut... mais Janik est une noble fille; si elle en aime un autre que toi, elle ne l'a dit à personne... Si tu veux connaître son secret, c'est à elle qu'il faut le demander:

Pierre semblait un peu étourdi, par cette conviction qui subitement avait éclairé son esprit.

—Quel homme est-ce donc que ce Bernard! s'écria-t-il avec une certaine rage.

—Un très brave garçon, mon petit, soyons justes... Moi, je l'aime beaucoup, pour ma part... Un cerveau mal équilibré... oui, c'est possible... mais

on ne les compte plus, par le temps qui court... Très sincèrement, sans la moindre arrière-pensée, Janik lui a fait de la morale, et, que veux-tu, elle est délicieuse, Janik!... M. de Nohel n'était pas plus aveugle que toi, et il ne la savait pas fiancée... Mademoiselle Armelle aime les longues et mystérieuses promesses, voilà où cela mène... Quand Bernard a appris votre engagement, il est parti; était-il trop tard pour le repos de Janik? c'est ce que je ne puis te dire. J'en suis réduit moi-même aux hypothèses... Sois patient, sois doux avec cette pauvre enfant... Le temps est un grand maître; peut-être oubliera-t-elle.

Pierre secoua la tête:

—Non! elle n'oubliera pas, et mon bonheur est empoisonné... Ah! ce Bernard! Un Parisien, un romancier, un fou!... Elles sont toutes les mêmes, va!... Moi je ne suis qu'un pauvre gars bien naïf qui l'aimais à ma manière,—oh! sans grande passion, sans grands mots, mais sincèrement tout de même... Je l'aimais parce qu'elle est jolie, franche et bonne... Et il faut que cet homme... Pourquoi l'aime-t-il, lui? Parce qu'elle est trop intelligente, trop délicate, un peu mystérieuse... Parce qu'elle ne ressemble pas aux femmes qu'il a déjà aimées, parce que...

—Mon pauvre petit, cet homme aime Janik, il ne l'aime pas parce qu'elle est ceci ou cela, il l'aime et ça suffit...

—Et Janik, reprit le jeune homme en s'exaltant, Janik en qui je croyais comme en Dieu!

—Et tu avais, parbleu, bien raison de croire en elle... puisqu'elle a laissé partir Bernard, puisqu'elle ne t'a pas rendu la petite bague qu'elle por-



te au doigt... ce qu'elle avait bien le droit de faire après tout!...

Pierre haussa les épaules.

—Voyons, mon ami, dit le docteur, tu as beaucoup voyagé de par le monde... tu n'es pas toujours resté sur ton bateau... Est-ce que tu pourrais me jurer, que pendant ces trois dernières années, tu n'as jamais oublié Janik... mais là jamais?

Il eut un mouvement de dédain avec un vague sourire.

—Et après? répartit-il... Est-ce que c'est la même chose? Est-ce que j'ai laissé mon cœur là-bas?

## XI

Pierre Le Jariel avait la tête en feu. Il était blessé dans son amour-propre d'abord, et un peu aussi dans son cœur.

Il lui semblait que quelque chose s'était brisé dans sa vie—oh! non pas peut-être un lien essentiel, mais une habitude très douce. Était-il possible qu'un autre lui prît cette Janik charmante qui, de tout temps, lui avait été promise, cette petite femme de son enfance, dont il avait prononcé le nom comme un nom de sainte, aux jours de tempête?

Oui, il l'aimait d'une affection toute paisible... parfois elle lui paraissait trop frêle, trop pâle, trop blonde; elle ne réalisait pas pour lui le type de la beauté féminine, elle l'impatientait aussi avec ses idées qu'il comprenait mal... Mais enfin, elle était sa fiancée, elle lui avait juré d'être un jour sa femme, l'abandonnerait-il à ce romancier, renoncerait-il à tous les projets d'avenir qu'il avait édifiés?

Non, cent fois non!

Il se montrait irrité, troublé et, disons-le, dérangé dans sa quiétude coutumière. Le soir, après dîner, sous

le prétexte de chercher des nouvelles de mademoiselle de Thiaz, il se rendit au château. Il ne savait pas exactement ce qu'il allait dire ou faire, mais il aurait donné dix ans de sa vie pour s'expliquer clairement avec Janik, et l'accabler de son ressentiment.

La nuit était très belle. Il trouva la jeune fille dans le jardin avec mademoiselle de Kérigan et sa lectrice. Elle était moins pâle que dans la journée, cependant on voyait que son esprit s'était envolé bien loin de la conversation que soutenaient les deux vieilles filles.

Le neveu du docteur s'y mêla un instant mais bientôt, il se rapprocha de Janik, assise un peu à l'écart, et lui demanda si son mal de tête avait entièrement disparu.

—A peu près, dit-elle avec un sourire absent.

—Alors, voudriez-vous faire un tour de jardin avec moi?

La voix de Pierre était froide, mademoiselle de Thiaz le regarda avec surprise, mais elle se leva docilement et posa sa main sur le bras qu'il lui offrait.

Ils s'enfoncèrent dans les allées, marchant sans parler, absorbés tous deux, et Pierre dit, doucement, cette fois:

—Je ne puis jamais vous voir sans témoin, Janik, nous ne causons que de banalités, je ne vous connais pas, vous ne me connaissez guère... Ce soir, il me fallait absolument vous ouvrir mon cœur... Vous m'inquiétez?

—Encore cette idée!

—Ce n'est pas seulement une idée qui me préoccupe, Janik, c'est votre visage livide, c'est le dépérissement dans lequel vous êtes tombée et qui n'est pas naturel... c'est... je ne sais quoi de vous qui m'échappe sans ces-



se... Je sens un mur de glace entre nous, et je ne peux plus supporter cet état de choses... Vous n'êtes plus la même, vous êtes malheureuse, je le sais... et je viens vous demander ce qui vous attriste ainsi... Je veux le savoir, j'en ai le droit.

Son ton, amical d'abord, s'était transformé peu à peu, devenant très rude. Suffoquée par cette colère subite, Janik quitta son bras.

— Mon Dieu, qu'avez-vous, Pierre ? balbutia-t-elle. Est-ce que je me suis plainte, est-ce que je vous ai fâché ?

— C'est moi qui me plains...

Prise soudainement du tremblement nerveux qui, depuis quelque temps, la secouait toute à la moindre émotion, mademoiselle de Thiaz se laissa tomber sur un banc, dans le rond-point où, d'un commun accord, ils s'étaient arrêtés.

— Je vous assure que vous avez tort, Pierre, que mon affection pour vous n'a pas changé... que je ne suis pas malade... que je ne souffre pas...

En disant cela, elle pensait : "Peut-être qu'à force de souffrir, je mourrai... alors tout sera bien."

Et Pierre en eut comme l'intuition.

L'instant d'avant, il avait été sur le point de s'écrier : "Vous m'avez trompé, vous aimez Bernard de Nohel..." Et l'idée de ce coup de théâtre l'avait exalté d'une joie méchante.

Maintenant, il avait honte de sa cruauté.

Dans une de ces visions rapides dont les cerveaux les mieux équilibrés ne sont pas maîtres, il crut assister une seconde fois à une scène lointaine. Il revécut l'heure où sa mère était morte. Comme il était blême ce pauvre visage agonisant ! Comme déjà, elle semblait venir d'un autre monde, cette voix à peine perceptible !... Debout,

près du lit, Janik se tenait silencieuse avec des yeux tristes, un peu effrayés du grand mystère ; alors, sur un signe de la mourante, Pierre avait pris la main de sa fiancée et la voix faible, la voix d'au delà, avait murmuré : "Je te confie son bonheur ; tu en es responsable, songes-y bien !..."

— Oui, mère, je te le jure...

A cette époque-là, le bonheur de Janik, o'était une idée si simple, une idée que Pierre séparait si peu de celle de son bonheur à lui ! Mais tout s'était brouillé... Et il avait juré que Janik serait heureuse.

Mademoiselle de Thiaz se taisait, le regard morne. Enfin, elle dit :

— Si nous rentrions, Pierre...

Elle semblait épuisée, elle parlait de retourner au château, avec un air de ne plus avoir la force de se lever... Saisi d'une profonde pitié, ému d'une tendresse toute protectrice qui lui revenait des jours d'autrefois où il disait "petite soeur", Pierre s'assit auprès de la jeune fille.

— Janik, supplia-t-il, voulez-vous me pardonner ? J'ai été injuste, j'ai été méchant, mais c'est fini, je vous le promets... seulement, ayez confiance en moi.

Il lui avait pris les mains, il la contemplait avec ses yeux fidèles et indulgents des bons jours.

— Mon Dieu, que puis-je vous dire ? Pierre, ne me torturez pas ainsi, gémit-elle.

Et, très énervée, elle se mit à pleurer.

— Janik, je vous jure que je ne songe en ce moment qu'à vous, à votre bonheur... Il y a bien des jours que je vous observe... oui, je sais, vous ne vous en doutiez pas... mais, j'ai compris beaucoup de choses... d'a-



bord j'ai compris que vous ne m'aimez pas, Janik?...

—Pierre!

—Oui, oui... entendons-nous bien, je suis toujours dans votre coeur le petit Pierre fraternel avec lequel vous faisiez de si beaux jeux... mais votre fiancé, oh! non!

Elle ne répondit pas, il reprit:

—J'ai compris cela, et puis encore autre chose... Il y avait une si grande douleur dans vos yeux!... Janik! ma pauvre petite Janik, ajouta-t-il avec une sorte de précaution tendre, j'ai compris que vous en aimiez un autre.

Elle jeta un cri étouffé; tout son corps eut un mouvement éperdu; brusquement, elle cacha son visage dans ses mains.

—Ma pauvre enfant, murmura Pierre en retenant contre son épaule cette tête qui vacillait, il faut bien que je vous parle ainsi... Ecoutez-moi... quand j'ai eu la certitude qu'un autre, plus heureux que moi, s'était fait aimer, ma tristesse a été grande et je me suis senti très fâché contre vous, mais maintenant, ma colère est passée, je ne vous en veux plus, plus du tout... Je n'étais pas l'homme qui pouvait vous plaire, il y a longtemps que je le sais.

Janik sanglotait.

—Ma petite, ma petite, fit Pierre avec la même douceur, ne pleurez pas. Cela vaut mieux ainsi, je le sens si bien, moi!... Je ne vous aurais pas rendu heureuse, je n'aurais pas été heureux... Oui, cela vaut mieux, bien mieux... C'était un peu difficile à dire, c'est dit maintenant, voilà.

—Oh! Pierre, vous êtes trop bon pour moi... je ne le mérite pas... vous avez dû me mépriser un moment!... Et pourtant, ce n'est pas de ma faute, Pierre... Si vous pouviez

comprendre... je ne savais pas que... qu'il m'aimait. Je ne voulais pas, je ne savais pas l'aimer.

Elle pleurait encore. Pierre essayait de l'apaiser. Il lui dit avec une gaieté affectueuse:

—Ma vraie fiancée à moi, c'est la mer; vous auriez pu être jalouse d'elle... Avez-vous lu "Pêcheur d'Islande?" Peut-être qu'un jour elle m'aurait pris comme le mari de la pauvre Gaud... Tandis que vous resterez toujours ma petite soeur... elle ne s'en plaindra pas.

Il parlait si simplement que peu à peu, dans le coeur de Janik descendait l'impression reconfortante que Pierre n'avait pas beaucoup de chagrin, qu'il jugeait très sagement, qu'il avait raison, que pour tous deux "c'était mieux ainsi..."

Elle n'avait plus qu'une pensée, qu'un rêve!

—Lui, Bernard, mon Bernard, m'aime-t-il?

Et elle ne sut jamais que cette minute où, faible et brisée, elle s'était appuyée sur Pierre, cherchant en lui un soutien, un espoir, avait été la seule où le pauvre garçon l'eût aimée d'amour...

—Eh bien! mon oncle, nous le lui donnerons son Nohel.

Le docteur avait pris à deux mains la tête de son neveu et l'avait vigoureusement embrassée.

—Tiens, tu es un brave enfant, toi!

Et ils avaient causé, plus calmes. Le coeur de Pierre saignait bien un peu; la douleur de Janik lui avait révélé ce que son amour pouvait être, mais il était content de lui-même, presque fier.

—Oui, nous le lui donnerons son Nohel, dit-il encore, et j'irai le chercher... afin qu'il sache bien, lui aussi,



que c'est moi qui veux leur bonheur et que... que, par le coeur du moins, j'étais digne d'elle.

Pierre se tut un instant, puis il émit cette idée qui lui venait: Bernard pouvait avoir oublié Janik, ne l'aimer plus?

M. Le Jariel hocha la tête.

—Si c'est un dernier espoir qui t'inspire cette hypothèse, mon petit, ne t'en berce pas... J'ai reçu tout à l'heure une lettre de monsieur de Nohel... Il n'y prononce pas le nom de Janik, mais ce sont bien les pages les plus désespérées que Jacques Chépart ait jamais écrites.

—Allons, tant mieux! soupira Pierre... Hier, quand nous nous sommes séparés, elle m'a dit: "Peut-être qu'il m'oublie, lui, pendant que vous pensez tant à moi, mon pauvre Pierre!..." Elle ne m'avait jamais parlé si gentiment. C'est étonnant comme la meilleure des femmes a encore des mots cruels, mon oncle!

## XII

Dans le grand cabinet de travail, riche et sombre avec ses vitraux gothiques, son plafond aux caissons curieusement travaillés, ses murs tendus d'étoffes anciennes, ses meubles de bois noir et son tapis épais où les pas bruissent à peine, Bernard était seul.

Il écrivait sur un bureau très large. En face de lui, dans un vase japonais, d'énormes chrysanthèmes s'échevelaient, étranges par leur forme et leur couleur... à l'un des angles de la pièce, le visage fier et le col ajouré d'un seigneur du temps de Louis XIII sortaient du clair-obscur d'une toile, posée sur un chevalet; les socles de marbre ou d'ébène portaient des grou-

pes de bronze qui dessinaient dans la pénombre leurs lignes pures ou tourmentées; les consoles étaient couvertes de potiches, de statuettes, d'aiguères... Plusieurs tableaux d'écoles et de temps différents, mais tous beaux, des buveurs de Téniers, une luxuriante copie du Tintoret, un profil pâle d'Henner, un Corot tout ensoleillé où glissaient des nymphes, puis, des aquarelles, des gravures, des pochades modernes, occupaient la partie des panneaux que ne cachaient pas les bibliothèques; des éditions de luxe, des albums, des revues en masse s'accumulaient sur les tables... Dans ce cadre somptueux et artistique où se devinaient à la fois la science d'un luxe raffiné, et une vie intellectuelle très intense, Bernard de Nohel était à sa vraie place. En entrant, Pierre eut l'intuition soudaine et, pour la première fois, il mesura réellement l'abîme qui existait entre Jeanne de Thiaz et lui, le marin tout d'une pièce, à peine dégrossi par des études techniques.

Bernard s'était levé. Sa silhouette mince et aristocratique se mouvait à l'aise au milieu des sobres élégances qui l'entouraient. Son visage fin, un peu pâle, terminé par une barbe châtain taillée en pointe, lui donnait une vague ressemblance avec le grand seigneur Louis XIII du chevalet; dans ses yeux bleu d'acier, aux profondeurs inquiétantes, tout un drame moral aurait pu se déchiffrer.

Pierre vit que cet homme avait souffert, mais il ne comprit pas qu'il avait lutté et qu'un vent d'orage avait passé sur lui, brûlant et impétueux. Oppressé par l'isolement, las de criser l'éternelle comparaison: du "qui est", avec le "ce qui être", vingt fois Bernard



le point de reprendre sa sinistre boîte, dans la crédence où elle dormait, ou de se jeter aveuglément dans son ancienne vie, pour oublier l'autre...

S'il avait résisté, il sentait que le combat n'était pas fini... et il se demandait si sa défaite n'était pas au bout.

Pierre s'avança, un peu ému lui aussi, de ce qu'il avait à dire.

—Monsieur, commença-t-il, vous ne me connaissez que comme je vous connais, de nom... Je suis Pierre Le Jariel.

—Je ne sais à quoi je dois l'honneur de votre visite, monsieur,—répondit Bernard avec une courtoisie parfaite bien qu'un peu froide, en indiquant un siège au jeune homme,—mais je connais en effet votre nom qui est celui d'un homme que j'estime infiniment et je suis à votre disposition, quoi que vous veniez me dire.

Le neveu du docteur se recueillit un instant.

—Monsieur de Nohel, fit-il enfin, nous nous trouvons à l'égard l'un de l'autre, dans une situation singulière. Et il faudrait, je le sais, pour sauver d'une sorte de ridicule la démarche que je tente aujourd'hui auprès de vous, un tact et une habileté de mots que je ne possède pas... Je ne suis qu'un marin, un homme très simple, un peu rude; prenez-moi donc tel que je suis, avec mes brusqueries et mes maladresses, en appréciant mes intentions, non mes moyens.

Bernard s'inclina sans répondre, toujours très calme, n'appréhendant que ce qui pourrait sortir de pénible pour Janik, de cet entretien dont il ne prévoyait pas l'issue. Pierre continua:

—Mademoiselle de Thiaz est souffrante...

Si maître de lui qu'il crût être, Nohel ne put retenir une exclamation... La tête lui tourna, une phrase instinctive, gauche, disant tout ce qu'il voulait taire, lui échappa:

—Elle est malade, elle est gravement malade, n'est-ce pas?... Je le sentais...

—Allons, il l'aime bien, pensa Pierre, et il eut un sourire quelque peu mélancolique.

—Mademoiselle de Thiaz n'est pas gravement malade, monsieur de Nohel, dit-il... elle n'est que très faible, très nerveuse, très triste... toutes choses dont on peut guérir heureusement... Mais, tenez, si vous voulez m'entendre, oubliez que j'aie jamais été pour Janik autre chose qu'un frère—cela vous sera d'autant plus facile que, ce qui a changé il y a quatre ans entre elle et moi, c'est beaucoup plus le nom que nous nous donnions, que le sentiment qui nous unissait... Cette affection fraternelle très profonde, toute dévouée chez moi, m'a fait comprendre—sans que mademoiselle de Thiaz ait proféré une plainte—que ma petite amie souffrait et que si... si elle n'aimait pas le fiancé que lui avait choisi sa tante, c'était que son coeur en avait choisi un autre... Voilà pourquoi je suis ici.

—Je vous jure, fit Bernard, que jamais rien ne m'a autorisé à croire que mademoiselle de Thiaz m'honorât d'un autre sentiment que celui d'une grande pitié.

—J'en suis convaincu, monsieur... Mais avec l'ami d'enfance qui était redevenu son frère d'adoption, mademoiselle de Thiaz n'était pas tenue aux mêmes réserves... Ce que je vous demande maintenant, c'est la réponse d'un honnête homme à un honnête homme, et je m'adresse à toute votre



loyauté, et à tout ce que mon oncle Le Jariel a deviné en vous de bon et de généreux: vous aimez Jeanne de Thiaz, votre cri d'angoisse me l'a dit; l'aimez-vous bien profondément. croyez-vous sincèrement pouvoir la rendre heureuse?

— Si je l'aime, si je la rendrais heureuse!... Ah! monsieur, je ne sais comment vous dire, comment...

Une ivresse folle, une reconnaissance exaltée, se lisaient dans les yeux de Bernard.

Pierre répéta:

— Croyez-vous pouvoir la rendre heureuse?

Alors Bernard eut une seconde d'hésitation. Avant de répondre, il s'interrogeait lui-même.

Pierre avait demandé une parole grave à un homme, et non pas un banal serment d'amoureux à un enfant.

Enfin, Nohel dit, très fermement, en regardant le marin dont la physionomie ouverte lui inspirait une irrésistible confiance:

—Oui, je crois, je sens qu'elle serait heureuse avec moi...

Puis, dans un élan presque indépendant de sa volonté, il ajouta:

—Vous êtes infiniment meilleur que moi, monsieur... Voulez-vous me donner la main.

. . . . .

— Bernard et Janik s'aimaient ! Comme ils gardaient bien leur secret ! Et Pierre qui se sacrifie, c'est superbe ! Marions ces enfants, docteur : quel joli roman !

Telles ont été les conclusions de l'incorrigible Armelle.

Maintenant, Bernard attend dans le salon jonquille. Il a vu mademoiselle de Kérgan, il a vu M. Le Jariel, et Janik va venir.

Elle va venir et il se le figure à peine. Son bonheur l'étonne comme quelque chose de trop anormal pour être vrai. L'émotion a décomposé son visage; les yeux pleins d'extase, il la voit s'avancer vers lui, elle, la "petite mère-grand".

Elle chancelle, brisée par une joie trop forte, un peu pâle dans sa robe rose, souriante, avec des larmes au bord des paupières...

Et Bernard la regarde toujours, sans faire un pas au-devant d'elle. Comme autrefois, dans la chambre de la tourelle, il croit à une vision...

Quand elle fut tout près de lui seulement, il prit les deux mains qu'elle lui tendait et les enferma dans les siennes qui brûlaient.

—Bernard... dit-elle très bas, la voix douce.

—Janik... ah! si vous saviez ce que j'ai souffert?

—Je le sais.

La voix étranglée, il murmura:

—Non, vous ne savez pas, mon ange... vous ne savez pas ce que je suis quand vous n'êtes plus là, ce que j'aurais été surtout, s'il m'avait fallu vous perdre... Vous êtes la pureté même... moi je ne suis qu'un homme, très faible et très malheureux... Janik, je ne veux rien vous cacher... souvent, pendant ces six semaines de déchirements, je me suis senti redevenir l'être misérable que j'ai déjà été; voulez-vous me laisser encore votre petite main compatissante. Malgré mes fautes passées, malgré ces dernières défaillances, voulez-vous être ma femme?

—Oui, Bernard.

Alors, avec une sorte de respect attendri, Bernard attira la jeune fille contre sa poitrine où elle s'appuya, tendre et confiante.



—Janik, ma Janik, dit-il de cette voix basse et infiniment pénétrante qu'il avait quelquefois, vous n'avez pas peur de toute une existence avec ce Jacques Chépart, que vous avez connu si lâche? Vous voulez bien croire à son amour, accepter sa vie qu'il vous donne et qu'il rendra digne de vous; fermer ainsi vos chers yeux et, sans crainte, vous abandonner à lui, pour toujours? Vous voulez bien, dites?... Regardez-moi.

—Oui, Bernard, dit-elle encore.

Et, levant sur Nohel ses grands yeux lumineux où brillait tant d'amour qu'il en fut ébloui, elle reprit de sa voix aimante:

—Je veux être votre femme, je veux vous rendre heureux, être heureuse en vous et par vous... Je n'ai pas peur de Jacques Chépart, je le connais, il sera mon orgueil et ma joie! Et, puisque vous m'aimez, puisque je vous aime, je n'ai pas peur de la vie: j'ai foi en vous, j'ai foi en Dieu!

Un long moment Bernard la contempla avec un désir de s'agenouiller devant elle.

—Oh! ma chérie, répondit-il, vous avez raison d'avoir confiance, car je vous aime de toutes les forces de mon âme et mon amour est plus pur et meilleur que moi!... Vous avez raison de croire au bonheur, car je vous porterai dans mes bras, à travers la vie, et jamais vos petits pieds n'effleureront les épines... Vous avez raison aussi de ne plus craindre, Jacques Chépart, car vous en ferez un autre homme. Vous saurez le comprendre et le soutenir, il travaillera pour vous; il veut que vous soyez fière de l'appeler votre mari!

Et doucement, il entraîna la jeune fille sur la terrasse où ils avaient échangé tant de paroles cruelles.

On avait ouvert les fenêtres du château, pour y faire entrer le soleil qui brillait d'un air de fête... Soudain, Bernard aperçut, dans la tourelle, le portrait de l'aïeule, qu'un rayon nimbaït d'or. Alors il lui envoya un regard de gratitude et, pressant ses lèvres sur le front de sa fiancée, il murmura:

—Petite mère-grand! c'est toi qui me la donnes, "ma conscience en robe rose!" Et je l'aimerai tant, je serai pour lui plaire si bon, si "sage", que ses yeux et les tiens me souriront toujours... Merci, merci, petite mère-grand!...

FIN

### VIEILLE COUTUME

Il subsistait encore, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à Mandoeuvre, près de Montbéliard, (France), une épreuve judiciaire d'un genre singulier.

Lorsqu'un vol avait été commis dans le village, tous les habitants étaient sommés de se rassembler sur la place de l'Eglise, le dimanche suivant, après vêpres. Là, le maire de l'endroit ordonnait au voleur de restituer l'objet ou l'argent volé et d'éviter, pendant six mois la société des honnêtes gens.

Si le coupable persistait à ne pas se montrer, on procédait à l'épreuve du bâton et un des notables, tenant chacun le bout d'un bâton, l'élevait assez haut pour qu'on pût passer dessous; et les assistants devaient tous, sans exception, défilier sous cette arcade improvisée.

Telle était la terreur superstitieuse inspirée par cette cérémonie qu'il n'y avait pas d'exemple qu'un coupable eut osé s'y soumettre. Il s'attardait tant qu'il pouvait et finissait par rester seul, sans oser faire un pas, forcé d'avouer ainsi tacitement son délit.





## LES MARIAGES DE BEAUTE

**Un savant très moderne entrevoit dans les mariages entre gens physiquement parfaits l'avènement d'une race humaine idéale, tant au point de vue physique qu'intellectuel.— Que pensez-vous d'une théorie qui ne se préoccupe aucunement des considérations de race et de religion ?**

Il est permis d'avoir sur la question que nous allons traiter ici même, tout à l'heure, les idées qu'on voudra. Celles que vous entretenez sur ce sujet se trouvent à coup sûr diamétralement opposées à celles que nous allons énoncer. Cela n'a aucune espèce d'importance. Vous avez certainement raison et c'est la doctrine que nous allons exposer qui est fausse. Mais à titre de curiosité, cet article en vaut la peine.

Lecteur, es-tu en quête d'une épouse? toi, lectrice, d'un mari?

Laisse la beauté te servir de guide, dit un savant professeur de psychologie anglais.

Choisissez votre compagnon à cause de sa perfection physique d'abord. . . Que la mère et le père de vos enfants soient une Vénus ou un Apollon.

Et ainsi, conclut ce professeur, l'humanité développera une race supérieure, une sur-race, qui n'aura pas

seulement la beauté physique, mais aussi la santé, la moralité et l'intelligence.

Cette doctrine que nous venons de vous énoncer là a fait beaucoup de bruit. Des savants, des moralistes et des milliers d'intellectuels l'ont fortement attaquée.

Ce n'est pas que ce psychologue ignore l'importance de la morale ou ne reconnaisse la suprématie de l'esprit sur la matière—mais il croit que la morale, que la suprématie de l'esprit ne peuvent être obtenues que par la perfection physique, avant tout.

Il prétend qu'une race physiquement parfaite, privée des maladies mentales et physiques ordinaires, deviendra, à la longue, aussi bonne et intelligente qu'elle sera belle.

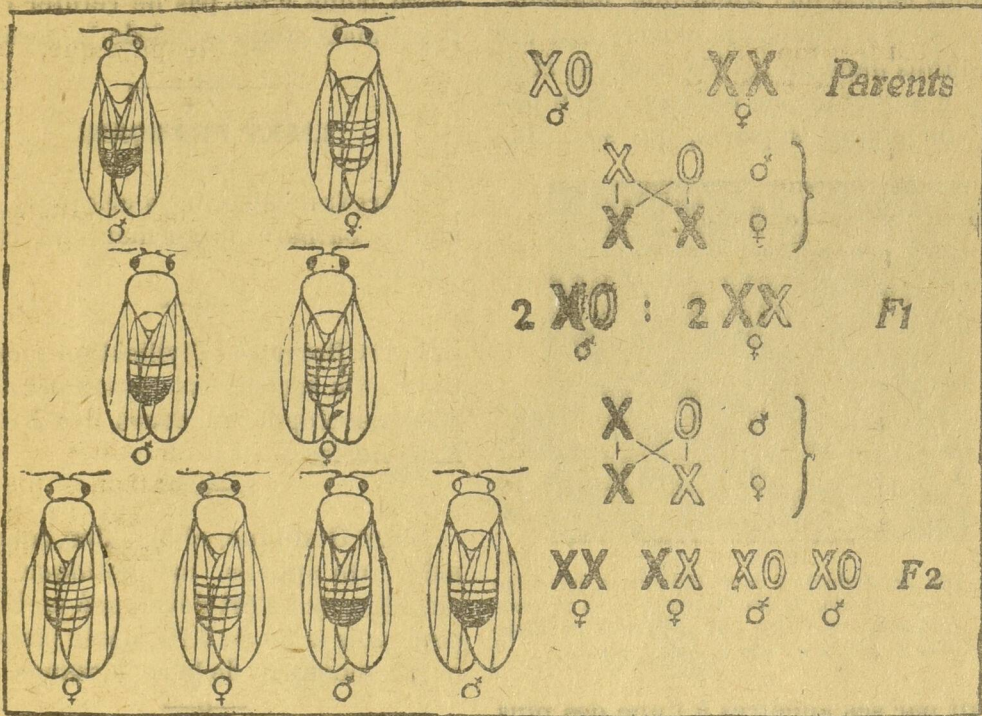
Platon, le grand philosophe de l'antiquité grecque, partageait ces idées. Mais ces idées conduisent très loin et c'est là qu'avec raison les moralistes s'insurgent. Les mariages, dit ce savant, devraient être basés uniquement sur l'attraction mutuelle de la beauté seule, sans que s'interposent entre le bel homme et la belle femme qui s'aiment, les questions ordinaires de nationalité, de famille, de société, de religion ou d'économie domestique. Il va si loin qu'il prétend encore que l'homme qui, laissant de côté toutes



les considérations de famille, de société et autres, épouse la belle femme qu'il aime participe inconsciemment à la réalisation de cette race supérieure.

Le seul but de ce savant est donc de former une race supérieure, en passant par dessus ou en ignorant complètement toutes les sacro-saintes

Ce savant ne va pas cependant jusqu'à prétendre que de pareils mariages, contractés entre deux conjoints parfaits de corps, produiront des enfants extraordinaires dès la première génération, pas plus d'ailleurs que dans la seconde. L'amélioration sensible et véritable du genre humain ne se fera sentir que graduellement, après



Les deux insectes de la première rangée sont parents avec ceux de la seconde et ceux-ci avec les quatre insectes de la troisième rangée. Les X et les O noirs et blancs à droite indiquent comment se croisent et se mêlent les qualités d'une génération à l'autre. Les lettres noires représentant les défauts et les blanches les qualités: ainsi la dernière rangée prouve que les enfants de la troisième génération possèdent toutes les bonnes qualités des grands-parents.

considérations de religion et de nationalité. Ici, nous l'arrêtons. Il est d'ailleurs impossible, notre propre religion nous en empêchant, de le suivre sur ce terrain.

Mais continuons quand même, pour la seule satisfaction de notre curiosité, toujours, d'étudier sa doctrine.

des siècles d'élevage—puisque c'est un peu de cela qu'il s'agit.

Les dessins qui accompagnent notre article montrent comment certaines qualités sautent souvent une ou deux générations. Il arrive, d'après une théorie approuvée aujourd'hui, qu'un père économe, par exemple,



donne le jour à un fils prodigue dont les fils à lui, c'est-à-dire les petits-fils de l'ancêtre, seront aussi économes que l'était ce dernier.

Cependant, un beau couple peut tout de suite avoir des enfants aussi remarquables physiquement que le père et la mère. Il y a de nombreux cas de ce genre dans l'histoire de l'humanité.

Edgar Allan Poe, l'un des plus grands génies de l'Amérique, merveilleux écrivain dont les œuvres ont été traduites dans toutes les langues, était issu d'une union de ce genre. Son père, un homme superbe, qui se ratta-

chait par ses ancêtres à l'une des plus aristocratiques familles d'Amérique, avait épousé une actrice d'une beauté éblouissante. Aussi, Edgar Poe était-il beau comme un demi-dieu.

fil d'Auguste II qui épousa par amour la belle Aurore Kœnigsmark. Après s'être acquis sur les champs de bataille de nombreux titres de gloire, il épousa Adrienne Lecouvreur, la plus belle artiste de son temps, et leur fils, un homme parfait, devint l'un des héros de la Révolution française.

## L'ART FRANÇAIS

L'Art français a trois origines: Romaine, barbare ou germanique, chrétienne.

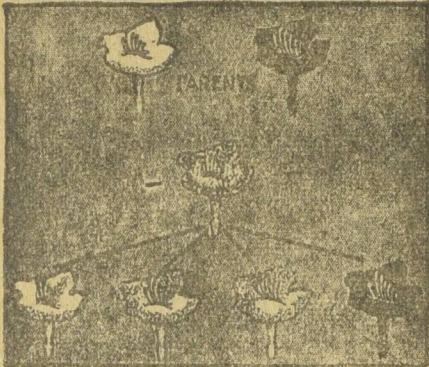
L'Art Roman— Civilisation monastique. On appelle art roman celui qui s'est développé au cours des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles.

L'Art Gothique, civilisation communale. On appelle art gothique l'art chrétien, qui s'est développé en Europe depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'au commencement de la renaissance.

L'Art Féodal et l'Art Bourgeois, civilisation féodale:

Au XIII<sup>e</sup> siècle, au meilleur temps de l'art gothique, l'activité artistique était exclusivement consacrée à construire et décorer la cathédrale.

Renaissance: On appelle Renaissance la période artistique qui correspond au retour de l'art antique, à la fin de la période gothique; ce terme désigne une période qui commence à peu près avec le XVI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire avec les guerres d'Italie.



*Les lois de l'hérédité sont identiques pour les êtres humains et les fleurs. Faites la comparaison entre les lettres noires et blanches et les fleurs des mêmes couleurs.*

Nous pourrions aussi donner en exemple le poète Byron, l'artiste Ellen Terry et combien d'autres.

L'empereur Napoléon III était aussi le fils d'une beauté célèbre en son temps, Hortense Beauharnois.

L'un des plus grands généraux français, le maréchal de Saxe, peut aussi être cité dans cette catégorie. Il était





## LE CHENIL



### CHIEN COURANT GASCON SAINT-TONGEOIS

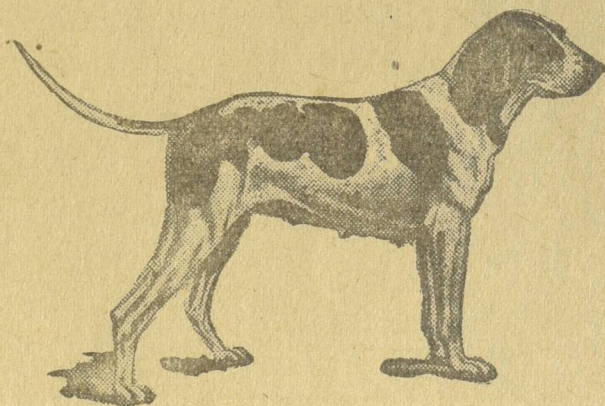
#### Race Française

Cette race, une des plus belles qu'il y eut en France aujourd'hui, a été créée, vers 1845 par M. Joseph de Carayon-Latour, qui possédait alors les derniers descendants de la race de Saintonge, conservés soigneusement par le comte de Saint-Légier.

Certains auteurs attribuent la même souche aux races de Gascogne et de Saintonge, et les font descendre du chien de Saint-Hubert (Bloodhound) avec lequel ils ont beaucoup d'analogies.

A. P.

Bientôt va venir la saison des expositions canines au Canada, époque attendue avec impatience par les amateurs de chiens, qui, comme d'habitude, seront en grand nombre.



GASCON SAINTONGEOIS

Tout en cherchant à conserver, autant que possible, la couleur et les formes du chien de Saintonge, il allia ses chiens à ceux de M. de Ruble, qui possédait, pure, depuis le règne d'Henri IV, la race des chiens de Gascogne; c'est de là que partit la race Gascon Sainteongeois; elle a été depuis, perfectionnée, et on lui a apporté les éléments qui ont contribué à en faire une des races les plus belles du midi de la France.

Ces réunions quoi qu'en en dise, ne sont pas toujours paisibles, car chaque exposant croit toujours avoir le plus beau chien, et par conséquent mériter le premier prix.

Maintes fois il m'a été donné de constater l'inhabilité de l'exposant à présenter son chien, cause qui souvent fait reléguer une bonne bête au second rang, et qui aurait été classée première si elle avait été mieux présentée.



Je profite de l'occasion qu'il m'est donné de reproduire ici un article de "l'Éleveur de Paris" sur l'art de la présentation du chien au juge. Cet article est très intéressant et instructif.

### L'ART DE LA PRESENTATION

C'est un art, en effet, mais non un artifice; il s'agit de présenter un chien au mieux de ses avantages, élégamment, sans effort, mais point de chercher à dissimuler les défauts qu'il peut avoir. L'accessoire indispensable de la

pour beaucoup dans la présentation du chien qu'il gâche très souvent, il oublie quelquefois qu'il a lui aussi, le devoir de se présenter correctement et avec courtoisie. C'est pourquoi nous traiterons des deux; certaines scènes grotesques, vues l'an dernier, nous faisant juger la chose de toute première nécessité.

Avant tout, il faut que le chien soit propre, bien pansé et en état; il faut que son maître ou celui qui le représente soit de tenue correcte et poli, sinon bien élevé. Ce sont là des conditions "sine qua non" et j'estime que le



présentation est la laisse. C'est, personne ne l'ignore, une longe de cuir à l'extrémité de laquelle le chien est attaché par un mousqueton pris à l'anneau du collier; mais la définition n'est pas complète si, comme cela a lieu souvent, on oublie de dire qu'à l'extrémité opposée se trouve un autre être animé, bipède celui-ci, que l'amour propre humain a placé, peut-être à tort, au-dessus du niveau des autres mammifères: le propriétaire ou le conducteur. Il convient cependant de ne pas l'oublier car, outre qu'il est

juge qui a le droit de faire sortir du ring un chien dangereux devrait avoir aussi celui d'expulser les exposants dont l'éducation est par trop sommaire, et la pondération insuffisante.

Mais procédons par ordre: le chien va être présenté en laisse. Il faut donc que lui et aussi son compagnon connaissent la marche, la conduite en laisse. Ceci est ignoré des neuf dixièmes jusques et y compris bon nombre de professionnels. Le chien mis doit obéir à la moindre pression des doigts, à tout changement de position de la



laisse, tout comme un cheval de selle suit les indications de la main, les appuie sur les rênes sur l'encolure; ceci ne s'obtient pas en un jour. Un chien ne doit pas tirer à la main, seuls tirent ceux qui sont mal conduits; on leur fournit un point fixe, ils s'appuient, c'est tout naturel. Voilà pourquoi un chien doit être présenté avec une laisse souple, en cuir de préférence et jamais avec un fouet-laisse, ni avec une chaîne. Celle-ci est faite pour attacher les chiens, non pour les présenter. Quant au fouet-laisse, c'est un engin non seulement inutile mais nuisible. On ne fait pas, dans un ring, de présentations de fauves, aussi le fouet devrait en être banni aussi rigoureusement qu'il l'était et qu'il l'est encore au service des chiens de guerre.

Voici les concurrents dans le ring. Après un rapide coup d'oeil sur l'ensemble, il est très probable que le juge va les faire marcher à main gauche. Cette marche est normale et ne gêne nullement l'homme dans la conduite. La laisse doit être à peine tendue, le chien a ainsi la tête libre, les épaules dégagées, et l'allure naturelle; le conducteur, la main gantée, les ongles en dessus, tient sa laisse entre les 3e et 4e doigts, l'excédent replié dans la main, laissant sortir une grande boucle en avant, l'extrémité de la laisse en arrière. Cette grande boucle permet de laisser filer la laisse entre les doigts lorsqu'on veut rendre et d'ajuster en arrière pour reprendre. Si on fait arrêter, le conducteur s'arrête et ferme les doigts. Il se peut qu'exceptionnellement le juge demande ensuite la marche à main droite. Le chien devant être toujours du côté du centre, pour ne pas être masqué à la vue du juge par le conducteur, ce-

lui-ci doit passer la laisse dans la main droite.

Reste maintenant l'examen individuel. A l'appel de son numéro, l'exposant conduisant de la main gauche, s'avance vers le centre, salue et s'arrête. A la demande du juge, il porte son chien en avant, sans effort, le place ainsi sur la planche sur laquelle il l'arrête. A ce moment il rend complètement la main, de façon à ce que son animal n'ait pas la moindre gêne, pas la moindre contrainte, qu'il soit, en un mot absolument naturel. Nous sommes loin du système qui consiste à pendre le chien au bout de la laisse tenue très courte dans le but de dissimuler un fanon ou un aplomb défectueux ou encore des pieds écrasés. Ceci n'est plus de la présentation, c'est du truquage. Certains exposants font éveiller l'attention de leur chien par différents moyens, notamment en le faisant appeler par une personne connue, placée en dehors du ring. Ceci, je le comprends très bien, ne plaît pas à tous les juges et du reste ne prouve pas grand-chose. Mais il y a mieux: certains exposants se croient autorisés, que dis-je, pensent qu'il est essentiel d'affirmer leur habitude du ring en "plaçant" leur chien à la main. Il lui prennent une patte qu'ils portent en avant, une autre qu'ils posent en arrière, allongent la queue la pointe en bas, lèvent la tête, etc., etc. Il ne reste plus qu'à saupoudrer le chien de craie et nous voici "aux poses plastiques, reproduction des statues antiques, etc., etc." Sommes-nous au cirque ou faisons-nous du sport? Il s'agit de s'entendre. Toujours est-il que cette pratique devrait être sévèrement interdite. Pour trotter un chien il faut courir à côté de lui. Si, comme il arrive souvent, le



chien a tendance à s'enlever, baissez la main.

Pour voir l'animal au galop, le juge le fait mettre en liberté. Cet examen terminé, l'exposant reprend son chien en laisse. Il est préférable qu'il le fasse correctement en le rappelant au pied et le faisant asseoir, il n'y a en effet rien de plus assommant et quelquefois même de plus grotesque que de voir un homme courir éperdûment après un chien non dressé en veine d'indépendance qui va ennuyer les personnes présentes et quelquefois houspiller ses congénères.

Le chien étant remis à la laisse, le juge qui en général l'a suffisamment examiné, indique à l'exposant sa place à la piste. Enfin, à la sortie du ring, l'exposant qui n'a pas dû dire un seul mot pendant toute la durée de l'examen, à moins d'y avoir été directement invité, se retire en saluant.

Un juge gentleman qui connaît son affaire doit voir vite. Il ne doit pas prolonger les épreuves aux trois allures. S'il explique à l'exposant les qualités et défauts du chien présenté, l'intéressé doit l'écouter, ne pas l'interrompre et ne jamais se départir de la plus parfaite courtoisie. De son côté, le juge doit éviter tout froissement; il y a la manière pour dire la vérité! Si l'exposant désire de plus amples renseignements sur son chien ou sur la race qui l'intéresse, il peut parfaitement aller trouver le juge lorsqu'il a terminé tous ses jugements. Celui-ci le renseignera avec plaisir, c'est d'ailleurs son devoir.

Mais en aucun cas, il ne faut se plaindre du classement établi. Avant d'engager son sujet, l'exposant a reçu le catalogue de l'exposition. Il l'a lu, il a dû le lire. Il sait donc que M. X... est le juge désigné. Il sait aussi que

celui-ci peut être empêché à la dernière minute et remplacé par un autre. Il sait enfin que par le seul fait de son engagement il se soumet à toutes les clauses du règlement. Il est donc très mal venu à récriminer ensuite. Si par un extraordinaire un exposant constate une irrégularité évidente, il n'a point à s'adresser au juge, mais bien à faire immédiatement une réclamation écrite qu'il dépose au bureau du Secrétariat en même temps qu'il consigne la somme pour ce prévue.

Dans une exposition reconnue, les juges se recommandent par leur compétence et leur intégrité, il doit en être ainsi. Si donc les exposants ont le tempérament foncièrement sportif, ce qui est indispensable quand on veut s'occuper de cynophilie, s'ils ont cette politesse d'antique date que les étrangers prêtent à tous les Français, on ne doit enregistrer aucune parole malsonnante, ni voir un mouvement de mauvaise humeur.

J. DHERS.

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix : \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, 1066 rue Saint-Hubert, Montréal.

Le rince est l'épreuve de la beauté ; les femmes qu'il embellit sont de race divine...

L'homme est le seul animal qui ait la faculté de se mêler de ce qui ne le regarde pas...





### LE COMMERCE DES PELLETERIES ET L'ÉLEVAGE DES ANIMAUX À FOURRURE

**L'élevage ne fournit qu'une faible proportion des pelleteries mises sur le marché**

Deux bulletins récemment publiés par le Bureau fédéral de la Statistique montrent combien est insignifiante la proportion de peaux fournies par des animaux élevés en captivité, dans le total des pelleteries du commerce.

Le Canada a fait de rapides progrès dans l'établissement de fermes d'élevage d'animaux à fourrure, puisqu'il y en avait, en 1921, 794 dans tout le pays, depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'au Yukon. Ce chiffre accuse une augmentation de 206 sur celui de l'année précédente. Le total d'animaux sur ces fermes était de 22.455, représentant une valeur de \$5,775,095. Dans 758 fermes on a élevé le renard; dans 12, le vison; dans 9, le raton; dans 3, la martre; dans 2, la mouffette; dans 4, le mouton caracul; dans 3, le castor, et dans 3, le rat musqué. La somme placée dans cette entreprise, rien que pour l'achat du terrain et la construction des bâtiments, est de \$1,560,500, ce qui donne une valeur totale de \$7,335,595.

Le chiffre total de la production et le nombre d'animaux élevés sur les

fermes, pour les espèces qui peuvent s'élever en captivité, sont comme suit:

	Total.	Elevés en captivités.
Renards.		
Croisés . . . . .	3,089	402
Rouges . . . . .	18,097	336
Blancs . . . . .	21,416	
Bleus . . . . .	121	
Castors . . . . .	164,351	
Visons . . . . .	117,296	91
Martres . . . . .	47,140	
Rats musqués . . . . .	2,005,395	91
Loutres . . . . .	10,871	
Mouffettes . . . . .	74,956	
Hermes . . . . .	385,254	

Il y a eu, en outre, 235 peaux de divers autres animaux, évaluées à \$1,810.

Il s'est vendu 3,790 peaux de renard argenté durant l'année civile 1921, comparativement à un total de 2,838 pendant l'exercice 1920-21.

Les 2,924,500 peaux mises sur le marché en 1920-21 ont été évaluées à \$10,122,571, ce qui démontre que le commerce des fourrures—la première de nos ressources à être exploitée—n'est pas près d'être obligé de tirer des fermes d'élevage la majeure partie de sa production. Si l'élevage des animaux à fourrure a pris un grand essor, ce n'est pas qu'il produise des peaux d'animaux pris au piège en grand nombre, mais c'est plutôt parce

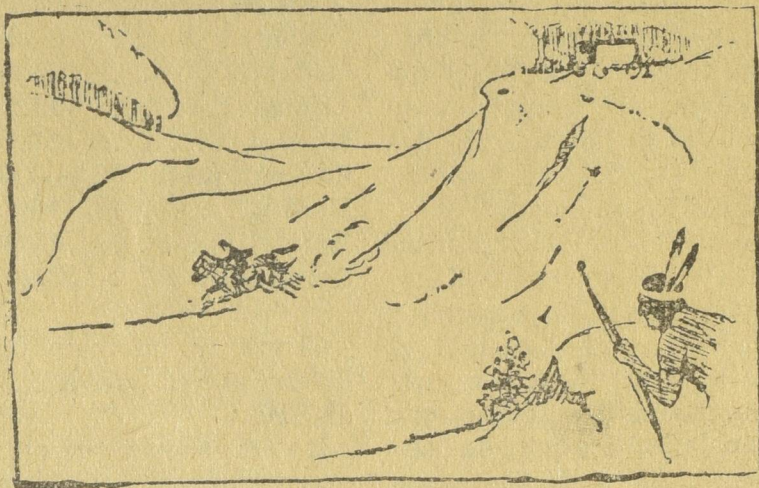


qu'il permet d'obtenir certaines fourrures rares, particulièrement le renard argenté, dont le nombre à l'état sauvage ne peut actuellement suffire à la demande.

### LES JEUNES AVENTURIERS

Daniel Bourne fut l'un des plus intrépides jeunes garçons des débuts de la colonie. Il naquit en Nouvelle-France d'un père français établi à Québec quelques années seulement après sa fondation. Il se battit tout jeune avec les sauvages et défiait la mort chaque

l'aventure. Non content de ses escarmouches avec les sauvages qui de temps à autre menaçaient son poste, il entra dans l'armée et accomplit des prouesses prodigieuses. Un jour, un fort détachement de soldats français fut surpris par une bande de sauvages bien armés, à la solde des Anglais. La route était pratiquement fermée. Tous les conducteurs de voitures avaient été tués. Daniel qui en conduisait une à ce moment, détela ses chevaux et s'élança absolument seul sur les sauvages qui barraient la route conduisant aux postes français. Il passa pendant



jour. Il alla s'installer plus tard à la frontière des établissements français et anglais.

Le pays était, à cette époque, comme tout le monde sait pour l'avoir appris à l'école, troublé continuellement par des invasions sauvages ainsi que par l'attitude menaçante des premiers colons anglais. La guerre était déclarée entre les Français et les Anglais, soutenus par de puissantes tribus sauvages.

Daniel Bourne était à seize ans un garçon solide, courageux et aimant

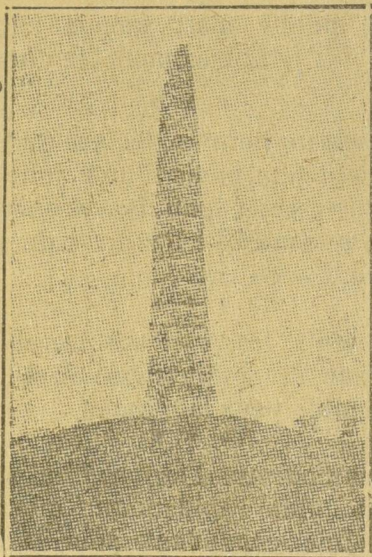
que les coups de fusil et les flèches pleuvaient autour de lui. Deux heures plus tard, les colons français étaient prévenus de cette attaque et prenaient sur les Iroquois une belle vengeance.

A l'âge de trente-quatre ans, Bourne et cinq de ses compagnons ordinaires, entreprirent une exploration au Kentucky. Mais il fut fait prisonnier par les sauvages qui le proclamèrent leur chef et s'attachèrent tellement à lui qu'ils ne voulaient plus le laisser partir.



## MONUMENT DE SALABERRY

L'entretien du monument de Salaberry, érigé en 1895 à Allan's Corner, comté de Châteauguay, pour commémorer la victoire remportée le 26 octobre 1813 par les troupes du colonel de Salaberry sur les envahisseurs américains, au cours de l'engagement mentionné dans l'histoire sous la désignation de "bataille de Châteauguay", vient d'être confié au Service des Parcs nationaux, ministère de l'Intérieur, vu que ce monument se trou-



ve sur l'un des principaux sites historiques du Canada.

Il consiste en un obélisque mesurant 4 pieds sur 5 pieds à la base et 39½ pieds de hauteur; la superficie du site est d'un quart d'acre. Le monument est encore en bon état, mais le Service des Parcs a dû faire certaines réparations aux clôtures. L'inscription du monument rappelle que "l'armée qui envahit le Bas-Canada, et marcha sur Montréal fut repoussée

et mise en déroute par la milice de la province" le 26 octobre 1813.

Ce monument commémore l'un des plus hauts faits d'armes dont fasse mention l'histoire du Canada. Comme jadis Léonidas et ses soldats aux Thermopyles barrèrent la route aux Perses, ainsi de Salaberry à la tête des troupes canadiennes résista victorieusement à l'envahisseur qui s'avancait sur Montréal, sauvant ainsi le pays d'une perte presque certaine.

## LES INVENTEURS DE LA PHOTOGRAPHIE

Peu de personnes se rappellent que Daguerre fut l'inventeur de la photographie, en collaboration avec un habitant de Chalon-sur-Saône, Joseph Niepce.

Daguerre était peintre: ses études le conduisirent à rechercher la fixation des images par l'action du soleil, quand il apprit, en 1826, que ce problème était résolu par Joseph Niepce. Ils travaillèrent dès lors ensemble mais, quatre ans après leur association, Niepce mourut; de sorte que Daguerre continua seul, laissant son nom à l'invention le "Daguerréotype."

Le 9 janvier, Arago annonça à l'Académie des Sciences, de Paris, l'invention de Daguerre, en citant la collaboration de feu Niepce. Le 3 juillet de la même année, l'Etat achetait les procédés du daguerréotype et les rendait publics. L'Etat payait pour cela des rentes viagères à Daguerre et aux héritiers de Niepce. Aujourd'hui que chacun possède son petit appareil de photographie, nous avons cru intéresser nos lecteurs en leur donnant ces quelques notes.





Il y aura toujours une femme pour trouver qu'un homme est un lion, même lorsque cet homme se conduira comme un âne.

\* \* \*

Une femme ne doit pas parler pendant dix ans; de la fois que son mari a oublié d'éteindre la lumière dans la cave pendant toute une nuit.

\* \* \*

Lorsque la jeune épouse ne poudre plus le petit bout de son petit nez, lorsqu'elle entend son mari qui met la clef dans la serrure, c'est signe que la lune de miel est terminée.

\* \* \*

Lorsqu'on flatte un homme c'est comme lorsqu'on fait un sandwich de confitures à un petit garçon, il ne faut pas craindre de mettre trop de confitures.

\* \* \*

Quelquefois une femme dira la vérité, mais ce sera toujours contre une autre femme.

## CARNET DE

FEMMES

Souvent une femme admirera un homme qui saura résister à la tentation, mais souvent aussi elle se demandera s'il est en bois.

\* \* \*

Lorsqu'une jeune fille demande à un jeune homme s'il l'aimera encore lorsqu'elle aura les cheveux blancs, le jeune homme se demande comment il se fait qu'elle n'ait jamais entendu parler des teintures pour les cheveux.

\* \* \*

Lorsqu'un homme déclare qu'il met son cœur aux pieds d'une jolie fille, celle-ci se croit tenu de marcher dessus pour contrôler les dires du jeune homme.

\* \* \*

Autrefois les mamans tremblaient pour leur fille, maintenant c'est la fille qui tremble pour la maman.

\* \* \*

Les amoureux d'aujourd'hui se déclarent plus rapidement que ceux d'autrefois, cependant, pour la jeune fille moderne, ils sont encore bien lents.

\* \* \*

Le jeune homme pauvre qui épouse une jeune fille riche et la jeune fille pauvre qui épouse un jeune homme riche, payent bien souvent un prix trop élevé pour leurs fortunes.

\* \* \*

Ne faites jamais amie avec un monsieur à qui vous ne voudriez pas donner votre soeur en mariage, si vous en aviez une.



# CELIBATAIRES

## HOMMES

Prendre un baiser d'une jeune fille; c'est comme sortir une olive d'un flacon; si on peut prendre le premier les autres viendront seuls.

\* \* \*

Les statisticiens prétendent que les hommes mariés vivent plus longtemps que les célibataires. Ça leur paraît plus long, tout simplement.

\* \* \*

Si un homme dit à une femme qu'elle est jolie et que son miroir lui prouve le contraire, elle croira l'homme et achètera un autre miroir.

\* \* \*

Lorsqu'une jeune fille vous dit qu'elle se croit en sûreté avec vous, il faut lui prouver que vous n'êtes pas un "Joseph".

\* \* \*

Evidemment il est des choses qu'on ne dirait jamais à une jeune fille si on savait que quelqu'un est là derrière la porte qui nous écoute.

\* \* \*

Un homme de tact est celui qui permet à une femme de lui pardonner tout ce qu'elle lui a fait.

\* \* \*

Un homme mentira plus facilement à sa femme qu'il ne pourra lui expliquer un retard.

\* \* \*

Lorsqu'une jeune fille nous aura donné douze rendez-vous sans y venir, il sera temps, grandement temps, de se demander si cette jeune fille nous aime véritablement.



Une femme ressemble à la boisson que l'on boit dans certains établissements: il est facile d'en avoir si on a l'argent nécessaire, mais on ne sait jamais ce que l'on a.

\* \* \*

Lorsqu'un célibataire embrasse une jeune fille sans aucun autre but que d'être heureux quelques instants, la jeune fille l'appelle inmanquablement: "grand bébé".

\* \* \*

Lorsqu'un célibataire fait l'amour à une jeune fille le chèque de la banque de son coeur revient souvent avec la mention: pas de fonds.

\* \* \*

Une femme enragée est pire qu'un moustique; on ne peut pas l'abattre avec un seul coup de poing.

\* \* \*

Il est facile pour un célibataire de plaire à une femme intelligente; il n'a qu'à lui dire qu'elle est la plus jolie femme du monde.





# NAMOUNAH

PIECE EN UN ACTE par Mlle EMMA GENDRON



*Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.*

## DISTRIBUTION :

Wiona, Grand rôle. Vieille femme indienne 50 ans.  
Jeune premier rôle.  
Namounah, Fille supposée du grand chef l'Eper-  
vier noir, 20 ans.  
L'Epervier-Noir . . . . . Grand rôle, 55 ans.  
Memmertou . . . . . Jeune premier, 25 ans.  
Ahontayou . . . . . 3ème rôle de traître, 28 ans.  
Deux espions. Des figurants formant le Conseil de  
la tribu des Nanchouez.  
Décor : Une forêt.

## LEVÉE DU RIDEAU

### SCÈNE I

(Deux indiens entrent à droite l'un après l'autre, courbés sur une piste inconnue d'eux qu'ils suivent. Pendant qu'ils regardent avec défi autour d'eux, qu'ils montent sur un petit rocher pour scruter la forêt, une musique sourde joue en sourdine. Ils traversent ainsi la scène et sortent à gauche.)

### SCÈNE II

(Des indiens formant le conseil de la tribu des Nanchouez sont assis en cercle, solennels, la figure tournée vers le soleil de midi. L'Epervier-Noir, leur chef, est debout au milieu et le bras levé montrant le soleil.)

EPERVIER-NOIR.—Mes frères... la nuit n'est plus... l'ombre a quitté la forêt pour aller rejoindre les mauvais esprits qui sont retournés au pays des mauvais guerriers... Les mânes de nos ancêtres sont présents ici... les yeux de mon âme les voient gravissant la colline... ils rôdent autour de nous, car nous sommes restés fidèles à la tradition de notre race qui veut que les Nanchouez, à chaque grand événement à décider, viennent ici quand le soleil est à la même distance de son lever que de son coucher, afin de dire solennellement leur

dernière décision... C'en est fait, le soleil d'or est en plein milieu du ciel, répondez-moi mes frères, répondez à l'Epervier, votre grand-chef, s'il doit donner sa fille Namounah au brave guerrier Ahontayou... de la tribu des Iowanas? Il doit venir chercher sa réponse tout à l'heure... Je prie chacun de mes frères de ne répondre que d'après sa conscience, de n'obéir à aucune influence...

(Les indiens, tête penchée,—on entend musique en sourdine—restent un moment silencieux, puis après un court conciliabule entre eux, un du cercle se lève et répond à l'Epervier-Noir.)

UN INDIEN.—Que le grand chef, l'Epervier-Noir, dont l'esprit communique avec le grand Manitou, daigne permettre à ma misérable langue de parler devant lui au nom de ses frères... Nous déclarons que l'Epervier pourra donner sa fille à notre frère Ahontayou. (Se tournant vers le groupe.): N'est-ce pas, mes frères?

(Les indiens font un signe d'acquiescement.)

EPERVIER-NOIR.—Merci, frères...

### SCÈNE III

(Ahontayou arrivant, solennel et salue son chef.)

EPERVIER-NOIR.—Ah! voici le brave guerrier... Ahontayou... le conseil a parlé et moi aussi. Avant que le soleil se soit levé trois fois, Namounah aura couché sous la tente...

AHONTAYOU.—Vos paroles, grand et vénéré chef des Nanchouez, font descendre une douceur de miel jusqu'à mon cœur.

EPERVIER-NOIR, (aux indiens).—Allez, mes frères, répandez la nouvelle à la tribu et commencez les apprêts du mariage. Qu'on prépare un grand festin... Que les femmes se démêlent la chevelure qu'elles enduient d'huile... Allez, votre chef a tout dit. (Les indiens après un salut au soleil et au chef, escaladent le rocher, remontent la colline et lentement, un à un, ils s'éloignent, disparaissent. La musique pendant ce temps ne devra pas cesser de jouer.)



L'EPERVIER-NOIR, (se tournant vers Ahontayou).—Va mon fils... Va réjouir ta pensée de l'image de Namounah.

AHONTAYOU, (les bras croisés ne bouge pas).—Pas encore Chef...

L'EPERVIER-NOIR.—Que mon frère parle, Epervier-Noir écoute...

AHONTAYOU.—Oui, je veux parler au grand chef pour lui dire, que mon coeur est triste... triste parce qu'il sait que Namounah a un autre amoureux qui l'adore, je veux dire ce femmelette de Memmertou...

L'EPERVIER-NOIR.—Mais... mon frère s'abruse, Memmertou est parti rejoindre les visages pâles, là où le vent du sud souffle en haleines de feu... il y a bien déjà plusieurs lunes de cela.

AHONTAYOU.—Oui il est parti, mais il est revenu...

L'EPERVIER-NOIR.—Revenu! Mais mes yeux ne l'ont point vu.

AHONTAYOU.—Ni les miens, mais il a été vu se cachant dans le bois, ses pistes ont été relevées par deux de mes espions. Il doit avoir aussi vu Namounah et...

L'EPERVIER-NOIR (furieux).—Ney! il ne doit pas la voir! L'Epervier-Noir est un chef puissant et s'il ose prendre le coeur de Namounah... comme un chien voleur je le tuerai!

AHONTAYOU.—Avec votre permission grand chef, mon bras pourra frapper le lâche, vous n'avez qu'à dire un mot, qu'à l'envoyer en message chez nos frères de ma tribu, les Iowanas... Je le rencontrerai sur la route... et avec l'aide du bon esprit je tuerai ce coeur de femmelette!

L'EPERVIER-NOIR.—Bien dit. Je ne veux pas de coeur de femme pour Namounah. Quant à ce Memmertou pestiféré, je vais le faire rechercher par mes hommes. (Ce faisant il imite le cri de la chouette et prolonge le hululement.)

#### SCENE IV

UN ESPION.—J'ai entendu votre cri d'appel Chef, et me voici.

L'EPERVIER-NOIR.—Va me chercher le loup qui rôde dans le bois... Va...

AHONTAYOU (à l'espion).—Je vais te conduire à mes espions qui t'aideront à le trouver. (Ahontayou et l'espion sortent). L'Epervier un moment reste seul, les bras roisés, la figure dure.

#### SCENE V

WIONA.—La forêt vient de m'apporter l'écho de ta voix qui éclate comme le tonnerre! pourquoi

le visage du grand chef l'Epervier-Noir, est-il glacé comme le vent d'hiver qui dessèche les herbes?

L'EPERVIER-NOIR.—Misérable femme! plus misérable que la feuille sur laquelle je marche, tu n'as pas le droit d'interroger ton chef! Oles ton bac de pie, et passe ton chemin!...

WIONA (fumant sa pipe par petites bouffées, ne s'effraye pas plus que cela de la colère du chef et le regarde en branlant la tête, après un petit silence).—Wiona n'est pas une pie... son coeur est grand, elle sait tenir sa langue... Wiona sait que l'Epervier-Noir est le plus grand chef que les Nanohouez n'ont jamais vu.

L'EPERVIER-NOIR (flatté dans son orgueil).—Oui, je le sais, ma voix sait commander, je n'ai pas peur de mes ennemis, mon bras sait frapper et aussi punir les traîtres...

WIONA.—L'Epervier-Noir craint-il qu'un traître...

L'EPERVIER-NOIR.—L'Epervier ne craint rien, mais il tremble de rage de voir que Namounah lui désobéit... N'est-il pas juste que le grand chef tue le loup galeux qui ose lui enlever sa Namounah?

WIONA.—Ney! Mais est-il plus juste qu'une "Squaw" épouse quelqu'un qu'elle n'aime pas?...

L'EPERVIER.—Ugh! Toi... une "squaw"... tu oses parler ainsi! tes idées sentent la bavure, elles ne sont pas bonnes. C'est mon commandement qu'elle épouse Ahontayou... L'Epervier a parlé... L'Epervier qui descend de plusieurs grands chefs, qui est lui-même un grand et brave chef que les esprits éclairaient, lui qui ne craint ni la dent du lion, ni la hache des guerriers, on refuserait de lui obéir... Ugh!... il a parlé, on lui obéira.

WIONA.—Epervier... Wiona sait bien des choses... elle est vieille mais elle n'est pas folle... elle va parler car elle a un vrai coeur de squaw, elle est brave et ne craint ni le coup de bec de la chouette... ni la griffe du tigre, ni la langue d'un homme... Ney! pas même l'Epervier-Noir! qui lui peut avoir peur de Wiona.

L'EPERVIER (s'emportant).—Tu me braves! Que dis-tu? J'ai peur de toi? une chenille! Une scroière! Ong! ignores-tu donc que je suis un brave qui n'a jamais failli, que je suis ton chef?

WIONA.—Oui, l'Epervier est brave à la bataille, il est brave sous la tente... Wiona n'ignore rien... mais elle sait aussi que le grand chef des Nanohouez a peur d'une chose...

L'EPERVIER.—Que veux-tu insinuer serpent! parle! dis ce que peut craindre un être tel que moi?...



WIONA.—Prends garde, chef, ce coeur de "squaw" que tes yeux trop orgueilleux n'ont jamais voulu regarder.. peut, s'il le voulait, te rendre à l'instant le plus misérable de tous les frères de la tribu.. Wiona ne va te dire qu'un mot... Epervier-Noir... craint... le déshonneur...

L'EPERVIER (ayant un sursaut de saisissement, puis voyant rouge, lève sa hache au-dessus de la tête de Wiona).—Sorcière ! oses-tu parler ainsi !

WIONA (ne bronchant pas sous la menace).—Wiona n'a pas peur...

L'EPERVIER (n'achève pas son geste et laissant retomber son bras avec dédain).—Non, je n'avilirai pas ma hache de ton sang... (il tourne le dos en remontant à droite où il doit sortir).

WIONA (le regardant s'en aller).—Oui, l'Epervier-Noir, tu es un grand chef, mais ton orgueil t'aveugle et te portera malheur... (puis lentement lui tournant le dos à son tour elle vient s'asseoir sur une roche à gauche, et fume sa pipe ; elle songe.)

## SCENE VI

## NAMOUNAH et WIONA

NAMOUNAH (arrive à gauche et vient regarder une tige fleurie près de la roche, elle l'examine triste et songeuse.)

WIONA (entendant le bruit des pas sur les feuilles tourne la tête et dit).—Namounah ?

NAMOUNAH (sursaut, regarde Wiona, mais ne répond pas et continue à caresser la fleur, à arranger la terre autour de la tige.)

WIONA (après un silence durant lequel elle a tiré maintes bouffées).—Ton coeur soupire d'Ahontayou Namounah, ton esprit hâte au grand jour... tout près... où tu seras sa femme ?

NAMOUNAH (ne répond pas encore.)

WIONA (après un moment employé à fumer).—Et Memmertou, depuis combien de lunes ne l'as-tu pas vu ?

NAMOUNAH (à ce nom descend s'asseoir près de Wiona et dit).—La forêt a perdu et retrouvé ses feuilles trois fois, depuis son départ pour le pays des visages pâles.

WIONA.—Ta mémoire a gardé le souvenir de cet adieu ?

NAMOUNAH.—La vérité parle par ta bouche. Ah ! oui, je me souviens ! le jour était las, le soleil se couchait derrière les arbres... les écorceux descendaient des bouleaux et se hâtaient vers leurs gîtes... Avant qu'il partit nous avons planté là, près de cette roche, une fleur que je viens voir

tous les jours... Que le soir était doux... (elle soupire.)

WIONA.—Et Memmertou a dit qu'il t'aimait.

NAMOUNAH.—Non. La sève nouvelle parlait d'amour aux souffles de la forêt, les bourgeons disaient aux branches gonflées d'heureux secrets, que les arbres, ensuite se chuchotaient avec mystère... Ah ! Wiona, l'amour partout soupirait victorieusement, mais Memmertou ne m'a rien avoué ! Nos coeurs sont restés muets... Wiona... ils battaient trop vite pour cela dans notre poitrine... nous étouffions.

WIONA.—Oui, je connais ces choses de l'amour, Wiona est vieille, mais elle a eu un coeur elle aussi autrefois. (Note: Une musique triste devra jouer tout le temps qu'elle pense).—Et Memmertou est parti sans te parler de l'avenir ?

NAMOUNAH.—Sans rien me dire...

WIONA (s'approchant plus près de Namounah après avoir jeté un regard scrutateur autour d'elle).—Sais-tu pourquoi le grand Epervier-Noir, ton père, a consenti au projet de son ami le visage pâle, d'emmener Memmertou ?

NAMOUNAH.—Mon esprit l'ignore...

WIONA.—C'est parce qu'il détestait Memmertou... Il lui reprochait d'avoir l'âme sensible d'une femme... de n'être pas un bon guerrier parce qu'il lui répugnait de tuer les bêtes ou de les voir souffrir. Souviens-toi, Memmertou, jamais ne faisait souffrir autour de lui...

NAMOUNAH.—C'est vrai son âme était douce comme un beau soir de clair de lune.

WIONA.—Tandis que Ahontayou était violent, hypocrite, brutal et cruel...

NAMOUNAH.—Ne parle pas ainsi d'Ahontayou...

WIONA.—Ton coeur le défend ?...

NAMOUNAH.—Il est mon fiancé.

WIONA.—Mermertou jamais ne prenait part à aucune querrelle, ni même ne partageait les jeux brutaux de ses frères. C'est pour cela qu'on le bafouait, qu'on le méprisait, qu'on le croyait un lâche ! Mais Wiona sait bien qu'il ne l'était pas... Tiens regarde, tu vois cet abîme au pied de ce rocher, tu sais qu'on l'appelle "La fesse aux Morts" ?

NAMOUNAH.—Oui, je sais.

WIONA.—C'est par là que bien des malheureux sont entrés au pays du grand Manitou. Eh bien, Wiona a vu, là, à cet endroit, Memmertou se pencher sur le gouffre...

NAMOUNAH.—Ah ! Wiona, je frissonne...

WIONA.—Et au risque de sa vie, sauver un pauvre vieillard qui ne se tenait plus que d'une main à une crête de rocher...



NAMOUNAH (se dressant et allant regarder vers l'endroit du gouffre).—Ah! quel endroit terrible! C'est bien vrai. Wiona, tes yeux ont vu Memmertou sauver ce vieillard?

WIONA.—Ma bouche n'a jamais menti. Ah! oui, Memmertou est un grand coeur, c'est un brave et la fille du grand chef...

NAMOUNAH.—N'en doit rien savoir...

WIONA.—Mais elle ne l'ignore pas.

NAMOUNAH.—L'esprit s'abuse parfois Wiona... si ta langue venait de se souiller d'un mensonge...

WIONA.—Eh! bien, je demande au Manitou de la faire ronger par les vers!... Les dieux ne m'ont donné qu'une langue, mais deux yeux, ce qui fait que je vois plus que je ne parle. Et quand je parle c'est pour dire la vérité.

NAMOUNAH.—Ne sois pas froissée, Wiona, dis-moi ce que tu sais, parle, mes oreilles sont ouvertes...

WIONA.—Oui, je parlerai... il faut que tes yeux voient la lumière et que ton coeur soit à la joie... Sache, que, nous autres, femmes d'indiens, nous naissons pour obéir, (elle s'arrête pensive encore et le même air de musique joue pendant ce temps.)

NAMOUNAH.—Ton coeur évoque des tristesses Wiona...

WIONA (air joué toujours).— Mon souvenir voyageait dans le passé, excuse-moi.

NAMOUNAH.—Parle, si ton coeur souffre...

WIONA.—Oui, nous ne naissons que pour obéir au chef... souvent, ce n'est pas ce que notre coeur veut, mais c'est bien ce que nous sommes forcées de faire... Moi, j'ai épousé "Yeux-de-tigres", je ne l'aimais pas. Ta mère a épousé l'Épervier-Noir, elle n'aimait pas l'Épervier-Noir. A présent, toi, tu vas épouser Ahontayou... mais... tu n'aimes pas... Ahontayou...

NAMOUNAH.—Tais-toi! si l'Épervier entendait, s'il apprenait que mon coeur a parlé pour un autre que celui qu'il a choisi.

WIONA.—Bah! faudra bien qu'il sache... ah! je veux te dire Namounah ce que nous autres femmes, nous souffrons. Ah! oui, j'ai trop souffert dans une occasion comme celle-ci, je veux t'épargner à toi, belle colombe, cette torture. Oui le coeur des "squaw" ne compte pas pour nos frères, nous sommes, nous, des chiens fait pour les lécher s'ils frappent... pour faire tout l'ouvrage et puis, leur fabriquer des fils! (Wiona dit cela en faisant des gestes de fureur.)

NAMOUNAH.—Parle plus bas... parle plus bas...

WIONA.—Ah! laisse-moi continuer... Ma vie a été trop misérable! Si tu savais le soir de mon mariage, quand "Oeil de tigre" s'est approché de moi et m'a apporté dans ses bras sous sa tente... ah! tu ne devines que trop ce que mon coeur a enduré... Je ne pouvais pas crier ma peine, on m'aurait tué! tous les serpents de la forêt semblaient s'être donné rendez-vous dans ma chair, je les sentais se remuer dans mon coeur, dans tout mon être! Ah! quand je l'ai vu dormir à côté de moi!... l'idée de lui enfoncer mon couteau dans le coeur m'est venue, longtemps elle m'a tenue penchée, haletante, le regard mauvais sur "Oeil de tigre" si je ne l'ai pas fait, c'est que je voulais vivre pour voir l'autre... l'autre... l'autre qui n'a jamais baissé ses yeux sur moi.

NAMOUNAH.—Pauvre femme.

WIONA (par un grand effort domine sa douleur).—Chère Colombe, Wiona sait que l'on prépare ton mariage mais ton coeur est loin d'ici... Il ne faut pas que tu épouses Ahontayou puisque Memmertou est là...

NAMOUNAH (surprise, porte la main à son coeur).—Mémertou revenu... Memmertou... ha! mais qui t'a dit? parle?

WIONA.—Je l'ai vu dans la forêt... il te cherchait sans doute...

NAMOUNAH (se levant brusquement avec un cri).—Ah! la voix qui revient...

WIONA.—Que dis-tu?

NAMOUNAH.—Ecoute... entends-tu cette musique? plus douce que le chant de l'oiseau sur la branche, que le bruit de la cascade...

WIONA (prêtant l'oreille).—Je n'entends rien... que le bruit du vent sur la mousse...

NAMOUNAH (cherche à expliquer à Wiona ce qu'elle ressent et chante l'air qu'elle entend. La musique change de place et Namounah entraîne Wiona à deux ou trois endroits différents. Elle s'arrête près d'un arbre autour duquel elle tourne et cherche à soulever l'écorce).—Ha!... Je n'entends plus rien... la voix est entrée dans ce chêne!

WIONA.—Mais... je ne comprends rien...

NAMOUNAH.—Ecoute-moi bien... je vais t'expliquer une chose, une chose terrible et douce à la fois... une chose qui me trouble l'esprit...

WIONA.—Parle, ma bouche sera close.

NAMOUNAH.—Je ne sais pourquoi, mais souvent cette voix vient chanter en moi et alors...

WIONA.—Alors Namounah?

NAMOUNAH.—Tout me paraît changé autour de moi... Je vois des choses comme seules il doit en exister au pays de la chasse. La forêt même me semble étrangère... et quand cette voix s'en va, je souffre et je voudrais pouvoir la suivre...



on dirait que pour un moment, elle emporte mon âme vers un pays magnifique... il me vient alors des désirs fous de quitter la tribu, de fuir nos forêts, et de chercher je ne sais quoi loin des bois, un autre monde peut-être...

WIONA.—As-tu déjà parlé de ces choses à quelqu'un de nos frères?

NAMOUNAH.—Non. Que dirait la tribu si elle savait? Ce serait assez pour attirer la colère de mon père sur moi...

WIONA.—Tu as eu raison, on t'aurait voué une haine comme à Memmertou. Mais il serait à croire que tu n'es pas une sauvagesse... que du sang de visages pâles coule en tes veines...

NAMOUNAH.— Pourquoi me dis-tu ces choses ? tu sais bien pourtant que je suis une "squaw".

WIONA.—Pour rien, une idée à moi...

NAMOUNAH.—Ta bouche se ferme quand tu devrais encore parler...

WIONA (après un temps).—C'est que je me rappelle quelque chose qui s'est passée dans la tribu.. bien avant que tu viennes au monde.. un visage pâle est venu dans la tribu... et parce qu'il était bon une squaw malheureuse s'est laissée aimer... son cœur à elle en aimait un autre... une enfant est née, et la mère a consenti à donner son enfant au chef de la tribu qui en avait besoin... (Wiona s'arrête de parler et prête l'oreille).

—Ah! tiens, écoute, voici Memmertou qui te cherche... je m'en vais... (et tournant la tête vers la foule elle dit comme pour elle-même:) Ah! ce secret qui m'étouffe! mais je le crierai à l'heure voulue... Je le crierai pour qu'elle soit heureuse... (A Namounah), oui, je m'en vais... mais souviens-toi que Wiona est ton amie... (et d'une voix basse, elle dit comme pour elle avec émotion, en se retirant) et elle t'aime... beaucoup... Namounah (elle sort à gauche.)

## SCENE VII

MEMMERTOU (entrant à droite en chantant une chanson qu'il chantait autrefois avec Namounah! A la vue de son aimée il s'arrête et tend les bras).—Namounah!... Namounah! la belle Namounah!

NAMOUNAH (qui a voulu fuir s'arrête de gravir le rocher; elle se retient d'une main à une branche d'arbre et suffoquée d'émotion, elle dit:)  
—Ha! Memmertou...

MEMMERTOU.—Je te fais donc peur, pourquoi cherchais-tu à me fuir ainsi? Namounah j'ai été visité le pays des visages pâles, ce pays que

ton esprit semble avoir déjà habité... ce monde que tu voyais dans tes rêves, il existe!... il existe!... viens que je te dise, mon âme a soif de te contempler.

NAMOUNAH.— Tu reviens trop tard Memmertou... tu reviens trop tard!... Il faut que tu t'en ailles.

MEMMERTOU.—Quoi ? Partir ? M'en aller quand j'ai bravé bien des fois la mort pour te revoir... et c'est de ta bouche que sort cet ordre?

NAMOUNAH.—Oui Memmertou... il faut que tu partes et sans tarder. Quand le soleil s'endormira et tombera derrière l'horizon, il faut que tu sois loin...

MEMMERTOU (faisant un pas vers Namounah qui du rocher où elle est posée, le domine de presque toute la taille).—Quoi! ma vue te serait-elle odieuse à ce point? Ou le cœur de ma Namounah serait-il oublieux... Ah! s'il en est ainsi, que le bon Manitou éteigne les lumières de cette forêt, qu'il en supprime toutes les haleines et que je tombe mort à tes pieds!...

NAMOUNAH (spontanément, fait un pas vers Memmertou, elle étend le bras d'un geste solennel).—Par les mânes de ma mère, je jure que le cœur de Namounah n'est point oublieux. Va voir près du rocher, la fleur que nous avons plantée ensemble vit encore. Chaque jour je suis venue la voir...

MEMMERTOU.—Mais alors? alors?

NAMOUNAH.—Mon père a parlé... je dois épouser Ahontayou.

MEMMERTOU.—Epouser Ahontayou ! Toi, frêle comme la liane, être la femme de ce brutal.

NAMOUNAH.—Cela ne compte pas... L'Epervier a parlé... je serai la femme d'Ahontayou, Memmertou... on prépare déjà sa tente... le lit de sapin est achevé...

MEMMERTOU.—Mais toi... l'aimes-tu ? l'aimes-tu?

NAMOUNAH.—Ce n'est pas à moi de te le dire... même je devrais déjà être sous la tente de mon père...

MEMMERTOU.— Je comprends, tu partages le dédain que mes frères m'ont voué... pendant mon absence on a tué ce qu'il y avait pour moi dans ton cœur... tu me crois un lâche...

NAMOUNAH (se rapproche tout à fait de Memmertou avec feu).—Je crois en toi, Memmertou... Je sais que ton âme est bonne, qu'elle n'est pas vulgaire, qu'elle sait compatir... je sais aussi que c'est parce que tu es trop bon, trop tendre, qu'on t'a voué cette haine... Mais mon père a parlé, il faut partir...



MEMMERTOU.—Je ne partirai pas sans toi... je ne veux pas que la gueule du loup soit la fosse de ma colombe... je vais t'emporter dans mes bras et t'emmener dans un pays où le vent est toujours chaud, où la forêt a toujours des feuilles vertes et de la mousse...

NAMOUNAH (défaillante).—Ne parle plus... le soleil meurt... vois. Fuis pour éviter la mort!

MEMMERTOU.—Ah! Que m'importe le reste qui n'est pas toi! Plutôt la mort que la vie sans toi! je t'aime... tu es belle... viens avec moi, (Il l'entraîne s'asseoir près d'un vieil arbre.)

NAMOUNAH.—Ah! je t'aime aussi... Que mon esprit connaisse un moment de repos! parle encore... parle bas... dis-moi le charme de la forêt qui s'endort...

MEMMERTOU.—Oh oui, oublions un moment cette tribu ingrate, cette autorité orgueilleuse et inflexible, oublions... même si la mort devait nous prendre à notre réveil. Viens écouter chanter mon cœur à travers le frisson de la nature éperdue d'amour. Ecoute... il te dit qu'il t'aime, que Memmertou te désire pour épouser... pas pour te faire habiter une misérable hutte, pour faire de toi mon esclave, ma servante... Non, Namounah est trop belle, elle a les mains trop petites et trop blanches, elle n'est point fait pour cette vie des tentes...

NAMOUNAH.—Parle encore... parle toujours. Memmertou... je suis heureuse.

MEMMERTOU.—Oui, la belle Namounah dont les mains ressemblent à celles des femmes que j'ai vues là-bas, est faite pour vivre heureuse. Le pays que tu voyais dans tes rêves répond à tout ce que nous désirons. Ah! que nous pourrions y vivre heureux si tu voulais me suivre! Là on ne tue pas les vieillards quand ils sont trop vieux, les femmes ne traînent pas les fardeaux; et bien haut, devant tous, elles peuvent prononcer le nom de celui qu'elles aiment... Viens Namounah... quittons cette forêt et tes yeux verront des choses plus belles que ton esprit n'a jamais pu concevoir... tes oreilles seront réjouies par des musiques jamais entendues.

NAMOUNAH.—Et pour voir ces choses nous faudra-t-il passer par la mort Memmertou?

MEMMERTOU.—Non, il te suffira de te confier à moi. Namounah, mon canot est léger comme ton corps, il glisse sur la crête des vagues aussi vite que l'ombre du nuage sur l'eau. Ensemble il nous portera vers le pays du soleil, vers le rêve... vers l'amour... vers la vie... Viens, (il cherche à l'entraîner.)

NAMOUNAH.—Si je ne connaissais le cœur de Memmertou, je croirais qu'il prête sa langue au mauvais esprit pour m'abuser.

MEMMERTOU (sortant de sa ceinture successivement un collier de grosses pierres de rabis, un peigne en brillants, puis une superbe écharpe de soie de couleur qu'il lui présente).—Je veux à l'instant prouver à Namounah que mon cœur n'est pas fourbe et que ma langue ne ment pas. Prends... c'est pour toi Namounah.

NAMOUNAH (éblouie, prenant vivement les objets dont elle se pare).—Que je dois être belle! (elle court se mirer dans une petite source coulant au bord du bois.)

MEMMERTOU (les bras croisés, regarde l'air satisfait, la joie qu'il vient de causer à sa Namounah).—Oui, plus belle que la fleur au matin s'ouvrant sous le baiser du soleil... et plus belle bien des fois, que l'ombre bleue qui enveloppe la colline quand la lune d'argent se montre dans le ciel...

NAMOUNAH (se relève surprise d'au-dessus de la source et revenant vers Memmertou).—Mais quel sorcellerie ont ces objets que tu m'as donnés? Ce n'est pas moi que j'ai vu dans la source, c'est une autre femme... une femme ressemblant à celles que j'ai vue dans mes rêves...

MEMMERTOU (riant).—Je ne suis pas un sorcier Namounah... J'ai encore deux souvenirs à te montrer venant de ce pays merveilleux... regarde... (il sort un petit miroir qu'il montre à Namounah.)

NAMOUNAH (se regarde presque effrayée d'abord, puis attirée, fascinée, se recule puis se rapproche).—Memmertou... ah! Comment peux-tu tenir ainsi dans ta main, une autre moi-même dans cette chose éblouissante qu'on dirait une grosse étoile? Parle... Namounah ne sait plus. Ah! mais que je suis belle! Est-ce bien moi que je vois ainsi? Parle-moi Memmertou...

MEMMERTOU.—N'en doute pas, c'est bien toi. Regarde ces beaux yeux... ce sont les mêmes... ce nez, cette bouche, c'est bien toi... toi la plus belle de tout ce qui existe! J'ai voulu te prouver qu'il y a des merveilles au pays d'où j'arrive. Mais ce n'est pas tout, regarde encore... (il lui donne une montre en or retenue à une grande chaîne.)

NAMOUNAH.—Oh! qu'est-ce que cela Memmertou? (au comble de l'émoi et de la stupéfaction, prend la montre, l'écoute tic-taquer, et follement joyeuse, la serre dans ses mains, la pose sur son cœur, la porte à ses oreilles.) Ce petit soleil a un cœur Memmertou... il bat... oui, oui... Je le sens battre dans mes mains... je l'entends



qui me parle... mais que dit-il Memmertou? Mes oreilles ne peuvent le comprendre...

MEMMERTOU.—Ce petit soleil a le pouvoir d'indiquer la marche du grand... c'est lui qui enregistre la marche du temps... c'est lui qui dit quelle durée le soleil prend pour rejoindre le soir l'ombre qu'il a chassé le matin... C'est lui encore qui nous révèle combien de moments la lune d'argent prendra à traverser le ciel...

NAMOUNAH.—Oh! c'est insurpassable! le plus sage de nos sages y perdrait sa science... c'est Namounah qui va porter cette petite chose si grande sur son coeur!... (flattant son collier.) Ah! qu'il devait être joli, Memmertou, le serpent qui a pondu ces oeufs brillants? (flattant avec amour son écharpe.) Et cette bête dont je porte la si souple et mince peau, comment l'appelles-tu, Memmertou?

MEMMERTOU (souriant).— C'est vrai, ma Colombe, tu es plus belle que le souple nuage blanc qui passe sans presque faire d'ombre au-dessus de la prairie, mais l'erreur abuse ton esprit... Ces parures qui te vont si bien, ne sont ni oeufs de serpents, ni peau de bête; on trouve ces choses toutes faites au pays des visages pâles. Et puis Namounah, les visages pâles peuvent bien des choses! le grand Manitou leur a donné toutes les puissances, excepté celle de triompher de la mort. Ils savent imiter le tonnerre, les éclairs... La nuit ils ont pour s'éclairer des lumières aussi éclatantes que le soleil... Mais je m'arrête... je veux te laisser tout le charme de la surprise...

NAMOUNAH.—Ce sont donc des dieux ces visages pâles?

MEMMERTOU.—Non, mais ils savent bien des choses que nous ignorons.

NAMOUNAH.— Et pour dormir ces visages pâles ont-ils des cabanes comme les nôtres?

MEMMERTOU.— Ils se cachent du ciel dans des maisons plus hautes que les arbres!...

NAMOUNAH (ouvre de grands yeux étonnés et regarde la hauteur des arbres pour tâcher d'avoir une idée.)

MEMMERTOU (passionnément, s'approche de Namounah).—Ne tarde plus ô fille des Nanchouez, viens vite... partons... la nuit nous sera propice... mon canot est là qui attend. Viens ma beauté...

NAMOUNAH.—Et si nous ne pouvons fuir et que mon père apprenne... sais-tu que c'est la mort pour toi et moi? Oh! l'idée de la mort ne fait pas trembler mon corps, je la trouverais douce dans tes bras Memmertou... mais j'aurais peur qu'on ne fit mourir que toi et alors...

MEMMERTOU.—Donne-moi tes lèvres Namounah... ce baiser nous rendra forts... donne-moi tes belles lèvres... (il lui prend un long, un profond baiser.)

## SCENE VIII

UN ESPION. (Pendant ce temps un espion dont on ne voit que le haut de la figure à travers les broussailles, vient et voit Namounah et Memmertou. Après avoir regardé un moment, il disparaît.)

MEMMERTOU et NAMOUNAH (entendent du bruit se séparent et ne se tiennent que par la main. Ils regardent avec défiance autour d'eux.)

MEMMERTOU.—Espionnés!... Espionnés!... Viens vite ma colombe, partons, peut-être est-il temps encore.

NAMOUNAH (se cramponne au bras de Memmertou et tous les deux passent sur le devant de la scène, anxieux, la poitrine oppressée. Ils marchent avec précaution, Namounah ne s'aperçoit pas qu'elle a perdu son écharpe.)

MEMMERTOU (arrivé non loin de la sortie de droite il s'agenouille et écoute l'oreille sur le sol, après un moment il se redresse et vitement, avec une voix de passion).—Des bruits de pas dans la montagne, nous sommes découverts... Ne cherchons pas à fuir car avant le retour du prochain jour nous serions morts.. Rusons, endormons les soupçons... retourne sous la tente de ton père, va te coucher docilement, et quand tout dormira... viens me rejoindre ici.

NAMOUNAH.—Tu as raison... (avec un grand élan d'amour.) Je t'aime... Memmertou... (elle se sauve et remonte à droite où elle disparaît entre les arbres.)

MEMMERTOU (porte la main à son coeur et baissant la tête il étouffe un gros sanglot, et sort à son tour.)

## SCENE IX

UN ESPION et AHONTAYOU (descendent en courant du rocher à gauche et viennent jusqu'au bas de la scène.)

AHONTAYOU (les dents serrées, la figure crispée d'une féroce jalousie, il flaire la forêt autour de lui en serrant les poings).—Ah! la trafresse! c'est ici que tes yeux l'ont vue?

L'ESPION.—Oui, elle parlait amoureuxment à Memmertou.

AHONTAYOU (interrompant l'espion avec colère).—Ah! tais-toi! ne prononce pas ce nom devant moi; ah! si je le tenais!... mais... je ne vois personne, où est-elle?



L'ESPION (entraînant Ahontayou vers le tronc d'arbre où étaient assis Namounah et Memmertou).—Ici...

AHONTAYOU (avec une voix de tonnerre et levant sa hache audessus de la tête de l'espion).—Non! Personne! Ah! chien galeux! Je vais t'arracher ta langue qui a osé me baver des mensonges...

L'ESPION (aperçoit l'écharpe perdue par Namounah, la ramasse et la donne à Ahontayou avec un geste triomphant).—La preuve! la preuve! (Après un temps).—Ta hache peut m'abattre la tête, mais tu ne peux empêcher ma main de tenir la preuve que ma langue n'a point menti...

AHONTAYOU.—Hugh!... hugh!... Donne! (il arrache l'écharpe des mains de l'espion et la met dans sa ceinture.)

L'ESPION (monte sur un tronc d'arbre et regarde au loin à droite).—Si mon esprit ne s'abuse, je vois une forme se faufler là-bas entre les arbres... C'est peut-être Namounah qui revient chercher ce qu'elle a perdu...

AHONTAYOU (montant à son tour près de l'espion).—Ah! oui, c'est elle, c'est bien là ce corps de jeune faon, ah! elle sera à moi ou à personne... vite cachons-nous, elle vient de notre côté. (Ils se cachent.)

## SCENE X

NAMOUNAH (arrive sur le devant de la scène, regarde avec précaution autour d'elle, va près de la roche et cherche partout avec anxiété.)

AHONTAYOU (sortant brusquement de sa cachette et saisit Namounah au poignet).—Han! que viens-tu faire ici, toi?

NAMOUNAH (la figure dure ne répond pas.)

AHONTAYOU.—Parle...

NAMOUNAH (dédaigneuse).—Je venais voir se lever la lune d'argent...

AHONTAYOU.—Et rencontrer ton amoureux aussi, ce Memmertou maudit!

NAMOUNAH.—Non.

AHONTAYOU.—Tu mens! Ce que tu portes à ton cou qui te l'a donné? Et ceci, coeur pervers! (il sort l'écharpe de sa ceinture et la montre à Namounah.)

NAMOUNAH (veut reprendre l'écharpe.— Donne! donne!

AHONTAYOU (fou de passion et de colère, prend Namounah dans ses bras et lui dit la bouche sur la figure).—Ah! non! je l'étoufferai avec! et toi je t'aurai! Oui... tu seras à moi. Ah! tu as voulu me braver, mais Ahontayou sera le plus fort (il cherche à l'embrasser.)

NAMOUNAH (se défend silencieusement avec désespoir.)

## SCENE XI

Wiona (entre à gauche, regarde la scène et se dissimulant derrière les arbres parvient où est Namounah, et sans être vue lui met un couteau dans la main, et se sauve.)

NAMOUNAH (sentant l'arme dans sa main, parvient à se dégager un peu et lève le bras pour frapper Ahontayou).—Ah! meurs lâche!

AHONTAYOU (d'un bras plié à la renverse la taille de Namounah, et de l'autre, tient en arrêt le bras de Namounah).—Ah! ah! non! ce couteau je te le planterai dans la gorge quand je ne voudrai plus de toi.

## SCENE XII

L'EPERVIER (entrant à droite de la chasse, suivi par plusieurs sauvages traînant le butin de la chasse, à la vue de la scène, ils ne montrent aucun étonnement et restent impassibles attendant l'ordre du chef, l'Epervier venant séparer Ahontayou et Namounah).—Mes yeux sont pourtant bien ouverts, que faites-vous! vous cherchez à vous détruire quand j'arrive moi-même chargé d'une riche provision pour le festin de vos épousailles...

AHONTAYOU.—Grand chef, mon coeur est plein de désespoir, la fille du grand chef, celle que tu m'a promise pour épouse, me trahit. Elle a vu Memmertou...

L'EPERVIER-NOIR.—Namounah! toi la fille de l'Epervier, tu oses ainsi me braver, insulter la tribu en me désobéissant! pourquoi as-tu parlé à Memmertou?

NAMOUNAH (baisse la tête et ne répond pas.)

L'EPERVIER-NOIR.—Que ta bouche reste close, cela ne fait rien... Au prochain coucher de soleil tu seras l'épouse d'Ahontayou.

NAMOUNAH (redresse la tête et s'approchant de son père).—Non!... non!... non!...

L'EPERVIER.—Malheureuse! J'ai parlé... Je serai obéi... Ahontayou conduis-la sous ma tente où elle aura à réfléchir entre le bûcher ou le partage de ta couche...

AHONTAYOU (va saisir Namounah qui ne se défend plus.)

## SCENE XIII

MEMMERTOU (entrant à droite).—Ni l'un ni l'autre! grand chef! (Bataille entre Ahontayou et Memmertou, puis il terrasse Ahontayou et vient



protéger Namounah dont il entoure les épaules de son bras, puis au grand chef qu'il regarde avec fierté).—Il n'y a que la mort qui me l'arrachera !...

(Ahontayou se relève, les sauvages font un mouvement pour s'approcher de Memmertou mais l'Épervier à qui la conduite de Memmertou semble avoir plu, les arrête d'un geste.)

—Non! l'Épervier est le grand chef, et il ne veut pas. Vous me devez obéissance. Toi, Memmertou tu as mérité la mort, mais je te fais grâce de la vie et te donnerai Namounah, si tu sais revenir victorieux d'une mission chez les Iowanas.

MEMMERTOU.—Et l'Épervier promet de me donner Namounah?

L'EPERVIER.—Oui.

MEMMERTOU.—Je serai victorieux... que faut-il faire?

L'EPERVIER.—Que mon frère aille dire au grand chef des Iowanas, que l'Épervier-Noir a jeté au vent sa poignée de cendres... il saura ce que cela veut dire.

MEMMERTOU (s'incline et attend l'ordre de se retirer.)

#### SCÈNE XIV

(Les mêmes plus Wiona qui vient se cacher derrière un arbre et écoute.)

L'EPERVIER.—Toi Ahontayou va conduire la colombe révoltée sous la tente, va aussi remplir ta mission... (Ahontayou et l'E. échangent un regard d'intelligence, regard qui signifie: va attendre Mem. dans le bois.) L'Épervier a parlé, allez! (Sortent les sauvages, Ahontayou et Namounah.)

L'EPERVIER (à Memmertou qui attend).—Va mon frère... l'Épervier a dit.

MEMMERTOU (s'incline et sort.)

L'EPERVIER.—Dans quelques instants Ahontayou aura rejoint Memmertou... Memmertou qui ne reviendra jamais de sa mission... Ah! l'Épervier, tu n'auras pas parlé en vain! Peut-être qu'un de ces jours, l'amoureuse éplorée, promenant son esprit triste par la forêt heurtera-t-elle du pic, des os blanchis sur lesquels le vent soufflera avec indifférence... devant eux elle rêvera un moment sans doute... Mais elle ne saura pas que ça s'appelait Memmertou, et je serai vengé de ce cœur de squaw qui a osé discuter ma parole!

WIONA (sortant de sa cachette).—Ton rêve est insensé l'Épervier... ton orgueil a dépassé les bornes... Mon heure est venue... ma langue parlera... le vent ne soufflera point sur des os blanchis, une amoureuse ne pleurera point son cœur...

L'EPERVIER (se retournant lentement sans

émotion apparente, dit avec dédain).—Encore toi la Sorcière?

WIONA.—Si cela te plaît l'Épervier. Mais en tout cas, pas une lâche...

L'EPERVIER.—Toujours ce mot!... prends garde...

WIONA.—Écoute l'Épervier, la squaw que je suis a toujours rampé à tes pieds, elle s'est faite obéissante jusqu'au jour où tu n'as écrasé que son cœur mais aujourd'hui...

L'EPERVIER.—Que veux-tu dire?

WIONA.—Ceci: qu'elle ne te laissera pas accomplir le rêve que tu faisais tout haut et que j'ai écouté là. (Elle désigne l'arbre où elle était cachée.) D'ailleurs je te connais l'Épervier, je sais de quoi tu es capable... Je connais toute ta vie...

L'EPERVIER.—Très habile la sorcière...

WIONA.—Je t'ai suivi comme ton ombre quand tu rêvais le soir assis devant la tente et que tu te croyais seul, j'étais là, et toujours et partout, je t'ai suivi!

L'EPERVIER.—Dans quel but?

WIONA.—Ma langue sait garder ce que mon cœur veut taire... mais sache que la vieille Wiona qu'on a toujours bafouée, qui a trainé toute sa vie un misérable amour au fond de son cœur, s'est consolée de vivre en s'attachant à une enfant... une enfant qu'on avait volée...

L'EPERVIER.—Et après?

WIONA.—Je me suis jurée qu'elle serait heureuse... c'est pourquoi je me dresse et te dis: Prends garde! mon heure est venue.

L'EPERVIER (s'emportant, lève sa hache prêt à frapper Wiona).—Que veux-tu dire, chienne! Parle plus clairement, je suis las et tu pourrais bien regretter tes bavures!

WIONA (très calme fixant le chef).—Je n'ai point peur. Tu veux que je parle? Écoute... te souviens-tu l'Épervier, il y a bien des hivers de cela... l'Épervier était jeune et Wiona aussi... Wiona dont l'Épervier a trahi et renié l'amour... Ah! l'Épervier a été lâche, parce qu'il voulait être grand chef un jour... Il n'a pas été digne de la femme que son cœur avait choisi...

L'EPERVIER.—Et si l'Épervier-Noir n'avait cédé que devant l'ordre formel de son père...

WIONA.—Ta conscience est assez noire! n'y ajoute rien. Mais si Wiona par ta faute a trainé une vie misérable, si son cœur s'est brisé dans sa poitrine et que, pareille à la louve qui a perdu son petit je suis venue bien des fois la nuit rôder autour de ta tente, ce n'est pas cela qu'elle te reproche...



L'EPERVIER.—De quoi prétends-tu m'accuser sorcière?

WIONA (étendant le bras vers l'Épervier).—D'être un vil menteur, un voleur... un traître...

L'EPERVIER.—Mensonge! Mensonge!

WIONA.—Wiona dit la vérité... tu trompes tes frères... tu n'es qu'un voleur! qu'un traître! Oui! Oui! Souviens-toi il y a bien des ans, quand ton père mourut et que la tribu te nomma grand chef!... la loi de cette tribu exigeait que le nouveau chef eut un enfant et alors... l'Épervier a fait demander l'homme médecin qui était Oeil de Tigre mon époux...

L'EPERVIER.—Tais-toi! Tais-toi!

WIONA.—Non, je parlerai! que l'écho de la forêt dise à nos frères ce secret maudit que j'ai là, qui m'étouffe depuis si longtemps. Je veux qu'on sache qu'Oeil de Tigre que j'ai suivi dans la nuit, est entré dans la cabane d'une squaw abandonnée avec un tout petit enfant par un visage pâle... la mère était mourante, Oeil de Tigre lui a pris son enfant qu'il alla porter à l'Épervier-Noir... et quand le jour fut revenu, l'Épervier apprenait à la tribu que l'enfant attendue par son épouse était né... cet enfant tu le sais bien, c'était Namounah... Namounah l'enfant volé... Namounah la fille d'un blanc...

L'EPERVIER (perd de son assurance, il serre sa hache avec rage et regarde craintivement la forêt autour de lui. Il fait des pas de retraite comme s'il voulait se sauver).—Hugh!... Hugh!... Tu mens sorcière!

WIONA (la voix terrible et le doigt pointé vers la figure de l'Épervier, elle le suit à mesure qu'il recule).—Tu sais bien que je dis la vérité! Ah! ce secret que tu te croyais seul à connaître, il sera dévoilé l'Épervier et tu seras châtié! Ton passé se lève pour t'écraser! Ton orgueil a été trop grand...

L'EPERVIER (continuant toujours ce mouvement de retraite et comme fasciné par le regard de Wiona).—Cesse de regarder dans mon âme, terrible sorcière! Détourne de moi tes yeux de feu qui me brûlent...

WIONA (toujours implacable).—Et ce frère que ton bras a frappé d'un coup de couteau avant de le jeter dans la fosse aux morts... parce qu'il portait ombrage à ton ambition, lui aussi t'accuse par ma bouche!

L'EPERVIER (s'arrêtant, fléchit sur ses jambes, ses épaules se voûtent, sa main crispée se porte à son cœur et il paraît soudain vieilli, brisé, semblant se parler à lui-même).—Mon passé... cette femme a fait tomber le tonnerre sur mon âme! je suis perdu!

## SCENE XV

MEMMERTOU (entrant à gauche).—Grand chef, Memmertou est victorieux, Ahontayou... le traître, est mort... je l'ai châtié...

L'EPERVIER-NOIR.—Victorieux!... va, Namounah t'attend sous la tente. (Mem. sort.) (puis excité, l'Épervier regarde de gauche à droite, en avant, en arrière, en répétant sourdement).—Maldiction... maldiction... (Et désespéré, lâche comme ses semblables quand ils voient que tout est perdu, il veut se sauver.)

WIONA (qui malgré tout reste attachée à lui, est inquiète de son air égaré et se dresse pour lui barrer passage).—L'Épervier? L'Épervier! Où vas-tu?

L'EPERVIER (égaré, montrant du doigt autour de lui, des fantômes imaginaires).—Recule-toi la sorcière! laisse-moi passer... vois ils sont tous là les ancêtres! leur tomawak est levé sur moi... vois... vois... Wiona... la tribu se lève... on vient, écoute... c'est toute la voix de la tribu qui m'accuse, je suis perdu, je veux m'en aller (on entend au loin le bruit du tam-tam qui annonce que les apprêts nuptiaux sont commencés.)

WIONA (prêtant l'oreille).—Non, non, reste, il n'y a que Wiona qui connaît ton secret... ce qu'on entend c'est le tam-tam que nos frères jouent sur ta volonté pour la fête du mariage... te souviens-tu? pour Memmertou et Namounah... (le tam-tam toujours de plus en plus distinct.)

L'EPERVIER.—Tu l'as dit femme, l'Épervier est un traître, Memmertou... pas un cœur de femelle... pas un lâche... Memmertou... brave, (le tam-tam plus près encore affole tout-à-fait E.-N. qui semble avoir perdu la raison.) Ecoute, Wiona, ils arrivent, je m'en vais à la recherche d'un autre pays... je vais... je vais... (il part en courant, l'air égaré, pour gagner la forêt mais entendant la musique plus fortement il croit qu'il va être pris et se tourne vers le chemin du rocher qu'il grimpe en courant.)

WIONA (les bras levés au ciel, désespérée et douloureuse, lui crie).—Non... Non... l'Épervier... l'Épervier...

L'EPERVIER (n'entend rien que la voix de ses frères qui l'accusent et arrivé au haut du rocher il se retourne pour voir si on le suit, il perd pied et il tombe dans le précipice de la fosse-aux-morts.)

WIONA (à cette vue crispe ses mains sur sa poitrine en hurlant un cri de désespoir.) L'Épervier! (puis vite, les bras au ciel poussant des cris de douleurs elle court elle-même au haut du rocher et se penchant sur le précipice, elle secoue



tristement la tête en répétant:—Wiona ne désirait pas cette vengeance... Wiona ne verra plus l'Épervier-Noir... que le grand esprit emporte dans un pays où il n'y aura peut-être pas de chasse...

## SCÈNE XVI

MEMMERTOU et NAMOUNAH (entrant).— Le Grand chef?... (puis étonnés, apercevant Wiona au haut du rocher). Le grand chef ne vient donc pas présider au festin?

WIONA (secouant la tête).—Non... il voyage en ce moment dans le pays de la mort... le mauvais Manitou surnois et méchant l'a attiré dans la fosse au moment où il allait vous retrouver... dans cette fosse, d'où nul n'est jamais revenu... l'Épervier est mort..

NAMOUNAH.—Mort? mon père?

MEMMERTOU (préant Namounah par la main).—Viens... viens Namounah...

NAMOUNAH.—Toi aussi, viens Wiona, viens avec nous.

WIONA (fait signe que non.)

MEMMERTOU.—Oui, Wiona, viens avec nous.

WIONA.—Non, allez ensemble, vos deux coeurs sont pleins d'amour comme les nids de la forêt où l'oiseau chante... Allez vers les pays plus doux, vers les horizons plus larges, vous trouverez toujours dans votre coeur, une tente pour loger votre bonheur... allez... je vous aime bien... va Namounah...

NAMOUNAH.— Pourquoi! Wiona, ne veux-tu pas venir?

WIONA.—Non, Wiona veut mourir sous le wigwam... et l'Épervier ne serait pas heureux au pays des esprits si je l'abandonnais... Wiona doit rester ici, (tam-tam très près se fait entendre.)

NAMOUNAH.— Ah! qu'on fasse taire ces bruits... ces cris joyeux...

WIONA (indiquant le lointain de son bras tendu).—Allez., quand vous serez loin il sera temps alors...

MEMMERTOU.—Viens ma beauté, viens avec moi... mon canot est là, prêt à s'élancer sur les eaux, viens.

NAMOUNAH.—Ah! oui, Memmertou, vers le beau pays, vers le bonheur que tu m'as promis... oui... oui... Emmène-moi, partons. Adieu Wiona... (Memmertou, entraîne doucement Namounah vers la rivière. Le même air que lorsque Namounah entendait une voix, joue en sourdine.)

WIONA (qui les regarde un moment s'en aller, s'accroupit sur le bord du précipice, elle allume sa pipe et en tire tristement des grosses bouffées en regardant le gouffre.)

Et le rideau se baisse lentement.

Emma GENDRON.

VOULEZ-VOUS AVOIR DE BELLES  
MAINS ?

Des mains fines, blanches, aux chairs lisses et potelées, à la peau douce et satinée? C'est très facile: ne vous en servez pas. Vous le voyez, ce conseil est simple et facile à suivre. Ayez des rentes!! ce qui est aussi simple et aussi facile. Supposons maintenant, que pour un motif ou pour un autre, vous ne puissiez pas ou ne vouliez pas suivre ce conseil si sage, et que vous vous obstiniez à manier l'aiguille, les cisèaux, les outils, quels qu'ils soient, les balais et lavettes, dans ce cas, comment vous y prendrez-vous pour ne pas vous abîmer les mains? Ne vous les lavez pas trop souvent, et séchez-les bien avant de les exposer à l'air. Craignez les savons de mauvaise qualité.

Mettez de vieux gants très larges pour les soins du ménage. Dans la rue, soyez gantées.

Ne vous approchez pas trop du feu. Pour vous laver, mettez quelques gouttes de glycérine dans votre eau de toilette. Si vous avez de la tendance à avoir la peau rugueuse, ajoutez encore une pincée de bicarbonate de soude à votre eau.

Dans la journée, vous pouvez vous les frotter avec un morceau de citron. Si votre profession vous oblige à vous mouiller souvent les mains, enduisez-les d'un corps gras, tel que le beurre de cacao.

La nuit, mettez des gants, après avoir étalé sur vos mains, une légère couche de glycérole d'amidon ou encore de beurre de cacao; ceci fait, dormez bien...

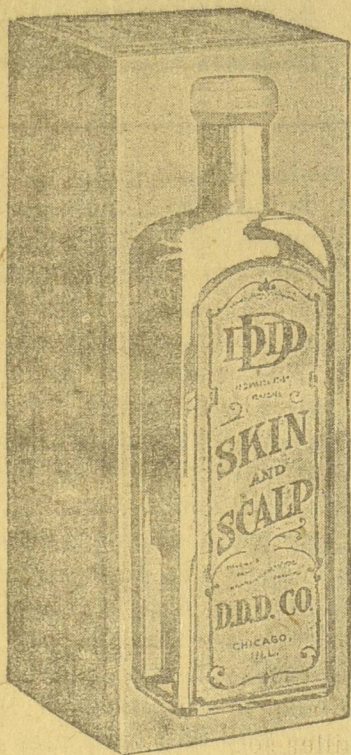


# D. D. D.

## Soulage les Maladies de la Peau Offre Spéciale

Souffrez-vous d'une affection de la peau? Soupirez-vous après le calme, la sensation rafraîchissante qui se produit lorsque la démangeaison disparaît? Dans ce cas, faites l'essai de l'ordonnance D. D. D. Dès la première goutte qui tombe sur la peau brûlante vous ressentez un soulagement.

Lisez ce que l'infirmière surintendante de l'une de nos principales institutions écrit au sujet de l'une des patientes soumises à sa surveillance:—"La maladie lui avait mangé les sourcils, et avait le nez et le visage défigurés. Depuis qu'elle fait usage de D. D. D. les sourcils repoussent, le nez et la figure ont repris leur apparence normale."



Il y a peut-être quelqu'un chez vous qui souffre depuis des mois ou des années d'une affection quelconque de la peau. Peut-être connaissez-vous quelqu'un dans votre entourage — un ancien ami — un enfant qui grandit, ou un tout petit bébé qui, étant atteint d'une affection de ce genre, a essayé sans succès de s'en débarrasser.

Prenez alors, aujourd'hui même, avantage de cette offre spéciale.

### N'expédiez pas d'argent

Ecrivez simplement de façon lisible votre nom et votre adresse sur le coupon ci-dessous et faites-nous le parvenir par la poste. Pour vous faire connaître le D. D. D. nous vous enverrons une grande bouteille de un dollar pour 85c. Nous prenons tous les frais à notre charge, y compris ceux de la poste. Remplissez le coupon dès maintenant. Pour vous-même ou pour quelqu'un d'autre, cela veut dire un soulagement immédiat. Ne tardez pas.

**Voyez notre garantie sur le coupon.**

D. D. D. Co. Laboratories, Dept. 206 27a Lyall Ave., Toronto (Ont.)

Messieurs:—Faites-moi immédiatement parvenir une grande bouteille de D. D. D. sans frais par la poste. Je consens à payer au facteur 85c (quatre-vingt-cinq cents), votre prix spécial, plus quelques cents seulement pour les frais de mandat. Vous consentez à me rembourser mes 85c si je ne suis pas absolument et entièrement satisfait des résultats obtenus.

Nom \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Province \_\_\_\_\_

102



## UN TERRIBLE TREMBLEMENT DE TERRE

Une chose incroyable s'est passée dans le monde, il y a trois ans, dont pratiquement personne n'entendit parler à cette époque, parce que les journaux, ou ne le surent pas, ou ne crurent pas nécessaire d'en parler, ce qui est difficilement admissible. Et cette chose fut tout simplement un des plus grands cataclysmes enregistrés par la chronique scientifique: un terrible tremblement de terre qui fit deux cent mille victimes! Deux cent mille victimes et personne n'en entendit parler dans aucune partie du monde. Il est vrai que ce cataclysme se produisit dans une contrée peu visitée par les Européens. C'est dans une province de la Chine que la catastrophe survint. Mais quelles sont les raisons du silence qui se fit sur cet événement? quelle fut la nature de cet événement? Quant aux 200 000 victimes, les lecteurs de la "Revue Populaire" ne nous en voudront pas, nous osons l'espérer, de ne pas toutes les nommer....

Les raisons de cette absence invraisemblable d'informations sont curieuses à connaître, car elles sont d'ordre à la fois matériel et moral.

La distance à laquelle s'est produite la catastrophe n'y est pour rien: la province du Kansou, qui en a été le théâtre, n'est pas plus éloignée de nous que le Chili.

Mais, ces détails nous sont donnés par "la Nature", c'est l'une des ré-

**Beauté satisfaite**

L'emploi de la Crème Orientale de Gouraud vous donnera toujours cette assurance que votre beauté a été portée à son plus haut point de perfection.

*Échantillon envoyé franco contre 15 cents*

**Ferd. T. Hopkins & Son**  
Montreal



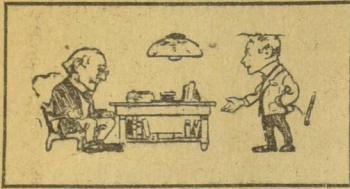
**Crème Orientale**  
de Gouraud

gions les plus éloignées et les plus isolées de l'empire chinois. Peuplée de 4 millions d'habitants, elle est bornée au nord par les déserts de Mandchourie et à l'ouest par les montagnes vierges de toute exploration du Thibet. Il n'y a pas de grande ville à moins de 1000 milles à l'entour. Aucune voie ferrée ne la traverse et un seul fil télégraphique en reliait la capitale, Lan Tchou-Fou, à Pékin: il fut rompu dès la première secousse. Pareil concours de circonstance n'a évidemment pas aidé la nouvelle à se répandre facilement.

Mais il y a une autre raison plus curieuse à ce silence.

Ces 200,000 victimes n'intéressaient pas outre mesure le gouvernement chinois. Le Kansou est habité en grande majorité par des musulmans ayant le caractère fort irascible et enclins à une perpétuelle révolte. Souvent on dut aller les mettre à la rai-





CE JEUNE HOMME OBTIENDRA TOUT  
DE SUITE LA POSITION QU'IL  
DEMANDE PARCE QU'IL LIT

# La Revue Populaire

la seule revue mensuelle illustrée qui instruit et amuse  
en même temps.

UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO

15 cents l'exemplaire

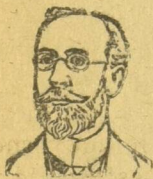
### COUPON D'ABONNEMENT

*Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour un an ou 75 cents pour six  
mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.*

Nom .....

Adresse .....

POIRIER, BESETTE & CIE, 131, rue Cadieux, MONTREAL




15% D'ESCOMPTE A LA LUNETTERIE

## BEAUMIER

L'OPTICIEN SPECIALISTE POUR LA VUE

**266-EST, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL**

(Résidence: 492-est, rue Sainte-Catherine. Ouvert le soir.)

 EXAMEN DE LA VUE GRATIS



son, et précisément, sous la conduite d'un nouveau prophète. Mais ils se préparaient, profitant de l'anarchie générale qui régnait en Chine, à aller faire une profitable excursion dans les régions voisines. Les dirigeants du mouvement étaient réunis dans une caverne, pour prendre leurs dernières dispositions, lorsque se produisit la première secousse qui les ensevelit sous la montagne.

Les Chinois considérèrent dès lors le cataclysme comme une bienfaitante indication du ciel, et, rompant avec la tradition, ne firent pas en cette tragique occurrence, appel à la charité du monde.

Ce ne fut que quatre mois plus tard que M. Upton Close, correspondant à Pékin d'une agence de presse américaine, alla sur place se rendre compte des effets de la catastrophe. Depuis, les explorateurs ont pu y faire d'intéressantes constatations ethnographiques et géologiques.

Le Kansou est une région prédestinée aux convulsions sismiques. Les astronomes chinois l'avaient déjà remarqué et affirmaient que le "dragon qui dort sous son sol remue sa queue tous les 300 ans". De fait les annales chinoises enregistrent des tremblements présentant à peu près cette périodicité.

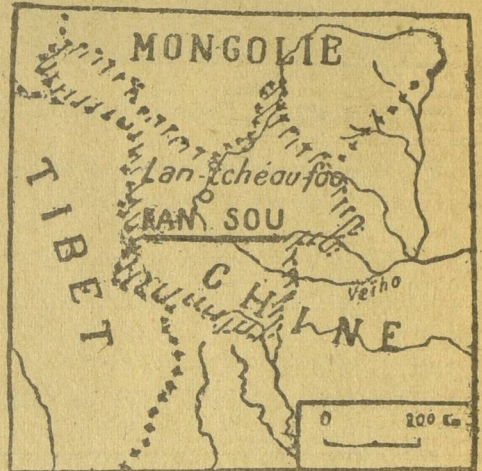
Le sol est constitué, sur une épaisseur atteignant en certains points plusieurs centaines de mètres, d'une poussière argileuse portée là au cours des siècles par les vents ayant balayé le désert de Gobi. Le tassement a transformé cet amas de sable en une roche tendre, s'effritant avec facilité.

Les chemins qu'y ont tracés les hommes se sont peu à peu effondrés, descendant en quelque sorte entre deux falaises les dominant à pic. C'est

dans ces fissures que les habitants ont creusé leurs habitations, ce qui explique le nombre élevé des morts.

La secousse fut enregistrée le 16 décembre 1920 à 8 h. 9 du soir par le sismographe de Sikawer, près Changai. Elle parvint à 10 heures seulement dans le Kansou et surprit les villageois en plein sommeil : ils furent littéralement écrasés entre les parois de leurs cavernes.

L'effet physique produit fut formidable. Le choc se produisit en direction nord-est, puis le sol revint brusquement en sens inverse. Le mouvement dura trente secondes.



D'autres secousses moins violentes suivirent, accompagnées d'un véritable rugissement souterrain.

Au jour, les survivants se rendirent compte de l'ampleur du désastre. La région n'était plus reconnaissable. Les mouvements de la croûte terrestre, en effet, avaient décollé de leurs fondations les montagnes de sable transformé en rocher, et ces dernières, fantastique avalanche, s'étaient précipitées dans les vallées et les avaient comblées ! Sur certains points, ces masses immenses opérèrent un déplacement de plus de 2 milles, boulever-



# UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

**10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.**

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

**BIEN A PAYER**

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

**JETEZ VOTRE BANDAGE**

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

**EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT**

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

**ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR**

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

**LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE**

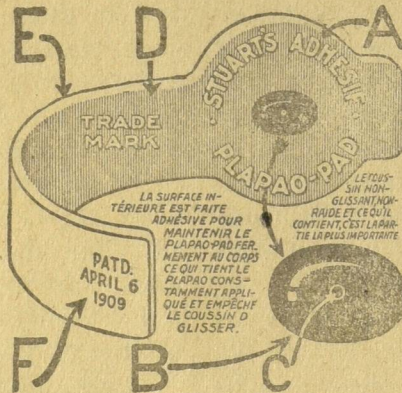
Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour



fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

**FAITES LA PREUVE A MES FRAIS**

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous reconnaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter maintenant le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

**ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT**

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

**COUPON**

PLAPAO LABORATORIES, Inc.,  
2667 Stuart Bldg., St-Louis,  
Missouri, U. S. A

Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom .....

Adresse .....

Le retour de la maille apportera l'essai et le livre de Plapao.



sant tout sur leur passage, modifiant de fond en comble la topographie de la région ! Des lacs furent comblés, d'autres naquirent. Le lit des rivières fut détourné. Des villes et des villages disparurent, ensevelis sous ce que notre confrère appelle, d'une expression fort juste, des torrents de matière. La route mandarine qui relie la Chine orientale au Turkestan fut coupée en deux et les tronçons transportés à 600 mètres l'un de l'autre.

Comme toujours, on constata de curieuses anomalies. Un fermier, dont la chaumière était construite en fragile torchis et avait par extraordinaire résisté aux secousses, fut tout surpris, le lendemain matin, de la voir entourée d'une forte plantation d'abricotiers transportés là en bloc, on ne sait d'où.

Lorsque M. Upton Close se rendit au Kansou, trois mois après la nuit fatale, la terre n'avait pas encore repris son équilibre. Les compagnons et lui ressentirent plusieurs secousses, accompagnées d'un fracas semblable à celui "d'un train rapide courant dans les profondeurs du sol". Il estima que l'aire de grande destruction mesurait 200 milles sur 75 et que dix grandes villes avaient été englouties.

Les géologues cherchent maintenant à tirer de leurs constatations des enseignements scientifiques. On se trouve là en présence d'un phénomène totalement différent de celui qui a ravagé la côte chilienne en novembre. Celui-ci se produisit tout en surface. Le séisme chinois se forma au contraire en profondeur, faisant perdre, à la base même, leur équilibre aux montagnes.

D'aucuns diront que ce sont là travaux inutiles. Ils ont tort. La science ne peut rien contre la violence des

éléments, mais les hommes éprouvent une consolation à savoir comment le malheur s'est abattu sur eux

— 0 —

### NOUS MANGEONS TROP !

Les classes riches mangent-elles trop ?

Le docteur Cecil Webb Johnson traite de cette question dans un livre qu'il vient de faire paraître sous le titre de "Régime pour les femmes". Il s'y déclare l'ennemi juré du lait, malgré l'avis de ses confrères du monde entier, et il fait remarquer que si la nourriture abondante et substantielle prise en grande quantité avait pour résultat de conserver la santé, il y aurait infiniment moins de médecins dans l'arrondissement de May-Fair, qui est, comme on le sait, le quartier aristocratique de Londres.

"Nous mangeons trop, écrit-il quelques pages plus loin. On absorbe généralement plus de trois fois la quantité de nourriture qu'il est nécessaire pour faire vivre."

Le docteur Webb Johnson consent à autoriser l'alcool, le thé et le tabac en quantité modérée, pourvu que le régime soit presque uniquement végétarien. Il assure que la viande, comme l'alcool et les condiments, peut, si elle est absorbée en trop grande quantité, "mener jusqu'au crime".

Enfin, il déclare à ses lecteurs que deux repas par jour sont plus que suffisants pour conserver la santé; qu'en été, un seul repas est nécessaire, et que les Anglais, d'une façon générale, jouiraient d'une santé infiniment plus prospère "s'ils abandonnaient l'habitude détestable au point de vue hygiénique, d'avaler un copieux bifteck au commencement de la journée."

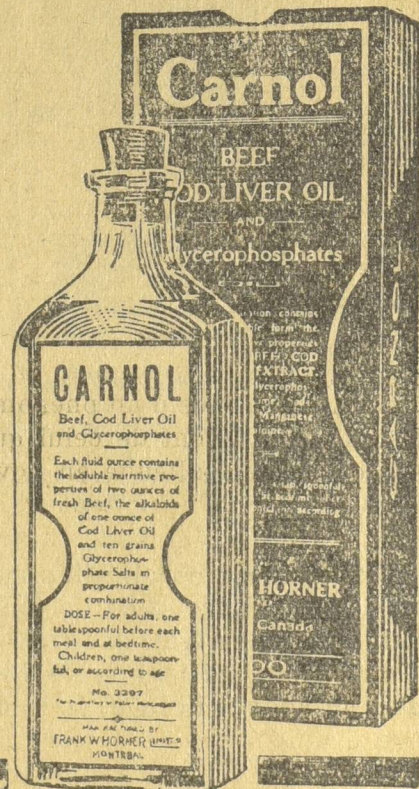


## CE QUI FIT MON BONHEUR

“Je me félicitais d'avoir passé l'hiver sans attraper un rhume, alors que étant sans doute déprimée j'en pris un au commencement du mois de mai dernier. Dans ces conditions j'eus de la peine à me défaire de ce rhume. J'étais dans un état de nervosité presque inconcevable. Je me réveillais régulièrement tous les matins avec l'impression que quelque terrible calamité allait se produire, quoique nous soyons très à l'aise, j'avais la certitude que mon mari allait tout perdre. Les enfants me tourmentaient énormément, s'ils faisaient le moindre bruit, cela me jetait dans une terrible excitation. Je les grondais et je suis sûre qu'ils me détestaient. La crise passée je me faisais des reproches en prenant la résolution de ne plus recommencer. Le soir quand j'étais au lit je me représentais des choses effrayantes qui devaient m'arriver ainsi qu'à ma famille. Je restais des heures sans sommeil, quelquefois même jusqu'au jour et je devenais tellement faible que j'avais de la peine à lever la tête. Le jour suivant je me réveillais aussi fatiguée que lorsque je m'étais couchée. Au bout de quelque temps mon état empira au point que je ne me souciais plus de ce qui pouvait arriver. Les enfants m'agaçaient et je ne me serais même pas inquiétée s'ils m'avaient quittée pour toujours. Je me rendis compte que tôt ou tard j'en perdrais la raison. Je savais que mes symptômes étaient dûs à ma faiblesse et que si je pouvais prendre quelque chose qui rétablirait mes forces je serais beaucoup mieux. Je savais qu'il devait y avoir quelques bons toniques, mais la plupart des réclames qui les faisaient connaître contenaient des affirmations si exagérées que j'en avais peur.

Un jour une annonce concernant le Carnol me tomba sous les yeux. Je fus impressionnée par la modération avec laquelle cette préparation était annoncée et je décidai d'en faire l'essai. Aujourd'hui je suis la femme la plus heureuse et la mieux portante qu'on puisse trouver. Je n'ai plus aucun souci. Au lieu de me fuir, mes enfants sont maintenant toujours avec moi. Mon mari me dit que je suis devenue presque un ange, autant qu'il est possible à un humain de l'être, mais je crois qu'il exagère. Il me semble tout de même n'avoir plus un seul nerf aujourd'hui dans mon corps.”

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si après en avoir fait l'essai vous pouvez affirmer en toute conscience qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide à votre pharmacien et il vous remettra votre argent. 6-622

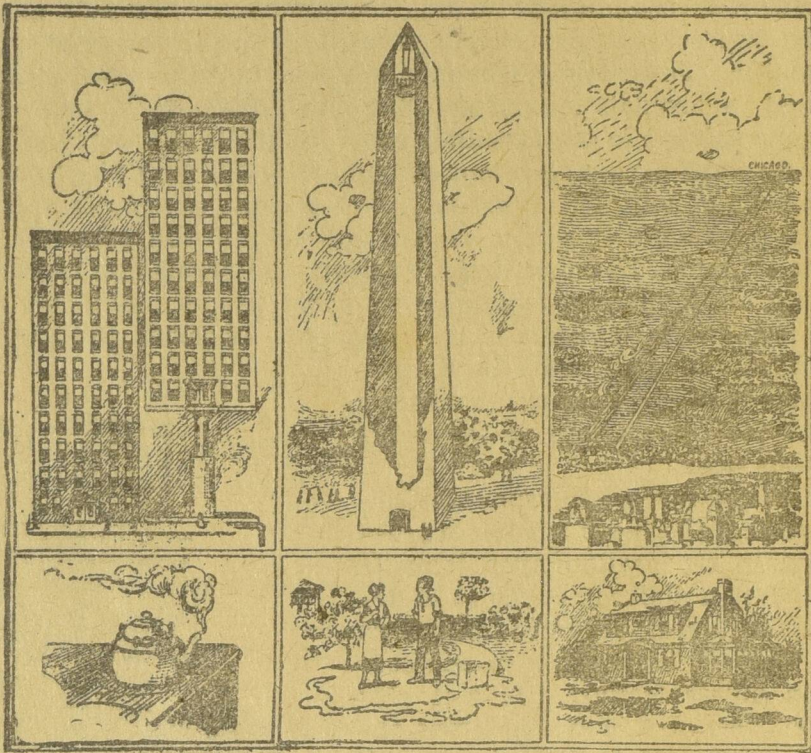




## LES FORCES SECRETES DE LA CHALEUR

Il y a soixante-dix-neuf ans, en 1843, pour être plus précis, un jeune anglais, James Prescott Joule, découvrait que l'eau peut être chauffée par le remuement et que plus elle est agitée, plus elle chauffe.

chaleur développée. Des poids en fer, suspendus au moyen d'un système de poulies devaient fournir la force et l'eau était agitée par une sorte de roue à pales actionnée par la chute des poids. Avec un tel appareil, Joule



*Une maison de dix étages peut être soulevée à cinquante pieds dans les airs par la seule énergie requise pour faire bouillir une casserole d'eau. Cinquante livres de glace fondue pourraient élever un ascenseur chargé de cinquante personnes au faite de la Tour Eiffel, si l'énergie requise pouvait être convertie. L'énergie nécessaire pour faire fondre six pouces de neige sur un terrain de 5.000 pieds carrés pourrait mettre en marche, à cinquante milles à l'heure, le train allant de New-York à Montréal, par exemple.*

Cette simple constatation eut l'heur de le surprendre et de l'éblouir. Il se mit aussitôt en frais de savoir la relation exacte existant entre le travail fait en agitant l'eau et la somme de

constata qu'un poids d'une livre descendant à 778 pieds développait assez d'énergie pour élever la température d'une livre d'eau à un degré Fahrenheit.





## “Ecoute, Maman !”

“VOICI une lettre de Bessie, et elle dit qu'elle est de nouveau en santé après avoir employé la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.

“Je savais que c'était justement cela dont elle avait besoin pour reconstituer sa santé, après la naissance de son bébé.

“Elle dit qu'elle regrettait de n'avoir pas suivi votre conseil il y a longtemps, au lieu de s'inquiéter comme une dame malade pendant de si nombreuses semaines.”

“Que dit-elle encore?”

“Je vous lirai le reste. Elle dit: “Mes nerfs étaient tellement bouleversés que je ne dormais plus du tout. Ma digestion était mauvaise et j'avais des palpitations de coeur. Son bébé était maussade et irritable, et des fois j'étais terriblement découragée.

“Quand j'eus la lettre de maman me conseillant fortement d'essayer la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, j'étais sur le point de tout abandonner, et je décidai de faire l'essai de la Nourriture pour les Nerfs à cause du bien qu'il avait fait à maman.

“Je ne puis dire combien je suis reconnaissante pour le conseil qu'elle m'a donné, vu que je suis heureuse et en santé maintenant, mon bébé se porte bien, et je sais que tout cela est dû à l'emploi de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.”

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, 50 cents, chez tous les marchands ou d'Edmanson, Bates & Co., Ltd; Toronto. Le portrait et la signature de A. W. Chase, M. D. sont sur chaque boîte de la véritable Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. 16



Dans cette expérience repose un merveilleux principe ! Si nous pouvons connaître le montant d'énergie requis pour fondre la glace, pour bouillir l'eau, pour faire la vapeur, nous nous trouvons beaucoup mieux renseignés sur ce géant invisible, la Chaleur, et nous pouvons savoir la somme de travail qu'il accomplit journellement, sans faire de tapage, dans nos cuisines et dans toutes les opérations de notre vie domestique.

Voyons un peu! Deux tasses de café chauffant fort ne demandent qu'une chopine d'eau pour être portées de 50 degrés à 212 degrés F; c'est-à-dire assez d'énergie pour soulever le poêle complet au dixième étage d'une maison. La bouilloire à thé bouillait à toute sa force; deux pintes d'eau se changèrent en vapeur qui se répandit dans l'air pendant qu'un ami prenait son petit déjeuner sur la table de la cuisine. Assez d'énergie pour soulever cet homme et toute la maison à 50 pieds dans les airs.

"La glace est toute fondue": cinquante livres de glace changées en eau dans la glacière donnent assez d'énergie pour soulever un ascenseur chargé de trente hommes au haut du monument de Washington.

"La neige a disparu": six pouces de neige et de glace ont fondu sur un terrain de 5,000 pieds carrés, soit assez d'énergie pour faire marcher un train de New-York à Chicago, aller et retour, à cinquante milles à l'heure. Vous voyez par ces exemples que la Chaleur est un véritable géant et que ses forces sont incommensurables.

—o—

Une femme a un premier amour, un homme en a plusieurs "premier amour".

## GARDEZ-VOUS DU VERT

Vous auriez tort de croire plus longtemps que le vert porte bonheur puisque c'est la couleur de l'espérance.

Mme de Thèbes a toujours redouté le vert. Elle n'a cessé de le dire à ses clientes à qui elle conseillait de ne porter ni opales ni vert. Les opales, on le sait, amènent les pires catastrophes sur celles qui s'obstinent à s'en parer. Le vert est la couleur qui attire la malchance.

Ainsi, le jockey Hawkins eut la mauvaise idée de changer sa casaque bleue contre une casaque vert pomme.

Il est tué le jour même où il eut cette malencontreuse fantaisie vestimentaire.

Si, après cela, vous n'êtes pas convaincu, c'est... que vous croyez aux coïncidences.

—o—

## LE CALIFE... ET LE CHOMAGE

Le sort de Mahomet VI, sultan déchu, ne saurait laisser la Grande-Bretagne indifférente. L'entretien à Malte de l'ex-commandeur des Croyants coûte à l'Angleterre cent livres par semaine.

La question a, on le conçoit, été agitée à la Chambre des Communes. Elle le fut de façon assez humoristique.

—Est-ce qu'on fera émarger le sultan au registre des chômeurs, quand il touchera sa subvention? a demandé M. Sexton, député de Sainte-Hélène.

—Evidemment, a répliqué du tac au tac son collègue travailliste, M. J. Jones. Et il n'a droit qu'à 15 shillings par semaine, plus un shilling pour chacune de ses femmes !

Il y eut de gros rires sur tous les bancs.



# TENEZ-VOUS A LIRE UN VRAI MAGAZINE ?

SI OUI, PROCUREZ-VOUS TOUT DE SUITE LE PLUS INTERESSANT DE TOUS LES MAGAZINES DU CANADA,

## Le Samedi

### UNE OCCASION UNIQUE

Un dollar de lecture  
PAR SEMAINE pour  
quatre dollars par année.

qui chaque semaine, apportera la joie dans votre maison. — Cinquante pages de lecture gaie, sentimentale et instructive. — Un magnifique roman. Maintenant que nous avons réduit d'un dollar le prix de l'abonnement, personne n'est excusable de ne pas recevoir "LE SAMEDI". Abonnez-vous tout de suite,

si vous voulez bénéficier de notre OFFRE SPECIALE —

CANADA—Abonnement d'un an, \$4.00; 6 mois, \$2.00; 3 mois, \$1.25  
ETATS-UNIS—Abonnement: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50; 3 mois \$1.50

EMPLOYEZ LE COUPON CI-DESSOUS

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES AUJOURD'HUI

"LE SAMEDI", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Ci-inclus \$4.00 pour un abonnement d'un an au magazine "LE SAMEDI"; \$2.00 pour six mois; \$1.25 pour trois mois. — ETATS-UNIS: Un an \$5.00; six mois, \$2.50; trois mois, \$1.50.

Nom .....

Adresse .....



# ÊTES-VOUS UN FERVENT DES VUES ?

DEUX MAGNIFIQUES PHOTOGRAPHIES  
D'ART DE  
**RODOLPH VALENTINO ET MARY PICKFORD**  
**GRATIS**

DEUX PHOTOGRAPHIES

D'ART DE

Rod. VALENTINO

ET

MARY PICKFORD

sur papier de luxe seront  
données GRATUITEMENT  
contre tout abonnement  
d'un an au magazine

" L E F I L M "

"LE FILM" est le seul magazine COMPLET de vues animées publié en langue française tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Il vous entretient de tout ce qui intéresse vos artistes favoris — étoiles populaires ou étoiles de moindre grandeur. Des articles attrayants, des histoires passionnantes, de la première à la dernière page! — Abondamment illustré. Pour quelque temps seulement, moyennant la somme ridicule de \$1.00 nous vous enverrons "LE FILM" pendant toute une année — 12 numéros complets et deux magnifiques photographies d'art de RODOLPH VALENTINO et MARY PICKFORD, faites pour être encadrées. Employez ce coupon.

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES  
AUJOURD'HUI

"LE FILM", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Envoyez-moi GRATUITEMENT vos deux magnifiques photographies d'art de Rodolph Valentino et de Mary Pickford, imprimées sur papier de luxe. Ci-inclus \$1.00 pour un abonnement d'une année au magazine "LE FILM".

Nom .....

Adresse .....



# POURQUOI LIRE ET FAIRE LIRE

## La Revue Populaire

*Magazine littéraire mensuel illustré*

Parce qu'il n'y en a pas de moins chère et de plus volumineuse dans tout le Canada français.

Parce qu'elle contient en ses 166 pages de la lecture intéressante en abondance, susceptible de plaire à tout le monde, aux jeunes comme aux vieux.

Parce qu'elle vous permet de lire GRATUITEMENT un magnifique roman complet.

Parce que votre père et votre grand-père la lisaient et qu'elle est la revue par excellence des foyers canadiens-français.

Parce qu'elle instruit en même temps qu'elle amuse.

---

L'EXEMPLAIRE : 15 sous

L'ABONNEMENT : \$1.50 par année



## LES MÉDECINS L'APPROUVENT



*Les médecins recommandent le Lait Eagle!*

Ils connaissent par expérience le mérite incontesté de cet aliment infantile!

Ils savent

—que depuis trois générations il a rendu force et santé aux bébés rachitiques

—que c'est un produit de confiance  
—qu'il se conserve facilement, est facile à préparer et facile à digérer

—qu'il est le meilleur aliment, quand le lait maternel fait défaut. La vie du bébé dépend de son régime alimentaire.

Sans doute l'alimentation au sein est le meilleur; mais quand cet aliment fait défaut, n'hésitez pas, donnez le Lait Eagle.

Demandez le "Bien-être de Bébé" et "Le Plus Beau Bébé", deux livrets qui intéressent toutes les mères. Franco sur demande à: Dept. B.W.,

The Borden Company, Limited,  
Montréal.

# Borden's EAGLE BRAND

CONDENSED MILK